

ARCH LIBRARIES



08734406 9







(Pivings)

YAR

DE CE LIVRE A ÉTÉ TIRÉ

50 exemplaires sur papier Japonais

numérotés de **1** à **50**

100 exemplaires sur papier de Hollande

numérotés de **51** à **150**

OCTAVE PIRMEZ

HEURES

DE

PHILOSOPHIE

ÉDITION POSTHUME

PUBLIÉE D'APRÈS LE VŒU DE L'AUTEUR

In illo vivimus, movemur et simus.
SAINT PAUL.



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, Quai des Grands Augustins

NAMUR
JACQUES GODENNE, ÉDITEUR
rue de Bruxelles, 13
Même maison à Liège

MDCCCC
Tous droits réservés

ÉPB

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
145554
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1900.

PROLOGUE

Ce livre fut écrit dans la solitude des champs, loin de la rumeur des foules. L'auteur s'est placé en présence de la vérité infinie, qui se manifeste doublement à nous : — à nos regards, lorsqu'ils sont attentifs aux merveilleux phénomènes du monde externe; à notre âme, lorsqu'elle se recueille en sa sincérité. — Il est de ceux qui croient que nulle vie n'est inutile, et que nul homme ne peut parfaitement remplacer un autre homme. Quelque infime que soit une créature, non seulement elle a le droit de mêler sa voix au vaste concert qui ne cesse de s'élever de cette terre obscure, mais exprimer franchement sa vie est pour elle un devoir. Dans les sociétés, le silence est plus funeste que le bruit. Les mortels aiment de savoir où ils marchent, comme ces voyageurs qui, en une contrée inconnue, cherchent à apercevoir les signes révélateurs du danger ou du salut. Quel est celui qui ne demande des avertissements qui l'engagent à persévérer en sa voie ou à s'en détourner? Pénétré de ces vérités, l'auteur se décide à publier les pages

qu'on va lire; elles forment le bref résumé de ses méditations sur la nature, l'humanité et l'idéal. En s'abstenant de les mettre en lumière, il s'épargnerait plus d'un blâme. Il préfère parler, en livrant ses pensées et ses sentiments à la critique, certain de ne jamais s'offenser des expressions de la liberté d'autrui. Il sait, d'ailleurs, qu'il n'est rien en lui-même que l'écho plus ou moins affaibli de ce que la nature, remuée du souffle de Dieu, a mis en lui.

Le 2 novembre 1873.

HEURES DE PHILOSOPHIE

I

L'esprit a trois grands objets à contempler : Dieu, la Nature, l'Humanité. Il les peut considérer abstraitement : Dieu — cause première; Nature — forme apparente de la volonté divine; Humanité — quintessence du monde naturel arrivé à la vague compréhension de Dieu.

L'esprit peut aussi considérer humainement ces trois grands objets : Dieu — être infiniment bon, sensible à tous les sentiments des hommes; Nature — mère féconde des vies innombrables, toujours remuée par le souffle éternel, toujours dialoguante avec les sens des hommes, et offrant une concordance à l'infinité de leurs sentiments; Humanité — foule d'êtres éphémères et infirmes, qui doivent se secourir et s'entr'aider pour adoucir leur sort en obtenant la faveur de Dieu.

C'est de cette dernière façon que nous devrions considérer l'infinie réalité, en écoutant la voix du cœur plutôt que celle d'une raison sans amour.

II

L'homme s'élève et se complète par l'observation de la nature. Dès qu'il s'en détourne, l'orgueil le saisit. Il doit vivre à la fois en lui et en l'univers, se contempler lui-même après avoir réverbéré l'image. Un élan affectueux doit d'abord le porter à embrasser l'extérieur; puis, par une réflexion charmante, il doit ramener la forme en son cœur, en unissant l'incommensurable nature à l'éternel esprit. Ainsi se réalise l'humaine harmonie. Si le corps veut le maîtriser, l'esprit résiste et dit : « Qu'est ce corps chétif dans l'univers? » Si c'est l'esprit qui tente de mortifier la chair, celle-ci lui crie : « Regarde où je te loge, esprit ! Invinciblement, je te métamorphose. » Tout lui conseille la foi en une puissance souveraine, mais tout lui apprend la défiance en ses forces : après les champs fleuris et les brises embaumées, pluies d'automne; mais après les neiges, soleil d'avril.

Celui qui se sent traversé de ces deux torrents, l'un coulant vers les régions spirituelles, l'autre s'engouffrant dans le néant, est poète et philosophe. Après avoir écouté la chanson des images, il plonge en son inspiration pour y entendre retentir les lointains échos du verbe. Et cependant, il ne serait encore qu'une grandeur solitaire, si le spectacle même d'une nature variable ne lui enseignait à répandre autour de lui son âme. Cette mue perpétuelle des formes lui conseille d'aimer vite, et éternellement. Il voit tant de plantes, la parure des bois, qui demain seront flétries; tant de rocs altiers qui s'appêtent à crouler; tant de rameaux verts qui seront branches mortes demain; tant de chagrins et de joies, de laideurs et de beautés étroitement unis, qu'il réclame compassion et secours pour toute infortune. Considérant l'univers à la fois comme son père et son enfant, tour à tour pour le respecter et le protéger, il agit par deux mouvements, l'un de vénération et l'autre de charité.

Ces alternatives, loin d'affaiblir son âme, redoublent ses sentiments d'affection en élargissant sa pensée : ce que ne

découvre point son esprit, il le pénètre de son amour, trouvant ainsi à ses recherches une fin céleste. Par la contemplation de la nature, il se sent de la grande famille de tous les êtres vivants : il est bienveillant pour les faibles, et il plaint jusqu'au pauvre insecte qui traîne péniblement ses lourdes ailes à travers les mousses.

L'intimité avec la nature, la seule vue de ses phénomènes ne peut-elle éveiller les plus belles qualités de l'âme ? — Le courage : le buisson, assailli par la tempête, résiste au vent. — La douceur : on admire, aux matinées de juin, les deux colombes posées sur la première branche de l'orme. — La résignation : ô blé mûr ! tu étais debout, et te voici religieusement renversé ! — La majesté : la cime de la montagne s'azure au ciel. — La sincérité, l'activité, la prévoyance : fourmis, noires ouvrières qui travaillent sans relâche sous l'ardent soleil. Et, avec l'innocence pure, le sentiment métaphysique ne nous saisit-il pas ? — Douceur des prés, sévérité des rocs, profondeur illimitée des abîmes, inconstance des nues, persistance des astres, rêves de la brume hivernale, espérances et tristesses infinies, toute l'immensité s'empare de nous pour nous instruire à notre insu.

Les sciences que nous acquérons de seconde main ternissent la fraîcheur des sentiments, quand leur influence n'est pas contre-balancée par l'instinct. L'homme, aux jours de son enfance, doit vivre passif, abandonné aux impressions naturelles. Il doit pouvoir errer par les bois et les champs, tour à tour s'étonnant et se charmant aux formes agrestes. La physiologie mobile et expressive de la terre aiguîsiera son sens intime. S'il se penche vers la fleur, que ce soit avec amour plutôt qu'avec curiosité ; car le cœur se forme avant le front, et l'heure de la contemplation doit précéder celle de la science. Ce n'est pas étudié que veut être l'univers, c'est admiré.

Les enfants qui n'ont jamais rêvé à la vue des phénomènes de la nature deviennent des hommes sans pitié ; ils se jouent des sentiments généreux, déformés qu'ils sont par l'analyse scolastique. Il faut aux enfants une éducation libre : la vue

des arbres, des rivières, des fontaines; les impressions du vent, des neiges et des orages. Je ne sais quelle pureté toute virginale s'épandra alors dans leur âme et leur donnera cette qualité, compagne du génie, et qui surpasse toutes les autres : la sincérité. Ils ne parleront plus seulement de ce point le plus hautain qu'on nomme esprit, mais des entrailles mêmes de leur être, et leurs paroles seront d'une vérité universelle.

Défions-nous des esprits qui s'isolent de la nature! Quand ils le font par orgueil, ils sont fanatiques, et partant cruels. Quand ils le font par vanité, ils sont insensés et pleins de sentiments faux. Beaucoup non seulement se détournent de la nature, mais la prennent en haine. Ses frondaisons capricieuses et l'indépendance de ses formes les font souffrir de leur propre banalité, et ils se croient supérieurs lorsqu'ils la défigurent pour la refaire à leur image. Le fer à la main, ils la mutilent, l'obligeant à mentir pour en avoir raison : actes qui dérivent de l'orgueil de croire qu'ils réformeront l'œuvre de Dieu. Peut-être aussi prennent-ils pour un reproche à leur oisiveté et à leur faiblesse la vitalité du monde naturel et l'originalité de ses expressions; ils se hâtent alors d'y appliquer l'estampille de leur esprit, croyant la substituer à l'âme de la nature. Il semble qu'en nous civilisant, nous soyons forcés de nous éloigner des objets champêtres. Des spectacles d'une beauté douteuse, qui attirent aux villes les hommes indépendants par la fortune, font sacrifier la sincérité à l'artifice. De là, la perte de génies originaux. L'ambition, la vanité, pénètrent jusqu'en l'enfance pour s'accroître dans l'âge viril, et les vieillards eux-mêmes, sur le bord de leur fosse, se divertissent à des hochets mondains. Le jour doit venir où l'on craindra l'instruction hâtive, et où l'on tournera les enfants vers la nature, en faisant briller à leurs yeux la franchise et la liberté. On y gagnera peut-être quelque poète, quelque artiste, et surtout des honnêtes gens, c'est-à-dire de saines intelligences. Au lieu d'applaudir à des palmes artificielles, on mettra en gloire de véritables rameaux à la sève vivifiante; au lieu de créer des œuvres pour ne rien dire, des toiles pour ne pas émouvoir,

des pages pour ne rien apprendre, on produira quelques chefs-d'œuvre qui contiendront toute la sublime loi de l'amour, et qui se feront à la fois admirer et chérir; on aura remplacé le pâle reflet par la flamme originelle, la copie par le modèle, le simulacre par la vérité. On aura quitté le masque et le fantôme pour la réalité et la vie.

III

Spiritus ubi vult, spirat.

Combien les livres nous aident à produire notre esprit en nous ornant la mémoire de termes utiles à l'expression de notre pensée! Mais combien aussi les livres nous empêchent! Qu'ils sont nombreux, les cœurs voilés par des formules!

Victimes de nos lectures variées, notre âme périt étouffée sous des richesses étrangères, comme l'infidèle gardienne du Capitole, qui demeura ensevelie sous des boucliers et des bracelets d'or. La foule des sentiments qui s'élèvent de notre sein ne peut plus se faire jour à nos fronts, car la réminiscence y règne en maîtresse souveraine. Notre plume trop facile ne parvient pas à graver dans la pierre; elle ne fait que glisser sur le papier, le marquant d'une trace éphémère. Cet accent de vie sincère, nous tentons vainement de le faire retentir en notre style souple, mais incolore; nos caractères ne parlent qu'au regard, nos paroles ne plaisent qu'à l'oreille. Par faiblesse de cœur, et peut-être aussi par désir de briller, nous nous hâtons de nous produire, aimant mieux jeter un faux éclat que de consentir à mourir ignorés, et préférant ainsi notre propre triomphe à celui de la vérité. — Ambition décevante, qui tôt ou tard nous fait sentir tout ce qu'il en coûte d'avoir sacrifié notre conscience à notre talent! Que la science que nous acquérons par la lecture ne soit pour nous que le ciseau du sculpteur; qu'elle nous aide à tailler le bloc de pensées et de sentiments qui fait le fond de nous-mêmes. Cherchons-la religieusement, cette intimité qui constitue notre âme,

et dès que nous l'aurons trouvée, travaillons-la, le front incliné par la méditation, mais l'âme tout épanouie. Et alors, ayant chassé de notre mémoire tous les souvenirs étrangers, ayant fait taire toutes les voix qui ne sortaient pas ingénument de notre cœur, tenons-nous dans une ardeur recueillie, attendant avec patience qu'un esprit de vérité vienne dicter chacune de nos paroles.

Si l'inspiration nous abandonne subitement, hâtons-nous de la rappeler par quelque sentiment de compassion, ou par l'évocation de quelque belle forme que nous aurons rêvée. Ce seul regard tourné vers la pauvre humanité ou vers un idéal de beauté nous ramènera aussitôt ce généreux génie qui sans cesse voltige autour de l'homme, et souvent y pénètre, sans jamais oser y séjourner, tant il s'effraye de l'imperfection de la nature terrestre.

IV

Par quelle beauté sensible ou spirituelle l'homme se laissera-t-il attirer? Quels seront ses appuis pour s'élever à la vérité? A quelle source puisera-t-il le baume fortifiant qui puisse affermir ses espérances, en les purifiant?

Il y a la nature, il y a les livres, il y a la conscience, — trois sources de sciences, — et aucune d'elles ne peut être sacrifiée à une autre.

Ce que tes sens sont impuissants à percevoir, par manque de délicatesse native, les livres de ceux qui furent mieux doués que toi te l'enseigneront; et ce que les écrits de tes prédécesseurs ont de trop dogmatique pourra se mitiger par ton observation attentive des phénomènes de la vie présente. Il te restera alors ta conscience pour contre-balancer les impressions de ton esprit et de tes sens. Tu consulteras ce prisme où viennent se briser les rayons de l'idéal et de la vie terrestre. Dès que tu verras la lumière, de quelque endroit qu'elle te paraisse venir, tu la contempleras. L'astre qui tourne sur nos têtes nous apparaît

chaque jour à deux points opposés de l'horizon. Il s'élève à l'orient, pour décliner à l'occident; et de part et d'autre, ses rayons apportent la vie. Pendant les jours d'été nous le voyons resplendir glorieux dans un ciel serein; aux jours hivernaux, il ne jette que des clartés intermittentes à travers les lourdes et ondoyantes nuées, mais ses rayons sont toujours des fleuves de joie vers lesquels tout être qui aspire à la vie se tournera. Tu ne regarderas donc pas d'où tombe la lumière, et, dès que tu l'auras aperçue par l'intelligence de ton esprit ou la clairvoyance de ton cœur, tu lui rendras grâce. Tu ne diras pas : Ceux-ci possèdent la vérité, qui portent tel vêtement; et ceux-là sont dans l'erreur, qui s'expriment en tel dialecte. Tu chercheras la sincérité dans le discours des hommes, ne les jugeant que par leur intention. Tu ne verras plus alors que des frères mortels inégalement partagés de la nature et de l'esprit. Il n'y aura plus pour toi ni amis ni ennemis, mais des porte-voix de Dieu, plus ou moins sonores. Oubliant ta chétive personne, la haine d'un juste te paraîtra plus aimable que l'affection d'un pervers. — Et cependant, dans le crime, tu seras porté à ne voir qu'un méfait de l'ignorance, car dans toute créature tu découvriras le rayon divin. Tu seras alors porté à trouver bien imparfaite la justice des hommes, et ton cœur s'élèvera au royaume consciencieux de l'équité. Où est-il? Hors de ce monde troublé, flagellé par les heures, dans l'immortel esprit où, lorsque le temps aura épuisé sa vie, nous devons tous rentrer.

V

Le mouvement philosophique qui s'est produit depuis un siècle et qui a conduit la plupart des penseurs à la méthode expérimentale, a montré les écueils du mysticisme et de la dialectique. On a pu voir les deux chutes dont on était menacé si l'on se livrait entièrement, soit au sentiment, soit à l'analyse pure. De froides et patientes études ont dissipé bien des erreurs, en nous

apprenant comment un amour infini, dégénérant en extase, peut nous faire paraître comme réalité objective les fantômes de notre imagination, et comment une logique étroite peut nous faire dévier de la haute raison par une analyse trop subtile. Il se formera une philosophie tempérée, plus humaine, et qui pourra à la fois satisfaire le cœur et l'esprit. On ne se livrera plus sans crainte aux séductions d'une métaphysique transcendante. Le progrès des sciences naturelles a été rapide; mais, d'entre ceux qui s'y sont voués, quelques-uns ont cru pouvoir éliminer l'idée de la Divinité de l'intelligence humaine, et par là ils ont restreint les horizons de la pensée et comprimé l'élan des cœurs. L'équilibre des facultés sentimentales et rationnelles a été rompu, et l'on s'habitue à considérer l'homme comme une créature indépendante de Dieu.

Qui oserait blâmer le positivisme, en tant que méthode des sciences naturelles? Qui oserait contredire l'expérience? Le positivisme ne sort de sa sphère que lorsqu'il conteste son domaine à la psychologie, et qu'il tente de démontrer sur la matière l'inanité de nos aspirations vers Dieu.

L'infini ne peut se prouver que par cette lueur même d'infini qui nous éclaire.

Nous sommes entourés d'un cercle de ténèbres pénétrables, qui se perd dans d'autres cercles de plus en plus ténébreux. L'esprit s'y aventure plus ou moins loin, pour arriver inévitablement à la région opaque. S'il ne veut exercer son activité que dans la première zone, il pourra y enfoncer de plus en plus sa lumière et arriver à des résultats pratiques; mais il ne découvrira que des causes secondes, auxquelles il ne voudra pas s'arrêter, et qui n'auront pas accru de beaucoup la science de l'âme.

Ces découvertes charment bien des intelligences, sans répondre néanmoins au besoin des cœurs. L'œil clair du savant distinguera parfaitement les phénomènes qu'il analyse, mais il se troublera dès qu'il voudra pénétrer au royaume de la pensée pure et le mesurer géométriquement.

Il devrait sembler naturel aux positivistes d'avoir, pour me

servir de l'expression d'un poète, le grave respect de l'Ombre, et de demeurer dans le cercle où leur vue puisse s'exercer avec certitude. Cependant, il semble naturel aussi qu'ils soient souvent tournés vers le grand mystère qui les étreint. De même que la vie aime à se perpétuer, l'âme aspire à se déployer dans l'infini. Ce désir, les esprits fiers l'apaisent par la philosophie; d'autres, plus modestes, par un culte religieux; la plupart, par des œuvres de justice et de générosité, avec lesquelles ils comblent l'abîme inconnu. Ceux-là mêmes qui prétendent que le spiritualisme jette le trouble dans la raison, viennent l'affirmer par le travail laborieux auquel ils doivent se livrer pour éliminer l'infini de leur pensée. Lucrèce, en nous dévoilant son sens poétique et les nobles formes de son génie, nous pénètre de cet idéal qu'il montre, en dépit de ses raisonnements, ailleurs qu'en la matière. Il nous convainc ainsi de ce dont il tente de nous désabuser. Ce sont peut-être les extravagances des philosophes anciens, qui, voulant diviser et subdiviser l'infini, se montraient trop affirmatifs en des questions de métaphysique, qui ont suscité plusieurs fois cette réaction par laquelle on arrive à chercher dans la matière seule le ressort qui nous fait penser. Ces penseurs illustres qui étonnèrent l'antiquité et le moyen âge par la subtilité de leur génie et la magie de leur style, ont avancé, il est vrai, maintes erreurs; mais tous ont un fond de vérité qu'ils n'altérèrent qu'en voulant être trop précis et ne reconnaissant pas de bornes à leur entendement. Bien que Pascal soit parfois absolu en sa philosophie, nous pouvons le croire lorsqu'il nous dit : « La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent », — et qu'il ajoute : « Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore *par le cœur*. C'est de cette dernière sorte que nous connaissons *les premiers principes*, et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point part, essaye de les combattre. »

VI

Si les livres de philosophie sont si peu lus, c'est qu'ils sont œuvres de raisonneurs plutôt que de penseurs. Au lieu de ne mettre au jour que la quintessence de leurs réflexions, les auteurs ont cheminé publiquement dans le dédale de leurs laborieuses recherches. Or, le lecteur n'aime guère de suivre dans ses allées et venues un esprit qui en est encore à chercher son chemin; il lui répugne d'être enchaîné à ses pas : il veut être libre. Tous, nous aimons à arriver rapidement au fait; nous demandons à connaître le résultat certain des investigations et du labeur d'autrui, mais non pas à suer avec lui à la poursuite d'une proie; nous aimons à goûter un mets savoureux, mais nous refusons d'assister à sa préparation; nous aimons à cueillir un fruit à la branche, mais nous ne demandons pas au jardinier les soins qu'il a donnés à l'arbre producteur. De mille pages manuscrites sur la philosophie, que l'auteur bien inspiré en destine quelques centaines à la typographie, et que ces pages contiennent comme le suc de ses patients travaux. On verra alors que son œuvre, au lieu d'avoir le sort commun, en vieillissant oubliée, sera appréciée par l'esprit public. Un penseur ne devrait pas se croire humilié si l'on ignorait la persévérance de ses efforts, et si l'on s'imaginait qu'il a puisé sans fatigue, en la science d'autrui, sa philosophie. N'est point philosophe celui qui ne sait faire à la vérité essentielle le sacrifice de son amour-propre.

VII

Nous devons avoir les regards sans cesse portés vers quelque objet supérieur à nous : c'est la première condition de notre perfectionnement. Cependant, tout bel et noble objet ne nous est pas également utile à contempler; nos inclinations spirituelles doivent être consultées, pour que notre contemplation soit fécondée par l'amour.

La Perfection absolue contient en elle toutes les perfections, mais des voies innombrables y aboutissent. D'entre les voyageurs sur cette terre, les uns cherchent la raison, la justice, l'équilibre; d'autres, la charité, cette chaleureuse justice; plusieurs, l'art, c'est-à-dire les divines élégances de l'âme : — les uns et les autres sans trouver le repos. Ce qui ne se parachève pas en cette vie s'accomplit en des mondes inconnus. Il doit nous suffire de prendre un chemin qui nous élève et nous rapproche de la splendeur que nous rêvons. La vérité éternelle projette des rayons multicolores en traversant les âmes, bien qu'à son foyer elle brille d'une seule et même lumière. Imaginez le monde moral sphérique, et voyez comment ceux qui se sont d'abord éloignés pour aller dans des directions opposées, peuvent néanmoins se retrouver. Le point de départ est la bonne intention. Le trajet se fait par des routes diverses, mais le but réel est le même : le bonheur parfait, seul objet qui nous remue et nous fasse vivre. A mesure que nous nous en approchons, les différences entre nous s'effacent. Ainsi se réalise la divine fraternité. Ceux qui cherchent la perfection s'unissent invinciblement. Plus on s'avoisine de l'idéal, plus la pensée est vivace et plus les sentiments augmentent d'intensité; c'est une ardeur de vie que rien ne peut éteindre. Au contraire, l'éloignement de l'idéal produit la cécité des esprits et l'indifférence des cœurs : on se presse dans la vie sans se voir ni s'aimer. Mais tous les regards portés vers une réalité supérieure, de quelque endroit qu'ils s'élèvent, et quelle que soit la diversité apparente des buts, finissent par se réunir au foyer de la vérité et de l'amour.

VIII

Je crois que nul homme ne doit prétendre forcer la croyance d'autrui. Je crois aux inspirations du cœur, à la vérité des impressions naturelles et spirituelles perçues par un bon organisme et un noble cœur. J'aime à penser que lorsqu'on

chasse de soi toute pensée d'ambition et d'orgueil, et qu'on s'emplit à la fois de la crainte de faillir et de l'amour de l'Infini, — dont nous n'apercevons qu'une face, extérieurement lumineuse, — on se place en des conditions favorables pour recevoir l'inspiration divine. C'est le plus souvent une fausse science, née de la foule des termes restés en une mémoire trop impressionnable, qui nous entrave en notre recherche de la vérité pure. Les mots sont comme des points noirs qui absorbent la lumière. Ils pèsent sur notre âme, qui en est comme toute chargée et ne peut plus s'élever à l'*inspiration*, c'est-à-dire au point suprême où le Divin la touche et lui donne, non la vérité absolue, mais quelque pâle rayon dont elle est illuminée. C'est donc à l'homme de se dépouiller de tout ce qui l'appesantit et le souille, pour monter aux régions sereines et réfléchir en soi la lumière primordiale. Il est alors *inspiré*, c'est-à-dire qu'il est dans l'état de concordance et d'harmonie infinies. Il écoute parler en lui l'univers, qui est une expression de Dieu. Il en possède toutes les voix et toutes les formes. Puisqu'il se sent sincère, il a confiance. Il ne redoute pas l'océan de mystères qui l'enveloppe et où il va bientôt s'enfoncer. S'il se trompe par défaut de nature, son erreur est encore lumineuse, car, par la sincérité, il touche à Dieu.

Ah! certes, les sincères ne sont pas toujours les forts, mondainement! Leur bonté, leur tendresse, leur modestie extrême, qui les font acquiescer à toutes les paroles sonores d'autrui, leur ôtent un peu de l'intelligence des choses terrestres; mais ne valent-ils pas mieux que ces habiles pour lesquels il n'est point de perspectives infinies, et surtout que ces prétendus clairvoyants qui se disent, de par leur raison, les seuls interprètes de la vérité absolue?

Ainsi, la perfection ne peut-elle se montrer en l'humanité, et tout mortel est-il couvert de taches de nuit. Tantôt c'est le cœur qui s'est enflé au détriment de la réflexion, tantôt c'est le jugement qui a paralysé l'âme en ses effusions; parfois, c'est l'esprit, trop délié, qui, par ses subtilités, a porté atteinte

au cœur et au jugement. Chez les uns, il y a trop d'humilité; chez les autres, trop de froideur; chez la plupart, trop de vaine gloire.

Il faut donc que l'homme, ce passager de l'espace, toujours comme arrosé de ténèbres et de clartés, ne demande point à l'humanité ce qu'elle ne peut lui donner; qu'il admette l'imperfection nécessaire, et qu'il se contente, pour juger l'individu, de mettre en balance cet amalgame de vices et de vertus, qui forme la nature humaine. Qu'il se dise : Ceux-là sont excellents qui n'ont en eux qu'un seul coin d'ombre. Qu'il les aime pour leurs côtés lumineux, mais qu'il ne fasse pas la tentative vaine d'anéantir ce coin obscur dont nul esprit ne sera préservé, l'humanité durât-elle aussi longtemps que l'univers. Qu'il tourne ses conseils vers les ténébreux, vers ceux qui, aveuglés par leur personnalité, se disent toute clarté et se croient des rayons purs de l'esprit éternel. Impeccables ils se disent, et armés du glaive de Dieu, comme si Dieu n'était pas tout amour et miséricorde! La vertu des saints, c'est la prudence. Qu'un mortel, vivement pénétré de la fugacité des choses, s'ensevelisse au cloître et s'y tienne muet, agenouillé sur la dalle mortuaire, qui pourrait lui en faire un grief? Mais que du fond de l'oubliette où son idéalisme l'a fait descendre, il veuille entraîner à soi toute l'humanité, en la menaçant d'anathème si elle se livre à ses instincts joyeux, ne serait-ce pas faire acte d'orgueil? La passion religieuse extrême ne peut s'accorder qu'avec l'humilité extrême. Aimer de s'anéantir sous le regard de Dieu ne peut porter l'homme, que par une contradiction, à s'affirmer audacieusement devant ses semblables.

IX

Velut umbra.

L'homme se croit en cette courte vie pour l'éternité. Cependant, s'il promène les regards autour de lui, que voit-il? Une terre toujours changeante, toujours travaillée par un souffle

inconnu; une rapide succession de jours et de saisons, créant pour détruire, détruisant pour refaire; des vapeurs aux formes étranges errant entre l'azur des cieux et l'obscurité du sol, et qui lui apprennent qu'au moment où il les contemple, il se trame de grandes choses dans les profondeurs de l'espace. S'il contemple, durant la nuit, la voûte du ciel, il y voit des myriades de mondes semés comme au hasard et brillant d'un éclat mystérieux. Mais la faible créature chemine indifférente, écoute la cloche ou l'oiseau, laboure son champ, calcule, parle de son siècle, dit : — Voici le vrai, voici le faux, — se bâtit une demeure, sourit, lève la tête, et tombe en poussière.

X

Profond sujet d'étonnement, que l'indifférence de l'homme sur sa destinée! L'unique objet qui devrait occuper son cœur est celui dont il se détourne le plus volontiers. Il appelle rêve le pressentiment du divin. Cette victime, marquée pour la prochaine hécatombe, court, sans un retour sur elle-même, à la destruction! O infortuné, ta fosse se creuse à ton insu par le travail continu des jours! Pris dans l'engrenage de l'universelle métamorphose, déjà le mystère t'entraîne... te voici penché sur le bord de l'abîme... te voilà anéanti! Qu'est-ce donc qui fut un rêve, sinon ta vie légère?

XI

On est mené à la philosophie par diverses voies. La plupart y arrivent d'un pas tranquille, et, dans la maturité de leurs ans, portent leurs fruits de sagesse. Mais la philosophie peut naître aussi d'un naturel passionné; elle est alors comme la fleur éclosée d'un sang généreux. Ceux que leur nature ardente y destinait ont été chaque jour instruits par la vivacité de leurs émotions. Frappés du désaccord de leurs désirs avec la réalité, ils ont

longtemps flotté avant de trouver le site paisible où ils pussent atterrir. Un monde de pensées germait en leur sein; mais ces pensées, dictées par les impressions, étaient disparates. Tour à tour rayonnantes et brumeuses, comme soumises à la température extérieure, elles leur donnaient une mobilité de caractère qui, pour les peu clairvoyants, semblait révéler la légèreté du cœur. Il n'en était rien pourtant! Sous ces flammes fugitives, variant sans cesse les expressions de leur âme, couvait un feu secret et durable. A mesure que les jours, les mois, les années s'y amoncelaient, la méditation y répandait ses ombres, noyant les détails dans l'ensemble, et les phénomènes dans la loi. Le sentiment se généralisait par le travail de la pensée, dirigée vers les souvenirs et déjà instruite par l'expérience. De cette généralisation naît l'amour universel. Il germe sur les premiers éblouissements de passions intenses qui se transfigurent lentement en un amour empreint de mélancolie et de pitié. La mutabilité de toutes choses effraye celui qui aime vivement; il est porté à contempler la fragilité de sa nature en présence de cet idéal sur lequel le temps projette ses ombres vacillantes et difformes. Il cherche un refuge; il veut s'élever au-dessus des événements, et il s'aperçoit avec douleur qu'il est emporté dans un tourbillonnement de mort. Qu'advient-il? Les clartés trop vives pâlisent, les obscurités s'éclairent; la vie, plongée comme en une pénombre, semble l'aube d'un grand jour et s'emplît d'un merveilleux mystère. A la passion irréfléchie succède l'amour paisible, bienveillant, qui oblige à vivre dans une heureuse confiance. Les larges vues du cœur font les larges vues de l'esprit. L'âme, jusque-là éprise des mélodies isolées, s'enivre à une harmonie où les plus joyeux cris sont mêlés à des sonneries funèbres. Deux formules se présentent tour à tour à l'esprit: « Immortel, tu dois périr! » — « Mortel, tu ne périras pas! » C'est le travail de l'unification, où l'on voit aux prises l'aspiration et la crainte: les qualités expansives refluent sur elles-mêmes au choc de la réalité et engendrent la philosophie. Ne faut-il pas, pour triompher de l'accident, pour échapper au temps, ce dévoreur d'affections, s'unifier, se condenser,

s'éterniser, en remontant aux lois qui nous régissent? Le ciel et la terre, l'immuable et l'instable, le désir, la crainte, la joie, tous les sentiments humains s'entremêlent pour ne plus former qu'un groupe fait d'amour et d'abnégation : — « O fleur épanouie, sitôt vous serez flétrie! » — « O fleur flétrie, sitôt vous renaîtrez! » Action réciproque du fini sur l'infini, par laquelle les extrêmes se relient. L'éternité est-elle autre chose que les mesures du temps unifiées? La contemplation des métamorphoses de la nature achemine à cette compréhension. Les diverses saisons de l'année, de même que les divers âges de la vie, se pénètrent : l'enfance porte sa réflexion triste, et avril est traversé de la rafale hivernale. Le commencement se tourne vers la fin, la fin vers le commencement; les deux extrémités se rejoignent, produisant le cercle infini où vibrent tour à tour les voix de la vie et les voix de la mort. Tant que ce grand cercle ne s'est pas produit en l'âme, l'esprit et le cœur n'ont pas atteint leur maturité; il y a absence soit d'amour, soit de réflexion.

Rien n'abonde en phénomènes comme des passions ardentes longtemps contenues, qui ont monté insensiblement de l'instinct au sentiment, du sentiment à la pensée, et là se sont plongées dans l'abstraction. Grandeurs, misères, énergies, sévérités, abandons, troubles, objets funèbres et choses joyeuses, toute la vie s'y retrouve. Il a fallu comprimer ses plus poignantes émotions, convertir la sève en larmes, demeurer serein pourtant, et toujours songer sans qu'un pli altérât le front : songer, non de l'esprit, mais de l'âme tout entière. C'est la fusion en un seul être des éléments les plus hostiles : de la passion et de la raison, de l'illusion et de la réalité. La passion, toujours absolue, veut incendier le jugement, et ce dernier, éteindre la passion. L'illusion, l'enivrement des formes, l'art, d'une part; et de l'autre, la réalité et la vérité sévère. Que d'années de souffrances pour réconcilier en une philosophie d'amour ces deux champs : la beauté et la justice! Que de conceptions bizarres et de rêves aventureux! Le cœur s'opiniâtre, se mutine devant la réalité : défend ses sauvages naïvetés contre l'expérience; de là, des

créations singulières, et des apparitions qui surprennent. Ne vous étonnez pas : dans le sombre groupe des pensées abstraites, la statue de l'enfance montrera encore ses blancheurs et ses vagues linéaments. Douée de sa seule candeur, l'âme a pu résister aux cruelles déceptions de l'analyse. Le désir de connaître éveillé par les tourments de la passion, voulait anéantir le désir d'aimer; mais l'orgueil a été paralysé en son élan par la compassion morale et a laissé à l'âme cet asile mystérieux où l'esprit contemple en paix son idole. L'instinct prime-sautier a survécu à l'expérience, et la philosophie s'est alliée à l'art, ne voulant pas en triompher. C'est la haute philosophie, faite de clémence et de générosité. D'où est-elle sortie? de la passion. Qui l'a fécondée? la réflexion. Qu'en est-il né? une espérance qui ne finira point.

XII

Les altiers désirs de l'homme ont bientôt penché sous le poids de la réalité. Si, possédé d'aspirations infinies, il cherche à réaliser l'absolu en ce monde, il n'y a plus de trêves à ses luttes et à ses douleurs. La passion mystérieuse creuse en lui un abîme où les objets apparents s'engloutissent, et où tombent pêle-mêle beautés et laideurs. Chimères, réalités, rêves, illusions, tout cela pénètre en sa poitrine comme en un sombre creuset, et s'en exhale en désespoir. Il lui faut la double étendue : l'extase illimitée et l'immensité du monde tangible; il lui faut la lutte avec le temps et la possession de l'étendue. Il invoque le silence, l'éclat des tempêtes, l'azur, le mystère, faisant surgir les rocs sévères de l'herbe tendre et la réflexion du sentiment. Il veut demeurer inaltérable, insensible aux heures qui le flagellent; vivre du corps cependant, se mouvoir dans les êtres successifs, errer dans le visible et l'invisible, jouissant à la fois des sensations exquisés et des pensées profondes, croyant éterniser les unes et les autres. La gloire, les plaisirs, les amours, seraient à lui! Il serait créature de fange et fils du ciel; ses paroles

seraient verbe immortel; chacune de ses aspirations transfigurerait la réalité, et toute l'humanité, il la marquerait de sa victorieuse empreinte! Ah! chétif, toi soumettre le temps, posséder l'espace, perpétuer le périssable! Quel orgueil t'égare! Vois là-bas ces ombres que les peupliers du coteau projettent sur le gazon; vois-les trembler à la brise et diminuer à mesure que le soleil s'élève; déjà elles s'évanouissent au pied des arbres, sous la clarté perpendiculaire. Songe que les hommes sont moins que ces ombres. Au souffle du temps, ils vacillent, jusqu'à l'instant où ils arrivent d'eux-mêmes se placer sous la faux mystérieuse et confondre l'obscurité de leur berceau avec celle de leur tombe.

XIII

O Nature, alphabet des grandes lettres d'ombre!

V. H.

Que de fois on a reproché à de profonds poètes l'obscurité de leur pensée! Que de fois on a prôné la lucidité d'esprits très vulgaires! On n'avait pas tort, si les uns et les autres se fussent exercés sur le même objet. Mais un monde les séparait! Les premiers, toujours en concordance avec les effluves de la vie universelle, cherchaient à pénétrer l'esprit de la nature, tandis que les seconds marchaient ostensiblement à la surface des choses. Ce que les uns exprimaient avec clarté était fort proche d'eux; mais ce que les autres voulaient tirer au jour, c'était l'essence de la création, le cœur même de l'Être, avec ses mystérieuses pulsations et ses sourds élans. De là un langage varié, des paroles nuancées à l'infini, des contours se perdant parfois en linéaments insaisissables; car c'est la grande qualité de l'infini que de ne pas être précis, explicite, de toujours nous sembler noyé dans une pénombre. Une vapeur épaisse nous sépare des objets lointains et insaisissables. Pour les rendre avec vérité au moyen de notre pauvre langue, nous devons chercher nos termes, guidés par notre instinct, et éclairant le substantif

par des épithètes qui répandent de vagues lueurs et ne limitent pas les horizons de notre pensée. Plus nous approfondissons dans l'ordre naturel, plus difficile devient la tâche de formuler nos sentiments. C'est par des images, qui toutes éveillent une idée, que nous devons tenter de faire deviner le mystère qui nous environne. La nature a ses divers règnes, ses innombrables degrés de formation, et nous apparaît tantôt parachevée, tantôt ébauchée. L'esprit qui s'y unit par la contemplation pour nous la faire comprendre, doit se servir de paroles tantôt concises, tantôt vagues et comme embryonnaires : il nous fait découvrir dans la forme pure la sublime profondeur. Où la ligne fait défaut, la couleur doit venir en aide; et ce que l'esprit seul ne parvient pas à pénétrer, le sentiment doit se le révéler à lui-même. Telle parole, obscure pour le logicien, devient lumineuse pour le peintre. — Cette ombre, c'est la profonde lueur...

Mais à qui parlé-je ? Si c'est à des poètes, à des âmes ardentes qui ont vécu dans la liberté et ont eu le désir de pénétrer aux sources de la vie, cette apparente antinomie ne les effrayera pas. Ils trouveront en leur cœur l'explication de paroles qui confondent les gens d'étroite raison, et étonnés que je veuille analyser ce qu'ils éprouvent, ils me blâmeront peut-être de redire une vérité qui leur est claire.

Si c'est à des esprits pratiques, qui se plaisent aux lieux communs et qui ne prétendent écouter que des phrases aux contours coutumiers, je dois me résigner à les voir sourire, en gardant pourtant l'espoir qu'un jour, l'amour s'éveillant en eux, ils entreverront ce monde invisible qu'ils se font gloire de mépriser.

Les esprits prompts et lucides ne sont souvent que des esprits vulgaires et habiles chez qui les pensées originales sont clair-semées. N'ayant qu'une intelligence aiguisée, dépourvus de l'élévation morale, ils ne sont jamais distraits dans leurs calculs par des réminiscences ou des aspirations. Tout aux autres pour en découvrir les défauts, ils ne s'élèvent guère aux généralités, et sont incapables d'abstraction. Ils accusent la froideur de l'âme

et la pauvreté du tempérament, ce qui les prive d'imagination; car sur quoi germe l'image, cette fleur de la vie spirituelle? Sur l'instinct d'abord, produit du sang, puis sur le sentiment, foyer supérieur où s'élabore l'amour, père des beaux-arts. Quand l'âme est généreuse et le cœur embrasé, l'esprit se fertilise, les images y affluent; il y surgit une végétation luxuriante qui répand de molles et lumineuses ténèbres. S'il est des esprits pauvres toujours perdus dans la nuit, il en est d'autres qui s'obscurcissent par leur propre fécondité, mais accidentellement. D'une part c'est la brume incandescente, la sève aveuglante, le mystère créateur des grandes œuvres; de l'autre c'est la nuit froide, l'ensevelissement de l'être, le néant. Les gens d'esprit froid, bien différents des penseurs, qui se distinguent par une prudence chaleureuse, sont d'une merveilleuse promptitude et brillent par l'à-propos de leurs paroles. Habiles à saisir les joints d'un raisonnement, toujours enclins à la critique, rapides à démolir, ils sont par cela même impuissants à créer. D'ailleurs, recherchés et admirés des gens d'affaires, et à ce point de vue pratique, méritant leur estime. Si déjà ils ne sont pas parvenus, ils ne manqueront pas de l'être bientôt. Ils vont cruellement leur chemin, foulant avec tranquillité les pensées généreuses et dissipant les bons rêves sous leur perçant regard. Rien ne les remue en leur cœur imperturbable, ni la joie, ni la tristesse, ni l'amour. Créés, dirait-on, par la volonté d'un mécanicien, ils ne se troublent jamais aux vapeurs de la vie ni aux féeries de la nature. Au milieu de la forêt germante, alourdie de sève, toute frissonnante dans ses plantes, ses insectes, ses oiseaux, ils se jouent des difficultés d'une procédure et dénombrent, impassibles, les faits et les dates étiquetés en leur cerveau. Certains de ne jamais errer, ils prennent aisément parti en toutes choses, et dès qu'ils ont adopté une opinion, ils ne peuvent s'en déprendre. Ne considérant que l'aspect le plus apparent de la vérité, peu remueurs d'idées, privés même de celles qui jaillissent des intimités secrètes de l'âme, ils s'agitent en un enclos d'une étendue précise; ils s'y montrent arrogants parce qu'ils se croient impeccables, et

véritablement leurs calculs sont établis avec une clarté géométrique. Seulement, dès qu'ils veulent s'aventurer hors de leur sphère, ils se heurtent à un mur de ténèbres. La philosophie surtout les arrête, car cette science a sa racine dans le plus obscur sanctuaire de l'âme, et si elle a sa partie de raisonnement, elle a aussi son côté d'inspiration. Sa cime s'élève à la vue de tous, mais sa base vacille dans le monde primordial.

Ils ne sont pas néanmoins sans reconnaître leur impuissance et leur inaptitude à saisir le sens de paroles empruntées à une sphère supérieure au monde apparent où ils vivent. Payant alors d'audace, ils se font honneur d'être positifs, c'est-à-dire de nier ce qu'ils ne parviennent pas à découvrir, ces hauts sommets jusqu'où ne peut monter leur courte vue. Retranchés dans la réalité, ils y parlent de la justice, qui leur ordonne de ne point voler leur prochain, et de la vérité, qu'ils disent être toute la vérité, c'est-à-dire que deux et deux font quatre. Généralement ils sont très gais à l'endroit des artistes, s'imaginant qu'une pensée cesse d'être sérieuse dès qu'elle est imagée et qu'un poète n'est qu'un écrivain rimeur qui sème des épithètes. Cependant, ces esprits-là gouvernent le monde et, avouons-le, ne sont pas inutiles. Ils corrigent les sociétés, les contiennent, en les empêchant de sacrifier le réel à l'imaginaire, le bon sens à l'héroïsme. S'ils n'ajoutent pas un nouvel élément aux sciences morales, s'ils vivent de la raison publique, du moins sont-ils les champions du sens commun. Très bornés, lors même qu'ils soient utiles; incomplets, lors même qu'ils puissent laisser des noms respectés, esprits éloignés des élégances de l'âme, suffisants et inexorables, ils ont les qualités et les défauts qu'engendre la froideur du caractère. Ils ont pour la plupart des habitudes régulières, non tant par fermeté de volonté et vigueur de contention, que par impuissance de vivre en cet état d'âme que nous nommons passion, et qu'ils nomment folie. L'inspiration qui transporte les poètes aux régions de la pensée pure leur manque. Ils n'ont jamais de ces paroles fulgurantes ni de ces mouvements nobles d'une âme libre; mais ils prononcent des discours limpides, et ils prennent

des attitudes qui plaisent au vulgaire. Peut-on leur en faire un reproche?

Certes non, pas plus qu'au légume du potager de ne pas être un arbre de la forêt.

XIV

*Natura nos ad utrumque genuit :
contemplationi rerum et actioni.*

SÉNÈQUE.

Tous les hommes se meuvent à la recherche du bonheur et sont portés, selon leur nature, à la contemplation ou à l'action. L'ascète, dans la paix du désert, tente de s'élever au-dessus des accidents de la vie; jetant un voile sur la réalité, il aime à s'éblouir à la lumière de son idéal. Son attention ne s'exerce plus à l'extérieur, et toute sa vigilance est consacrée à la garde de ses propres sentiments. Quand il connaîtrait les vices et les misères du monde, en serait-il plus grand, au point de vue où il se place? Se serait-il élevé d'un échelon sur cette échelle des rêves où, à nos yeux, il se transfigure en fantôme? Ne serait-il pas plutôt descendu de la région paisible où il espère vivre toujours? Ce qu'il veut, c'est la simplification, l'épuration personnelle, le rayonnement intérieur de l'âme, le bonheur ineffable de se sentir plongé en ce foyer d'amour qu'il nomme Dieu : — doux enlèvement de la faiblesse par la force, du temps par l'éternel, de la créature par le créateur! Cependant, la sérénité n'étant elle-même qu'une céleste mélancolie, les images de tristesse reparaissent encore dans l'auréole de l'espérance d'outre-monde. Sous la voûte la plus azurée on voit ramper l'insecte éphémère, et le reflet de la tombe se projette en une ombre démesurée sur le champ des religions. Les plus grands désespoirs, tournés vers l'éternel, se transforment en une mélancolie résignée. L'élément triste existe; il ne peut s'anéantir au cœur de l'homme : il se nuance, se voile, se répand en molles ombres sur toute l'existence. On n'échappe aux cris que pour vivre dans les soupirs; on

n'évite le tumulte des foules que pour entendre le perpétuel murmure des solitudes. Mais cette vie contemplative, supérieure aux passions, ne peut être goûtée que des âmes innocentes et des rares infortunés placés au faite de la pyramide des souffrances humaines; elle n'est une consolation qu'à ceux pour qui cette vie est perdue sans retour, — *stella matutina* de l'aube d'une vie meilleure au crépuscule de la nôtre. Elle nous paraît impuissante dans la réalité et ne vient point en aide aux cœurs ardents qui sont aux prises avec des malheurs qu'ils croient remédiables. Pour ces derniers, ce n'est pas le charme de l'extase qui, les détournant de leurs vues, les empêchera de lutter. Ils ne veulent pas encore plonger dans le céleste abîme; ils ne veulent pas encore se croiser les bras sur une poitrine embrasée du désir de vivre : ils cherchent auparavant à épuiser leurs forces sur le point de l'espace où Dieu les a placés. Ils ne sont pas seulement des âmes pensives; ils ont des faibles à protéger et des ennemis à combattre. Voulant être humains, ils s'effrayent du sublime, laissant à d'autres les divines entreprises. Ils l'aperçoivent aussi, cette étoile de salut qui brille au ciel de l'avenir; mais le navire Humanité est en détresse; peut-être l'étoile ne le sauvera-t-elle pas... Que les hommes de bonne volonté se hâtent donc aux cordages et aux avirons pour secourir l'équipage! qu'ils sauvent ces passagers, pour qu'ils puissent contempler dans la sécurité l'astre qu'ils ont failli ne plus revoir! Quelle reconnaissance ne mériteraient-ils pas pour avoir permis aux âmes de prolonger leur vie présente, en tirant les corps du péril! Telle est l'œuvre de ces hommes qui ont pris pour idéal le bonheur présent de l'humanité. Ils tentent de sauver, nourrir, vêtir, grandir, fortifier les corps, trouvant dans le monde apparent la profonde assise sur laquelle doivent s'exercer les intelligences libres. Ils savent que sur un sol pauvre la végétation est malade, et que l'humanité ne sera grande que le jour où circulera dans ses veines un sang généreux. Mais que tes formes sont rudes, ô Générosité! Que tes accents sont discords pour les solitaires qui songent, retranchés dans l'azur! Combien d'emportements se mêlent à tes viriles tendresses! Tu es

semblable à ce nuageux ciel de février tourmenté par les vents hivernaux, qui ne cesse d'inonder et de réveiller sous ses pluies fécondantes la terre engourdie. Ah! si l'existence de ces hommes qui se dévouent à l'humanité n'a pas cette paix qui nous séduit dans la vie des solitaires, elle est remplie de nobles travaux et d'augustes indignations, qui nous montrent qu'ils n'ont pas été sourds à l'appel des infortunés et qu'ils ont cherché, avant l'heure de la mort, une réalisation à leur amour. Esprits belliqueux, ils ne trouvent leur félicité que dans le triomphe de la justice. S'ils tournent leurs efforts vers une société qu'ils croient mal établie, ils savent néanmoins se résigner à tous les accidents de la nature, reconnaissant que les lois qui régissent la première sont modifiables, tandis que celles qui gouvernent la seconde sont nécessaires. Et voilà leur grandeur! c'est d'admettre la contemplation et l'action, l'idéal et la réalité. Ils disent aux fleurs sauvages : « Vous nous charmez. » Et aux arbres utiles des vergers : « Nous vous rendons grâces. » — Chacun de nous suit son penchant, qui lui assigne son rôle en ce monde. Dieu a voulu que, près des terres labourables, il y eût des roches fleuries; que, près des hommes d'action, il y eût des songeurs. Son souffle anime tous les cœurs sincères, à quelque sphère qu'ils appartiennent.

XV

Est-il un penseur qui n'ait médité sur ces deux mots : Réalité, Illusion? — La réalité apparente serait-elle la réverbération d'une forme de la pensée infinie, forme harmonisée à l'humanité? Quel est celui qui n'a plongé pendant quelques instants de sa vie dans le rêve métaphysique, et auquel il ne soit venu des doutes sur l'existence absolue de la matière?

La réalité ne serait qu'une vision de sa pensée... Il toucherait, il goûterait, il ouïrait, il sentirait, il verrait, par impression spirituelle. Certes, il peut toujours dire : « Je pense, donc je

suis » ; — mais peut-il ajouter : « Je vois ce monde, donc il est hors de moi » ?

Les phénomènes aperçus dans le rêve le font hésiter. En rêve, il touche, goûte, entend, sent, voit, mais intérieurement, comme dans un miroir. Éveillé, il revoit les mêmes objets, et il affirme qu'ils sont réalité, c'est-à-dire phénomènes objectifs et matériels.

Est-il une différence ?

Nous en trouvons une.

Le rêve est momentané, souvent incohérent, rempli de métamorphoses insolites ; il est flottant, excessif en ses émotions.

La pensée veillante est plus normale, régulière, mieux accordée avec les métamorphoses naturelles. Elle juge le rêve. Elle y voit l'ombre capricieuse des événements et des formes vivantes. Elle établit des calculs sur le passé et sur l'avenir. Elle a donc une faculté supérieure à l'imagination du rêve : la réflexion, qui nous dit que nous avons une existence double, interne et externe, — l'une spirituelle, l'autre matérielle, — et que nous sommes libres de nous jeter dans l'une ou dans l'autre. Elle nous dit que l'une est arbitraire, et l'autre fatale en ses évolutions.

Mais qui osera dire que cette réflexion elle-même ne soit pas le fruit d'un songe plus intense ?.. Le rêve serait alors l'état maladif et somnolent d'une pensée ?

Arrivé à une telle spéculation, les mesures nous manquent, et tous nos jugements sont vains.

Nous devons revenir au sens commun, c'est-à-dire à la raison humaine et générale. Tous les hommes reconnaissent un monde externe et un monde interne. Que tout soit réalité ou que tout soit illusion, les choses ne changent point. C'est sur cette norme que nous devons raisonner, et non absolument. Si l'on met en doute l'existence de la nature, en ce corps même qui nous enferme, nous ne devons plus voir qu'une pensée, car il est nature ; alors que deviennent ces deux mots : esprit, matière ? Admettons donc cette dualité qui, si elle n'est point absolument, existe humainement.

Ceci reconnu, une autre question se présente, celle de la

concordance de l'âme avec la nature. Nous la trouvons parfaite. Il semble que la matière et l'esprit de l'homme, se bifurquant du sein de Dieu, gardent l'empreinte de leur commune origine. Extérieur et intérieur se marient perpétuellement. Plus leur union est intime, plus la pensée de l'homme s'approche de la vérité. L'analogie est complète : tous les mouvements de la terre se répercutent en notre pensée ; toutes nos pensées trouvent leur expression dans les formes de la terre.

Qu'est l'enseignement des livres près de celui de la nature ? La raison demeure borgne en des sens qui ne sont point aiguisés par l'observation. Privé de culture intellectuelle, tout homme peut acquérir un jugement sain, s'il est attentif aux phénomènes externes. Les monts immobiles et impassibles, le ruisseau qui fuit sans regret, l'oiseau chanteur ou rapace, le tigre haineux, la feuille pâlie qui tournoie au vent d'octobre, la mousse reverdis-sante sous les neiges, la nuée obscure qui répand la fécondité, le retour régulier des saisons, tous les divers aspects de la vie naturelle nous empêchent de nous abandonner au désespoir ou à de folles espérances. Par la contemplation, une grande pondération se produit en nous à notre insu, nous donnant la prudence et le sentiment de l'équité.

Tout n'a pas été dit, mais tout a été pensé. Des créatures innombrables ont eu, par la sincérité de leur âme, des intuitions de la vérité éternelle. Où les ont-elles puisées ?

— Au grand spectacle de la vie.

Elles avaient cet amour et cette modestie qui font sortir de son mutisme le monde externe. Elles sont mortes avec la gerbe des sentiments vrais qu'elles avaient recueillis ; mais la nature, sur laquelle ces sentiments avaient germé, est toujours la même et offre à l'humanité renouvelée la même récolte à faire. L'homme de génie est celui qui est bien pénétré de la commune origine de la réalité et de l'idéal, et qui non seulement saisit le rapport des deux mondes, mais peut le faire sentir après une élaboration intime. Tandis que la foule tour à tour s'égaye et s'attriste aux phénomènes naturels, le génie, par une réflexion profonde, se

les assimile pour formuler ses impressions doubles en formes complexes. Ainsi viennent se rejoindre en sa pensée ces deux rayons dont l'un est représenté par l'idéal, et l'autre par la réalité, et qui tous deux semblent sortir du sein de la divinité.

XVI

Il est des hommes épris de la vie immatérielle, qui se font passifs pour mieux s'élever. Dans le monde féérique où ils se transportent, leurs sentiments, que ne contient plus aucune borne, se développent en proportions démesurées et prennent des formes étranges pour le regard de la raison humaine. Leur esprit, se refoulant sur lui-même, acquiert une souplesse infinie et se perd dans les abîmes de la volupté spirituelle. Cependant, leur amour, vague en sa floraison, s'enracine profondément. L'âme captive en un céleste asile, et jamais meurtrie par les événements, s'exalte dans l'extase et se martyrise dans la gloire du renoncement. Qui possède un tel amour, s'effraye des beautés naturelles dont son cœur pourrait s'éprendre; il en détourne le regard pour l'abaisser vers la terre oublieuse que pressent ses pas. S'il est, d'une part, en l'imaginaire, de l'autre, il est dans la plus froide réalité : — « Frère, il faut mourir ! » Seules les âmes fortes résistent à l'enivrement des pensées mystiques; fussent-elles transportées aux cimes de l'amour infini, elles ne cessent de s'intéresser de là au monde vivant. Chez quelques-uns, que ne soutient pas la grâce, l'humilité dérive d'un sentiment d'orgueil et s'allie à la haine de ce monde. Il leur arrive, en se reléguant dans l'idéal, de s'y dénaturer. Peu affermis en leur foi, armés d'une volonté faible, ils glissent aux précipices qu'ils tentent de franchir. Pendant qu'ils languissent en leurs grands songes, leur esprit engendre des fantaisies malsaines. Ils nous rappellent ces mares solitaires perdues dans les forêts, sous les rameaux entre-croisés des chênes. On n'y voit, durant le jour, que douceur, calme, verdure; mais, à la

tombée de la nuit, on y distingue les silencieux hydrophiles, mariant leur noir contour à la blancheur des astres réverbérés. Aussi leur raison se ressent-elle de cette existence oisive où l'humilité vient s'unir à l'orgueil par le balancement perpétuel des idées de néant et d'éternité. Si un tel amour s'éloigne de l'humanité, il ne se rapproche pas néanmoins de la nature; il n'a pour elle qu'une contemplation froide, niélée même de certain effroi. Lorsque l'homme se range avec défiance au passage de la vie, c'est que le règne du cœur marche à sa fin, et que le doute s'approche du trône que le sentiment déserte. Les prudences, les conjectures, les curiosités inquiètes, envahissent l'esprit de ces solitaires qui se sont trompés de voie, n'étant point appelés à une vie austère; ils se retranchent avec douleur en leur vertu d'emprunt, laissant leur obscur amour se décomposer en haines particulières. Où l'on devrait trouver la charité, on n'entend que des paroles apprises qui nous obligeraient à périr de par un texte, et c'est vainement que nous y cherchons l'indulgence réclamée par notre double nature. Rendons grâce cependant à tout principe qui, nous élevant au-dessus de cette terre, élargit nos horizons, et, par là même, agrandit notre amour. La religion nous pénètre d'un élément grave, sans lequel l'héroïsme n'est guère possible. Placés entre ceux qui ne voient que la terre, au mépris des autres mondes, et ceux qui, épris de l'idéal, semblent inutiles à la terre, le penseur ne doit pas craindre de pencher vers ces derniers. Il n'appartient qu'à un petit nombre d'esprits de garder l'équilibre entre les deux courants qui remuent les sociétés, en appuyant leur spiritualisme sur l'humanité. Une part des mortels s'engloutit par la traction de ses appétits; l'autre, bien petite, s'isole et cherche à s'anéantir dans l'infini. Là où l'homme n'aspire point à perpétuer ses affections, c'est le royaume de la mort. L'être n'y est plus qu'un jouet des forces naturelles, semblable à une nuée de sang, perdue dans l'espace, qui flotte et se dissout sous l'empire de lois fatales. Notre vie ne dure que par la condensation, qui elle-même se produit par le recueillement et la réverbération de l'infini dans le fini. Serments,

souvenirs, dévouement, ne peuvent être que de vains mots pour celui qui vogue à la dérive du temps, sans chercher le sol immuable où il puisse jeter l'ancre.

XVII

Mortuorum amor.

Les vies présentes sont impuissantes à combler le vide causé par l'absence de myriades d'êtres que nous aurions pu aimer. Le poids du temps révolu modère notre désir de nous mêler aux événements à venir et, nous entraînant en arrière, nous fait vaciller entre le regret et l'espérance. Nous ne pouvons religieusement aimer l'humanité sans la chercher partout où elle a vécu. La vie et la mort s'unissent dans le domaine de l'affection et, par cette réunion, forment la chaîne indissoluble de l'éternelle réalité. Arrêtés pensifs sur ce présent mobile qui s'ébranle au choc des accidents, nous plongeons notre pensée dans l'océan des choses à jamais perdues; nous tâchons d'évoquer les fantômes qui furent nos frères, en mêlant notre âme à la leur, — fantômes qui cheminèrent un jour ici-bas agités de ces mêmes émotions qui nous troublent aujourd'hui. Sans effroi de la distance, et pleins de la sérénité sombre du mystère et de l'amour, nous faisons refluer nos sentiments en nos souvenirs pour ranimer de la poussière. L'étincelle, en une mélancolique retombée, revient d'elle-même éclairer la cendre du foyer. C'est avec amour que nos regards se portent vers le passé, vers le jour à peine enfui, dont les heures retentissent encore, et vers les siècles les plus éloignés. Ils parcourent l'espace, cherchant à repeupler de créatures évanouies cette terre oublieuse aux éphémères vestiges. Aidés de leurs faibles rayons, ils y cherchent ces ombres de vie qui furent jadis des êtres que tour à tour la terre a dévorés. Après avoir longtemps erré dans l'étendue, ils ne trouvent qu'une nuit dont la monotonie n'est interrompue que par les gloires qui çà et là luisent

à travers les âges : c'est alors qu'ils se tournent avec une inextinguible ardeur vers la beauté incorruptible, seul brasier qui doive dévorer les curiosités vaines!

XVIII

Scitur melius nesciendo.

L'homme n'est jamais plus grand que lorsqu'il s'agenouille devant l'Infini; aussi l'humilité religieuse est-elle une vertu fondamentale. Les esprits vulgaires n'y voient que bassesse, mais toutes les grandes âmes se rencontrent en la reconnaissance de la fragilité humaine. Tout ce qu'il y a, de par les régions inférieures, de chétif, de pauvre, de transi, d'abandonné, de soupirant, et tout à la fois d'aimant, se courbe en silence devant une puissance absolue, qui rendra avec générosité ce qui lui aura été sacrifié. De même, tout ce qu'il y a, ici-bas, de puissant, de libre et de noble, s'incline avec vénération devant un esprit supérieur, et remonte à lui comme l'extrémité du rayon au foyer qui le projette. Seule, la médiocrité arrogante lève la tête et brave l'Infini. Que répondre à ces faux humanitaires, qui, nous voyant religieux, nous accusent de rétrograder vers des ténèbres éloignées, sinon que la véritable humilité s'accorde avec la charité, et que la réhabilitation de la vie présente, l'homme véritablement pieux la cherche aussi? Ce n'est souvent que par le mépris des spéculations abstraites et par la simplicité du cœur que nous pouvons chérir la terre et les êtres qui l'animent. Aimer Dieu n'est point seulement vivre aux nuées, c'est se mêler aux hommes en leur sacrifiant de ses rêves pour améliorer leur sort. *Homo pulvis est.* — Ne l'oublions pas, pour ne point nous dénaturer en nous enfant d'orgueil. Il ne suffit pas de pousser ce cri d'aigle : *Prendre*; il faut redire cette tendre parole : *Recevoir*. Certes, la fierté est de belle apparence, et parfois nous met en garde contre le mal, mais la douceur est divine : elle est souvent le signe de la force latente, de l'humilité, c'est-à-dire de la seule et vraie grandeur, Dieu présent.

XIX

Stant dura et inexorabilia...

Chéris la vie, mais noblement, en contemplant avec une curiosité discrète les paysages muets dont tu ne peux trouver l'énigme, et en considérant avec compassion toute créature humaine, quelle qu'en soit la forme. Laide, victime de la fatalité des métamorphoses, elle n'a que plus de droit à ta pitié; charmante, elle n'en est pas moins sous la pression du temps déformateur. Il ne respectera point ce contour virginal qui aura inspiré tant de pensées de dévouement. Cette joue juvénile, elle pâlera; ces lèvres, qui expriment aujourd'hui la candeur, elles seront impitoyablement froissées; et ce regard, où semble luire une flamme divine, il finira par s'obscurcir. La solitude règnera autour de la créature qui vivait enchantée dans le cercle de ses admirateurs... *Transiet ætas! Quam cito! non segnis stat, remeantæ dies!* De quelle profonde pitié ne s'accroitra pas ton amour pour la beauté, si, à travers les phénomènes, tu remontes à la loi qui les régit! Privé du recours spirituel, en quel deuil ne devrais-tu pas être plongé en voyant tes frères fuir à la dérive, sur la barque fatale conduite par le nocher invisible!

Mais il faut que tu élèves ton amour au foyer d'où s'éparpillent toutes ces étincelles, — qui sont vos âmes transmigrantes, ô compagnons d'un jour! et que tu te consoles en te disant que, sorties toutes du sein de Dieu et pénétrées de sa flamme, elles sont à jamais imperdables.

XX

Vertuntur species animorum.

Quel est l'homme qui ose descendre dans les profondeurs de sa conscience pour y trouver des avertissements qui l'engagent à briser des idoles qui font l'enivrement de sa courte vie? Quel

homme voudrait démasquer son propre néant en se rapetissant aux yeux de ses semblables? Faible et glorieux à la fois, le mortel s'aveugle aux vanités, et il appelle à son aide de séduisantes images qui puissent lui voiler sa destinée.

L'homme est la seule créature qui ne prenne pas la création au sérieux. Il essaye de plaisanter agréablement sur la vie et sur la mort, croyant par là faire preuve d'indépendance. Les animaux sont des créatures plus graves, qui chantent à la joie, crient à la douleur, mais ne faussent jamais leurs instincts. Ils sont susceptibles d'amour et de haine; mais ils ne connaissent point l'ironie, cette révolte de la faiblesse qui espère se venger par un peu d'esprit. Les animaux n'ont point, comme les hommes, l'impudence de se donner en spectacle — chose triste, quand on l'approfondit! — simuler les douleurs vraies pour se faire applaudir d'une foule frivole! exprimer la gaieté pour l'obliger au rire! Il faut donc que l'acteur aime, soupire, se passionne pour elle, la spectrale assemblée! Quelle plus grande preuve de la misère de l'homme! Se faire prêter une âme étrangère pour essayer de s'émouvoir par le cœur d'autrui! Ceci est faux, murmure la conscience; — et l'imagination répond : Ceci est la vérité. Le sentiment jette son voile sur la raison, et l'éphémère se livre à ses joies menteuses. N'y a-t-il pas assez d'émotions à goûter dans la vie réelle, qu'il faille rechercher avec tant d'avidité les réalités trompeuses? Les voici tous, au lever du rideau, jeunes et vieux, assis sur les gradins. Le vieillard vient montrer combien son cœur est paternel : l'orpheline de la pièce l'intéresse; il pleure et sourit avec elle, cette belle grande fille fardée dont le père meurt abandonné dans un taudis. C'est ici que l'écolière, sortie pour un jour du couvent, vient chercher son Roméo. Oh! cet acteur si bien tourné, aux lèvres de corail, aux sourcils d'ébène, et dont chaque parole est une mélodie, elle en raffole chaque soir! Qui l'en empêchera? Sa mère ne fait pas autrement. Oui, et le lendemain, quand le jeune homme sincère, celui qui voudrait unir sa destinée à la sienne, se présentera à elle, l'image de l'acteur aux jambes si bien chaussées, au si joyeux

coloris, flottera encore devant ses yeux, et le malheureux se verra froidement éconduit. Est-ce donc là le fiancé qui ose s'offrir à moi?.. — une voix sans mélodie, une mine pâle, un vêtement terne, des paroles sourdes, nulle majesté dans la démarche, nulle grâce dans les mouvements... physionomie honnête, il est vrai, mais peu marquante, et si monotone qu'elle inspire l'ennui! — Hélas! la réalité semble bien froide, quand on peut s'aller éblouir aux féeries de la scène, — bien nue, bien pauvre, pour ceux dont l'esprit faible ne se soutient que par l'enivrement des sens, et qui se plaisent à cacher la mort sous de brillants oripeaux! Longtemps avant l'heure, la foule se presse aux portes du théâtre. Le spectacle sera plein d'attrait. Au premier acte, pendant que le fiancé caracole à l'armée sur son coursier, la fiancée mourra de misère au coin d'une rue. Mais le septuor du troisième acte sera d'un effet merveilleux : on y chantera l'amour et les joies de l'amour. Le beau fiancé reparaitra, couvert de lauriers et brillant d'or et de joyeuse humeur. Oh! la belle leçon de constance, jeunes spectatrices! Le quatrième acte sera le plus applaudi : un vieillard s'y doit suicider et chanter en roulades les dernières paroles d'un moribond, avec accompagnement de violons et de flûtes. — Odieuse parodie! l'homme est donc si vain, si léger, qu'il prend plaisir à voir ses larmes briller au soleil, et à écouter ses douleurs mises en musique! Meurent sans pitié les pauvres qui tombent sans lui adresser le salut du gladiateur romain! Périssent ce qui manque d'agrément pour le regard! et vive l'ingénieux et éclatant décor!

Sériles dépenses d'amour que celles qui se font pour le mensonge; pluie de perles dans la mer que ces larmes de jeunes filles devant la scène; soupirs de malades que ceux de ces vieillards spectateurs d'un drame : meurtre de la vérité par le mensonge sous les yeux de la raison! N'est-ce pas toujours la danse d'Holbein, plus hideuse ici, parce qu'elle est pleine de mépris pour le monde à venir? Est-il permis d'admirer l'adresse dans la tromperie? Qui donc, le premier, a appris aux hommes à jouer la comédie? Cette fausseté qu'on admire sur la scène, et

qui se glisse jusque dans notre vie familière, n'est-elle pas le fruit de la révolte de l'âme, irritée de se voir logée en un corps de chair? Pour se venger de la mésalliance, elle se joue du corps, et en fait son *mannequin* : de là, le théâtre. Amuse-moi en parodiant la vie, dit-elle : ... et l'on voit des hommes gambader dans une arène, et se reposer sur eux-mêmes, aux applaudissements de créatures mortelles! Foule avide de comédies, si ces sentiments que tu prodigues à des fantômes de vérité, tu les reportais sur les martyrs de la société qui souffrent inconnus dans l'impasse des ténébreuses misères, combien tu aurais mérité de tes frères et de Dieu! Manquent-elles ici-bas les infortunes à soulager? Les pauvres, les tristes, les malades, ne composent-ils pas l'humanité presque tout entière? A l'heure où les grands lustres, glissant leurs rayons sur les rampes de la salle, font resplendir les toilettes superbes; à l'heure où les tressaillements du rire agitent le public à l'audition de méchantes saillies, aux mansardes des maisons voisines, des enfants misérables périssent sans secours aux froides étreintes de la pauvreté!

XXI

Il y a au fond de toute grandeur quelque misère secrète. La renommée est une force cependant! On remue, on enflamme, on dirige les foules. — « Ah! pense-t-on, je suis grand, voyant sous mes pieds le monceau énorme des préjugés et des folies, et ayant pour auréole la multitude! Suis-je heureux? — Non, hélas! Toute ma gloire semble être faite d'une passion détournée du seul objet digne de mon affection. Heureux encore le doux Pétrarque, dont le désespoir d'amour fit la gloire! Le sentiment de la vie présente est trop vif pour que je me paye d'espérances d'outre-tombe. Ni les applaudissements des foules, ni des lauriers flétrissables ne me tromperont sur mon néant! »

Ainsi, quelque glorieux qu'il devienne, l'homme éprouve le sentiment de sa misère. A mesure qu'il s'élève dans l'opinion

d'autrui, il est plus effrayé de son triomphe : il cherche avec inquiétude ce qui peut le lui avoir mérité. Lyre accordée au diapason de la justice et de la beauté, il chantait sa pensée, et voici qu'il s'est acquis la gloire! « Tu vivras sur la terre éternellement! » lui crient les voix du monde. Mais, ô douleur! ne fait-il pas le triste rapprochement de sa chair et de son esprit? Ne voit-il pas son sang pâlir et fuir silencieusement avec ses plaisirs? Est-ce l'admiration d'autrui qui lui voilera la fragilité de sa nature? Créduité de le croire! Soumis à la mortalité, il endurera tous les tourments réservés aux plus humbles mortels, et il s'y joindra ce levain d'orgueil qui fermente au sein de toute créature célébrée.

XXII

Volat ambiguis mobilis alis
Hora...

Nous croyons surveiller nos horloges : ce sont elles qui nous observent, froides et impassibles devant nos ardeurs et nos souffrances. Leurs sonneries sont autant d'avertissements pour qui les veut entendre. A chaque heure nouvelle, elles nous crient, de leur timbre argentin, que la mort a fait un pas vers nous, et que nous nous enfonçons d'une ligne dans la terre ténébreuse. La nature, moins cruelle, procède par nuance et nous mène par gradations insensibles de l'aube au crépuscule. C'est nous-mêmes qui avons accentué la marche du temps, en imaginant, avec notre esprit mathématique, ses divisions et ses subdivisions. Au palais aussi bien qu'à la chaumière, l'horloge mesure à chacun les plaisirs et les peines. Cet effrayant meuble, debout dans un angle de la chambre, comme un intendant de la mort, tient compagnie aux enfants et aux vieilles gens, qui ne songent guère à sa fatalité. Beaucoup portent sur leur poitrine une petite montre de métal qui fait entendre son froid tic tac, non loin de ce cœur de chair et de sang — autre mesureur de la vie — agité de nos joies et de nos chagrins.

Mais, d'une part, c'est le temps inexorable conçu par notre pensée; de l'autre, le temps modifiable qui vit en nous et forme une qualité de notre être d'aujourd'hui. Nous pouvons retarder ou précipiter les pulsations de notre cœur; mais ses ressorts seront un jour brisés, en présence d'un balancier insensible. Entre temps, nous vivons de confiance, étourdis que nous sommes par le tourbillon des choses passagères qui nous enveloppent.

XXIII

On recherche la raison mêlée d'amour, et l'amour éclairé par l'intelligence, et l'on ne trouve que froideur ou brûlure; d'une part, modération et insensibilité; de l'autre, dévouement et extravagance. Par une fatalité cruelle, il semble que l'homme ne puisse s'abandonner entièrement ni à sa raison, ni à sa passion, sans blesser le sentiment d'humanité. Le voici grave, sévère, rigide; mais sonne l'heure de l'héroïsme, vienne l'instant où il lui faut déranger l'équilibre de la pensée générale pour s'élancer vivement au détail, incertain si l'étincelle que produira ce choc augmentera la lumière du monde, on le verra se tenir passif, effrayé des conséquences d'un acte irréfléchi. O rhéteur, il se noyait, l'enfant, pendant que vous l'admonestiez! — Maintenant, le voici suivant les généreux caprices de son cœur; un seul objet le captive; il s'imagine que toute la nature doit respecter et chérir cette belle création de ses rêves; mais, passe l'aigle, à l'œil clair, qui dévore l'enfant de l'effraie! — On parle de la haute raison... Ah! quel heureux séjour serait cette terre, si chacun la possédait, cette qualité rare!.. S'éloigner pour toujours d'une réunion de frères attentifs aux plus secrets mouvements de notre âme! quitter à jamais une foule équitable et amie, qui applaudissait à notre élévation en comprenant nos fréquentes défaillances!.. Que la mort nous apparaitrait affreuse! — Hélas! aux seuls esprits cultivés, il est réservé, ce prudent et ferme amour qui ne se laisse pas dessécher par des

arguments, ni troubler par la violence. La dureté et le fanatisme se tiennent aux seuils de nos demeures, épiant nos inclinations. Un jour nous devenons leur proie, et nous abondons en raisonnements pour nous justifier et nous fortifier en nos desseins. Quelle est la conviction profonde dans le surnaturel qui n'entraîne avec elle le fanatisme? Et quel ridicule objet, enflammant notre esprit, ne peut enfanter des haines implacables? Il est des hommes qui, pour s'être ancrés sur une opinion dont ils ne sont pas même sûrs, s'irritent des variations de la pensée d'autrui. D'autres voient le scepticisme dans les pérégrinations d'un esprit sincère qui cherche, sur la grande fondrière, un sentier ferme. Ils sont alors portés à trouver contradiction là où il n'y a que dissemblance. Volontiers ils diraient que la tristesse contredit la joie, l'aube la nuit, le printemps l'hiver. Ce regard circulaire et patient, sans cesse ouvert aux changements successifs qu'amène le cours de la vie, ils ne le possèdent point. Comme le verre grossissant de la lentille, qui jette des lueurs sèches et ardentes, ils ne font que brûler, d'un maigre rayon, l'objet qu'ils devraient féconder. Et c'est l'éternelle histoire du monde : chacun se croit fort en n'étudiant point son cœur, et en ne doutant point de son esprit. Ah! soyons donc un peu sceptiques sur nous-mêmes, si nous voulons devenir croyants devant Dieu et indulgents envers les hommes!

XXIV

... *Sine strepitu syllabarum.*

Nous entendons dire : Du choc des esprits naît la lumière. Si l'on prétend parler ici d'une sorte de clarté résultant de la rencontre fortuite d'esprits en désaccord, qui, s'embrasant dans la discussion, arrivent à jeter certain jour sur des questions d'ordre secondaire, on n'a pas tort de citer le vieil adage. Mais si, par ce mot *lumière*, on croit pouvoir exprimer la science philosophique et religieuse — du domaine de la pensée pure, hors

des temps et des lieux, — on se trompe; car la science philosophique n'a nullement besoin du choc des esprits pour se produire : il suffit de l'impression de l'infini sur une âme passive et bien harmonisée. Il se répand alors en elle une lumière qui n'est point la lueur ondoyante et trouble des feux terrestres, mais la blanche et tranquille clarté des astres. Le grand instructeur, c'est le silence. C'est lui qui allume le divin flambeau au fond des cœurs adorateurs. Qui veut entrer de vive force au royaume de l'immuable s'en écarte. Il faut s'y laisser porter sur les ailes de l'amour. Dans la paix des déserts de Judée, les poètes hébreux étaient hantés de ces visions prophétiques qui étaient comme l'apparition d'images sorties du monde originel et évoquées par le recueillement au milieu des vastes solitudes. Dans le calme des nuits sereines de l'Attique, combien de jeunes philosophes dont le nom brille encore, s'allaient promener en silence le long des grèves de la mer tumultueuse pour recueillir à travers ses bruits la parole de la vérité infinie! Jésus laisse ses jeunes années s'ensevelir dans le silence et l'obscurité. Il ne se révèle au monde que lorsque son âme réfléchissante, instruite chaque jour par un mystérieux et divin dialogue, déborde du souffle de Dieu. C'est sous les froids portiques d'un monastère, autour desquels venaient expirer les clameurs d'un monde barbare, c'est parmi des frères plongés dans le mutisme de l'adoration religieuse, que l'auteur de l'*Imitation* écrivait cet immortel chef-d'œuvre où l'âme est pénétrée jusqu'en ses plus intimes replis. Nature diaphane, sanctifiée par la souffrance volontaire, éclairée par la grâce, le divin solitaire disait d'une voix douce et tranquille des paroles éternelles. Il semble qu'il ait vécu, la joue appuyée sur le cœur même de l'humanité, pour en saisir les plus légers battements.

XXV

Le corps de l'homme est avide de jouissances; son cœur, avide d'émotions; son esprit, avide de gloire. Nature insatiable,

l'homme voudrait à lui seul absorber la vie du monde, et tel est son aveuglement, que dans cette succession de sentiments si divers, il ne reconnaît pas l'aiguillon de la mort et ne daigne pas prêter l'oreille à l'horloge du temps qui bat au fond de sa poitrine. Il s' imagine qu'il lui suffit de mettre la main sur les yeux pour n'être pas vu. Ce condamné à mort croit échapper à sa peine s'il ne répond pas à l'appel de la nature, et il oublie la terrible parole : *In pulverem reverteris*. Grandissant sans éducation spirituelle, il n'a jamais réfléchi à l'étrange accouplement de l'esprit et de la matière, du jour et de la nuit; c'est avec irréflexion que son âme se livre à ce corps qui l'opprime, et qu'elle s'ingénie à lui plaire. Que lui rend la chair pour un tel sacrifice? — Troubles, malaises, piqûres. C'est la chair qui entraîne l'âme sur ce lit de souffrance où elle devra gémir, épuiser sa vie mortelle, et partir au moment précis où la première le lui ordonnera. Elle triomphe, la parvenue, de se sentir si divinement épousée; elle s'indigne toutes les fois que l'âme veut s'éloigner d'elle par ses aspirations. Celle-ci cependant, surprise comme en adultère aux regards de Dieu, et menée sur la terre par une noire fatalité, n'aspire qu'au jour où elle pourra voler de ses propres ailes. Plus l'homme se considère, plus il comprend l'étrangeté de son destin. A ses pieds, il voit une terre obscure qui le lie à ses métamorphoses; au-dessus de lui des mondes muets qui inquiètent sa pensée; autour de lui, des êtres misérablement orgueilleux, enchaînés de liens invisibles, tournant au gré d'une machine mystérieuse dont la rotation perpétuelle tour à tour les élève, les abaisse, les rejette, pour les reprendre et les broyer. Parfois, s'éblouissant en sa grandeur, il regarde comme une étrangère la nature dans laquelle il se meut. Il s'anuse à la faire poser devant ses yeux, pour en décrire froidement les charmes et les laideurs; mais ce bel échafaudage s'écroule bien vite! Le géant tombe de son tertre; et le voilà bien étonné, lui, l'homme spirituel, de devoir encore ramper sur cette terre qu'il ne peut renier. C'est l'heure d'analyser ses rêves, d'apprécier les événements, de compter les anneaux

de ses chaînes, d'observer ses plaies et de promener la lampe autour de sa prison. Quel orgueil y résisterait? Le sentiment s'égarait aux sollicitations d'une pensée ambitieuse. Il a déployé ses ailes pour atteindre au monde des anges; mais son illusion ne devait pas être de longue durée. La matière, l'épouse inséparable, ne l'avait point lâché. Elle était là pour rappeler l'époux voyageur à la communauté de l'existence terrestre : — c'est que l'expiation de l'esprit qui nous anime n'était pas achevée, et que l'âme, plus hautaine qu'épurée, aspirait à vivre en des régions auxquelles elle ne pouvait encore prétendre.

XXVI

Les phénomènes naturels ne sont que les expressions visibles de la pensée éternelle. La nature est un symbole; ce que nous voyons s'y accomplir existait, de tous les temps, dans l'essence invisible des choses. Les conséquences de nos actes sont engendrées de toute éternité. Nous ne nous étonnons pas de voir le descendant d'un homme intempérant porter le châtiment des fautes de son aïeul. Ne nous étonnons pas davantage si nos esprits inquiets souffrent de la révolte de notre premier père. Une même loi doit régir la nature et le monde spirituel.

XXVII

Où est l'homme qu'une pensée habituelle n'enivre point? Quelque détachés du monde que nous soyons, une image ou une idée nous possède, nous aveuglant sur ce qui ne la concerne point. Les uns sont épris de joyeux objets; les autres vivent dans la contemplation d'un idéal qui les enveloppe de ses vapeurs sercines. Quelques-uns s'enivrent à la réalité profonde : la fière pensée de la mort les fascine. Ils y trouvent bien-être, sécurité. Les religieux sont de ce nombre; leur existence, qui nous paraît décolorée, est toute ardeur, toute lumière. On peut y joindre les

philosophes et tous les penseurs sincères : la vérité sévère et la tranquille justice ont, elles aussi, leur rayonnement.

XXVIII

Nox venit, et secum somnia nigra trahit.

OVIDE.

Il est remarquable que les émotions que nous éprouvons en nos rêves soient plus vives que celles qui nous surviennent à l'état de veille. Éveillés, nous ne sommes émus aussi profondément que lorsque nous sommes placés en certains milieux, tels que la nuit, la solitude, l'hiver; alors le sang reflue promptement de la tête au cœur.

L'horreur de certains songes nous étreint l'âme, le corps n'étant plus là, avec ses sens ouverts, pour la distraire. Lorsque, en rêve, nous entendons sur le plancher les pas d'un assassin, une révolution indescriptible s'opère en nous, révolution qui serait bien moins terrible si nous voyions en réalité un inconnu se précipiter sur nous en brandissant une arme. Oui, pendant le sommeil, pendant l'abandon du corps, une ombre mystérieuse plane sur notre âme, qui se plonge en un océan de terreurs surhumaines. Le cauchemar, rêve morbide qui ébranle tout l'organisme, peut parfois produire une sorte de catalepsie. C'est dans un tel accident qu'il est difficile de distinguer la cause de l'effet, de préciser lequel des deux, du corps ou de l'âme, a commencé l'action. — C'est le corps, dites-vous : l'estomac est-il surchargé, des vapeurs malsaines montent au cerveau, le peuplant d'images funèbres. Les embarras de la digestion se communiquent à l'âme, qui se traîne dans un labyrinthe d'effrois. Plus le trouble de l'organisme augmente, plus les fantaisies du cerveau se pénètrent d'horreur, et le moment arrive enfin où le cœur est si violemment remué, qu'une secousse se produit qui réveille le dormeur. C'est aussi le moment où un assassin qui se tenait blotti dans un coin de l'imagination vous plonge silencieusement son couteau dans

la poitrine. Et vous ajoutez : C'est d'autant plus le corps seul qui fait naître le cauchemar, que, pendant le sommeil, nous sommes privés de volonté. L'imagination, bercée par la vie animale, se laisse aller à la dérive, suivant les divers phénomènes des sens, et le vieux proverbe dit vrai : Quand l'homme dort, il a la tête en l'estomac. — Ceci semble plausible ; mais comment expliquer que, dans un songe, les événements se soient succédé avec ordre, et par d'ingénieuses combinaisons ? Comment expliquer que la mort se soit approchée de vous progressivement, *rationnellement* ? — J'imagine un exemple. Je rêve que je me promène dans une rue populeuse. En traversant la foule, j'y aperçois une figure antipathique. L'impression est réciproque. L'inconnu et moi, nous nous saluons ironiquement, et entraînés l'un vers l'autre par un mutuel sentiment de haine, nous nous lançons des sarcasmes. Déjà nous en venons aux injures et nous prononçons des paroles de vengeance... — Ici se machine dans notre cerveau surexcité un affreux guet-apens qu'on nous prépare : — nous l'avons subitement pressenti ; nous voyons le scélérat ourdir sa trame ; nous assistons à l'agencement du piège qu'on nous tend. Enfin ! l'œuvre de fatale vengeance sera bientôt accomplie, nos transes finiront, car la mort approche : elle nous poursuit ; la voici.. ! Comment fuir, puisque cette porte, nous l'avons vue se fermer il y a peu d'instant, — sans doute par une infernale précaution ? — et c'est contre cette porte que nous devons périr ! L'assassin monte l'escalier sonore ; il approche, le pistolet au poing ; une détonation retentit... et nous sommes éveillés !

Pourquoi donc ma mort a-t-elle été si régulièrement amenée ? Pourquoi les phénomènes de ma pensée n'ont-ils pas eu une marche capricieuse, comme la souffrance ? Pourquoi cette douleur aiguë qui me réveille ne se fait-elle sentir que lorsque l'assassin a pu mûrir tous ses projets de vengeance ; et a mené son meurtre à bonne fin ? Ne pouvais-je recevoir une balle ou un coup de stylet au cœur au moment où j'y pensais le moins ? Mais non, les faits se sont logiquement enchaînés : j'ai vu ma perte préparée dès la première altercation avec l'inconnu ; j'ai vu le développement du

forfait dont je devais être la victime; j'ai pu compter les dernières minutes que j'avais encore à vivre. Je cherche un autre exemple... Je suis sujet, j'imagine, aux tintements d'oreille. Ces tintements me surprennent toujours à *l'improviste*, tantôt dans la veille, tantôt dans le sommeil. Cette nuit, je rêve entendre un roulement de tambours : c'est que je suis militaire et que nous sommes sur le champ de bataille. Mais ce roulement de tambours est-il venu frapper sans raison mon oreille endormie? Se fait-il entendre sans cause, comme lorsque je suis éveillé? Non, un rêve l'a amené ingénieusement. Je lisais un journal; j'y appris la déclaration de la guerre; l'époque de la conscription étant arrivée, je pris dans l'urne un malencontreux numéro, et je dus partir après avoir fait mes adieux aux parents, aux amis, aux voisins. Deux mois se sont écoulés... — c'est aujourd'hui! — et maintenant que tout est prêt pour l'attaque, les tambours sonnent la marche guerrière, et le vacarme commence en mon cerveau...

Se pourrait-il que mon corps eût sur mon esprit un effet rétroactif? qu'au moment où le cataclysme s'y produisit, ma pensée reculât à en préparer logiquement la cause? Faut-il supposer que les mesures du temps soient détruites pendant le rêve et qu'en un même clin d'œil nous puissions voir le passé, le présent, l'avenir? que ce temps, qui me parut si long, et qui vient de s'écouler entre l'époque de la conscription et le moment où les tambours battirent, n'ait été que d'une seconde; que pendant cette seconde, c'est-à-dire *instantanément*, mon esprit rétroagissant ait imaginé les longues péripéties de l'événement qui devait se produire? Questions insolubles tant qu'on n'aura pas précisé ce qu'est la chair et ce qu'est l'esprit, tant qu'on n'aura pas surpris la pensée circulant dans les fibres du cerveau, tant que l'homme n'aura pas acquis un sixième sens. L'âme est-elle cause ou produit? Qu'est-ce qu'une vie d'homme sans âme? Qu'est-ce, sur la terre, qu'une âme sans chair? Où est la réalité? où est l'illusion?

XXIX

Intus.

Fermons les yeux et tenons-nous recueillis, si nous voulons assister à la germination de notre pensée. Il semble qu'elle se développe dans le tissu extérieur du cerveau, là où les sensations se produisent vivement. Plongons-nous quelques moments dans le silence, nous sentirons comme les idées nous viennent fortuitement, et comme leur vol est capricieux. Elles voltigent, dirait-on, dans l'atmosphère qui nous entoure, attendant que l'une ou l'autre porte de l'esprit s'entr'ouvre; et cette porte entr'ouverte, c'est comme un état de passivité momentanée des fibres, né des ondoiemens de la vie dans le corps. Voici que des vapeurs montent au cerveau : il devient obtus; voici qu'elles se dissipent : il est alors tout clair, tout réceptif aux idées ambiantes. Une idée approche, sentons-nous; nous allons la saisir, nous allons l'exprimer... mais le sang dégage une nouvelle brume, qui afflue à la tête. Impossible de fixer l'idée! Nous n'avons fait que la sentir. Notre esprit n'était pas apte à l'accueillir lorsqu'elle s'est présentée : l'idée nous a glissé sur le front. D'abord, c'était une sensation vague qui nous tournait vers certaines régions spirituelles, et une volonté inquiète qui planait au dessus. L'esprit désireux voulait s'ouvrir aux atomes indéfinis errant dans l'espace. Puis, voici qu'un groupe se présente, se dessine. La volonté s'en empare, le formule... mais est-ce bien l'idée qu'elle cherchait, et dont elle n'avait qu'une vague intuition? Le jugement est consulté : c'est bien cela! Ne lâchons pas l'idée! Que la volonté s'y fixe et cisèle l'ébauche informe! La pensée éclot, s'orne, se parachève... Nous connaissons maintenant la marche de notre esprit : — instinct qui d'abord porte notre attention vers telles régions spirituelles, — état réceptif, — esprit qui accueille l'idée, — volonté qui se dirige vers la sensation germante, — jugement consulté, — volonté qui se remet à l'œuvre, ornant, élaguant, repoussant, — satisfaction de l'âme, — triomphe de la pensée, — manifestation extérieure.

Comme il serait intéressant de pouvoir décrire la métamorphose des sensations en pensées, de donner la topographie du cerveau par l'analyse intime ! Je juge : — où siège le jugement ? J'ordonne : — où siège la volonté ? Je réfléchis : — dans quelles profondeurs se réfugie ma pensée ?.. L'âme est dans la base des sourcils, a dit Straton. Il eût pu dire : la volonté. Si la contraction ramène au centre, l'expansion fait rayonner du centre au dehors ; d'où, la puissance imaginative résidera plutôt vers les tempes. Ne semble-t-il pas que les idées, échappées du type éternel, errent comme des ombres dans la nature ? Attirées vers le front de l'homme, par des idées innées et congénères, tantôt elles se groupent à son sommet, tantôt elles paraissent gagner l'intérieur du cerveau... Admirable sujet d'étude qui n'aura jamais qu'une valeur subjective, observations trop nuancées, trop délicates pour être généralisées. A chacun d'y voir selon ses yeux ! Nous sommes enveloppés dans nos sensations comme en une vaste fourmilière. Celui qui s'y arrêterait pour les exprimer au fur et à mesure de leur éclosion en pensées, créerait une œuvre multiple, disparate, étrange ; mais bien des pensées qui semblent sans liaison peuvent être liées entre elles par des fils invisibles pour tout autre que celui qui les a conçues. Au vol tournoyant d'un insecte se rattache tel problème philosophique ; à telle image, telle idée. Il se fait en nos fronts un travail incessant de composition et de décomposition, soumis à la loi d'association des idées, qui elle-même naît de l'harmonie de l'univers, dont tous les êtres se mêlent, et se démêlent, s'enfantent et se dévorent dans une activité providentielle. Frappés des formes capricieuses de la vie, nous sommes souvent portés à n'y trouver que des effets du hasard. Pourquoi des idées arrivent-elles souvent au cerveau après de longs circuits ? Pourquoi se font-elles prier à la porte et ne peuvent-elles être introduites au sanctuaire que par des idées associées ? Pourquoi d'autres, au contraire, entrent-elles à l'improviste et s'installent-elles en nous à notre insu ? Il y a des idées casanières, qui passent des années entières en un même front, et par un trop long séjour y éteignent toutes

les autres. Il en est d'autres, voyageuses, à peine saisissables. Certaines idées nous guettent sur une tige d'herbe, tandis que certaines autres descendent des nues et arrivent à nous du sein d'une nature grandiose. Quelle horloge mesurera le temps de leur germination? — A travers quelle substance ont-elles pérégriné avant de nous atteindre? Mille questions se pressent pour déchirer le voile d'ombre qui nous couvre. Que de choses à dire! mais il ne suffit pas de voir devant soi une profonde carrière de marbre, il faut pouvoir l'exploiter et en créer des statues et des groupes animés.

XXX

Qu'est-ce que la vérité?

PILATE à JÉSUS.

Il faut s'entendre sur ce mot *vérité*; il faut savoir si l'on veut parler de la vérité essentielle ou de la vérité humaine. Et auparavant, il serait nécessaire de constater ce que nous sommes, de saisir le rapport de ce qui est en nous avec ce qui est hors de nous. Nous sommes des êtres infiniment bornés, mais expansifs, ardents à sortir de l'obscurité pour entrer dans la lumière. Nous gravitons providentiellement autour du centre, foyer divin. Ce qui est en nous, c'est ténèbres et clarté. Ce qui est hors de nous... Je m'arrête à ce mot : *dehors*, pour le définir. Il comprend pour nous toute la sphère d'action de notre esprit et de notre cœur. Les génies sublimes, tels que Descartes, Newton, Pascal, en éloignent les bornes pour ce qui concerne l'intelligence du front; les grands poètes, pour ce qui concerne l'intelligence du cœur. Dans cet espace intellectuel et sentimental, qui va de l'idiotisme au plus pénétrant génie, s'agite misérablement l'espèce humaine, tour à tour inquiète, rebelle, résignée; et cet espace, il n'est pas tout le dehors, bien qu'il offre un champ à toutes nos investigations. Il y a le côté transcendantal de la vie universelle : la clarté invisible, enfuie au sein de Dieu, clarté à laquelle nous aspirons

vaguement, mais qui échappe à notre vue. Il y a deux vérités : l'une apparente, saisissable par l'intelligence; l'autre, entrevue par l'âme, indéterminée, troublante, inexplicite. Si je dis : deux vérités, veux-je entendre qu'elles puissent être en opposition? Certes non. La vie est une; tous ses flots roulent, tournoient, concourent à la même fin. Mais l'être éphémère, imparfait, doué de cinq sens, raisonne d'après ses propres impressions. Dès qu'un point de son cerveau s'échauffe au détriment de la chaleur ambiante, en le jetant dans l'abstraction, il sent qu'il glisse sur la pente de l'abîme, et au plus tôt il se ramène au dehors apparent; il cherche l'équilibre humain, c'est-à-dire la raison commune, qui ne fasse pas de lui un être anormal. Instinctivement, l'homme se défie des extrêmes. Il a peur de sortir de la circonférence de son cercle pour s'aventurer aux zones incandescentes de la vérité créatrice. Il veut raisonner d'après son œil de chair aussi bien que d'après son regard spirituel. Il se peut que tu sois dans la vérité, ô Swedenborg! mais je ne tenterai pas de te suivre dans ton voyage aérien, craignant de perdre trop de vue cette terre. Est-ce aux nuées du sanctuaire que tu me mènerais? N'est-ce pas en des régions où mes ailes ne pourraient me soutenir? Qui me le dira? J'ai hâte de rentrer dans l'existence normale, en accordant ma voix à celle de la foule, pour que chacun puisse saisir mes paroles... Ainsi s'interrogeant, conversant avec soi-même, l'homme reconnaît deux vérités : l'une humaine, apparente, non pas pour cela relative — rien ne peut être relatif qu'à la vérité primordiale. Ce que nous appelons vérité relative, c'est la vérité plus ou moins personnelle, sans rapport nécessaire avec la vérité essentielle; le mot de : convenance lui va mieux; — l'une donc est humaine et se découvre dans notre cercle d'action, tandis que l'autre est divine, mystérieuse : c'est un soleil lointain; nous ne pouvons l'entrevoir que tout maculé par nos imperfections. Les cœurs humbles, résignés, s'inclinent devant cette nuit lumineuse. Quelques-uns, munis du télescope et du microscope, tâchent d'arriver à découvrir le secret de la création. Ils ne font,

hélas! que des trous de lumière : les ténèbres ne semblent que plus épaisses dans les alentours. Que les mortels se fondent en leur divin amour, comme les premiers, ou bien qu'ils s'accroissent par la réflexion, comme les seconds, ils n'entreront pas pour cela dans l'éclatant domaine de la certitude. Tout ce qu'ils affirment est sujet à contrôle. Le contrôle, qui le fera? — Dieu, la fin dernière. Je vais, je viens, je pense, je dis, j'agis, applaudi des hommes, ou bien ridicule à leurs yeux. Si mes paroles et mes actes sont sincères, qu'importe? Suis-je responsable de la masse de nuit qui, selon mon tempérament, obscurcit ma pensée? C'est à travers des lentilles de couleurs diverses que nos yeux spirituels voient. C'est à travers des prismes, à travers des verres concaves, des verres convexes, que l'on regarde, tour à tour rendant difforme ce qui est droit et redressant ce que est difforme... Je me ramène à la question : Qu'est-ce que la vérité?.. La vérité humaine? — C'est la bonne intention qui achemine au contentement intime. La vérité essentielle? — C'est Dieu même; on ne la définit point : on s'agenouille avec humilité devant cette réalité infinie... Qu'est-ce que la vérité? — Certes, il n'est pas d'un sage de répondre catégoriquement à une question aussi captieuse!

XXXI

Impedimenta.

Maintes fois on est amené à penser à l'étude que l'on pourrait faire des diverses races humaines et des instincts qui leur sont propres, instincts que nous voyons se perpétuer à travers les siècles, en dépit des bouleversements sociaux. Déjà le regard de la science est tourné de ce côté, mais il ne faudra pas moins d'un siècle de patientes observations pour jeter un peu de lumière sur cette question complexe. Nous sommes encore loin de connaître les peuples qui couvrent le monde; nous avons à peine pénétré en ces pays barbares où vivent des peuplades sédentaires

qui n'ont pu se modifier par un commerce extérieur. Un seul homme ne pourrait d'ailleurs espérer accomplir une telle tâche; sa vie n'y suffirait point; car il faudrait qu'il fût profondément versé dans la science historique, mais encore qu'il parcourût lui-même le globe pour juger par ses propres yeux. Et cet homme, fût-il savant et observateur, ne serait pas certain encore de rapporter de ses études et de ses voyages une science précise : il devrait avoir une sorte d'intuition pour pouvoir apprécier la nature intime des hommes.

Notre amour-propre nous égare à notre insu. Quelques phénomènes, qui n'ont point de valeur générale, enflammant notre imagination, nous ont vite fait formuler une théorie. Nous commençons par la synthèse, cherchant après coup, dans la réalité, des faits qui puissent étayer notre système.

Les travaux de Lavater, et plus tard ceux de Gall et de son élève Spurzheim, ne sont que d'une utilité relative. Le premier, esprit délicat, poète mystique, âme pénétrante, qui voulait de prime abord apprécier les hommes par ses sympathies et ses antipathies, s'applique plutôt à l'étude de l'individu qu'à celle de la race; il considère plutôt la face mobile de l'homme, sa physionomie, que sa forme persistante, qui est du ressort de l'ostéologie.

La structure du crâne ne nous offre guère que des formes fatales, héréditaires. Les modifications qu'y apporte la culture intellectuelle y sont légères. C'est surtout sur la figure vivante qu'elles s'impriment; c'est là que nous pouvons trouver la marque des habitudes de la vie. Aussi Lavater fixait-il son attention non seulement sur les rides de la peau, mais encore sur le son de la voix, l'accent, le geste, la démarche. Il pouvait ainsi mieux pénétrer le mystérieux asile de la nature intérieure. Lavater ne savait point dessiner. Il dictait ses dessins à un élève : il n'a donc pu nous faire saisir les nuances expressives qui parfois décidaient de son appréciation. Lavater mort, ses plus subtiles observations sont mortes avec lui. Sa science est-elle bien réelle, objective, c'est-à-dire universellement et éternellement vraie? Cette ignorance du dessin chez un homme dont

la science repose presque tout entière sur l'étude des formes a lieu de nous surprendre; elle diminue notre confiance en son œuvre. Ce qui se voit bien par l'œil intérieur, se dessine avec vérité, avec magie, instinctivement. Nous voyons en Lavater l'auteur d'un système plus ou moins étayé par l'expérience. Le coup de génie est d'avoir fondé une théorie sur des observations jusqu'alors éparées. Lavater a frayé la voie. D'autres physiognomonistes, à la fois philosophes et grands artistes, s'y avanceront plus loin et plus sûrement. Le docteur Gall s'attache surtout à découvrir, par la configuration du cerveau, nos diverses inclinations. Le champ de son observation est moins vaste, plus ferme, par là même semble plus accessible aux investigations et aux généralisations de la science. S'il est trop restreint pour qu'en l'explorant on puisse arriver à la connaissance de l'homme moral, il peut suffire pour expliquer quelques-uns de ses instincts. Mais Lavater et Gall ne peuvent encore nous offrir que des données scientifiques bien incomplètes. Ce n'est qu'après de longues recherches dans le domaine de l'histoire, de la paléontologie, que l'on parviendra à découvrir si, à l'origine, il y a diversité de races humaines, ou si elles rayonnent toutes d'une seule race, lentement diversifiée par les milieux où elle a vécu. On appréciera alors l'influence de la terre sur le corps, et par suite sur les instincts, les sentiments, les mœurs, l'esprit et les institutions sociales.

Cependant, la vie sociale n'étant qu'une succession d'action et de réaction, il restera, par contre, à préciser la force réagissante de la volonté sur la matière, de l'esprit sur la forme extérieure. Telle contrée est-elle plus propre que telle autre aux institutions libérales? En celle-là, le côté rationnel de l'homme doit-il se développer davantage; en celle-ci, le côté sentimental? Faudrait-il croire que les mêmes institutions ne conviennent point à tous les peuples, que chacun doit suivre l'impulsion de son génie particulier? Quelle est la mesure de l'influence d'un gouvernement sur une race, de la volonté sur l'instinct, et réciproquement?

En écoutant son orgueil, on aimerait à croire que la pensée est assez libre pour transformer complètement la nature morale de l'homme et décider de l'avenir des sociétés. Malheureusement, il est en l'homme une force innée, fruit de l'incalculable travail des métamorphoses antécédentes, qui peut le rendre rebelle à certaine culture morale. Ne voyons-nous pas, dans les orphelinats, des enfants soumis à la même discipline montrer les caractères les plus divers, et la nature triompher de l'éducation? Et, dans une même famille, des frères qui ont toujours vécu ensemble, doués de caractères inconciliables et qui reproduisent des types d'aïeux de souches diverses? C'est le côté fatal de la vie, né du tempérament, d'où se forme le caractère. Si d'un ignorant on peut faire un savant, on ne peut d'une âme passionnée faire un cœur froid, parce que l'âme embrasse, en même temps que l'esprit, toute la vie sentimentale et animale. L'âme elle-même peut, selon les milieux où elle est jetée, se transformer; car vivre, c'est muer; cependant, le temps qu'elle y met se précise difficilement. En combien de siècles une race dépaycée sera-t-elle transfigurée? Cette interrogation surgit naturellement à la vue de peuples voisins et soumis à la même forme de gouvernement, qui néanmoins ont perpétué des qualités originelles et demeurent séparés par le caractère et par les mœurs.

XXXII

Il y a dans l'homme des idées essentielles, étincelles divines, antérieures aux impressions des sens; et d'autres, d'ordre moyen, que la nature extérieure suggère. Cependant, les premières ont aussi besoin de l'éveil des sens pour se produire. Sans le secours de la nature, elles demeureraient latentes. Il en est comme de la lumière du jour, dont les éléments existaient avant que le soleil fût créé.

XXXIII

Nous sommes faits de tous les éléments de l'univers, et véritablement chacun de nous est un petit univers. Les sensations agissent différemment sur nous, et, selon la délicatesse de l'un ou de l'autre sens, réveillent diverses séries d'idées. Les objets intérieurs nous inspirent, parce que nous possédons les atomes qui y correspondent. Les idées n'éclosent à nos fronts que lorsque nos sens sont éveillés par des impressions, au contact fécondant de la nature externe, ou par l'intermédiaire de la mémoire.

XXXIV

L'infiniment petit échappe à nos regards, mais ses effets peuvent être surprenants. Certaines molécules, stériles pendant plusieurs générations d'hommes, peuvent subitement se développer, se multiplier, en un même individu, au point d'annihiler toutes les autres. Parfois il a fallu des siècles pour leur incubation. Ainsi pourrait-on expliquer la reproduction du type de l'ancêtre chez l'enfant.

XXXV

Quand l'esprit a une grande complexité, il unifie. Il ne particularise que parce que tous les éléments de la généralisation lui manquent.

XXXVI

Toutes ces âmes vivantes qui, semblables à des étincelles d'un foyer éternel, viennent s'enfermer dans les contours bizarres de la matière et ne peuvent s'en échapper que par la mort, quel plus merveilleux objet offert à la méditation des hommes ! La science cherche à percer l'énigme de cette étonnante *prise de forme*, en se

livrant à mille conjectures sur la création. Elle perçoit vaguement l'unité première et les rayonnements de cette unité; mais quand elle veut descendre aux explications, elle montre son impuissance.

XXXVII

Le savant analyste que le spectacle de la nature n'émeut point, ne voit que distinctions et divisions : la vie intime et générale échappe à sa perspicacité. Il découvre cent forces vitales où il n'en devrait trouver qu'une. Il ne remonte point au principe.

XXXVIII

Il y a comme deux consciences, l'une qui naît du retour volontaire du sentiment sur lui-même; l'autre, instinctive et spontanée. Cette dernière est le germe qui renferme nos sentiments et nos idées, et d'où ils s'échappent, aux impressions du monde naturel. Elle est antérieure à toutes nos pensées générales et métaphysiques, et comme un effluve du monde primordial. La conscience réfléchie s'applique à la psychologie plutôt qu'à la métaphysique. L'intelligence, la science même, y ont une grande action; elle peut nous mener hors de la morale naturelle.

XXXIX

Souvent le désaccord se produit entre la conscience spontanée et la raison humaine. Au point de vue absolu, l'intention semble suffire... — les actes de barbarie consciencieuse seraient excusés... Cela jette la pensée dans un abîme.

XL

De même que nous naissons avec des instincts, nous naissons avec des idées latentes. Notre esprit est comme un être femelle qui ne conçoit que dans les instants où il est fécondé par les sensations.

XLI

La vie flue du centre à la circonférence et reflue de la circonférence au centre. Hors de cette circonférence immense nous devrions ne pouvoir rien imaginer; si la vie universelle est pleine, sans vide, illimitée, nous ne pouvons lui attribuer une forme. Voici où l'esprit est embarrassé! Comment expliquer ce flux et ce reflux, cet écoulement perpétuel, sans imaginer un espace libre, qui permette la palpitation? En effet, cela ne s'explique pas plus que l'essence divine. Le fini ne peut distinguer l'infini, pas plus que l'œil son orbite. On découvre vaguement la vérité, par le sentiment métaphysique... Tout est plein, et tout se meut; le dehors, c'est le dedans, et l'inverse.

XLII

Γνώσις σεαυτοῦ. — Ne rapportons pas seulement ce précepte à l'étude de notre esprit. Qu'il nous donne le conseil de pénétrer notre nature physique. Tout est dans tout. Ce corps humain, étudié attentivement, nous révélera l'univers, et nous y verrons luire son expression idéale : l'harmonie.

XLIII

Lorsque, contemplant les êtres de la création, nous voyons tant d'animaux aux formes variées, souvent étranges, quel sentiment s'élève en nous? — Celui de l'esclavage. Chaque

animal semble une vie emprisonnée dans une forme. L'âme captive vient regarder le jour aux deux lucarnes percées par la nature au sommet de sa prison.

XLIV

Si, avant de commencer une dissertation sur des questions abstraites, on définissait les termes que l'on se propose d'employer, que d'éclaircissements! Les plus violents adversaires abonderaient parfois dans le même sens. La grammaire tient intimement à la psychologie. Celui qui ferait le dictionnaire le plus approfondi serait le plus nuancé des génies, le plus grand des psychologues. La science des langues et de leur origine est la plus essentielle qui soit. Comment cette infinie parcelle de limon, libre et animée, a-t-elle une voix tour à tour joyeuse et gémissante? Comment s'est diversifiée en dialectes cette voix éloquente sortie des entrailles même de l'univers? Toute la métaphysique semble contenue dans la linguistique.

XLV

Les pensées profondes sont armes à double tranchant. Si nous voulons que nos paroles soient entendues de tous, nous devons éviter de particulariser, nous devons parler généralement, pour que, du fond de notre âme, une irradiation se produise dans un auditoire composé d'intelligences douées d'aptitudes diverses. Nous ne pouvons guère pénétrer dans tous les esprits à la fois que par *allégorie*, en faisant sentir et songer, plutôt qu'en expliquant. De là, le style figuré de l'Évangile. Aux génies seuls, il est donné de saisir les accents divins dans leur sens complexe.

XLVI

Notre défaut commun est de trop exiger de la nature humaine. Les hommes ne s'élèvent jamais que sur des points. Pourquoi demander l'intelligence sociale à ceux qui veulent vivre dans l'humilité intime? Le plus grand génie est celui de la bonté, car cette qualité est à la fois expression naturelle et divine.

XLVII

Ce n'est pas de propos délibéré que tu dois songer, mais en te laissant aller passif à ta nature. Laisse toutes choses se réfléchir naturellement en toi; tu te sentiras comme un univers pensant.

XLVIII

Une germination perpétuelle se fait au fond des âmes chaleureuses, paisibles et sincères. Des pensées innombrables y éclosent sans cesse comme ces bulles d'air que nous voyons aux jours du printemps, monter du fond d'une onde transparente.

XLIX

L'univers ne forme qu'un monde — spirituel pour notre âme, matériel à nos yeux. — Nous possédons deux moyens de connaissance : l'expérimentation et l'inspiration. Celle-ci doit pouvoir être confirmée par l'expérience, de même que l'expérience doit trouver sa sanction dans le sens intime. L'esprit éternel se communique à la fois à notre raison, par notre intelligence, et à nos sens par nos impressions.

L

Nous sentons vivre en l'univers infini tous les germes de nos pensées. Comme nous, il est conscient et se fait le porte-voix de la vérité éternelle qui vit en lui. Nous ne formons qu'un avec la nature; nous y sommes attachés, comme au sein de sa mère l'enfant qui n'a pas encore vu le jour.

LI

A mesure que notre esprit s'approfondit, nous sentons diminuer le sentiment de notre personnalité, et nous voyons notre âme opérer sa sortie de l'amour-propre.

LII

Entrer en révolte contre le destin témoigne d'un égarement de la raison. Il faut savoir naviguer de conserve avec le cours inéluctable des événements en nous laissant docilement régir par les lois éternelles. Toi, naguère si fortuné et si ingambe, te voilà perclus par un fatal accident; du faite de la prospérité, te voilà précipité dans un abîme de misères; de la gloire dans l'opprobre; de la santé, dans les affres de l'agonie! Iras-tu t'en tourmenter, et, t'arrêtant aux causes secondes, prétendre qu'un tel sort, tu ne le méritais pas? Téméraire orgueil! Tout ce qui nous advient s'est justement produit; tous les événements qui nous abaissent et nous élèvent, sont providentiels; ils sortent de la raison divine cachée à la curiosité indiscrete, mais ouverte à l'âme clairvoyante, qui est à la fois jugement et amour.

LIII

Que manque-t-il généralement aux hommes? — Le sens intime, — ce sens qui fait l'artiste, le poète, le penseur, et sans lequel on ne peut jamais être génie créateur. S'il nous fait défaut, nous avons, selon la parole de l'Écriture, des yeux pour ne point voir.

LIV

Dans la poésie religieuse réside la philosophie essentielle.

LV

Notre philosophie doit éclore spontanément en notre sein, et se montrer au jour comme toute pénétrée de chaleur vitale. Les vérités de métaphysique sont subtiles et d'inspiration : elles s'éclipsent dès qu'on les veut lentement saisir par la ruse et les froids calculs.

LVI

Dans un esprit ignorant, tout se complique : il manque de puissance pour généraliser et simplifier.

LVII

Les courants magnétiques qui traversent le globe influent sur nos esprits, aussi bien que les aliments que nous fournit la contrée où nous vivons. Peut-être une étude approfondie du magnétisme terrestre nous donnera-t-elle un jour la raison des bouleversements sociaux, nés, semble-t-il, d'épidémies morales. Mais on n'en pourra jamais annoncer les retours avec l'exactitude

de l'astronome qui précise l'apparition des éclipses et des météores; car il faudrait faire la part de la liberté humaine.

LVIII

Les philosophies tiennent intimement à la nature des philosophes qui les formulent. Les doctrines éclosent sur les tempéraments, comme les fleurs sur les plantes. Les penseurs, par cela même qu'ils ont l'esprit philosophique, le reconnaissent. Ils admettent parfaitement que leurs adversaires puissent sentir librement, selon leur nature; aussi n'ont-ils point entre eux de ces haines violentes qui éclatent chez les sectaires des religions positives. La philosophie étant science foncière, intime, se tirant de l'individu plus que de ses lectures, elle ne s'apprend guère. Généralement, écouter parler philosophie n'emplit l'esprit de l'auditeur, fût-il lui-même un penseur, que de paroles nébuleuses. Les semences du discours ne fructifient point; elles ne sont que des graines sans germe. On pourrait dire — dans un sens large — que, dans les choses abstraites, on ne se comprend entièrement que soi-même. Le métaphysicien créateur ne connaît pas de parole parfaitement correspondante à sa pensée. Faute de termes propres, il lui donne parfois une valeur et une signification particulières qui sont tout entières dans son esprit. Une sorte de divination tire pour lui les mots de leur sens restreint, pour les lui faire sentir dans leur relation, et renfermant chacun plusieurs idées. Sur l'une ou l'autre de ces idées, il arrête sa méditation. Cette révélation intérieure échappe à l'auditoire; il reste toujours un peu étranger à ces sublimes spéculations de la métaphysique qu'il n'a point faites lui-même. Le professeur seul, inventeur de sa doctrine, peut toujours voir resplendir ses idées dans leur nudité native; les mots qu'il a choisis pour les rendre forment à ses yeux seuls comme un tissu léger, et d'une merveilleuse transparence. Néanmoins, on ne pourrait affirmer que de l'École ne soient sortis des philosophes; mais l'École ne les avait point

faits : elle leur avait seulement révélé leur aptitude. Le génie a toujours pour compagne l'indépendance de l'esprit, si pas du cœur. Si l'on a une confiance absolue au maître, on ne crée point, on meurt disciple. Si l'on a plus de confiance en soi-même, on s'écarte du maître, pour vivre et créer librement, hors de l'École.

LIX

Les innombrables phénomènes de la nature ne sont que des modifications de l'unité. Il ne faut pas une longue étude pour s'en apercevoir. N'y eût-il point toutes les preuves tirées de nos observations, on sentirait vivre cette unité en l'univers, physiologie mobile, dont chaque phénomène forme comme un trait distinct et palpitant du même souffle. Où l'homme se sent empêché, c'est dans les explications. Il ne doit point se laisser entraîner par sa curiosité et le désir de tout éclaircir. Il doit craindre de transiger avec sa conscience lorsque l'ambition le pousse à fonder un système. Son esprit ne possède guère que des *aperçus*, et ses notions éparses ne peuvent être parfaitement reliées. Son intelligence est faible, imparfaite : bien des mailles sont déchirées, au filet qu'il lance sur la vérité primordiale, et il voit bientôt s'en échapper l'objet de son fallacieux désir. Son destin l'oblige à considérer de loin l'énigme créatrice. Qu'il se défie donc des spéculations hautaines et téméraires, inutiles au bonheur de ses semblables. Un sentiment d'humanité doit le convier à faire taire sa curiosité indiscrete.

LX

L'étude des sciences naturelles ouvre à l'esprit des perspectives inattendues : elle nous mène dans les ramifications de la pensée. Les étranges phénomènes qu'elle nous dévoile peuvent, si nous sommes bien doués, nous donner des inspirations. Cependant, lorsque nous n'y joignons pas l'étude de l'âme, elle nous égare,

en nous faisant apparaître les accidents de la vie sous un jour trop intense.

LXI

Les grands poètes sont les seuls vrais psychologues. Sans poésie, sans compréhension intuitive de la nature, pas de psychologie. Quelques-uns imaginent qu'il suffit d'être savant spécialiste, et de s'appuyer sur les sciences positives, pour devenir l'égal d'Aristote ou de saint Augustin. Pour être psychologue, il faut une grande âme, chaleureuse, modeste, compatissante, et un esprit doué de divination. Mais on se refuse à reconnaître cette vérité : il y aurait trop peu d'élus !

LXII

Contempler avec amour la nature, c'est comme s'enivrer lentement à un fort breuvage qui, goutte à goutte, imprègne l'âme et fait monter au front les pensées exquises. La réalité apparaît alors dans sa magie. On ne voit pas seulement des couleurs et des formes : on comprend, et l'on pénètre au foyer essentiel. Les plus petits accidents de la vie, insignifiants pour la foule, impressionnent et jettent dans le songe métaphysique. Ce songe rend véritablement *voyant*. Il donne la souveraine philosophie ; car la nature enseigne alors le mystérieux symbolisme des choses.

LXIII

On ne paralyse point par des maximes de sagesse les élans d'un cœur passionné. Les âmes chaleureuses s'irritent aux remontrances des esprits froids, parce qu'elles sentent que leur passion fait leur grandeur et qu'elles y voient un ferment de génie. La passion peut d'ailleurs s'accorder souvent avec la raison qui demeure simple spectatrice des écarts de l'âme. Les

théories morales sont impuissantes à calmer les explosions d'un sang généreux ; y parvinssent-elles, l'imagination s'épancherait en fantaisies funèbres. Que d'objets s'offrent à l'activité des cœurs ardents ! De quelque côté que nous portions les regards, nous voyons lutter et souffrir, ici pour des biens terrestres, là pour une idée. C'est aux natures passionnées de descendre dans l'arène pour défendre une noble cause, plutôt que de se livrer à des spéculations attristantes ou de tenter la pratique de vertus froides pour lesquelles elles ne sont point nées. Autant le repos leur serait meurtrier, autant la lutte qui accroît le courage et la prudence leur est salutaire. Elles y peuvent trouver bonheur et gloire.

LXIV

Stoïcisme.

Une sensibilité extrême conduit à pleurer son propre trépas. Accuser d'égoïsme ces créatures qui vont répandre des pleurs sur la terre qui doit un jour les recouvrir, c'est mal les comprendre. D'où vient ce débordement de tendresse ? D'une prudence de cœur qui obligeait à thésauriser des sentiments d'amour — ou d'une passion méconnue qui germe dans le silence et qui, privée de son objet, se refoule sur elle-même, s'y absorbe et s'extravase en larmes. Eh quoi, nous souririons de cette infortunée qui pleure sur ses illusions évanouies !.. Heureux ceux qui gardent assez de foi en l'humanité pour verser des larmes d'amour ! de leur chagrin s'élève un religieux encens. Cette mélancolie se montre dans l'adolescence, l'âge de la croissance rapide, alors que l'illusion et la réalité livrent leur grand combat. Plus tard, on se chérit moins, parce qu'on s'estime moins. Quelques-uns, victimes de leur rébellion, voyant fondre les ailes de leur chimère, finissent dans l'ironie en se jouant d'eux-mêmes. Pourquoi ne redouterions-nous pas l'instant où notre cœur aura cessé de battre ?

Les stoïciens avaient accoutumé de braver la douleur et de ne

se plaindre de rien. Beaucoup dévorèrent leurs jours à méditer gravement, hostiles à toute défaillance. C'est une altière philosophie, et courageuse; mais elle est forte et faible à la fois : forte par la paix qu'elle procure à l'esprit, faible par son défaut de tendresse. Sa résignation n'est que silence devant la nécessité : vertu d'égoïsme, exempte de crainte, il est vrai, mais qui, se payant d'elle-même, se débarrasse volontiers des sentiments d'autrui. Nous y voyons de la grandeur, mais de la sécheresse; du courage, mais de la dureté; de la religion, mais celle du fatalisme. Chacun, trouvant en soi une vertu qu'il idolâtre, n'est plus porté à la chercher chez les autres et s'enferme en sa pensée orgueilleuse comme dans le seul véritable monde.

La loi d'amour du Christ doit reléguer dans l'ombre la justice inexorable; le cœur doit confondre le raisonnement. Nos pensées ne nous sont point données pour que nous les roulions sur elles-mêmes. Les exagérations de la tendresse, les langueurs et les défaillances d'une créature troublée par la passion, sont plus admirables que cette morgue philosophique qui fait d'un homme un pieu privé de rameaux et de sève. Aimez, pleurez, dévouez-vous ! les larmes que vous répandez sur vous-mêmes en songeant aux autres, sont toutes brillantes d'une immortelle lueur.

LXV

Concors pietas.

Quelque grand que soit un homme, quelles que soient son indépendance et sa fierté, il est un esclavage auquel il ne pourra jamais se soustraire : celui des affections. Ni l'estime, ni le respect, ni l'admiration d'autrui, ne peuvent faire taire en lui ce désir d'être aimé qu'il a puisé aux plus nobles sources de la vie et qui le rattache à toute l'humanité. Il cherchera toujours avec inquiétude dans la foule indifférente ceux qui pourront le comprendre et le chérir : des âmes sœurs qui lui fassent cortège dans le pèlerinage de la terre, et lui soient une consolation

aux jours où le découragement envahira son cœur. Quel est le mortel qui puisse se passer d'appui au milieu des choses décevantes qui l'environnent : évanouissement des formes, trahison des caractères? Il faut à l'homme un cœur généreux, un esprit ferme auquel il se confie et qui, se livrant à lui à son tour, l'aide à porter sa propre misère. Plus son sentiment pénètre au fond des choses, plus il se sent désenchanté; plus il étudie les foules, plus il les trouve frivoles. La grandeur de son esprit et l'exubérance de son cœur ne lui font que plus vivement sentir l'immense froideur où il se meut. En élargissant le cercle de son observation, il ne fait qu'embrasser une plus grande part des douleurs humaines. Sa bienveillance et sa curiosité charitable épuisent son cœur. A sa propre souffrance, il a ajouté toutes celles que son esprit a découvertes ou que son imagination a pressenties. Il se voit, avec toute sa science et sa sagesse, comme un abandonné qu'attriste sans cesse le sentiment de sa solitude. Tout s'écroule, se disperse, s'évapore autour de lui! Dieu, qui le soutient aux heures de la joie, semble s'évanouir quand se lève l'infortune, et s'offre à lui sous l'apparence d'une fatalité muette. La nature, hélas! il peut la contempler; il peut, amusement d'esprit, en définir les expressions multiples et voir ses sentiments s'y traduire à sa guise, mais il ne lui livrera jamais tout son cœur. L'immensité matérielle ne comble point l'abîme spirituel : l'âme seule peut combler l'âme. Elles sont odorantes les fleurs des champs, il est majestueux l'orme de la forêt, il est altier le roc dressé vers le ciel; mais que font à la créature désespérée le parfum, la beauté et la majesté d'un monde inconscient? Elle n'y trouve qu'intérêt ou agrément. Son instinct d'affection rêve un autre bien, l'amitié d'un être dans lequel se marient à un esprit élevé un cœur généreux et une volonté qui puisse raffermir la sienne en ses défaillances.

Le cœur ne peut davantage toujours fixer du regard le mystère invisible, que l'esprit sans cesse approfondir la forme apparente. L'intimité perpétuelle avec Dieu, qui enfante le mysticisme, et

l'intimité absolue avec la nature, qui engendre la métaphysique, dérobent à l'homme de son humanité. La mélancolie de l'orgueil trouble les vertus solitaires. La créature s'attribue une gloire et des forces qui lui sont étrangères. C'est par une pente favorable que, s'humanisant dans la réalité, elle peut chérir des êtres mortels. Les volontés les plus saintes, les cœurs les plus fiers, les esprits les plus dépouillés de convoitises n'ont pu vivre dans le mépris des affections. L'ascète perdu dans le désert aride, le chartreux en ses murs de pierres, les pères de l'Église occupés de la culture des lettres et si vaillants dans leur renoncement au monde, n'ont pu entièrement détourner leur regard de ces corps de cendres où les âmes viennent un instant séjourner. Ils se sont lassés de leurs purs dialogues avec les esprits invisibles; il leur a fallu trouver sur cette terre un appui, tendre une main amie à un mortel qui pût les estimer en les aimant. Tous ils se penchent vers quelque passager du monde, comme pour affirmer par cette faiblesse leur humanité. Ils veulent le protéger, le défendre, l'environner de leurs propres pensées, et contempler leurs adorations réverbérées en lui. Et si cet être choisi, fauché par le perpétuel moissonneur, vient à disparaître, leur affliction s'épanche en paroles embrasées comme est leur âme. Saint Jérôme, ce vaillant lutteur, si redoutable aux ennemis du Christ et si impitoyable à lui-même, laisse éclater sa douleur à la mort de son disciple Népotien et nous la confie à travers quinze siècles :

« A qui désormais, s'écrie-t-il, consacrerai-je le fruit de mes travaux? A qui mes lettres ambitionneront-elles de plaire? Où est ce disciple qui ne me laissait pas de relâche? Où est cette voix plus douce que celle du cygne? Mon esprit se trouble, ma main tremble, mes yeux se couvrent de nuages, ma langue balbutie. Si je parle, comme Népotien ne m'entend plus, il me semble que personne ne m'entend. Mon style même, devenu en quelque sorte sensible à ma douleur, est tout couvert de rouille, et le cri de mes tablettes a je ne sais quoi de sombre et de plus morne que d'ordinaire. Dès que je veux me faire

violence pour parler et pour jeter quelques fleurs sur la tombe de Népotien, mes yeux se remplissent de larmes, ma douleur se réveille, et je me trouve comme enseveli dans un abîme de deuil. »

Et plus loin, revenant encore à ce désespoir qu'il ne peut vaincre : « En vain m'efforcé-je de retenir mes larmes; elles inondent mes joues malgré moi, et mon âme, qui flotte entre les préceptes de vertu et l'espoir de la résurrection, se brise devant la perte d'un ami si cher. »

Le grand évêque d'Hippone, doublement illustre par le cœur et la pensée, a élevé, lui aussi, un monument immortel aux affections de la terre, en exprimant le désespoir qu'il éprouva à la perte de son ami. La douleur qu'il ne peut maîtriser nous le montre plus grand que s'il eût témoigné cette résignation soudaine qui, le plus souvent, n'accuse que fanatisme ou indifférence. On admirera toujours ces lignes à la fois sublimes et navrantes :

« La douleur de cette perte fit une si étrange impression sur moi qu'il n'y avait plus que trouble et obscurité dans mon cœur. Je ne voyais de toutes parts que l'image de la mort. Mon pays me devint un exil. Il n'y avait plus rien que d'insupportable pour moi dans ma propre maison, et tout ce qui m'était doux quand je pouvais le partager avec celui que j'avais tant aimé me devint un supplice ne l'ayant plus. Mes yeux le cherchaient partout et ne le trouvaient nulle part. Tout ce que je voyais m'était en horreur, parce que je ne l'y voyais point et qu'au lieu que, quelque part que je fusse sans lui, quand il vivait, tout me disait : — Le voici, vous l'allez voir tout à l'heure, — rien ne me le disait plus. Je ne me connaissais plus moi-même, et mon âme, à qui je demandais sans cesse : Pourquoi êtes-vous triste à ce point-là, et pourquoi me troublez-vous de la sorte? ne trouvait rien à me répondre; et quand je lui disais qu'elle se confiât en Dieu et qu'elle s'appuyât sur lui, elle n'en voulait rien faire, et sa désobéissance était bien fondée, puisque ce fantôme de divinité en quoi je voulais qu'elle mît

son espérance était quelque chose de bien moins réel et de bien moins bon que cet ami que je venais de perdre. Je ne trouvais donc de douceur que dans mes larmes; c'était de quoi je faisais mes délices, et elles m'étaient, depuis la mort de mon ami, ce qu'il m'était pendant qu'il vivait. »

Tels sont les accents de douleur de ces grandes âmes qui se sont reposées sur des sommets auxquels nous n'atteindrons pas. Leurs sentiments, exaltés par une vie de sacrifices ignorés, sont embrasés de cette flamme spirituelle où jamais l'infidélité ne peut répandre ses ombres. Dans la maturité de leurs ans, ces hommes vénérables et chérissables ont gardé l'enthousiasme de la première jeunesse. Leurs luttes opiniâtres et l'étude profonde des sciences n'ont pu ternir la fraîcheur de leur âme. Fortifiés par leurs vertus et agités par une sensibilité extrême, ils ont, jusque dans la vieillesse, de ces explosions chaleureuses que le commun des hommes ne peut produire au déclin de l'existence. La sévérité de leur vie, loin d'attiédir leur affection pour les créatures, n'a fait que la vivifier, l'approfondir et lui donner des proportions infinies.

Les sages aussi, ces graves viveurs de la pensée, ont leurs heures de tendresse et éprouvent de ces désespoirs que leur philosophie ne peut calmer. Michel de Montaigne, le loyal mesureur des choses, l'apôtre de la modération, en fut un exemple : « Si je compare toute ma vie, écrit-il en parlant de son ami Etienne de la Boétie, si je la compare toute aux quatre années qu'il m'a esté donné de jouyr de la douce compagnie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuict obscure et ennuyeuse. Depuis le jour où je le perdis, je ne foye que traifner languissant, et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte... »

Ainsi, chez les penseurs les plus sévères, toute la philosophie peut se fondre en larmes quand le cœur est profondément blessé. Leur réflexion, bien qu'accordée à la raison éternelle, et leur esprit, bien que se mouvant dans l'harmonie des nombres,

doivent s'incliner devant les élans d'un cœur affectueux. Les courants chauds de la vie font chavirer maintes volontés fermes que la sagesse approuve, et reforment la ligne rationnelle par l'itinéraire sentimental. Il y a mieux que la froide raison, il y a mieux que la muette abnégation, il y a la pitié, la charité, et l'amour avec ses divines défaillances. Le Christ lui-même, comme pour nous laisser un éternel exemple de compassion, pleure l'ami qu'il doit pourtant ressusciter. Il n'y a que les arbres morts qui reçoivent des blessures sans répandre de leur sève.

LXVI

Pour les esprits vulgaires, l'amour n'est que joyeuseté. Dès qu'on prononce ce mot divin : *aimer*, ils sourient avec malice et d'un air de connivence; parfois même, ils partent d'un franc rire où se dévoile la trivialité de leur nature. Il n'appartient qu'à ceux dont l'esprit est grave et le cœur généreux de sentir l'amour dans sa lumineuse profondeur. Pour eux seuls s'ouvre l'abîme spirituel où s'engloutissent les vanités de la vie, et au fond duquel brille l'aimant fascinateur qui est comme le regard de Dieu. Jeux, charmants ébats, plaisirs, toutes ces fumées de félicité s'anéantissent pour qui se penche sur le foyer de l'amour infini et s'enivre à la vapeur du monde originel. La passion devient concentrée, craintive et rayonnante. Celui qui l'éprouve, ne pouvant se complaire au monde des formes, se réfugie dans le principe même de sa passion. On voit alors cette crise étrange d'un être se détournant de l'objet même de son adoration. Oh ! que cette fuite diffère de celle de la nymphe fuyant vers les saules ! Dans sa ferveur, l'amant s'épouvante d'être vu, échappe aux étreintes de la réalité, et cherche l'immuable en son cœur. Que peut-il être ? Une image trompeuse qui n'est la fin de rien, une ombre anxieuse tantôt évanouie. Son cœur et sa pensée, heurtés par les accidents de chaque jour, pénètrent au royaume d'ontre-tombe pour y goûter une extase indicible, affirmant ainsi le triomphe de l'idéal sur la réalité.

LXVII

Divina inspicens pulchra exemplaria formæ.

Celui qui spiritualise en son âme la créature aimée rend son image insensible aux injures du temps. Il nous montre la plus sublime expression de l'amour terrestre en nous rappelant la divine doctrine de Platon. Son amour, où le sentiment de l'art se mêle aux aspirations religieuses, on peut le définir : *L'amour de l'amour*. Il repose sur le sacrifice, mais il se libéralise par l'adoration de la forme. L'amant entrevoit un rayon de la vérité absolue dans la beauté corporelle qu'il contemple : il y trouve le reflet visible de Dieu. Il idéalise la forme plutôt que de personnifier l'abstraction. Son objet n'est pas lointain, flottant, insaisissable; il est là, présent à ses yeux, et toutes les aspirations de son cœur y convergent. Ce point d'appui à la terre nous est souvent nécessaire pour élever notre âme jusqu'aux sphères célestes. Pouvons-nous rompre le trait qui nous relie aux régions inférieures, et nous élancer sans soutien dans le champ de l'invisible?

Cet amour ardent et épuré, que nous attribuons aux conceptions du philosophe d'Égine, appartient à toutes les âmes sensibles et fières; il est la source de l'héroïsme et possède les éléments sans lesquels les grandes œuvres ne sont guère possibles.

Le génie s'allume volontiers à la flamme du cœur en un âge où les sens ne sont pas éveillés et où les corps ne semblent que des regards d'âme. L'esprit, encore indécis et malléable, est soudainement transfiguré par l'apparition de la beauté qu'il pressentait et qui lui révèle la divinité qu'il n'avait que rêvée. Peut-être un drame s'accomplit-il en l'âme de ce frêle enfant qui demeure plongé en sa rêverie? Rien n'y paraît au dehors que sa pâleur et la tristesse de son regard; mais la blessure qu'il a reçue ne guérira pas; elle restera béante, comme pour engloutir les plaisirs qui s'offriront à son adolescence et à sa virilité.

Qui racontera le douloureux parcours de cette jeune âme dans les champs imaginaires où sa passion la transporte? Marchant jusqu'alors avec insouciance dans le sentier tracé devant ses pas, le candide enfant ne semblait qu'une ombre heureuse, et le voilà subitement arrêté, charmé, inondé de lumière par la vue d'une créature qui lui révèle un monde inconnu. Une expression indéfinissable, un doux accent, une marque de beauté aperçue sous un jour merveilleux fait vibrer toutes les cordes de son être. L'amour dormait en lui : à cette apparition, il s'éveille dans toute sa violence et lui donne une vie nouvelle. L'enfant tremble et frissonne sous le sublime sentiment qui l'obsède. Ses pensées se traduisent en flammes et en pâleurs fugitives que l'on voit errer sur ses joues. Il se sent accablé sous l'impression d'un regard; il l'évite autant qu'il l'appelle : ce regard lui est présent partout, plein de célestes paroles; désormais ce regard est le maître de sa destinée. Plus d'autre avenir pour le jeune amant que la contemplation de cette image immatérielle! — car dans le trouble où il est jeté, il oublie le corps. Ces traits délicats, ce sont des pensées d'amour; cet adorable visage, c'est une âme! La modestie, le respect, la vénération, envahissent son cœur. Un noble désir l'enflamme : celui de son propre sacrifice. Il a un songe où il se voit voué au martyre pour sauver l'objet de son amour. Cependant, son esprit se replie sur lui-même; l'amant se considère, s'observe, s'étudie avec honte et défiance... — Analyse désespérante! — Sera-t-il jamais aimé comme il adore? Il sera aimé pourtant, mais que lui fait un amour qui n'est pas infini comme est le sien! Il se désespère de ne pouvoir inspirer la passion qu'il éprouve; sa fierté s'en révolte, et il ne veut point d'une affection reconnaissante en retour d'un amour passionné.

Que fait-il? Il lève les regards au ciel, et, avec un noble courage, il ramène en soi cette fièvre qui voulait se répandre au dehors : il aimera, sans espoir de retour.

L'éloignement, l'absence, ne lui pèsent plus. Ses inquiétudes se sont évanouies; il aime une forme que sa pensée rend

immuable. De la créature vivante, il a fait un marbre que le temps ne pourra altérer. C'est une idole dressée en son cœur, et qu'il aime hautement, profondément, religieusement. Que se flétrisse la beauté vivante, il ne la chérira pas moins! Défigurée, elle sera encore la beauté d'autrefois, pour laquelle il sacrifiera ses jours. Insensiblement, ce corps de chair, cette forme mobile, il l'a transfigurée en une âme d'une beauté impérissable. Du beau relatif il a fait le beau absolu; d'une réalité, un idéal.

L'enfant ainsi élevé à l'école d'un amour sublinisé a perdu, il est vrai, le goût des plaisirs qui atraient la foule, mais il arrive gravement à la virilité; toutes ses forces longtemps contenues débordent chaque jour en généreux sentiments, et sa vie n'est plus qu'une longue adoration.

LXVIII

La constance dans l'amour vient affirmer l'unité de notre âme, en même temps que sa profondeur et sa droiture. Elle est le plus charmant fruit du spiritualisme. On se dévoue, en dépit des événements; on se joue de la force matérielle, et l'extrême petitesse brave la grandeur aveugle. Ce rayon inaperçu des yeux, qui veille au fond d'un cœur fidèle, ne pourra s'éteindre, l'univers s'effondrât-il sur lui: sa lueur n'est pas de ces clartés éphémères que les fumées de la terre puissent voiler; elle persiste à travers les ans, transfigurant lentement la créature de cendre pour la faire fleurir aux régions célestes. Par la douleur, le sacrifice, elle te travaille, ô terre qui n'es jamais affermie! Elle t'éternise, ô temps, dont les vagues bouleversées s'entrechoquent sans trêve; et vous, formes où se prennent les divines pensées, elle vous cherche avec ardeur, et dans votre fuite vous saisit, vous rassemble et vous immobilise en un sentiment impérissable!

LXIX

L'amant qui n'est point soutenu par la contemplation de l'Idéal et une raison équitable, fruit de la culture spirituelle, ne peut se dépouiller de ces humeurs ombrageuses qui accompagnent les sentiments vulgaires. S'il lui arrive de ressentir un profond amour, il n'en recueillera que des fruits amers. A mesure que les années rembruniront ses esprits, il sentira s'élargir en son flanc une plaie qui sera pour lui la source de maintes souffrances. Cette plaie, c'est la jalousie. Qu'accuse-t-elle, sinon une nature inquiète qui rend l'homme jouet des apparences? Elle naît de l'irritabilité de l'amour-propre qui s'unit à l'instinct de propriété. Le jaloux, sans cesse enflammé d'une ardeur inquiète, agité de craintes et tenaillé par une curiosité maligne, s'irrite des moindres paroles et des regards les plus innocents qu'il analyse. Il se prive du recours spirituel pour s'abandonner à ses instincts. Il semble que son amour, mêlé d'hostilité, doive un jour dégénérer en haine. S'il se savait un noble cœur, il s'y réfugierait : cette sécurité qu'il cherche au dehors, il la trouverait en sa conscience ; mais son âme est pusillanime. Ce sentiment qui le met trop vite en éveil sur des fautes imaginaires, en est un sûr indice. Il se défie d'autrui parce qu'il a l'œil ouvert sur les choses trompeuses ; parce que, se faisant une accoutumance au mal, il a vécu avec une froide pensée de ruse et d'espionnage. Toutes ses espérances s'arrêtent aux impressions fugitives de cette créature que le temps trouble et déforme. Il nous donne le ridicule et navrant spectacle d'un être ondoyant à la poursuite de formes flottantes, d'une vague qui s'irriterait du mouvement des vagues. Seul le sentiment religieux coupe cette fièvre des sens, et transporte l'amant sur un sommet où les vains tourments d'une curiosité malade ne peuvent l'atteindre.

LXX

Un amour que l'on n'ose dévoiler se trahit en troubles indicibles dès qu'on se trouve en présence de la créature aimée. On tremble de la revoir, et l'on voudrait fuir à son approche. Ces transes sont enfantées par le sentiment de la pudeur, toujours palpitant dans les âmes naïves et enthousiastes. Un tel amour, qui mène celui qui l'éprouve au plus sublime renoncement, est souvent méconnu. L'amant semble un mystère à l'objet de sa passion; il l'étonne plutôt qu'il ne le charme, et il se voit condamné à dévorer son cœur en présence d'une créature indifférente que son imagination divinise en l'entourant comme d'un cercle de flammes. Plus calme et plus osé, il verrait peut-être sa passion partagée; mais son ardeur, sa fierté, le mutisme dans lequel il s'enveloppe, en font un être importun. Le sentiment de l'ordre, qui veille dans les esprits paisibles, s'effraye d'un cœur passionné que le délire emporte jusqu'à se craindre lui-même : il n'y veut voir que fièvre passagère. Les amours expansifs et sereins sont mieux accueillis parce qu'ils semblent plus normaux et plus durables.

LXXI

Toute passion s'apaise par la possession de l'objet aimé. Un doux enivrement se répand sur l'existence. Le cœur n'est plus éprouvé par ces désespoirs romanesques qui, s'ils ont leur beauté, sont néanmoins une source d'infortunes. Comment deux créatures qui se sont liées devant Dieu et devant les hommes prolongeront-elles la durée de leur amour? Par la retenue mutuelle qui ne cessera de raviver leurs sentiments d'enthousiasme. La politesse et les prévenances que nous avons pour un être, nous le font estimer davantage. A mesure que se fortifie notre estime, croît notre affection. La gêne et les souffrances que nous endurons pour ne point lui déplaire sont autant d'aliments

à notre amour. Il semble que l'affection, pour défier les événements, doive lentement se développer, en un labeur silencieux. Il en est comme du chêne, qui ne résiste aux tempêtes qu'après avoir longtemps souffert, dans ses racines, d'un travail obscur et persistant. C'est un sentiment naturel à l'homme de chérir ce qui lui a demandé des soins. Il se glorifie ainsi dans l'objet même de ses attentions. Son amour-propre s'en mêlant, il lui répugne de penser qu'il ait pu se dévouer à un être indigne de sacrifice. Or le grand dévouement, c'est celui de tous les jours, celui qui, toujours soutenu par une volonté ferme, s'accomplit dans la gravité de la conscience. On se trompe si l'on croit que la gravité rabat nos joies et les transforme en sentiments maussades. Elle les fortifie, au contraire, les empêche de tourbillonner au gré de mille désirs, et les unifie en un sévère contentement. Le recueillement dans un amour partagé est plein de charmes. L'esprit, fermé à toutes les incitations frivoles, thésaurise ses plus délicates pensées, consacrant ainsi l'amour dont le cœur est embrasé. C'est surtout après plusieurs années d'une vie en commun, que la réserve est réclamée. Voudrait-on y chercher encore la violence de la passion? On ne pourrait renouveler les troubles des jours écoulés sans diminuer le prestige que l'on peut conserver à la créature aimée. Que ceux qui désirent ne plus s'abandonner demandent au ciel un amour sans défaillance, une réflexion courageuse, une pudeur mutuelle qui les divinise à leurs propres yeux. Ils obtiendront ainsi la sécurité dans un amour qui gagnera en durée ce qu'il aura perdu en vivacité. La chanson ne sera pas bruyante, il est vrai, mais elle sera lointaine et répercutée par les échos intimes de l'âme. Elle résonnera jusque dans les chagrins de la vieillesse, lorsque l'esprit débile et le corps affaibli seront assaillis d'images funèbres, et que les époux toucheront pour ainsi dire à leur pierre tumulaire. Elle les bercera comme en un songe, et une voix leur dira : « Toute joie se retrouve par ceux qui ont religieusement aimé. Tu as tout donné, et tu n'as rien perdu ! » Tel est l'amour dans sa gravité recueillie. C'est pour l'avoir méconnu que beaucoup voient

se troubler des unions qui avaient commencé par des heures d'ivresse, et que se perdent dans l'indifférence des amours qui semblaient s'être préparées au ciel.

LXXII

Ab! miseri! quos hic graviter Deus urget!

A l'âge des premières passions, alors que l'adolescent vulgaire, tourmenté par l'instinct, poursuit une créature convoitée, le poète, pour lequel toute heure de jeunesse est une adoration, s'effraye de la profondeur de l'amour qu'il porte en lui. Il se sent sous le regard d'une divinité lorsqu'il se trouve en présence de la beauté, de la grande jeunesse, de la candeur. Il a honte de sa nature imparfaite. Saisissant d'une vue la distance qui le sépare de la forme idéale que lui offre la réalité, il s'humilie, s'anéantit devant elle. Il voudrait la fuir, tant il l'aime! Il craint de la profaner par son approche, et d'établir une dissonance là où doit régner une divine harmonie. Il s' imagine que ses imperfections projetteront leurs ombres sur la forme candide de son idole; et troublé de pensées déchirantes, blessé d'un trait céleste, il gagne déjà la forêt solitaire, implorant ses rameaux de l'ensevelir sous leur ombre en le déroband à son amour.

LXXIII

Tu potes insanos animi compescere luctus.

VIRGILE.

La femme romanesque, qui arrive à la maturité de sa vie après avoir vainement cherché l'amour qu'elle s'est imaginé, refuse le plus souvent de se soumettre au destin en s'inclinant devant la froide réalité. La beauté de ses formes accroissait sa bonté, parce que, belle, elle se sentait plus puissante. Ceux qui l'approchaient, séduits par l'harmonie de ses mouvements, n'apportaient aucune

entrave à ses pas. Elle s'avanceit dans la vie en souriant à ses admirateurs, croyant volontiers à l'amour idéal et à ses abnégations. Mais arrive le jour où sa beauté est à jamais flétrie! — son âme s'attriste d'amères découvertes, et son cœur, si confiant d'abord, s'emplit de craintes. Elle voit que ceux qui l'entourent ont pour elle d'autres regards et que tous ses beaux palais s'écroulent des nues. Effrayée du temps, révoltée des leçons de l'expérience, elle sent pâlir et s'éteindre son bonheur avec les derniers jours de sa jeunesse. Le sentiment de l'art, qui la dominait à son insu et l'enchantait à toute heureuse harmonie, souffre du désaccord qui s'établit entre son âme, encore remplie d'enthousiasme, et son visage, dont la beauté s'altère. Aimer alors, quelle témérité! Trop réfléchie pour se méconnaître, trop aimante pour vouloir renoncer à inspirer l'amour, elle tombe en un noir chagrin qui la transfigure, en un désespoir qui l'emporte jusqu'au mépris de l'idéal. Irréalisables étaient donc ses plus nobles rêves! vains, ses plus fiers tourments! transfuges, les affections! — « Cesse donc, ô mon cœur, s'écrie-t-elle, de croire à la divinité de l'idéal! aveugle-toi aux plaisirs frivoles! » — Blasphème à la vie, sombres paroles d'une infortunée que le désespoir aveugle! C'est la pitié qu'un tel égarement réclame, pour qui étudie le cruel acheminement à ce suicide moral et voit la pente rapide qui mène de la foi au scepticisme. C'est la miséricorde que l'on voudrait faire naître chez les superbes et les vertueux par dédain, en leur montrant comment se découragent les âmes ardentes qui voient s'évanouir ce qu'elles avaient cru immortel. Ne pourraient-elles, ces âmes, retrouver leur félicité perdue? Trois voies de salut s'offrent à elles. La première est presque un miracle dans la vie : la Providence seule peut leur faire apparaître un mortel qui puisse leur exprimer cet amour qu'elles croyaient introuvable. A cette apparition, les voilà ressuscitées dans le plus doux triomphe de leur cœur; les voilà redevenues heureuses de vivre, par la seule promesse d'une affection constante. — La seconde voie est le retour au passé, à ce premier amour dont elles ne recueillirent que douleurs. Qu'importe l'indignité de la créature aimée? Puisque

leur passion ne peut s'éteindre, mieux vaut peut-être contempler une forme idéalisée aux heures de leur jeunesse que d'en chercher une autre à leur adoration. Qu'elles s'arrêtent à cette première illusion qui les ennoblissait ! qu'elles s'affermissent dans la constance ! Le sentiment du sacrifice, le souvenir d'injures imméritées, la tristesse inséparable d'un amour méconnu, divinisent les cœurs qui se croyaient désenchantés. — La troisième voie les mène à l'abandon de recherches souvent inutiles ; au mépris d'une fidélité qui enfante une langueur morale voisine de la volupté, et fertile en mélancolies quand elle n'est ravivée par une imagination fière. Par cette voie, elles arrivent au sentiment de la charité universelle. Elles épanchent alors leurs sentiments dans la nature, l'humanité, la multitude des êtres inconnus ; elles les voient tressaillir de toute l'ardeur dont elles sont embrasées ; elles embellissent, modèlent sous leur bienveillant regard toutes les laideurs et toutes les difformités, vivant reposées sur les plus hautes cimes de la pensée.

Une longue désillusion conduit les grandes âmes à ce détachement, leur apprenant que chérir noblement la terre, c'est aimer le ciel.

Il est une quatrième voie, remède souverain à tous les désespoirs ; elle est la plus âpre et demande une énergie quotidienne : c'est celle qui mène au cloître. L'âme, lassée du monde, entre alors dans cette allée de cyprès où ne chantent point les oiseaux printaniers, où ne murmure point l'abeille laborieuse : sombre avenue d'une verdure impassible, où rien ne trouble le silence de l'espace que le mystérieux dialogue de la créature et du Créateur.

LXXIV

Incola ego sum in terra.

Il est de rares mortels éloignés des plaisirs, dont toute la vie se passe dans le recueillement. Tristes, et bercés dans les délices d'un amour infini, ils vivent distraits des amusements terrestres,

considérant d'un regard limpide l'écoulement des choses mortelles. Leur esprit a la profondeur céleste, et leur mélancolie la transparence angélique : âmes écloses en une patrie étrangère, elles arrivent en ce monde déjà initiées à tous les secrets des cœurs. A la jeunesse, aux plus nobles espérances, elles unissent le désenchantement des créatures éprouvées. Promenant un douloureux et bienveillant regard sur les objets passagers qui les environnent, elles se montrent tout innocence, et vieilles cependant comme l'immortalité ! Adolescentes, elles ont le songe; viriles, le calme; séniles, la placidité que ne trouble jamais le souffle des événements.

Elles voudraient s'ébattre, oublieuses de la destinée, qu'elles ne le pourraient. Les plaisirs profanes qui tenteraient de les corrompre ne les feraient qu'un instant tressaillir. Rivées pour peu de temps à ce monde ondoyant, plongées dans une abstraction passionnée, elles ne contemplent que la réverbération intime de la nature et ne peuvent se troubler aux images extérieures. Leur existence n'est qu'une attente entre la vie et la mort, une longue passion qu'elles endurent résignées, sentant toujours vibrer le verbe d'un immortel amour.

Qui n'a rencontré, dans les landes désertes, le creux d'une carrière abandonnée lentement emplie par l'eau des nues ? Là, nul concert d'oiseaux, nulle touffe d'herbe, nulle fleur : — un morne silence planant sur une eau sourde et cristalline, qui jamais ne tremble à la nageoire ou à l'aile d'un être vivant. Cependant, entourée d'un ciel bleu et de roches grisâtres, cette eau est verte ! Les êtres qui l'approchent craignent de la frôler, et pendant que la bruyère d'alentour crépite au soleil de midi, si la silhouette d'un ramier voyageur ou la figure d'un pâtre s'y reflète, c'est pour soudainement s'évanouir. Mare mystérieuse ! tu ne peux vivre et tu ne peux mourir. Tu as l'éclat et pas la jeunesse ; tu as la douceur et pas les attrait ; tu es limpide, et les vivants te fuient ! Ta destinée est de ne jamais te répandre sur les stériles sommets qui te tiennent prisonnière ; mais du moins as-tu la joie, quand les ombres de la nuit s'épandent sur les terres, de palpiter de la vie illimitée du ciel étoilé.

LXXV

Ce que tout homme devrait enseigner, c'est la simplicité. Les profondeurs infinies sont là germantes, et Dieu se réjouit de l'obscurité volontaire des êtres aimants. Enfants et vieillards, qui marchez dans la simplicité volontaire de votre cœur, vous êtes tous dans le mystérieux esquif qui vogue vers l'océan de l'éternelle félicité. Avec vous sont les opprimés, les innocents diffamés, les créatures rebutées du monde, les chercheurs de vérités, tout le douloureux cortège dont le pèlerinage s'accomplit sans révolte. Qui ne comprend vos tristesses, vos secrètes mélancolies, et cette gloire intérieure qui vous incline devant ceux qui ne vous valent point!.. Que de fois, doux promeneurs, vous vous êtes sentis meurtris par la foule active, et faibles devant la nature, devant ces hauts rochers au pied desquels vous cheminiez en les pénétrant de votre sentiment d'amour! Mais quelle consolation vous était offerte dans l'intimité de votre tristesse résignée, et quel charme ineffable avait pour vous ce chagrin que votre esprit idéalisait et par lequel vous sentiez s'accroître vos mérites!

LXXVI

Que la grave jeunesse parle avec amour de la jeunesse frivole, des esprits irréfléchis, des caractères faibles, et de tous ceux qui, n'étant pas encore dans la maturité de leurs ans, tressaillent aux formes extérieures — adolescents joyeux, que le malheur n'a pas encore inclinés aux songes; âmes légères, mobiles comme l'onde et soulevées par toutes les brises du ciel, futiles, portées aux chimères, mais qui sèment les joies sur la terre! — Que la grave jeunesse salue leurs espérances et applaudisse à leurs doux transports! Il y a dans la vie des jours de printemps où les jeux et les plaisirs doivent chasser la réflexion sévère. Les éclairs de joie s'échappant de l'innocence sont beaux toujours quand la raillerie ne s'y mêle point et quand la bonté

transparaît dans le plaisir. Chantez tous vos chants de jeunesse, oiseaux printaniers, avant que la verte feuillée se dépouille ! Hirondelles agiles, hâtez-vous : déjà les frimas s'avancent, qui ralentiront vos ailes !

LXXVII

Beati pacifici.

La bonté est la qualité souveraine devant laquelle tous les autres mérites doivent s'incliner. Elle est faite de douceur, de modestie et de clémence ; mais elle possède la gravité, la grandeur et l'équité. Sa douceur naît de sa force ; sa modestie, de son respect humanitaire ; sa clémence, de son intelligence du cœur. Elle est profonde, grande, généreuse, parce qu'elle éprouve et qu'elle comprend, parce qu'elle est un cœur et un esprit, c'est-à-dire une âme. Sereine et dévouée, elle porte en elle-même son triomphe et sa gloire. La bonté élargit autour d'elle comme une auréole chaleureuse ; elle est à la fois populaire et divine, formée de toute la terre et de tout l'azur qui viennent s'unir à l'homme. La terre incline celui qui est bon vers ses frères mortels, en le faisant vivre penché sur les douleurs humaines ; le ciel lui donne l'élévation du corps et fait vòguer en son âme, comme en un firmament, les sentiments tendres et généreux. La bonté applaudit à la joie et s'attriste à l'infortune. Elle ne cherche pas à divertir : les paroles et les gestes qui l'expriment ont la profondeur sacrée. Jamais emportée dans les plaisirs, parce qu'elle regarde au loin, vers les douleurs étrangères, elle n'est jamais désespérée, parce qu'elle sait que, par delà les ténèbres prochaines, brille le soleil de Dieu. Telle est la bonté véritable, telle est cette qualité admirablement humaine. Il n'y a que les grandes âmes, a dit Sophocle, qui sachent combien il y a de gloire à être bon.

La bonté protectrice du penseur est le fruit de l'amour et de la méditation morale rendue clairvoyante par ses propres

épreuves. Celui qui pense religieusement à la bonté active, intelligente et juste; il est le protecteur, l'ami, le défenseur des hommes. Lui aussi, en ses années d'inférence, avait la bonté passive qui est nudité d'âme, douce croyance aux vertus d'autrui. Ce temps passe, emporté par les vérités successives. Il faut un jour descendre des régions chimériques, pour fortifier son idéal. Le génie véritablement bon demeure attentif à la voix intérieure qui lui crie : Sois humain, et suis les seuls conseils de ton cœur. Bienveillant pour les faibles et secourable aux opprimés, ne crains point les superbes. Ta bonté te reste, malgré tes combats; car nul ne peut contre le génie qui a pour bouclier son cœur! — La bonté répand un charme tout-puissant sur celui qui la possède. Il s'en dégage une attrayante lueur qui fait taire l'envie, subjugué les plus altiers et émeut la foule indifférente. La bonté rayonne d'elle-même; isolée, privée de toutes les qualités qui grandissent un homme, elle garde toute sa séduction. Elle donne le tact du cœur, cette qualité rare, que l'intelligence et la science sont impuissantes à produire. Comment cet homme, esprit obscur, élevé en un milieu rustique, est-il prudent en paroles, simple d'habitudes, et surpasse-t-il en distinction tel gentilhomme de la cour? — Cet homme est bon : il a la sensibilité clairvoyante de l'âme. A l'heure du péril, ce sera lui le secourable, lui le défenseur, le héros et le martyr, alors que tous les fiers personnages auront fui. Qui ne s'est trouvé en un village par un jour de fête, et, se mêlant au groupe des campagnards, ne s'est charmé aux expressions de bonté qu'il y découvrirait? Chez les esprits ambitieux, la bonté n'existe guère, le désir de paraître éveillant en eux l'envie et le mépris. La bonté qui est toute simplicité se détourne des intrigues par lesquelles ils se meuvent. Cette large base où s'appuient les caractères sincères manque à leur esprit subtil. Ils ont la fausse bienveillance qui consiste à reprendre ceux qui parlent selon leur cœur, et à les forcer à louer les pervers, en feignant de ne point croire à la cruauté des méchants et aux trahisons des fourbes : rôle facile,

qui leur permet de faire la leçon aux justes et de paraître meilleurs que les bons!

De telle bonté à telle autre, il y a toute la distance du bestial au divin. Il y a des bontés intermédiaires et neutres, faites de paresse et d'indifférence; des bontés de famille, tout instinctives. Il est une bonté de Sybarite, engendrée par la pléthore du bonheur; une bonté de lassitude : on se traîne dans la vie, sans haine ni amour. Il y a même la bonté surnoise : on est paternel. Selon l'extension qu'on se plaît à lui donner, le mot bonté signifie obscurité ou lumière. L'arbre, la roche, le béat, sont bons; c'est la végétation inconsciente, la négation de l'activité réfléchie. La critique ne démêle rien à ces bontés natives, providentielles ou fatales, qui reflètent la puissance obscure. Les êtres inoffensifs ne méritent ni blâme ni louange : ils ne portent aucune entrave au bien. Le silence des passifs qui ourdissent leur destinée est peut-être fécondant. Aux intelligents seuls, de vivre dans la simplicité consciente, et de se montrer généreux en bonnes œuvres. Puisque, tous, nous sommes marqués du même signe de mort, ayons la compassion mutuelle, et embellissons notre court passage sur cette terre par des pensées d'affection. La bonté, qui est tout harmonie, n'est ridicule qu'aux yeux de la sottise, qui est toute désharmonie. La vie s'écoule comme un songe, troublée d'apparitions maudites si nous cessons d'aimer, enchantées de visions heureuses si nous vivons de la grande vie, celle du cœur. Que la douce et bonne parole, comme l'eau filtrant de la roche qui surplombe, tombe de l'âme penchée vers les infortunes ! qu'elle imprime sa marque dans les cœurs les plus endurcis, les creusant lentement, pour qu'ils puissent s'emplir de la rosée du ciel ! Le joyau que nous devons faire resplendir, c'est le cœur ; sa clarté dissipe au loin les ombres de la malice. L'esprit de bonté élève et divinise ; il est le germe de l'immortalité. Par lui seul, semant les vérités, on vivra aujourd'hui, demain, toujours, par delà les jours et les contrées, enseignant la chaumière et le palais ; et l'amour qu'on aura ainsi répandu, d'autres, épris du même idéal, le perpétueront.

LXXVIII

Sunt lacrimæ rerum.

S'il peut y avoir du charme dans la contemplation de la nature, il n'y a que souffrance dans l'étude de l'humanité. C'est un douloureux spectacle que celui d'une multitude ardente au gain, qui se précipite en aveugle aux richesses, sans même s'apitoyer sur les infortunés qu'elle meurtrit à chacun de ses pas. La forêt, avec ses branches hautaines, ses jets désordonnés, et toutes ses plantes qui périssent étouffées, ne nous attriste pas ainsi : privée de liberté, elle semble germer dans l'innocence, à un souffle mystérieux. Qu'il en est autrement de l'humanité ! On ne peut la considérer froidement ; et si le regard s'y promène, il ne sait où s'arrêter de confiance. Tour à tour il tombe sur des orgueilleux, des indifférents, des faibles : les uns à secourir et protéger, les autres à rappeler à la véritable vie. Mais la plupart, gouvernés par un matérialisme instinctif, ont pour la force une estime involontaire qui leur fait généralement respecter les méprisables et mépriser les respectables. Faussés dans leurs premiers sentiments, ils ont été élevés dans les frayeurs plutôt que dans les espérances. L'objet de leurs craintes à leurs yeux se divinise et les détourne de la bienveillance. C'est un brillant météore qui les charme, renfermât-il une force cruelle et destructive. Ils s'éloignent des pauvres et des débiles ; ils méprisent l'enfance, y voyant l'impuissance et le servage. Ce qu'ils recherchent, c'est le pouvoir de commander, de ruiner même les plus petits pouvoirs. Eussent-ils connu l'infortune, ils n'en dédaignent pas moins les misérables. Que les autres se tirent à leur tour du mauvais pas ! Pour eux, les voilà saufs, indifférents au reste !

Tel est le train commun du monde : avidité, indifférence, égoïsme triomphant. On ne se met point dans les yeux des autres pour se voir soi-même, ni en leur cœur pour apprécier ce qu'ils éprouvent.

Trop souvent ceux chez lesquels la jeunesse est en sa fleur

oublient les douleurs passées, les premières larmes qu'ils ont répandues, et toutes les folles terreurs dont ils ont été assaillis alors que, tendres et frêles, ils étaient comme les jouets de la force. Ce qu'ils ont souffert, de plus puissants, ils le font souffrir à leur tour à ceux qui leur sont soumis. Il semble que les forces qu'ils acquièrent avec les années, loin de les rendre secourables aux faibles, ne doivent leur servir qu'à les opprimer davantage. Ils veulent exercer aveuglément autour d'eux la plénitude de vie qui les tourmente, et de leur contentement personnel se dégage la dureté. Leurs allures soudaines, impétueuses, les rendent cruels aux créatures craintives qui devraient en attendre la pitié, et qui s'effrayent de rencontrer la puissance sous l'aspect de la barbarie. Beaucoup, qui ne peuvent alléguer la fièvre de leurs sens aux reproches que leur inhumanité leur attire, pourraient invoquer leurs souffrances journalières, la perpétuité, la monotonie de leur labeur, qui, en voilant leur intelligence, les a rendus insensibles aux malheurs d'autrui.

La perpétuité dans la joie comme dans l'infortune, en reportant toute l'attention sur soi-même, enfante l'indifférence au cœur de l'homme. Est-il toujours heureux? nulle voix chagrine ne vient l'avertir, en son allégresse, qu'il vit en un monde de souffrances. Est-il toujours malheureux? nul désir ne le porte à s'enquérir de ses compagnons de peine : le poids de sa misère lui paraissant une charge assez lourde. Cependant l'homme peut anoblir ses joies ou sanctifier ses douleurs ; il peut, en modérant ses instincts et réveillant ses esprits, sortir de ce corps qui l'opprime, pour porter les regards sur l'humanité, sur les amis et les frères inconnus. Ces rayons qu'il absorbait stérilement en soi, il peut les répandre sur des pauvres gens qui souffrent, en affermissant ainsi sa propre vertu.

Quel sévère contentement le pénètre lorsqu'il se sent vivre en des cœurs simples où sa pitié se réverbère en reconnaissance, pendant qu'il voit son âme s'enrichir de tous les bons sentiments qu'elle prodigue ! Quel triomphe de voir cette âme, tantôt accablée par les plaisirs ou les travaux, se relever fièrement, étendre

les ailes comme pour en protéger un univers adoré! L'existence qui jusque-là n'avait paru qu'un rêve ou un fardeau, acquiert, subitement une réalité profonde : on était un être sans appui, agité par le plaisir ou la douleur, et voilà que la vie, inondant l'âme, s'épanche jusque dans l'infini. Cet amour qu'on laissait sommeiller trouve tout à coup son objet; il s'éveille, se transfigure, s'éternise, par le noble emploi qu'on en fait.

Plus le cœur se répand, plus il se fortifie; plus il se prodigue en généreux devoirs, plus il s'emplit de grâces célestes. A l'homme courbé sous la misère générale, pour lui venir en aide, il est permis de dire, comme Jésus au pasteur Christophe : — « Tu portes le monde ! » — Que l'indifférent se hâte donc à la bonne œuvre, qu'il brise la froide pierre de l'égoïsme qui le tient captif, et que, pareil à la source qui jaillit du rocher, il répande ses paroles comme des ondes fécondantes, sur les frêles tiges, sur toutes les plantes altérées de la plaine : — que de frêles, que d'altérés! — les enfants, les malades, les pauvres, les opprimés : l'humanité presque tout entière! Plusieurs, âmes ardentes, travaillent à l'œuvre du salut social : la régénération des corps et des cœurs; les uns en veillant à la prospérité publique, les autres en prêchant la tolérance, la concorde, et par là humanisant les hommes. Mais une force d'inertie les repousse : le scepticisme. L'égoïsme est toujours là, torpille qui paralyse; l'égoïsme, fruit des cœurs incultes. C'est à travers les périls que les hardis champions du progrès doivent naviguer. Ils vont se heurter à deux monstrueux écueils : le groupe avide et le groupe indifférent. Souvent leur carène s'y brise, et s'ils gagnent le large, ils ne peuvent que prévenir du danger ceux qui s'avancent en leur sillage. Comment transformer de sombres rocs en une terre fortunée? — Par la culture des cœurs. Il n'y a fraternité qu'entre les cœurs qui se comprennent. Les esprits de même force, si le sentiment fait défaut, ne se recherchent que pour se combattre et s'entre-détruire.

LXXIX

Fronti nulla fides.

Il ne faut pas être profond observateur pour s'apercevoir qu'il règne dans la foule à demi civilisée une sourde hostilité pour le cœur et une admiration stupide pour l'intelligence subtile, sœur de la ruse et de l'intrigue. L'honnête homme se sent menacé par la malice humaine, qui cherche ses endroits faibles pour la cribler de traits empoisonnés. Une attitude hautaine serait un excellent bouclier, mais Dieu garde l'homme sincère de s'en servir jamais ! Si la plupart se déprécient entre eux, c'est que la vérité ne peut encore se faire jour. L'indulgence, cet ornement divin de la raison, ne se rencontre guère, chacun étant plus fier d'avoir pu compter les imperfections d'autrui que d'avoir pu apprécier ses qualités. On estime le talent au-dessus du génie, l'esprit au-dessus du sentiment, et le grammairien prétend régenter le poète. La rouerie gagne vite la faveur du monde, et la sincérité est exposée à la raillerie s'il lui arrive de s'exprimer en une forme incorrecte. Que dis-je ! sincérité et stupidité sont devenues des synonymes, et l'habitude est prise de ne plus sortir qu'avec un masque — masque de bonté, de noblesse et d'amour, croirait-on ? — Non, hélas ! masque d'indifférence, de dureté et d'orgueil. On se fait visage de pierre, avec l'espoir de devenir cœur de pierre. On se croit respectable, et, véritablement, on est très respecté, c'est-à-dire craint. Les malins cherchent une idole à encenser, et circulent dévotement autour du bel esprit. Le trouvant hautain, incompréhensible, persifleur, ils lui voient mille qualités dont la première est, assurément, le mépris de l'espèce humaine. Pour eux, c'est un trait de génie qu'un coup de trahison, et c'est une lueur merveilleuse que celle d'un œil de proie trouvant une nuit épaisse. Le hideux couple, — la matière et la malice, — est alors le seul adorable ; on mange à belles dents, on raisonne finement, mais on n'aime point. Il semble que le sentiment soit une faculté de luxe qui doit conduire à la ruine. On se le montre

d'un geste moqueur partout où il paraît ; on le raille avec effronterie, et, poussé par une vulgarité instinctive, on imite les polissons qui lancent des pierres aux rossignols. Cette admiration pour l'esprit d'intrigue et la fortune, admiration qui s'allie toujours au mépris du sentiment de beauté, est l'un des caractères de toute plèbe subitement enrichie, instruite, mais non encore civilisée. La bonté semble faiblesse ; la beauté, chose futile ; la sincérité, folie. Les gens probes ne sont plus que des dupes, et les intrigants deviennent des héros.

LXXX

La diversité des positions parmi les hommes est la plus éloquente expression de leur activité. Dieu, le grand semeur, disperse les âmes, de par le monde, d'une main mystérieuse et souveraine. Ces âmes, qui ont peut-être germé ailleurs, éclosent, fleurissent d'une vie inflétrissable, ou s'alanguissent, pour bientôt fondre dans la nuit, selon qu'elles ont bien ou mal usé de leur liberté. Cette liberté intérieure, qui est la source de toute faute et de tout mérite, nous la possédons tous. Nul ne peut nous la ravir. La liberté que nous devons acquérir est celle qui nous permette d'exprimer nos sentiments et nos pensées. Par elle disparaîtront les préjugés et les abus qui empêchent les petits de grandir et les grands de diminuer, selon leur valeur. La circulation des idées s'établira, active et fécondante, élargissant notre atmosphère morale. La liberté réveille, agite, entremêle, renouvelle, épure, rallie les existences, produisant la diversité dans l'unité. Elle enfante la grande fluctuation nécessaire à la vie des multitudes. Le mouvement, fût-il aveugle, c'est déjà la vie. Cette chose énorme, qu'on nomme l'Océan, et qui vivifie la nature, serait un foyer de mort si le mouvement venait à y cesser. L'Océan a l'activité, la diversité et l'unité. Ses myriades de flots, vivant dans la poursuite, dont les uns bondissent aux falaises pour retomber s'engloutir sous la lame qui leur succède, et dont les

autres brillent au fond des anses paisibles pour aller mourir mollement sur les algues de la côte, sont comme l'image de l'humanité, avec ses êtres innombrables, tour à tour engendrés et détruits, tour à tour obscurs et rayonnants, douloureux et joyeux, mais où chacun concourt à l'Œuvre collective. Ayons l'unité de l'océan, l'activité et la diversité de ses flots, mais joignons-y l'intelligence du but à atteindre : le bonheur de l'humanité. Ayons cette marche ferme et régulière que donne la conscience de la justice; ayons l'abnégation qui nous sacrifie à nos frères; mais ne retombons sur nous-mêmes que pour nous avancer au delà du but de notre premier effort, et voir un jour crouler ces hauts rochers, déjà minés par la persévérance de nos aïeux, et qui tiennent encore l'humanité captive.

LXXXI

Rerum umbræ mendaces.

Quelle plus grande marque de notre faiblesse que le désir de briller aux yeux de ceux-là mêmes que nous méprisons ! Effrayés du vide de notre âme, nous cherchons dans autrui une approbation qui nous serve d'appui et nous rassure sur notre néant. La louange, l'opinion, le seul regard même du vulgaire, n'exprimât-il que l'étonnement, suffit à repaître notre vanité. Nous nous entourons d'objets précieux, nous défiant de notre propre valeur, et nous nous formons ainsi une auréole qui colore la pâleur de notre être. Les uns bâtissent à grands frais un palais qui les consume en soins; d'autres, corps chétifs, vivent dans les festins; quelques-uns roulent par les rues, à grand fracas, et tâchent de rayonner de par les roues de leur char. Tel, l'œil craintif, et miné par les années, porte à sa poitrine un joyau dont l'éclat fait injure à sa morne vieillesse. Tel autre, invalide du passé, mène en laisse deux levriers couverts de mantelets armoriés, aux heures où la foule se rend au jardin public. Chez tous perce le même désir d'être remarqués,

applaudis, et en tous leurs actes se révèlent les caractères de la mendicité. Ils te tendent leur sébile, ô bon public! sois-leur secourable en songeant aux souffrances qu'ils endurent pour te plaire ou t'inspirer le respect! Accorde-leur un peu de ton admiration, un peu de ton estime : tu les enfleras de joie. Extasie-toi sur les dorures qu'ils t'étalent, salue-les gravement en te rangeant à leur passage, et tourne la tête pour les suivre du regard jusqu'à perte de vue! Ces témoignages d'attention ou de déférence sont les seules faveurs qu'ils ambitionnent et les encouragent à vivre. Toi disparu, ils prendraient en dégoût cette vie où ils veulent t'apparaître en triomphateurs. Quelle est leur si grande folie? De vouloir, en dépit d'eux-mêmes, paraître et resplendir, d'être dépourvus de réflexion, de remplacer leur être moral par un personnage de commande, et de se croire admirables pour s'être logés en un masque de beauté. Si la vanité est pardonnable, c'est dans les glorieuses années de la jeunesse, alors que l'adolescent cherche à ses rêves un cadre brillant et qu'il se mêle aux foules pour y faire rayonner sa joie. L'amour du luxe n'est alors que l'explosion de l'instinct de la beauté, et non ce désir de domination qui ronge les esprits futiles et les âmes languissantes. Aux fleurs d'embaumer les prés et les champs, éparpillant leurs pétales au gré des brises; mais aux fruits de germer lentement à la branche, sous le soleil fécondant, jusqu'au jour où, dans leur maturité, ils tomberont d'eux-mêmes ou seront cueillis par la main du maître.

LXXXII

Le mépris du beau et de l'honnête, l'ambition, l'envie, enfantent la véritable misère, celle de l'âme; misère très commune, mais qui, habilement voilée, s'attire les hommages de la foule par cette perfidie même qui devrait la faire honnir. Que ce soit à la gloire du peuple! les vrais misérables n'appartiennent pas à la classe des déshérités de la fortune. Si le peuple est vulgaire, il est rarement pervers; car la vulgarité et la perversité sont des

qualités qui se repoussent. L'une est la marque d'une nature inculte, l'autre est le fruit d'une éducation faussée. Le matérialisme expansif de l'homme vulgaire le prive de la retenue et de la froideur, compagnes nécessaires de la perversité. L'homme pervers est prudent, discret, ambitieux, couvant longuement l'œuf d'où éclosent ses perfidies, et montrant à la fois un esprit patient et subtil. Sous des formes enjouées, il cache la laideur morale que la connaissance d'autrui l'oblige à celer. La pauvreté du journalier, son morne labeur, la vue de ses compagnons d'infortune, lui donnent une gravité virile, une droiture de sentiment, qui lui font dédaigner les hypocrisies et le portent à marcher l'âme découverte. D'ailleurs, une femme dont il est le seul appui, des enfants dont il doit tarir les pleurs, l'obligent à considérer sérieusement cette vie, cause de si fréquentes douleurs. Naturellement éloigné de l'enjouement cruel des esprits vaniteux, le pauvre reste simple de cœur. Il n'a pas de ces heures d'oisiveté où il puisse creuser dans sa pensée d'obscurs labyrinthes, pour y abriter le démon de la malice et des ambitions déçues.

LXXXIII

L'ambition, qui se complait dans l'intrigue, ne s'allie point au sentiment de la gloire. On naît pour la gloire, et l'on y est porté invinciblement. Dès que l'esprit de l'homme a conçu une grande œuvre, il ne lui reste qu'à l'enfanter ou à dépérir. L'ambition est pleine de prudences et ne cesse de serpenter; mais le génie arrive à ses fins droitement, naturellement. C'est une flamme, vacillante il est vrai, parfois obscurcie de fumée, mais tendant toujours vers la région élevée. Les ambitieux circonviennent l'humanité, mais les hommes de gloire l'éclairent. On est ambitieux pour obtenir des honneurs équivoques; on réalise le sentiment de la gloire à force d'avoir été sincère et d'avoir aimé la vérité. Toute gloire, hormis la gloire guerrière, découle d'un sentiment d'amour, soit de la beauté, soit de

la justice. Les uns ont subi les tourments de la passion, et ils clament avec des accents divins leurs souffrances secrètes. D'autres, mathématiciens, moralistes, penseurs, se sont épris des vérités abstraites, et s'y consacrent loin du bruit des foules. Les uns et les autres sont les amis des hommes. Les premiers sont les vigies de la jeunesse aventureuse; les seconds sont les nautoniers qui les guident à la terre du devoir. Vivez dans l'intrigue, êtres joyeux et fallacieux : le temps, comme des fœtus inutiles, vous emporte, pendant que germent noblement dans le sacrifice les cœurs qui ne doivent point périr.

LXXXIV

Pascitur in vivis livor.

Envie. — Triste et commune passion ! Il n'est guère de cœur où elle ne soit tapie. Les moindres qualités d'autrui la réveillent, la gonflent, et lui font répandre son venin. Que sont encore, près d'elle, l'ambition et la vanité, défauts qu'éclaire un rayon d'idéal, et qui s'allument plutôt à l'amour de soi qu'à la haine des autres ? L'envie est pleine de lâcheté et profondément obscure. Son seul désir est de confondre dans sa nuit la supériorité qui l'offusque. Elle prend racine dans ces âmes basses, dans ces esprits impuissants qui, ne pouvant parvenir à vaincre loyalement, cherchent à empoisonner. Elle est née des instincts matériels, se marie volontiers au mensonge et enfante la médisance et la calomnie. Il est d'une âme fière de ne la point apercevoir. Mais lorsque l'observation a fait tomber les voiles de pourpre de la jeunesse, où peut-on porter les regards sans la découvrir ? Est-il un bel objet qu'elle ne puisse souiller ? Génie, titres, honneur, fortune, beauté, vertu, toutes les grandeurs de la vie deviennent son point de mire. Tel s'irrite d'entendre sonner à son oreille un nom illustre ; tel autre, d'entendre retentir un sac d'écus ; un troisième jalouse des qualités physiques qui lui sont étrangères ; un quatrième, des vertus morales qui font

injure à ses vices. En première ligne, l'envie s'attaque au génie, car il ne s'acquiert point; puis au titre, car il s'acquiert difficilement; puis à ce bouquet de mât de cocagne qu'on nomme fortune. On voudrait croire que la beauté, la bonté, trouvent grâce à ses yeux : l'observation écarte ce sentiment d'indulgence. Pour l'envieux, il n'y a ni grandeur, ni beauté, ni bonté. C'est un crime pour l'homme d'entrer dans la lumière. L'humanité est ténébreuse. Il faut l'enfoncer dans son caveau funèbre. Mais quelles sont les fins de la créature envieuse? Parvenir au sommet d'une pente luisante, comme le vaniteux? Se fixer sur une cime altière, comme l'orgueilleux? Nullement. Son seul désir est d'entraîner toute clarté dans sa nuit. Il n'aspire point à se grandir, mais à diminuer autrui; il ne possède qu'une force corrosive qui, complice du néant, accomplit basement sa mine nocturne. C'est une plaie que je dévoile ici. Il faut un remède, et je ne le trouve que dans le sentiment chrétien, ou dans ces pensées de haute philosophie que les Épictète et les Marc-Aurèle ont léguées à nos méditations.

LXXXV

A quoi bon ces sottes colères? Tu ne dois t'émouvoir que si tu es attaqué avec franchise, et encore dois-tu juger d'où part l'attaque. Les embûches de la malice ne méritent que ton mépris. Que veulent ces esprits félons, en fondant à ton adresse une parole équivoque dans un discours doucereux? — Blesser ton amour-propre. Ton irritation, marquant une blessure reçue, les charme; ils se croient puissants pour avoir pu t'offenser, sans songer qu'à ce compte, le basilic les surpasserait. Ne le sais-tu? le monde est troublé par des gens pleins de malignité, qui, ne pouvant opprimer directement, et d'ailleurs convaincus de leur faiblesse, transforment en venin leur sang décomposé, et rôdent, le sarcasme aux lèvres, autour des créatures expansives dont le bonheur les humilie. — Vilaine engeance, agitée par

un souffle de mort, singulièrement habile à mortifier les modestes, et qui ne peut se repaître que des signes de douleur arrachés à la vanité d'autrui. Elle prospère, grâce au rapide développement des richesses, qui a permis à des gens d'éducation diverse de se rencontrer sur le même parquet. N'ayant les uns sur les autres aucune prééminence bien établie, ils vivent dans les souffrances d'un amour-propre en révolte. Tu dois, jugeant clairement le monde, pouvoir regarder de haut d'aussi ridicules manèges, en te disant qu'être susceptible, c'est mal comprendre.

LXXXVI

Mais parler d'autrui est une satisfaction d'envie que se donne volontiers le monde subalterne qui a jeté ses langes aux orties et par son habileté a pu se construire un nouveau nid avec de riches brindilles rapinées çà et là. Oyez discourir, rangés autour d'une table, ces petits hommes en mue dont les visages contractés portent les marques de leurs humiliations et de leurs impuissantes révoltes. Il semble qu'ils aient les regards sans cesse braqués sur ces hommes qui, au perchoir social, occupent ces hautes branches auxquelles, en dépit de leur génie industriels, ils ne pourront jamais atteindre. A les entendre, tous les ridicules sont gravés au front des personnages qui naquirent avec un patrimoine. Nul n'échappe aux propos malicieux de ces pauvres êtres rampants, que l'ambition dévore : on est fortuné sans avoir rien fait pour l'être ! Cela suffit à échauffer leur bile. — Est-on économe ? Qu'est-il de plus honteux que l'avarice ? Est-on généreux ? Qu'est-il de plus stupide que la prodigalité ! Ferme-t-on sa porte aux pauvres ? Cœur impitoyable ! L'ouvre-t-on ? C'est encourager la mendicité ! Va-t-on assidûment à l'église ? Esprit hostile au progrès social ! Ne fréquente-t-on pas les prêtres ? C'est de bien mauvais ton ! Court-on les fêtes ? Une telle vanité prouve un petit esprit ! Vit-on seul ? Signe d'orgueil ! Parle-t-on librement et sans

apprêt? Quelle banalité! Agit-on à sa guise? C'est viser à l'originalité! Aime-t-on le plaisir de la chasse? Amusement grossier! Cultive-t-on les lettres? Ridicule passe-temps! Grossit-on? La paresse et la gourmandise peuvent seules mener à l'embonpoint! Maigrit-on? Conséquence inévitable d'une conduite déréglée!... Tel est l'esprit de bienveillance qui règle leurs discours. En fait, ayant le cœur vide, sauf de désirs ambitieux, de quoi alimenteraient-ils l'entretien? Il y a bien les infortunes du peuple, dont ils pourraient dire un mot, et sur les moyens d'y porter remède... Mais pour regarder dans le puits des misères humaines, il faudrait baisser le front; or ce n'est pas là le moyen de se hisser à un bon poste.

LXXXVII

Fiducia formæ decipit.

Ne nous laissons jamais prendre aux mines sévères et aux démarches solennelles. Le plus souvent tout ce digne extérieur ne sert qu'à voiler les vilénies internes. Un pli à un vêtement : quelle honte! Un cœur dévoré par la vermine des ambitions : qu'importe si un fier plastron le couvre! Hostilité perpétuelle entre les penseurs et cette engeance orgueilleuse. Les plus hauts, les plus fiers, sont des esclaves, esclaves du monde. Assis sur leurs tapis, ils chantent d'une voix trainante la molle chanson de la servitude. La vanité qui les lie, ils ne l'aperçoivent point. Pas de frères! mais des inférieurs à mépriser et des supérieurs à courtiser. Et quelle balance? — Celle de l'or et des titres. Ils meurent ainsi, et tombent dans la nuit, la tête renversée.

LXXXVIII

L'orgueil — *mentis elata tumor* — est le maître vice de l'homme. Il est mêlé de mépris, de présomption et de haine,

ne produisant en lui qu'irritation, révolte, et autour de lui, que meurtrissures. Il est un crime de l'esprit : le rayon veut se faire foyer en reniant son origine. L'orgueilleux croit posséder tous les attributs de Dieu. Il est intelligence, il est raison, il est patrie, il est amour. Mais de quelle façon ! Le moi, enflé et maladif, répand son venin sur des qualités, admirables quand elles ont une échappée vers l'infini. Il les dénature en s'isolant et s'échappant du grand courant spirituel. Qui observe les orgueilleux, leur trouve à tous les mêmes marques de souffrance. Tournés au mal, ils ont tous la même clairvoyance des défauts d'autrui, bien qu'ils soient aveugles aux leurs. La faiblesse universelle, reconnue, savourée, fait leurs délices. Le monceau des vices humains ne forme-t-il pas la motte sur laquelle ils s'asseyent en triomphateurs ? Se croyant centres, ils reçoivent toutes les images de laideur en concordance avec leur esprit ; ils les renferment en leur cœur pour quintessencier leurs impressions et s'enorgueillir en l'ivresse de la difformité. La mélancolie les ronge. Ils se disent seuls la lumière ; aussi ne peuvent-ils briller que dans la nuit circulaire. Où est la perspective heureuse qui réveille leurs espérances ? Ils sentent bien néanmoins que leur divinité est fragile, et c'est vainement qu'ils tentent d'étouffer l'accent de leur cœur, qui leur dit que leur propre éclat est faux, leur triomphe éphémère. Il y a divers orgueils : orgueil de naissance, orgueil d'argent, orgueil de raison. Le dernier est le pire, parce qu'il nie implicitement l'esprit éternel et qu'il trouve à chaque instant l'occasion de s'exercer. Le premier est le plus souvent un orgueil de cœur qui peut s'allier à des qualités généreuses ; quant au second, il est si obscur, qu'il ne mérite que la commisération. On peut opposer deux remèdes à l'orgueil : la religion et la philosophie. Les livres de piété ne manquent point, mais ils s'adressent aux cœurs pacifiques qui n'ont point encore senti les atteintes du vice, ou qui en sont déjà préservés par le refroidissement de la vie. Ceux qui sont encore troublés par les ardeurs de leurs sens sont peu sensibles au style pur et sobre des écrivains

religieux, car il y a chez eux une couche d'argile à percer avant d'arriver à leur âme. Leur esprit ne s'arrête qu'aux formes accusées du style. Il leur faut offrir des pensées voyantes qui, plaisant à leur imagination, puissent les convaincre matériellement. On les amène ainsi au spiritualisme, en déployant à leurs yeux le phénoménal spectacle de la nature sans cesse mouvementée par les flots des heures. S'ils ne s'humilient point devant l'Esprit, peut-être seront-ils effrayés par l'énormité et la puissance de l'univers, et daigneront-ils reconnaître leur infinie petitesse. Ils compareront alors ce point, qui est leur corps, avec l'immense désir qui l'anime, et, saisis de la disproportion, ils verront leur néant en présence de la grandeur du mystérieux univers. Qu'on mène l'orgueilleux sur la haute tour ! Qu'on lui montre, à ses pieds, ces petits grains de poudre sans voix perceptible, qui s'entre-croisent languissamment et qui sont ses frères de chair ! Ce grain tout seul, sur le tertre, c'est un poète illustre ; ces grains rassemblés, c'est une voiture de maître, attelée de quatre chevaux superbes ; ces deux grains rapprochés, ce sont des amants qui se jurent une fidélité éternelle ; cette poussière épaisse, c'est une armée, et ces points brillants que l'on y voit percer, c'est l'état-major du roi ! Quel que soit son orgueil, le spectateur aura bientôt reconnu sa fragilité, et il lèvera son regard vers l'incalculable profondeur du firmament.

Quelques misérables, rongés par l'ambition et la vanité, s'échappent du peuple, où ils sont nés, et appuyant le pied sur leurs anciens compagnons d'infortune, atteignent certaine élévation équivoque d'où ils se croient en droit de mépriser leur berceau. Ils considèrent la pauvreté comme une tache dont ils se sont lavés, et entourés de gens de leur espèce, ils se livrent aux hilarités, oublieux du malheur.

On croirait qu'il en dût être autrement, et que ceux qui ont vaincu la misère, ayant pu compter les souffrances qu'elle engendre, seraient plus humains envers ceux qui n'ont pu, comme eux, échapper à ses étreintes. L'expérience nous enseigne

le contraire. Elle nous montre le parvenu malmenant l'ouvrier dont il était naguère le compagnon. Nous n'en pouvons trouver l'origine que dans l'accroissement des instincts matériels et de l'égoïsme, au mépris du spiritualisme, qui enseigne la charité. Ceux dont le sentiment est inculte cherchent à se surpasser extérieurement et à obtenir certaine autorité qui les fasse respecter par la crainte qu'ils inspirent. Ils exaltent ainsi leur amour-propre en dédaignant l'humanité, et l'on pourrait dire que, plus ils s'enrichissent, plus ils deviennent redoutables aux pauvres. Comme ces hommes vivant indifférents en leur logis, qui se réjouissent en une nuit d'hiver de se sentir chaudement abrités pendant que la grêle ébranle les vitres de leur croisée, ils sont joyeux de se sentir au-dessus de la région malheureuse et d'en être sortis grâce à leur génie industriel. Ils oublient volontiers les ornières où ils se sont trainés, les souffrances dont ils ont été les spectateurs. Ils feignent même d'y avoir toujours été étrangers, comme si avoir travaillé était un déshonneur et avoir souffert un crime. La plupart, faussés en leur éducation, se sont imaginé que la richesse pouvait dispenser de la possession des seuls vrais trésors : ceux de l'âme. C'est un malheur que les hommes qui ont l'énergie, le courage patient et des bras pour le travail, n'aient point l'intelligence, et que les esprits cultivés soient le plus souvent privés de sentiments libéraux. L'humanité reste ainsi en hostilité avec elle-même, partagée entre les qualités du cœur et celles de l'esprit, les uns épuisant leurs forces en un travail aveugle, les autres utilisant leur esprit à se grandir par les souffrances des inhabiles.

LXXXIX

Les violents, auxquels manque ce sens délicat qui permet de saisir les nuances, accusent volontiers de jésuitisme — terme impropre — ceux qui, par sentiment de charité chrétienne, ne se

laissent pas entraîner avec eux à leur mouvement d'indignation contre le crime ou l'injustice. Ils montrent par là leur ignorance de l'âme humaine, si faible, si complexe, toujours mêlée de bien et de mal ! Ils ne savent point faire la part de la fatalité, en tenant compte des circonstances atténuantes. Ils souffriraient de devoir reconnaître que, s'ils éprouvent de la joie à châtier durement un coupable, il est des âmes, aussi sensibles que les leurs à l'injustice, qui tremblent de devoir punir avec sévérité, et sont plus occupées de l'amendement du coupable que de son châtiment. Ce qu'ils appellent, en leur langage cru : fausseté, hypocrisie, corruption, n'est le plus souvent que prudence, compassion et science du cœur humain.

XC

Ce n'est pas parce qu'on ferait des gestes altiers et qu'on enflerait la voix, qu'on aurait une âme noble ; ce n'est pas parce qu'on raisonnerait d'un air convaincu, qu'on serait sensé. On s'agite dans les vanités du monde externe, on éparpille ses forces par impuissance de pouvoir se circonscrire en son noyau. La volonté manque pour dompter la vie extérieure. On a bien sur l'épaule ce filet qu'on nomme épervier, mais il n'est pas garni de ce plomb qui, après l'avoir forcé de se déployer, le ramène sur lui-même pour qu'il enferme la proie.

XCI

La distinction dans les formes serait une qualité charmante si elle était toujours accompagnée d'indulgence. Le plus souvent elle nous isole, et, céleste qu'elle se trouve, croit se compromettre en se popularisant. Beaucoup s'imaginent que la perfection individuelle implique l'éloignement des créatures imparfaites et des objets difformes. La contemplation assidue d'un idéal esthétique avec lequel nous nous identifions n'est pas sans nous

enfler d'orgueil et nous porter au dédain : on est idéaliste, mais on manque de cette bonté puissante, douloureuse par son humilité. On n'ose s'aventurer aux contrées désolées, parmi des créatures ténébreuses, craignant d'y défaillir d'horreur et d'y temir la blancheur de ses ailes. Certes, il est admirable de concevoir la beauté, de lui vouer un culte, de toujours s'abreuver à sa source, de se complaire en des formes noblement rêvées en des heures d'amour. On montre par là une nature élevée, mais non véritablement humaine. Vivre humainement, c'est vivre idéalement et terrestrement. Si nous nous éprenons de l'élégance externe, pour épurer nos sentiments, nous devons aussi considérer la laideur avec l'espoir de découvrir sous le voile trompeur la beauté morale, ou quelques germes de vertus ignorées qui réclament la lumière. Comme l'orpailleur, il nous faut remuer avec patience les obscurs graviers pour y trouver des paillettes d'or.

XCII

*O quantum caliginis mentibus humanis
objicit magna felicitas!*

SÉNÈQUE.

Il est des cercles antichrétiens où s'enferment quelques privilégiés de la fortune, et qui n'existent que par la vanité et le mensonge. Que tous ces gens qui se réunissent pour se complimenter et se sourire des lèvres viennent un jour à se considérer froidement, ils se disperseront en rougissant de leur bassesse. Qu'est-il en effet de plus digne de pitié que ces hommes qui, appréciant la valeur de ces réunions banales, s'y complaisent néanmoins, cherchant leur bonheur dans un aveuglement volontaire? Perfidies et joyeusetés souvent s'allient, et nulle pente n'est plus glissante que celle qui mène du bonheur à l'insensibilité, de l'insensibilité à la fourberie. La civilisation extrême nous dénature lorsqu'elle aiguise les sens jusqu'à induire en mollesse et hypocrisie. Qu'on soit complimenteur, c'est une faiblesse

qui ne répugne pas toujours aux cœurs honnêtes qui veulent vivre en une expansion sympathique; mais qu'on recherche les puissants, qu'on les encense, pour pouvoir mieux s'écarter des faibles, c'est la marque d'un naturel pervers, qui se traduit par la forfanterie et des coquetteries cruelles. Il est rare qu'un sentiment inculte uni à un esprit raffiné ne produise l'outrecuidance, ne froisse les sentiments vrais, et ne donne à l'enflure l'apparence de la force. Quand la civilisation se raffine, les pièges se multiplient; le monde devient scène, la vie comédie, et les hommes s'alanguissent dans le scepticisme ou s'endurcissent dans l'orgueil. Geste rapide, voix claire, verbe tranchant, sont des signes communs aux gens qui, au lieu de juger les hommes individuellement, les classent de prime abord selon la hiérarchie établie. L'expérience qu'ils ont acquise n'est pas née de leurs propres observations; ils la tiennent d'autres esprits qui ont feuilleté pour eux le livre du passé. Ils ont des théories de savoir-vivre devant lesquelles tout instinct délicat devrait s'incliner. Le luxe où ils vivent contraste avec la pauvreté de leur âme, et dans toutes leurs œuvres il y a un aspect difforme qui ne peut tromper le penseur. L'amour des formes, tel qu'ils l'entendent, n'est autre que l'amour des manières, des comédies habiles. Il est sans nul rapport avec le sentiment de l'art; il aveugle même sur la véritable beauté; bien plus, il démoralise. Que fait-il, sinon humilier le cœur par le geste, sinon tourner l'attention vers les objets artificiels, sinon substituer à l'âme le vêtement? Il borne les horizons de la pensée, en faisant négliger l'étude du visage, seul point de l'être où l'âme transparait. Le regard, cet indiscret révélateur des joies et des souffrances, des amours et des haines, on l'oublie alors, devant la taille d'un brillant joyau. Qu'importent vos vertus aux vaniteux? Mépris pour vous, si vous êtes hors la mode! Incapables de découvrir la beauté et la noblesse par l'instinct artistique qui leur manque, ils s'appuient pour juger des hommes et des choses sur l'opinion de soi-disant experts, battant des mains dès qu'ils applaudissent, se grimant de rage dès qu'ils font la moue. Qui le croirait? leur

amour aussi demande la sanction d'autrui et désire pour piédestal l'opinion publique! Jeunes, beaux, pleins d'ardeur, ils vont choisir, semble-t-il, l'objet de leur passion, ils se laisseront fasciner par quelque profond regard; ils n'écouteront que la voix de leur cœur; ils seront eux-mêmes, enfin, de par leur jeunesse et par leur virilité? Qu'on se détrompe. Les beautés modestes, qui n'ont point cours, ils les dédaignent; mais ils se ruent au satin, au velours, aux décors, aux créatures légères dont l'inconstance a fait le renom. Enorgueillis de pouvoir circuler autour de ces faux astres, ils s'enivrent en un paradis vénal, et dépensent leurs forces en paroles empruntées, pour plaire à la poupée superbe dont ils sont les chevaliers servants. Esprits faibles, cœurs petits, vivant d'apparences, qui ne s'aperçoivent point que la nature porte contre eux témoignage, en faisant naître, dans les rangs obscurs du peuple, de fières beautés, des créatures nobles auxquelles il suffirait de quelques répétitions sur la scène du monde pour être transfigurées en altières duchesses. Ils jugent un être par des qualités qui ne lui sont point personnelles, avec ces ambitieux instincts qu'ils ont développés depuis leur enfance et par lesquels leurs vues sont sans cesse perverties. Adorateurs du succès, chercheurs de plaisirs faciles, ils tressaillent de tous leurs membres à l'idée de la mort. Ils s'éloignent des infortunés, des tristes, des misérables, comme s'ils craignaient de s'y souiller! De quel droit ces ombres sur notre chemin? disent-ils, glorieux et divins qu'ils se croient. Bien nés pour ne voir autour d'eux que des courtisans et des bouffons, ils meurent sans avoir aimé, sans avoir souffert, sans avoir compris. Qu'on ne croie point à leur reconnaissance! Il en est qui, à l'heure du danger, implorent le secours du passant, et qui, une fois hors péril, s'indignent de devoir serrer la main d'un sauveur plébéien; — beau secours donné, belle proie échappée à la mort! — La profondeur d'âme ne se rencontre point chez ceux qui n'ont point médité, et qui jamais n'ont suivi les élans qui les portaient à braver la souffrance. Beaucoup souffrir, c'est vivement sentir, c'est véritablement vivre. Les bons vivants n'ont point

vécu : ils ont passé. Il n'y a nulle pitié à attendre de ces têtes polies, et de ces toujours joyeux visages. Ces beaux insectes tourbillonnant aux bougies ignorent leur prochain comme ils s'ignorent eux-mêmes. Ils n'osent descendre en leur pensée pour s'y instruire de leur valeur en analysant leurs propres forces. Cet approfondissement intime dissiperait leurs illusions en les obligeant à dédaigner les feintes qui font le charme de leur vie. Ils ne peuvent considérer sans inquiétude l'homme pensif : il est comme un vivant reproche à leur indifférence et à leur vanité ; son esprit recueilli devient le réflecteur de leurs sentiments frivoles. S'il se hasarde à élever la voix dans ce retentissement de paroles vaines qu'on nomme discours mondains, il est accueilli par un silence glacial : un aérolithe tomberait du ciel que l'assemblée n'en serait pas plus surprise, car c'est une apparition étrange qu'une réflexion sincère parmi des gens trompeurs, parmi des cœurs vieilliss et des esprits routiniers, façonnés aux artifices. Ils feignent de ne pas comprendre ces vérités qui les blessent. Leur nature d'emprunt voudrait en imposer aux caractères qui ne se laissent point détourner de leurs vues par des ambitions puériles. Ils se fâchent contre les clairvoyants qui marchent hardiment hors de leur ornière et qui tâchent d'arracher le masque dont la société se couvre. Voyant avec effroi un regard attentif pénétrer leur âme au travers de ses formes gracieuses et câlines, ne pouvant jamais triompher franchement de la vérité importune, ils s'en détournent avec les airs du dédain, cherchant ailleurs les esprits affaiblis et malléables qui nagent en leurs eaux troubles. Que d'enjouement pour cacher une trahison ! que de coquetterie pour préparer une médisance ! quel étalage d'urbanité pour faire une dupe ! Droiture, élévation, morale, poésie, amour : mots irritants pour les esprits mondains. — Droiture : qualité digne d'un pédagogue ; élévation morale : vertu du rêveur ; poésie, amour : illusions de désœuvrés. L'expérience, voilà la grande force, jointe à la rouerie ! Avoir promené ses regards sur tous les ridicules humains, avoir rempli le vide de son cœur d'observations malignes, ne plus être qu'un réservoir

de vilénies plaisamment ornementées, voilà ce qui permet de répandre l'intérêt en ses discours ! S'estimer par-dessus les autres hommes, faire la révérence à la fortune, avoir la face hypocrite et des nerfs de saltimbanque, aiguïser sur ses lèvres un sourire railleur, ruminer sans cesse de frivoles propos, narguer un inférieur, prendre un air patelin devant un supérieur, persifler les petits et singer les grands, voilà ce qui hausse le mondain en l'estime des siens ! Voyez une réunion de ces joyeux vivants ; assistez à ce banquet où, en style de province, la fleur de la jeunesse est conviée, et tâchez de distinguer la gentilhommerie de la plèbe, l'écume de la lie. Le vêtement et les gestes seuls les séparent. Le fond est le même : scepticisme et ignorance, motivés d'une part, impardonnables de l'autre. Si, dans la classe privilégiée, où la charité et l'amour devraient croître avec vigueur, apparaissent de rares chevaliers bardés comme leurs ancêtres, sinon d'une cuirasse, du moins d'une fierté humaine, et qui pourraient inscrire sur leur bannière les vertus théologales, le reste n'est qu'une bande avide, un ramas d'esprits tors et de cœurs dépravés qui ne trônent que par la jeunesse, la richesse et la bombance. Effrayés du silence de leur âme, ils se cherchent, s'appellent, s'attourent pour le divertissement, traversent la verte forêt, armés de pied en cap, s'attablent, et là, leur cœur étant morne et leur esprit vide, ils se portent des santés et poussent des hourras. Mais leur gaieté a je ne sais quoi d'effrayant et d'homicide. Leurs joyusetés sont comme envenimées ; leurs compliments, obliques ; leurs paroles, pleines d'équivoques ; leurs regards, malicieux sans intelligence, hardis sans franchise, doucereux sans bonté ; gens échauffés plutôt qu'ardents, brusques plutôt que fiers, comédiens avant tout, et parfaits mimeurs. L'un raconte une histoire filandreuse ; son discours se traîne tortueusement, comme une vipère au travers des ronces. L'autre nasille, la bouche de travers, le regard narquois : il croit lancer des flèches et ne répand que de la bile. Un troisième a des glapissements de joie et flétrit les choses les plus sacrées d'expressions déshonorantes. Campé dans son heureuse étoile, il se joue du sentiment, se

servant volontiers de paroles qu'il ne souffrirait pas en la bouche de son laquais : il se croit trop haut placé pour pouvoir jamais faillir. Tel autre, décharné par l'anémie, et qui semble au public un preux émacié par les austérités, éclate en facéties burlesques, dès qu'il se trouve à huis clos, parmi les siens, larves en délire, à la poitrine sèche. Si pourtant l'un d'entre eux se montre simple, soyez sûr que sa simplicité n'est que dégoût de la vie, scepticisme : les bras fatigués tombent le long du corps. Les sots ! qui s'imaginent vivre et ne font que sauteler dans le néant, rire dans la nuit, hurler dans le silence de la mort ! Que la maladie les saisisse ou que le malheur les hante, les voilà les plus dolents des êtres, bas, serviles, lèche-pieds et montrant bien que tous leurs dehors libres, joyeux, hautains, n'étaient que la boursoufflure d'une lâcheté latente. Esprits simples qui vous laissez prendre à ces comédies de joie, et qui concourez au mal par votre aveuglement, nous vous plaignons pour cette illusion qui vous humilie. Et toi, jeune homme pensif, qui te fourvoies en ce vilain monde, et qui, par bonté, t'inclines devant de ridicules personnages que tu pourrais confondre d'une parole, nous voudrions réveiller ton courage en t'inspirant le mépris pour les superbes. Qu'est-ce donc qui t'en impose ? L'habit ? Affaire d'argent. La fortune ? Tel varlet rusé peut amonceler de l'or. Les manières ? Singeries bientôt apprises. L'éloquence ? Depuis des siècles, les mêmes paroles sont redites de la même voix et accompagnées des mêmes gestes. L'esprit ? Serait-ce de l'esprit que de parler pour ne rien dire, que de faire rire à la confusion des modestes, que d'enfler quelque aventure bien fade ? Cet esprit-là court les chemins et les comptoirs, et tel barbier n'en est pas dépourvu, qui ne manque jamais de plaisanter sur la lune et les étoiles ! Est-ce donc là ce qui t'en impose : la parure et la subtilité ? Ne serait-ce pas plutôt l'expérience qui se reflète en ces âmes blasées, leur méchanceté, leur perfidie, qui t'épouvantent et t'obligent à garder devant elles la réserve ? N'est-ce pas que tu devines que toutes ces banalités, qui semblent tomber des lèvres avec insouciance, ont leur noire profondeur, et que tu te sens

cheminer sur un sol peu sûr, qui s'effondre sous le poids de tes honnêtes sentiments? Tout fleurit au dehors, reluit, étincelle, charme l'indifférent; mais pour toi, qui cherches la beauté dans la sincérité, tu respires le parfum de mort qui s'exhale de ces réunions malsaines. Tu y vois le mensonge élevé en gloire, l'orgueil fêté, l'intrigue courtisée; sous la fleur, tu découvres l'âcre poison; sous la douce parole, le fer meurtrier. Mêlé à ces poupées cruelles, à ces pantins rigides ou hilarants, tu sens se paralyser tes plus nobles sentiments. Tous ces hommes de vitrine, picoreurs de vanités, qui allient la roideur du perroquet à la souplesse du serpent, t'inspirent l'aversion. Vainement tu cherches les figures dans ces étoffes, l'âme dans ces figures : tu ne trouves que draperie et masques tragiques. Rassure-toi, cependant; le mensonge est chose extérieure et passagère, et nul ne peut sur la véracité de ta pensée. Un jour naîtra le Juvénal qui humiliera les superbes et les fera danser sur la raquette de la satire aux regards des modestes méconnus. Il trouvera des amis qui l'aideront dans son œuvre de vérité vengeresse et qui livreront aux hommes d'intrigues un clair combat. Il dira aux humbles : « Demeurez en votre simplicité, mais instruisez-vous, veillez à vous! » — et aux superbes : « Connaissez-vous, transformez-vous. Tu n'es que cendre, espèce orgueilleuse. Hâte-toi de te courber, si tu ne veux que, de sa main équitable, Dieu t'abaisse! » — Peut-être, à cet appel, la dignité des premiers grandira-t-elle, et les seconds sentiront-ils se réveiller leur conscience endormie. S'ils persévèrent en leur voie inhumaine, le châtiment retombera sur leurs fronts; ils végèteront en leurs ténèbres morales; ils plongeront en leur âme trouble, comme l'insecte dans la vase, et s'y engloutiront. Leurs ennemis vivront à jamais. Ils ont pour eux l'immense univers et l'éternelle vérité.

XCIII

Qui ne le sait? il est des créatures mondaines, ignorantes de la réalité, et qui ne sont jamais sorties de la sphère des sentiments

aimables. Comblées de toutes les faveurs du sort, troublées par l'unique désir d'être aimées, et rendues timides par la crainte de tomber du cercle enchanté de leurs illusions, elles n'osent porter le regard vers ces couches inférieures de la société, où les sentiments expansifs sont sans cesse refoulés par un entourage hostile. Leur ignorance volontaire fait leur charme et leur grandeur. Heureuses et bienveillantes, elles laissent fuir leurs jours en une rêverie que ne pourraient interrompre les propos ambitieux; leur âme, à la fois sensible et fière, pourrait se mêler, sans que sa bonté en souffrit, à des esprits orgueilleux et vains qui tenteraient inutilement de porter atteinte à leur candeur en y trouvant un sujet de raillerie : elles y seraient insensibles et continueraient à se tenir au-dessus de ces vilenies, ayant de leur côté la paix, la joie, le triomphe intérieur. Qu'il serait ardent, leur cœur, s'il pouvait demeurer assez embrasé pour toujours noyer en sa brume chaleureuse les esprits froids qui voudraient le blesser ! Les années, hélas ! ennemies de nos joies, dissolvent insensiblement le vaporeux édifice des illusions humaines. Un jour ces âmes, d'abord inattentives à la vie profonde, se trouvent descendues, avec un regard clair, en cette réalité navrante sur laquelle elles espéraient rester aveugles. Puisse alors leur idéal ne pas s'éteindre, et, mieux dirigé, leur donner un second enivrement : celui de la bonté consciente.

XCIV

Lorsqu'on sort d'une réunion avec l'âme épanouie et une plus grande bienveillance pour les hommes, c'est un signe certain que le niveau moral y était élevé. Au contraire, si l'on en revient découragé, c'est qu'on s'est trouvé dans un milieu sceptique. C'est le propre de la société véritablement chrétienne de nous peupler l'âme de sentiments d'indulgence.

XCV

Les mal-appris voient toujours prétention où il n'y a que distinction.

XCVI

Certains, pour avoir remarqué la gaucherie du paysan, s'imaginent que prendre partout ses aises est signe d'éducation. Mais leur naturel étant vulgaire et leur esprit inculte, les libertés qu'ils s'octroient ne font que mieux éclater leur trivialité.

XCVII

Quand la mondanité s'accompagne d'une politesse extrême, d'une grâce native et d'un sentiment de bienveillance, elle a un grand charme, car elle est alors aussi naturelle à la créature mondaine que la douceur à la colombe. On n'est plus un vaniteux, on est un artiste, un amant, un dilettante. Attentif à plaire, à obliger, à ne point blesser, même les plus susceptibles, on parvient à un haut degré de perfection.

XCVIII

Les meilleures paroles tombent dans la boue. On parle trop. On n'est point écouté, ou bien l'on est la proie des plagiaires. Quant à enseigner, c'est folie : chacun a son opinion toute faite, et ne s'en déprendra pas, à moins qu'on n'use de flatterie pour lui faire lâcher prise. Si l'on ne veut qu'amuser l'auditoire, qu'on jase, mais d'une voix mélodieuse ! Tout au plus est-il permis de parler librement aux siens ; — j'entends à ceux livrés aux mêmes travaux que soi. Et encore, il y aura toujours là une oreille qui recueillera le fruit de vos méditations, pour en

faire son bien. Mettant de côté tout amour-propre, le mal ne serait pas grand si l'on répétait vos paroles telles qu'elles furent dites; mais tombées dans certains esprits, elles n'en peuvent sortir que défigurées.

XCIX

La plupart veulent s'affirmer par la contradiction. Vous leur faites remarquer la sérénité du ciel : — tel n'est pas leur avis. Vous n'avez pas vu ce petit nuage immobile sur l'horizon? Quelle courte vue! Ne prétendez donc pas leur imposer votre opinion! Eux aussi, ils existent véritablement; ils ont des yeux pour voir et un jugement pour apprécier!.. — Même amour-propre saugrenu dans les questions de sciences et de beaux-arts.

C

Nous nous irritons contre ceux qui nous obligent à réfléchir : ils apportent des obstacles à notre vie expansive, semble-t-il, et anéantissent nos illusions. Certes, ce n'est pas sans quelque fatigue qu'on ramène sa pensée sur elle-même. — Et, d'ailleurs, est-il bien possible que nous soyons dans l'erreur, et que le voisin nous en remontre? C'est de notre libre mouvement, sans observations d'autrui, que nous eussions, tôt ou tard, reconnu notre erreur!.. — Il y a donc plusieurs raisons pour lesquelles nous n'aimons point ceux qui nous font réfléchir. Nous ne faisons guère de retour sur nous-mêmes qu'après avoir été meurtris : il y a alors nécessité. On peut même dire que nous avons de l'aversion pour la réflexion : elle nous révèle trop clairement la vanité de nos opinions. Plutôt que de nous y livrer, nous préférons courir au-devant de tous les malheurs. Que dis-je! nous préférons parfois la mort! Au milieu des horreurs d'une guerre civile, demandez à ces concitoyens qui se battent avec acharnement les griefs qui ont armé leur bras.

Peut-être la plupart seront-ils embarrassés de vous répondre. Avant de se lancer dans la mêlée, ils eussent pu méditer pendant vingt-quatre heures; mais c'était plus court de prendre une arme et de verser le sang.

CI

Pourquoi les discoureurs ne parviennent pas à s'entendre? parce qu'ils discourent sur des extrémités, se tenant éloignés du cœur de l'arbre de la science. Juchés au bout des rameaux, ils n'aperçoivent point le tronc, d'où s'écartent leurs divers perchoirs. Chacun s'emporte sur son point, sourd aux raisons des interlocuteurs. Il y a confusion de langues. Écoutez-les! ils ne pénètrent presque jamais au fond de la question, et ne font pour la plupart que de l'escrime oratoire. Ils raisonneraient bien, et avec profit pour tous, s'ils s'écartaient moins de la pensée commune, si, donnant à leurs méditations une plus large base, ils se plaçaient pour voir circulairement.

CII

Une telle prolixité m'effraye! Cette science, qui fait m'apparaître toutes les doctrines professées par les plus illustres philosophes anciens et modernes, me déconcerte! Je n'y vois qu'amalgame sans fusion. J'y trouve de nobles exemples, d'ingénieux raisonnements qui, toutefois, ne me semblent que paroles volantes; car le pivot sur lequel tournent les discours de l'orateur, je le cherche vainement. Ne parlerait-il que pour me prouver que sa mémoire est excellente? J'aimerais mieux qu'il me parlât de la force de ses muscles pectoraux; cela m'apprendrait du moins quelque chose que les livres ne me disent point. Il ne suffit pas de beaucoup dévorer: on doit pouvoir digérer ce qu'on a absorbé; et pour cela, ce qu'il faut, c'est un cœur chaleureux et modeste, divinement embrasé par l'amour de la

vérité, un cœur qui oblige l'esprit à s'assimiler la vie, après qu'il l'a saisie dans sa complexité. S'il vient à manquer, l'homme n'est rien que l'inutile écho d'autrui.

CIII

Les penseurs endurent le supplice des sourds : ils voient la nature remuer à leurs yeux sans en comprendre les expressions multiples. Par intuition naturelle, ils sentent que les formes, mouvementées par la métamorphose, sont comme les phrases d'un discours éternel. Une curiosité ardente les ronge ; tout les sollicite à chercher, découvrir, connaître, et tout les arrête et les repousse en leurs efforts investigateurs. La chenille qui arpente, le bouton qui éclôt, la poussière qui tourbillonne, la fauvette balancée dans les frêles branches, le lion efflanqué s'allongeant sur sa proie, l'étoile, la neige, la mousse, le roc, l'eau courante... que de paroles incomprises ! Mais l'œil de chair ne fait que pressentir une vision d'outre-monde, et ne voit point. Voir n'est comprendre que pour l'état de perfection absolue. Or, l'homme qui regarde en méditant est frappé du sentiment de son imperfection et de son impuissance. Par delà son horizon spirituel, il croit entendre vaguement, dans le lointain, une musique harmonieuse. Il voudrait s'en approcher pour en distinguer les mélodies. C'est alors qu'une voix intérieure l'arrête par ces mots : *Non procedes amplius !* Il se demande s'il est déchu ou s'il n'est pas encore arrivé. — Déchu plutôt, tombé d'un astre où était cet éden dont il a gardé un souvenir inconscient. De là, ses mélancolies, son regret du passé et ses appréhensions de l'avenir. L'éducation dogmatique n'est pas la cause de son inquiétude superstitieuse. Le barbare au milieu de la forêt agitée par la tempête, ou en présence des flots en tumulte, songe instinctivement au grand problème. — Comment me trouvé-je en un tel gouffre d'effroi ? — telle est sa pensée intime ; telle est la voix de la nature. La créature sent que son âme a des ailes

mutilées et qu'elle est la victime d'une faute originelle. Elle cherche la consolation en se rabattant au fond d'elle-même, avec humilité, et non en se disant que ce corps tourmenté gravit fatalement l'échelle de la création. La culture scientifique moderne voudrait le lui enseigner; mais son instinct y répugne. Prisonnière pour un temps dans la vallée expiatoire, elle sent son corps trop chétif devant l'univers, et sa personnalité spirituelle trop vivace devant l'infini passif, pour qu'elle ne souffre pas d'une telle opposition. Elle se voit née craintive et orgueilleuse selon qu'elle s'affaiblit ou se fortifie; elle pressent qu'il en doit être ainsi tant qu'elle n'aura pas dépouillé sa vêtue mortelle.

CIV

Quanto simplicius, quanto est humanius, illud!

MARTIAL.

Il est des êtres ennuyeux et tristes qui produisent des livres énormes, ennuyeux et tristes comme eux. Incompréhensibles aux autres et à eux-mêmes, ils dégorgent sur le papier la matière des livres qu'ils ont dévorés pendant cinquante années d'étude; ils la rendent en une substance tant triturée, qu'elle en est informe et insipide. Patients dans leur curiosité, ils divisent, subdivisent, établissant des catégories et traçant dans l'invisible de petits compartiments. Leur esprit trotte-menu croit avoir trouvé le centre de l'être, d'où leur système doit rayonner. Les voilà allant et venant avec leur génie pointu et leur science étouffée, montant, descendant le fil du raisonnement, et nous étalant leur savoir en réflexions entre-croisées. Quel trame! Ce serait donc là tout le mécanisme des âmes, — de la vôtre, de la mienne, de toutes les âmes vivantes? C'est ainsi que nous sentons, que nous voulons, que nous pensons? — Assurément!

La belle trouvaille, renouvelée des Grecs, est imprimée et se lit par delà les frontières. C'est une merveilleuse dentelle, digne

des aranéides, bien tendue, où les raisonnements sont habilement filochés; mais on ne s'y hasarderait pas volontiers, ne sachant où elle s'appuie ni quelles en sont les attaches. Ces philosophies abstraites n'ont jamais rendu un homme meilleur; stériles pour l'humanité, elles dévorent les cœurs en subtilisant les esprits, et accusent chez leurs auteurs un sang pâle et une circulation dans la gêne. Heureux les peintres, heureux les poètes, qui, rêvant à leurs pençers de gracieux contours, s'inclinent avec tendresse vers les créatures, en imprégnant de leurs aspirations les objets qu'ils contemplent! Trop enchantés pour déchirer leurs rêves par une froide analyse, épris de l'idéal et de la beauté voilée, ils se laissent flotter aux régions du cœur. Heureuses les natures qui veulent éterniser leur amour et qui prolongent les charmes de la jeunesse à travers toute leur vie! — Et infortunés, ces esprits qui tentent de briller par-dessus les affections! Ils édifient une œuvre sèche, qui sera poussière demain : œuvre énorme parfois, mais morte, et là gisante sans racines, comme le tronc d'un chêne renversé sur les arbrisseaux de la forêt.

CV

Voyant de haut toutes choses, et remarquant combien les hommes sont en général ambitieux et fourbes, l'esprit sage que l'expérience a dépouillé de tout amour ardent s'éloigne dédaigneusement de la tourbe vénale. Il se refuse à prendre parti en ces luttes où les combattants sont pour la plupart mus par l'intérêt particulier, s'appuyant sur le peuple dès qu'il peut leur être utile, et lui faisant faux bond dès qu'ils ont obtenu, avec son aide, l'objet de leur convoitise. A l'exemple de Démocrite, il sourit du pitoyable jeu que les mortels jouent sous ses yeux; il y trouve même un certain plaisir. Le naturaliste, armé du microscope, ne prend pas plus grand intérêt à contempler les rotifères qui évoluent dans une goutte d'eau. Mais cette philosophie d'abstention est-elle parfaitement

humaine? Ne faut-il pas qu'au front du philosophe, s'allume certain phosphore qui le fasse sortir de l'observation pure? Ne faut-il pas qu'il soit, lui aussi, actif et créateur? qu'il parcoure bravement, mêlée à la foule ignorante, l'obscur vallon de misères, s'enthousiasmant et s'indignant tour à tour aux actions de ses frères mortels? Se contentera-t-il de contempler leurs cruels travers? En pleurera-t-il, en demeurant néanmoins paisible aux cimes de sa pensée? N'aura-t-il pas son illusion généreuse : l'espoir de porter remède aux souffrances qu'il a pu comprendre? Dès lors, il ne pourra accuser tels écrivains moralistes de manquer de philosophie, parce que, enflammés par le sentiment de la justice, ils se seraient laissé emporter par leur indignation.

CVI

Ce qui caractérise le monde moderne, c'est l'indifférence affectée, née de l'ambition. Elle est devenue de bon ton : il ne faut s'étonner de rien, puisqu'on connaît tout. Le petit bourgeois huppé marche carrément sur les parquets du prince. Il se garde de dire que l'ameublement est splendide : il a grand'peur qu'on puisse croire qu'il n'est pas habitué à la vue d'un tel luxe. — De même, à l'égard des sentiments. Un tel a tué son meilleur ami. — « Ah! cela est mal de sa part! » Votre vieil oncle est tombé du haut de sa tour. — « Vous plaisantez! lui, si prudent! » — On se croit fort, et l'on n'est que pauvre comédien. Parfois on s'exalte, bavant à tout propos : on a produit son effet, bon ou mauvais. Quant à l'enthousiasme — *ἐν θεῷ ἄσθμα* — cette flamme divine nourrie par la conscience, il faut l'aller chercher en d'autres siècles.

CVII

Que de gens osent professer leur mépris pour la philosophie. Hors des faits, ils ne veulent rien voir. Ils accusent les penseurs

de tisser des fils d'ombre. Rendez-vous utiles à la société, disent-ils. Voilà, au devant de votre porte, un chemin vicinal qui n'est pas réparé. Songez que vous êtes en un siècle de progrès, et sachez tuer en vous tout esprit byzantin! — On pourrait répondre : Pavage pour pavage, à celui qui se fait dans la fange, avec des cailloux, nous préférons celui qui se fait au front de l'humanité, avec des idées! — Mais je pense bien qu'ils sont logiques en leur moquerie, car, au fond, ils ne croient même pas qu'ils ont une âme.

CVIII

Le moi est haïssable. Sur cette parole, la plupart de dire qu'il faut se taire sur soi. Gloire aux grands hommes inconnus! L'obscur bourgeois en est charmé. Donc, plus de souvenirs personnels, plus de mémoires! O honte! il serait permis à l'écrivain de raconter les moindres événements de sa vie, et d'y intéresser les générations présentes et à venir! Ces grands moi pourraient se dresser impunément au jour de la célébrité, en face des petites individualités qui n'ont que durée de feux follets! Ils s'affirmeraient hautement, pendant que ces derniers, — la puissante majorité, — devraient mourir tout entiers pour n'avoir pas su mener une plume sur le papier? — Le brave homme ignore qu'au fond du moi du poète palpite le cœur même de l'humanité, et que c'est en exprimant vivement ce moi qu'il chante les élévations et les défaillances humaines. L'auteur des *Contemplations*, dont la personnalité est d'être universel, s'écrie en livrant au lecteur les souvenirs de sa vie : « Est-ce donc la vie d'un homme? Oui, et la vie des autres hommes aussi. Nul de nous n'a l'honneur d'avoir une vie qui soit à lui. Ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne, vous vivez ce que je vis; la destinée est une. Prenez donc ce miroir et regardez-vous-y. On se plaint quelquefois des écrivains qui disent moi. Parlez-nous de nous, leur crie-t-on. Hélas! quand je vous parle de moi,

je vous parle de vous ! Comment ne le sentez-vous pas ? Ah ! insensé, qui croit que je ne suis pas toi ! »

CIX

— C'est un esprit *dans les nuages* ! — Ceci est dit de ce ton dont on dirait : — Voilà un homme disparu ! il n'est plus à craindre, il ne peut nous nuire : moquons-nous-en ! — Il est donc vrai que, pour certains hommes, les nuages se forment à deux pieds de la terre ! Si l'on ne veut point ramper à leur façon, si l'on ose se tenir debout, voilà qu'aussitôt on leur apparaît la tête dans les nuages ! Leur faible vue ne monte même pas aux genoux du poète, dont le front s'évanouit à leurs regards, comme dans une vapeur lointaine : le pauvre homme est dans les nuages ! — Comment pourrait-on entendre ses paroles ! Comment pourrait-on les approuver, sans se faire injure à soi-même ! Ils osent parler, ces esprits nuageux, de l'âme immortelle, de l'amour infini, de la nature, à laquelle l'homme doit s'inspirer ; de la fraternité universelle, des constants sacrifices qu'elle commande, et ils poussent l'ignorance jusqu'à ne pas admirer le génie de ces gens qui parcourent, sans s'y égarer, le labyrinthe des ruses commerciales ! O toi, qui préféreras mourir pauvre plutôt que d'aduler les puissants et de trafiquer aux dépens d'autrui, sache que tu as vécu dans les nuages ! Et vous, ombres illustres, qui vous appeliez Dante Allighieri, Pétrarque, Torquato Tasso, Camoëns, apprenez que vous étiez des esprits troubles, incapables de réussir en la moindre entreprise industrielle !

Le grand avantage de ceux qui vivent *dans les nuages* sur ceux qui vivent *terre à terre*, c'est qu'ils distinguent clairement les faits et les gestes de ces derniers ; c'est qu'ils apprécient parfaitement ces êtres à courte vue qui trottaient sans cesse par les chemins battus ; c'est qu'ils trouvent en leurs ruses un sujet de perpétuel divertissement ; tandis que ceux-ci ne peuvent apercevoir les juges qui les considèrent de haut ; car *ces nuages*, qu'ils voient

dans la pensée d'autrui, c'est dans leur propre esprit qu'ils gisent, — et il en est tout offusqué.

CX

Pax!

Laissez filer le ver à soie. Ne courez pas autour du nid. Ne touchez pas à l'œuf de la couveuse. Ne criez pas quand l'oiseau se pose sur la branche. Ne rompez pas le fil qui tient la chrysalide au rebord du mur. Ne marchez pas sur la glace alors qu'elle est fragile. Ne piétinez pas la jeune pousse. Ne sifflez pas quand les grues émigrantes cherchent une contrée hospitalière. Ne gravez pas votre nom dans la tendre écorce de l'arbre alors que la sève printanière se porte à sa cime. Ne sautez pas sur la barque qui a son fardeau. Laissez la neige couvrir la mousse qui doit reverdir. Ne mettez pas le flambeau sous des yeux fatigués par les veilles. Ne troublez pas, par vos paroles, la rêverie du poète. Vivez en paix, avec le respect du travail d'autrui, et recueilli en votre œuvre !

CXI

Un homme toujours juché sur sa justice et sur son honorabilité est le plus souvent impitoyable. Il voit le fait, sans se soucier des circonstances. L'enfant ne trouverait pas d'excuses à ses yeux. En famille, il est despote; dans le monde, impoli. Si tel homme a menti, c'est un coquin ! Si tel autre a volé, qu'on le pend ! Peut-être son cœur serait-il le défenseur de l'accusé, car tous nous avons un cœur; — mais son esprit est au-dessus, qui fait l'office du ministère public. Enivré de sa justice et de son honorabilité, il oublie les devoirs de l'humanité, tire orgueil du châtiment, et s'en rapporte en tout aux articles du code, son seul catéchisme moral. Bien frapper un coupable, voilà son rôle; mais dès qu'il s'agit de soutenir le faible, de pardonner une faute légère ou de

récompenser le dévouement, le Dieu n'est plus là. Doué de qualités froides, purement négatives, il n'obéit qu'à la crainte. S'il est dévot, c'est qu'il craint les flammes éternelles; s'il vit en paix avec ses voisins, c'est qu'ils pourraient lui nuire; s'il refuse de prendre un fruit sauvage à la haie de son frère, c'est qu'il craint de tomber de son trône de justice, et s'il salue si bassement ce vilain charretier, c'est qu'il redoute l'opinion publique. Ces humeurs sont le propre de gens qui ont passé leur vie en province, dans une famille supérieure à l'entourage, et dont l'esprit n'a pas été affiné par l'expérience du monde; les nuances de sentiment leur échappent, et ils ne voient partout que couleurs tranchées. Ils sont de marbre précieux, si l'on veut, mais ce marbre est resté pierre brute, et il écorche les âmes de ses aspérités.

CXII

Il est ridicule de voir certaines gens s'ingénier à comprendre, par leur esprit, des choses de pur sentiment. Les voici en présence d'un paysage peint. Ils le trouvent admirable, et ils ont raison. Mais dès qu'ils veulent étayer leur opinion, ils tombent dans des raisonnements absurdes, et on leur retire ce qu'on leur avait d'abord accordé de goût et de jugement. D'autres vont plus loin, et prennent une marche inverse. Ils ne se permettraient pas, pour juger d'une œuvre d'art, de commencer par la synthèse; il leur faut, de prime abord, analyser, mesurer des lignes, peser des couleurs : — « Oh! la longue touffe d'herbe! Oh! la singulière branche de frêne! et comme il a le bec pointu, le chardonneret qui s'y pose! » Le paysage est-il sombre ou riant, ils ne pourraient le dire. Ces esprits froids et analytiques ne se laissent jamais séduire par la seule harmonie. Ils sont sans cesse préoccupés des moindres détails, ce qui leur donne un caractère malveillant. S'ils écoutent une symphonie de Beethoven, ils ne pourront l'admirer pour avoir remarqué qu'il s'y est produit une fausse note. Qu'on leur ouvre un poème de Goëthe, ils nieront sa

beauté, s'ils y découvrent une épithète hasardée. Un orgue d'Allemagne joue sous leur croisée : — « Que signifie, disent-ils, ce grincement du cylindre? » — Voici un carillon posé sur leur table. Au milieu du plus bel air, ils s'en approchent curieusement, et disent : « Pourriez-vous m'expliquer le système de cet engrenage? » — O cruels anatomistes de l'art, vous ouvriez, le scalpel à la main, le cœur de la femme qui vous aime, pour y découvrir le secret de son amour!

CXIII

Écoutez-vous les uns les autres. — C'est dans la conversation surtout que se révèle l'égoïsme. Les bavards croient captiver tout leur auditoire, — et véritablement, ils le tiennent captif, le garrottant des liens de leur phraséologie. Les uns s'imaginent intéresser, les autres émouvoir; chez tous règne la même outrecuidance. Un parleur perpétuel pour dix écouteurs rangés en victimes autour de lui, ceci est violent! Plaignons cependant cet homme qui s'empare de l'attention de ceux dont il sera bientôt maudit!

CXIV

On se montre bien peu observateur en accusant d'égoïsme les écrivains et les artistes! Leur expansion prouve la générosité de leur âme. Ils se refusent à jouir seuls de leurs impressions; ils veulent faire partager à la foule leurs sentiments et leurs pensées. En prenant le public pour confident de leur vie intime, ils prouvent combien ils estiment l'humanité. Qui pourrait croire qu'un esprit sérieux soit assez vain pour sacrifier à l'étude les belles années de sa vie, dans le seul espoir d'être un jour appelé *artiste* ou *homme de lettres*? Le véritable égoïste, c'est toi, lecteur indifférent, qui profites des durs travaux d'autrui, et, le plus souvent, ne jettes qu'un regard distrait sur ces œuvres qui ont coûté à leurs auteurs tant d'inquiétudes et de veilles.

CXV

De divers esprits.

Plus un esprit est vif, aiguisé, brillant, moins d'ordinaire il a d'ampleur. La largeur d'esprit nous donne une sorte de prudence dans nos jugements; c'est une modération provenant de la clairvoyance de notre âme, une bienveillance universelle pour toutes les manifestations, soit de la nature, soit de l'humanité. On pourrait dire aussi que la largeur d'esprit est produite par le développement normal d'un esprit sincère, raisonnable et aimant, qui a beaucoup observé. La défiance de soi est un des caractères de cet esprit large qui participe du sentiment et qui s'élève facilement aux idées générales. Il se rencontre surtout chez les philosophes et chez les poètes, parce que les uns et les autres vivent en présence de l'humanité ondoyante, parce qu'ils étudient attentivement la nature, conversant avec ses formes, ses couleurs lointaines, avec le ciel tour à tour profond et nuageux, où l'esprit ne peut se fixer avec étroitesse. La largeur d'esprit est plus que la simple raison : c'est la raison échauffée, dilatée par le cœur. L'esprit systématique est une des antithèses de l'esprit large, qui ne fait qu'aimer, chercher, espérer. Les spécialistes, qui n'étudient qu'un aspect de la vérité, ne brillent en leur science qu'au détriment de la largeur de leur esprit. Voulant toujours approfondir sur un même point, ils diminuent le champ de leur intelligence par la trop grande tension qu'ils lui donnent; il en est comme d'une bande d'étoffe qui se rétrécit à mesure qu'on l'allonge.

Les poètes sont les esprits larges par excellence, et tous les génies noblement embrasés. Pascal ne se montrait pas esprit large lorsqu'il écrivait : « Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses, dont on n'admire pas les originaux ! » Le grand Pascal exprimant un mépris pour un ordre de sentiments s'éloigne, en ce point,

des esprits larges. S'il est admirable, c'est par l'étonnante profondeur de son génie. Il raisonne de son seul point de vue; or, il en faut plusieurs pour voir d'ensemble la vérité humaine. Il est des esprits larges que pénètre une rêverie troublante. Ils deviennent alors esprits vagues. Il ne faut pas confondre l'esprit vague avec l'esprit abstrait. Le premier se perd en s'élargissant; le second, en s'approfondissant: c'est un puits; plus nous nous y enfonçons, moins nous sommes sensibles aux variations de lumière qui se montrent à la margelle. L'esprit abstrait s'allie volontiers aux caractères fiers et droits: c'est se sentir bon que de se complaire à la racine de ses pensées. Cet esprit, vivant de sa propre substance, est essentiellement analytique; à la longue pourtant, cette substance finit par s'épuiser à être tant triturée, et le penseur éprouve le besoin de se retremper au monde externe; mais il s'en trouve alors si éloigné qu'il préfère demeurer en son for intérieur... Et l'abstrait reste plongé en son abstraction, s'y rengorgeant vertueusement. La distraction est son état habituel; la constance, sa plus belle qualité. L'abstraction est comme l'alliance étrange de la couleur et du chiffre, de la chaleur et de la ligne, l'union de qualités sans rapports entre elles. C'est le retrait du cœur au front, une fougue de vie qui se refoule en la pensée pour se manifester en une fierté pleine d'ivresse intérieure.

Il est une abstraction, fruit de la passion. Heurté par la réalité, on s'enfonce dans la profondeur de son être, et là, loin des inconstances et des déceptions, comme armé par la lutte, on se blottit en son amour sévère, que l'on fait rayonner en sentences brèves.

L'esprit de généralisation révèle une hauteur d'âme, un point de vue supérieur d'où l'esprit embrasse, d'un regard circulaire, les phénomènes qui l'environnent, en les rapportant à leurs lois. Les généralisations naissent le plus souvent sur la ruine des passions, à ce temps de la vie où les instincts, émoussés par l'expérience, nous inclinent à la modération. Moins hautain que le génie abstrait, moins désenchanté, l'esprit généralisateur

considère avec bienveillance les formes extérieures de la vie et cherche à les réunir en une grave harmonie. Petit est le nombre des esprits qui généralisent, parce que, harcelés par les impressions du moment, mêlés aux événements qui nous entraînent, nous ne pouvons les contempler avec calme. Nous vivons au jour le jour, particularisant volontiers et nous jetant aux émotions présentes. Rappeler le passé, évoquer l'avenir, comparer les phénomènes divers, les rapporter à des lois, nous semble oiseux et triste. Notre action dans la vie semble se paralyser par les aperçus philosophiques, et il y a dans la généralisation comme un agrandissement sévère qui répugne à nos sentiments frivoles.

CXVI

La subtilité de l'esprit naît de la sécheresse du cœur. Elle détruit l'œuvre de l'amour, qui est de simplifier. Elle se joue de la majestueuse bienveillance des grandes âmes. Privé d'appui moral, l'esprit subtil est sans perspective sur l'avenir. Il raille la hauteur d'âme, et, acrobate qu'il est, il trône, de par son agilité, aux applaudissements d'un public ébloui. Ce ne sont pas les esprits prompts, lucides, qui sont exceptionnels : ce sont les esprits larges, profonds. On n'aurait pas une excellente vue parce que, de près, on verrait clairement ; on ne serait pas un génie parce qu'on prononcerait de judicieuses paroles sur une question de mur mitoyen ! Cependant, le monde se défie des esprits larges. Il les croit faibles, parce qu'ils ne sont ni audacieux, ni rapides, ni précis : — comme s'il était possible de voir les choses lointaines, parées du même éclat que celles qui sont à nos pieds ! comme si le voile d'ombre ne s'épaississait pas à mesure que nos horizons s'étendent ! comme si une pierre n'était pas plus vite enjambée qu'une colline ! comme si les regards portés à travers l'espace ne se troublaient pas à la distance ! Sans doute, l'horloger, qui voit distinctement chaque

rouage d'une montre, pourra railler l'astronome, qui ne saisit pas dans ses moindres détails le mécanisme du vaste univers! L'astronome hésite, cherche, tâtonne dans l'immensité, tandis que lui, l'horloger, est infailible! Il n'affirme rien que de bien clair. Non seulement il sait de combien de minutes telle montre avance ou retarde, mais il dira toutes les raisons de son mouvement. Qu'est le plus grand astronome près de cet horloger qui peut parler du temps sans se tromper d'une seconde?

CXVII

Quoi de plus rare que l'union de l'élévation du sentiment à la subtilité de l'esprit? Cette élévation est une cause d'insuccès dans les affaires publiques, par le mépris qu'elle inspire pour l'intrigue. Dans les pays libres de fraîche date, c'est une illusion que le peuple se forge à plaisir, de croire que l'instruction et l'esprit placent les hommes au même niveau, et de ne pas estimer l'éducation morale. La plupart des choses se saisissent autant par le sentiment que par l'esprit. On pourrait même dire que la raison, privée de cœur, ne nous donne qu'une demi-intelligence. Le sentiment a besoin d'être rendu clairvoyant, et ce n'est pas l'œuvre des livres, mais des habitudes qu'on a contractées dès l'enfance. Il est parfois utile d'émettre de telles réflexions devant ces esprits collégiens qui se rengorgent en leur savoir, et dont l'œil rusé essaye de railler les sentiments délicats qu'ils ne peuvent saisir.

CXVIII

Amour, père des arts.

S'il nous était donné de connaître l'enfance de tant d'artistes et de poètes, que les siècles ont célébrés, nous y trouverions presque toujours quelque orage intérieur, une passion inassouvie,

une souffrance intime qui, en exaltant leur sensibilité, a grandi leur désir de s'immortaliser. Le génie des arts ne peut guère se développer que chez des âmes éprouvées très jeunes par l'amour et longtemps tenues en éveil par le malheur. Il fallait que le talent se joignît à l'inspiration et que l'esprit s'aiguîsât par une ferme volonté.

La vie facile a ses fondrières et ses lacs dormants, où les individualités, quelque puissantes qu'elles soient, s'engloutissent. Combien n'en périt-il pas, de ces esprits d'élite, qui eussent produit des chefs-d'œuvre s'ils ne s'étaient laissé glisser sur la pente des plaisirs, au lieu de réaliser leurs jours, par la réflexion, en sentiments durables ! Rien ne s'édifie sans un labeur opiniâtre, et toute couronne spirituelle est le fruit d'une victoire remportée, tantôt par la passion sur l'habitude, tantôt par la raison sur les appétits. Si la philosophie a des luttes à soutenir avant de trouver sa voie dans cette forêt emmêlée où germent à leur caprice les sentiments et les pensées contradictoires, le poète a aussi les siennes, et s'épuise en un travail d'autant plus ingrat qu'il est moins explicite. Les divines élégances et les gracieuses créations qu'il nous offre, se sont le plus souvent formulées après de longs désespoirs : les larmes ont arrosé ces plantes virginales qui n'expriment qu'abandon et douceur. C'est que le poète sent vivement en lui le double entraînement du monde matériel et du monde spirituel, et qu'il ne peut réaliser ses aspirations que par la fusion intime de la nature et de l'idéal. Il est miroir, et alors, vivant passif, il réfléchit avec fidélité les formes extérieures. Il est foyer, et alors il rayonne sur ces mêmes formes en les pénétrant de sa lumière. Ame double, qui mêle la contemplation féminine à l'action virile, il doit unir à la passivité du sentiment la force de la volonté.

Que vient-il faire sur cette terre, où toutes choses se dispersent comme des pailles au souffle d'un ouragan qui semble déchainé de par delà les mondes ? — Ouvrier de l'Éternel, il vient combattre la métamorphose et perpétuer la durée des formes changeantes en les animant du rayon d'amour que le ciel

lui a transmis. Il idéalise les images qu'il s'assimile; il vivifie de sa propre vie l'objet qu'il pétrit de son talent, et il fait entrevoir l'infini en des formes précises. Nous séduisant par l'éloquence de ses œuvres et nous révélant des sphères que nous ne pouvions pressentir, il exerce envers nous un véritable apostolat; il nous apporte, par un doux enseignement, une philosophie de sentiment que nous acquérons sans ennui et que nous pénétrons d'un seul regard. Nous lui sommes redevables des sentiments délicats qui circulent en nos âmes, évoqués par des images heureuses. En luttant et souffrant pour la gloire d'une idole, le poète travaille pour nous; il nous expulse de nos fronts et nous oblige à descendre aux chaudes régions du cœur. Sa mission est doublement utile : elle met à la fois une digue aux flots du scepticisme et elle arrête l'essor des visionnaires, en mêlant l'esprit à la nature.

Mais longue et difficile à suivre est l'avenue qui mène de l'amour de l'idéal à sa réalisation en une œuvre artistique ! Après les troubles de l'amour viennent les douleurs de l'enfantement. Il faut qu'elle paraisse au jour, qu'elle vive sur la terre, cette forme charmante que l'âme a longtemps couvée en elle ! Il faut que les soins que l'artiste prodiguait à son idéal s'adressent un jour au marbre, à la toile, au papier, objets insensibles ! Que d'inquiétudes pour ne pas les affaiblir en les reproduisant, toutes ces extases, tous ces soupirs qui furent l'enivrement d'un printemps disparu ! Ces aromes qui s'élèvent de la forêt en une soirée de juin, ces folles brises qui murmurent dans les halliers, ces ombres qui jouent sur les chemins verts, sont plus faciles à exprimer que ces lucurs fugitives qui illuminent le cœur du poète. L'inspiration est prompte, la main lente, les émotions s'entre-chassent, et souvent le travail doit s'achever sur un sentiment qui se meurt.

Parfois, découragé de ne pouvoir traduire fidèlement ce qu'il éprouve et de se voir empêché par une matière rebelle à ses efforts, il s'éloigne de son œuvre, pour bientôt y revenir, en suppliant le souffle divin qui l'inspire de lui venir en aide. Ce

poète que nous voyons glorieux aujourd'hui, ne cueillit point froidement les lauriers qui le couvrent. Il n'a pu triompher aux regards des hommes que par le violent désir de perpétuer la flamme de son amour.

Voyons nous-mêmes chez l'enfant s'opérer le grand miracle. Ses yeux rencontrent un jour une forme qui l'enchanter. Pendant une nuit de fièvre, il se sent possédé par une pensée d'une profondeur inexprimable, et dès lors, le temps, avec sa marche sans merci et ses rapides transformations, l'épouvante. Il veut ancrer sur cette terre l'éblouissante tendresse qu'il sent fleurir en son cœur. Il veut graver un nom sur l'écorce d'un arbre : — ah ! si jamais son confident tombait sous la cognée ! Il prend un crayon et tente de reproduire la belle forme qui le séduit : — mais il se hâte de l'effacer, le savant professeur pouvant en rire. Il va à son clavecin, pour le faire soupirer et tressaillir : — mille voix s'en échappent et s'évanouissent au vent des bois. Quel courage déploie l'enfant inspiré ! Quelle lutte il soutient pour s'élucider et sortir du chaos de sa voluptueuse gestation ! Il veut créer un chef-d'œuvre, il veut être immortel, non par ambition, mais par amour. N'est-il pas le sanctuaire de cette image qu'il veut immortaliser ? Puisse son amour palpiter pendant une éternité et se répercuter dans tous les cœurs aimants ! Agité d'un plaisir mêlé de désespoir, il se détourne des plaisirs et des jeux de ses compagnons pour prolonger ses rêves jusque bien avant dans la nuit. Cher lexique, qu'il feuilletait en ses soirées si pleines d'ardeur, il te revoit avec ta reliure de carton vert qu'il tourmentait sans relâche, emporté par l'impatience d'exprimer ce qui tourbillonnait en lui ! Et toi aussi, pauvre lampe, qui l'éclairais en ces veilles solitaires, il te revoit, avec ta rouge lumière, tremblante sur les blanches feuilles de papier qu'il déchirait sous ses fiévreuses ratures ! De toutes ces pages, auxquelles il sacrifia tant d'heures, que fait-il pourtant ? Il les livre aux flammes. Elles lui semblent aussi puériles que sa passion est grave ; il doit reconnaître son impuissance à traduire son amour, il doit laisser battre vainement ce cœur haletant

après le durable et d'où s'échappe une parcelle d'âme avec chacun de ses soupirs. Déjà son enfance n'est plus; l'adolescence est venue accroître le fardeau de ses songes. C'est pour lui l'infini et l'immensité. La nature ne lui semble qu'un coin de son esprit; il la transfigure à son plaisir, sentant palpiter en son cœur les émotions les plus diverses. Il est lumineux, et il est trouble; il est plein de paroles, et il est morne; il est plus grand que tous, et en dessous de tous. A la fois timide et ardent, il veut planer sur le monde, et il se sent des fers aux pieds.

Qui croirait que, de ces jours de désordre, doit mûrir quelque fruit? Qui croirait que l'enfant inhabile, pleurant sur son impuissance, pourra un jour élever un monument à la gloire de son amour? C'est en se submergeant dans sa douleur qu'il se fécondait. Ah! épines et fleurs ont germé sur cette âme labourée par l'inquiétude et inondée de larmes, — épines et fleurs! — amères paroles et douces pensées; — les premières, semées par l'expérience de la vie; les secondes, par le souvenir des jours d'innocence. Mais après les années de labeurs et de troubles, viennent les heures de repos et de gloire intérieure. Voici l'œuvre du poète réalisée; voici son amour sauvé de la nuit, son passé ressuscité, son avenir enfanté! l'artiste triomphe enfin de voir le fruit de sa passion recevoir l'approbation des hommes. Qu'importe le monument élevé par son génie! Qu'il soit tableau, statue, symphonie, poème, il défie les efforts du temps. Il vit et vivra, parce que là brûle un feu qu'alluma une étincelle divine, et que là vibre une âme en consonance avec l'éternelle vérité et qui se perpétuera en résonnant en d'autres âmes.

Le poète a désormais accompli sa destinée. Il peut disparaître. Son amour, il ne l'emporte point : il le lègue à l'humanité pour qu'elle s'en glorifie.

CXIX

Que de larmes il faut contenir pour produire une image sévère en un franc relief! Ce n'est pas au sortir du maillot qu'on

apprend à condenser sa pensée. Le cœur doit se dévorer, creuser sa caverne, où les événements, filtrant goutte à goutte, élèvent leurs dures stalagmites. La méditation, fruit de la passion profonde, donne au style la sobriété et rend les paroles durables. Les cœurs joyeux éparpillent leurs forces, les disséminent dans les plaines basses; ils sont semblables à ces folles fleurs croissant à de tièdes inondations sur un limon fertile, et qui sont balayées à la première rafale. Ils portent en eux-mêmes un germe de mort : leur bonheur facile. S'ils n'avaient point donné carrière à leurs plaisirs frivoles, ils se fussent perpétués par le recueillement. De la sincérité de leur passion serait née la tristesse réagissante, mère de la condensation. Honnêteté, amour, réflexion, douleur, tels sont les éléments qui composent le marbre tumulaire sur lequel se gravent les noms des penseurs illustres. La réalité paraissant décolorée à ces âmes altérées d'infini, elles se réfugient en elles-mêmes, et se perpétuent en s'approfondissant. Tristesse, de devoir ainsi s'enfouir en soi pour prolonger sa vie! Tristesse, de sacrifier ses printemps si courts et les tendresses qui en font le charme, à un avenir incertain! Tristesse, de laisser se pétrifier ces gouttes de rosée que l'on voudrait voir s'évaporer dans les rayons solaires! Tristesse, de sacrifier ses plus chers désirs aux froids principes, à ce noir granit dont la dureté fait le mérite! Mais consolation, de ne pas sentir toute sa vie s'écouler avec ses jours! Consolation, de ressusciter les images de joie ou de douleur évanouies, et gloire, de reproduire enfin, en une forme impérissable, cet idéal auquel on consacra sa vie!

CXX

La nature, merveilleux Protée, nous explique le Verbe dans la multiplicité de ses formes; elle nous offre des images en rapport avec les divers états de notre âme. Tout paysage a son type en nous : il est symbole. Il semble parfois que chacun des âges de notre vie peut se formuler en un paysage qui en reflète

l'esprit. Si le vieillard, aujourd'hui assis au pied de la blanche muraille, à l'extrémité du chemin bordé de buis, évoque le souvenir de son enfance, il reverra la place du village, avec ses grands tilleuls, les moineaux dans les haies, la chapelle dans la verdure, et toutes les images naïves de la vie. S'il se reporte aux jours de son adolescence, il se sentira transporté en un vallon perdu, bordé d'ombreuses forêts. Sous les saules centenaires, il regardera couler une rivière aimée où la génisse alanguie descend au travers des roseaux, pendant que le chant des glaneuses se mêle aux tintements d'une cloche lointaine. S'il songe aux années de sa virilité, il se retrouvera chevauchant par les contrées désertes et les cités, passant tour à tour de l'âpre solitude aux foules bruyantes. Les doux décors d'avril auront disparu : ils glisseront pour d'autres, loin de ses regards; les chênes auront remplacé les églantiers, et les hautes roches lui auront fait oublier le gravier où, avec de joyeux enfants, il cherchait des coquillages. Ainsi demeurent en nous, par la communion de l'âme et de la nature, les formes qui ont été en concordance avec les divers âges de notre vie.

C'est surtout chez les peuples germaniques que la compréhension du monde naturel est vive; non seulement la pénétration de la nature par les investigations scientifiques, mais sa divination par les instincts. La physique, la chimie, la géologie, l'astronomie, découvrent par de patientes recherches. Leurs découvertes lentement s'accumulent et se succèdent en dehors des individualités. Mais il est un autre moyen de connaître et de dissenter *de natura rerum* ; il dérive du cœur, de la puissance de l'instinct spirituel. Quinze siècles après Lucrèce, sont apparus les penseurs allemands, qui, chose merveilleuse, ont pu approfondir en s'élevant. L'Orient indien, inconnu aux Latins, qui ne s'inspiraient que des Grecs, nous a envahis insensiblement, en éveillant chez quelques écrivains le rêve métaphysique. Ils entendent vibrer les lois de la nature; ils interprètent, par une réflexion intelligente, les divines trouvailles du cœur. Un échange perpétuel d'effluves s'accomplit entre les deux mondes, visible et

invisible, donnant aux écrits des poètes allemands un accent humanitaire et prophétique, c'est-à-dire philosophique; car la philosophie ne s'emprisonne pas en un système : elle n'est profonde et vraie que si elle a son origine dans le double amour de l'idéal et de la nature.

Certes, il ne faut pas se plonger dans la nature, au point d'y délayer son âme; il ne faut pas non plus s'en écarter, sous prétexte d'idéalisme. Il faut la transfigurer par son embrasement. Qu'advient-il de l'homme qui veut s'abstraire de la nature? Il demeure isolé au milieu du grand courant vital. Au mépris de l'humanité, il cherche une perfection trompeuse. S'il est philosophe, le voilà systématique; s'il est religieux, le voilà sectaire et fanatique. Le spectacle de la nature, sans cesse germinante et périssante, jamais immobile, mais variée, plantureuse, pleine de ressources, abaisse les orgueils solitaires et amollit les cœurs inpitoyables.

CXXI

Nous trouvons du charme en l'automne brumeux, parce qu'il nous oblige à vivre de la vie intérieure, et aussi parce que ses phénomènes sont en harmonie avec nos âmes inquiètes. Les charmes de l'été semblent muets à ceux qui, n'étant pas tout entiers à l'heure présente, veulent jouir de la perspective des jours à venir.

L'automne est éloquent : placé aux confins des derniers beaux jours de l'année, il nous fait pressentir le temps où le bonheur terrestre aura pris fin pour nous, éveillant ainsi en nos âmes le mélancolique sentiment de la fugacité des choses. Qu'il serait insensible celui que ne pourrait émouvoir la féerie que la nature nous offre au moment où elle va s'ensevelir dans la longue léthargie de l'hiver! Quel roman que cette terre qui, tantôt florissante et animée de créatures joyeuses, est presque subitement touchée comme d'un souffle de mort, et insensiblement se dépeuple, fouettée par les averse et les ouragans! L'intime

majesté du spectacle voile sa désolation. On s'enfonce dans la forêt tout embaumée du vivifiant arôme des plantes dans leur maturité; on suit le chemin vert bordé d'ornières submergées, et bigarré par la multitude des feuilles mortes ou mourantes, les unes déjà brunies et reployées, les autres dorées et brillantes de leur dernier éclat. Les aubépines, les ronces et les églantiers à demi dépouillés laissent voir les gazons déserts et chenus où les plantes survivantes aux beaux jours montrent leur pâleur. A travers les taillis éclaircis, on aperçoit, en une sombre perspective, les rameaux noirâtres des vieux arbres qui se tordent au-dessus de la triste assemblée des arbustes et des pierres moussues, immobiles compagnes de la broussaille frissonnante. Lorsque la journée est sereine, une mélancolie pénétrante nous saisit. On se sent mourir avec cette nature expirante qui ramène nos pensées à l'éternel, en mettant nos espoirs hors de la terre changeante. Mais quand on se promène en la forêt, alors qu'elle est remuée en ses profondeurs par le souffle puissant des vents d'équinoxe, combien plus forte est l'impression sur nos âmes! On croit entendre le bruit menaçant des grandes eaux; c'est la même rumeur, continue, violente, tumultueuse. Sous les lourdes nuées emportées d'un vol superbe vers l'horizon, la rafale vagabonde arrache des lamentations aux cimes épaisses des arbres séculaires, et des soupirs aux tendres arbrisseaux.

C'est le temps où la volonté occulte qui régit l'espace et veille au fatal retour des saisons, amène les tragiques et hivernales aventures. La nature, accomplissant son drame aérien, se dépouille de la parure qui l'embellissait aux jours de l'été, et nous offre le tableau d'une lutte gigantesque, dont l'expression est poignante, contemplée dans la mystérieuse pantomime d'une forêt bouleversée par l'ouragan. Comme cette pensée, que toute la vie universelle n'est encore qu'esclavage, s'empare alors vivement de nous! Nous nous sentons livrés à l'océan des choses changeantes, emportés dans le vaste naufrage, et faisant des efforts pour affirmer notre liberté en dépit de la fatalité des saisons qui nous transfigurent. Nous voudrions échapper à ce

monde de métamorphoses auquel notre chair nous lie, et nous élever aux régions silencieuses de l'immuable.... De là, songe, méditation, espoir lointain, poésie, enchantement des jours d'octobre.

CXXII

Esthétique.

Il faut que l'art pénètre la philosophie, comme il faut que la philosophie serve d'appui au sentiment artistique. Un philosophe qui ne serait pas artiste, manquerait d'un des éléments nécessaires à l'exposition de la vérité; un artiste qui ne serait pas philosophe serait impuissant à formuler la beauté sérieuse et profonde. Par l'amour du beau, on s'élève aux plus hautes conceptions de la pensée; par la compréhension de la vie présente, on parvient à exprimer vivement son idéal. Beauté et Vérité, qualités fondamentales que les génies seuls savent allier dans leurs chefs-d'œuvre.

CXXIII

C'est seulement dans les études qui nous charment que nous pouvons devenir habiles. Le travail auquel nous nous livrons dans la seule vue d'obtenir un succès ne produit jamais des fruits d'une grande saveur.

La mémoire ne retient qu'en les décolorant les objets qui sont sans attrait pour notre âme. Les seuls grands savants sont ceux qui ont véritablement aimé leur science, ceux qui l'ont humanisée en y transfusant pour ainsi dire le sang de leurs veines. C'est dans les arts surtout que l'individualité doit exprimer son triomphe. On doit y montrer clairement son ascension vers l'idéal. La pente naturelle, l'inspiration d'abord, puis les procédés et le travail d'une volonté patiente. Tant d'hommes, dont la gloire a traversé les siècles, ne le doivent qu'à la puissance de leur cœur et à l'expression sincère de leur vitalité!

CXXIV

De la passion et de l'action naît l'art. On reproduit la nature après qu'elle s'est amoureusement réverbérée en l'âme. Le sujet doit se laisser pénétrer par l'objet, pour se l'assimiler en le spiritualisant. Il faut posséder la double puissance de la subjectivité et de l'objectivité. Sommes-nous à la pensée pure, nous dédaignons l'observation, pour n'envisager qu'un aspect des choses : celui qui répond aux sentiments que nous avons le plus volontiers caressés aux belles années de la vie. Nous nous contentons de frôler la réalité, et nous éloignons ainsi notre œuvre de l'humanité à mesure que nous l'idéalisons davantage. Sommes-nous tout entier à l'objet, nous négligeons le côté intime, spirituel, métaphysique, des objets que nous voulons exprimer. Nous produisons des œuvres robustes, d'un franc relief; mais l'infini de la vie y fait défaut. C'est par l'action réciproque de l'âme sur la nature et de celle-ci sur l'esprit, que se manifeste le grand art. L'idéal particulier ne s'humanise que par la profonde connaissance de la réalité, et celle-ci ne se formule noblement qu'après avoir été colorée à cette flamme sacrée que tout grand artiste porte en soi. Aimer, observer, souffrir, concevoir : enchaînement naturel qui doit mener l'artiste à la réalisation de son génie en une œuvre durable.

CXXV

La facilité d'exécution dans l'art est souvent un empêchement à demeurer sincère. Le cerveau étant saturé de science et dévoré d'activité, la parole et la main vont plus vite qu'elles ne le devraient. La mémoire et les nerfs accomplissent machinalement leur œuvre, sans attendre que le calme se rétablisse en cet océan spirituel que chaque homme porte en soi. On croit avoir abordé au sol ferme de la vérité, alors qu'on chasse encore sur ces ancrés. On a couru des bordées, par besoin de mouvement,

plutôt que par désir d'atteindre au vrai. On manquait de cette boussole, infailible conseillère : la conscience. Ce n'est point en marchant toujours que l'on fournit une belle carrière et qu'on laisse des empreintes durables; c'est en marchant avec fermeté, prudence, et en mettant en pratique le *ἔνθε σταντόν* des anciens. Il faut que l'inspiration ait ses timidités. Un cœur embrasé, uni à un esprit délicat, est l'unique source des pensées profondes; mais pour que ce cœur s'exprime explicitement en des œuvres d'art, il faut qu'il soit fouillé avec talent par un esprit aventureux. Le plus souvent, hélas! il y perd ses confiances, sa naïveté, son génie prime-sautier! De là, une sorte de contradiction, qui ne permet guère aux plus nobles âmes de se montrer dans leur nudité aux regards des penseurs, et qui donne la renommée aux esprits habiles qui ont su le mieux parer le fond banal de leurs œuvres par des procédés esthétiques et des ornements d'emprunt.

CXXVI

Par amour de la beauté éternelle, nous veillons à notre style, à notre diction. Peines souvent perdues! Certain public, dont le défaut premier est la suffisance, prend notre effort pour marque d'infériorité, et nous considère de haut. De là, en grande partie, le mépris qu'il professe pour les poètes. — Ils se font beaux et harmonieux pour plaire! Cela sent les tréteaux. Fi donc! croient-ils que l'homme puisse respecter les objets dont il s'amuse?

Cependant, il est une poésie tonnante : celle des prophètes. Elle inspire le respect par la terreur. Aussi ce mot de *prophète* ne fait-il point sourire les petits esprits, comme celui de *poètes*. La vérité est qu'il y a, du côté des premiers, grand entraînement et conviction profonde, puisqu'ils osent rouler, aux regards de la multitude, leurs imaginations, comme le torrent, gonflé par l'orage, roule pêle-mêle à la mer, pierres et arbrisseaux arrachés à la montagne. Mais au fond, dire prophète, c'est dire génie intuitif, c'est dire poète.

CXXVII

Le caractère absolu de certains philosophes de génie leur donne une physionomie accentuée, individuelle; mais ces penseurs, en voulant trop dépouiller l'esprit de ses inclinations humaines, pour nous en montrer la contexture, tombent dans la sécheresse et voilent l'une des faces de notre nature : celle qui regarde les affections. Ce sont des esprits qui se balancent sans cesse entre le néant et l'éternité, ne tenant pas compte des faiblesses de notre nature fragile, qu'ils placent comme en dehors de l'éternité. L'infini serait tout, et le fini, pur néant!.. Leurs spéculations superbes peuvent nous mener au dégoût de la vie, aussi bien qu'à de sublimes sacrifices. On leur préfère les écrits dont le charme réside dans la simplicité et la bonté, comme on préfère une pauvre tente sous le ciel bleu au plus merveilleux des souterrains.

CXXVIII

Si l'artiste est amant de la distinction, de la grâce, de la beauté, il ne trouve pas seulement du charme dans les formes élégantes, mais partout où il découvre la naïveté de la nature libre. La seule vue d'une bohémienne alanguie par la misère suffit à entraîner sa pensée vers l'infini. L'aspect d'un pauvre enfant à demi nu, assis sur la berge du chemin désert, l'arrête et lui ouvre la région des songes. La jeunesse, le malheur, la liberté, la mélancolie inconsciente, le silence dans la douleur, la pauvreté timide qui donne au vêtement le naïf contour, quel attrait pour un cœur d'artiste! Cette compréhension de la beauté naturelle est propre aux esprits qui, après avoir dédaigné les vérités nues pour les beautés parées, et avoir recherché les élégances de la forme, découvrent enfin dans la simplicité le charme magique, et s'y reposent avec confiance en humanisant leur idéal. L'arbre épris d'azur, qui s'élevait

du fond des herbes, et dont les premiers jets avaient hâte de gagner les nues, s'est arrêté dans sa croissance altière. Couronné d'un feuillage ombreux, il abaisse ses rameaux vers les humbles plantes que naguère il semblait fuir.

CXXIX

Le peintre doit voir les objets réels, plus grands, plus beaux, plus vivants qu'ils ne sont, pour pouvoir les reproduire dans leur simple réalité; car il faut tenir compte de notre bassesse native, et de la difficulté de la reproduction, qui nous porte à vulgariser et à rendre notre copie toujours inférieure au modèle. Lorsque, dans une œuvre d'art, nous admirons le réalisme du peintre, nous n'imaginons pas l'inspiration et l'embrasement d'âme qu'il lui a fallu pour rendre si poignante une expression de la vie naturelle. Cette pensée peut s'appliquer également à la littérature et aux sciences abstraites. En philosophie, c'est une faute particulière aux matérialistes que d'observer les choses de trop près, et trop froidement. Il faut produire une perspective aux regards de l'esprit, pour qu'il apprécie sainement l'infinie réalité. C'est de loin, de haut, et chaleureusement, qu'il doit contempler les fugitifs phénomènes de la vie présente, en les noyant dans cette ombre transparente qui s'exhale de toute âme aimante et adoucit l'âpre contour des faits.

CXXX

Dans l'art, c'est le sentiment de la vérité, c'est-à-dire de la vie, qu'il faut manifester, pour produire des œuvres originales. Mais cette vie, le recueillement, aussi bien que le mouvement extérieur, peut l'exprimer, car elle est tantôt intime, idéale, et tantôt matérielle; dans le premier cas, elle n'est que voilée par la tranquillité de la forme. Il ne faut pas qu'une œuvre sente

l'oppression d'une école, soit classique, soit réaliste. Les réalistes, eux aussi, ont leur manière conventionnelle. La chose importante pour l'artiste est de chercher en soi ses propres aptitudes, et, dès qu'il les a découvertes, de s'y livrer avec grande indépendance.

CXXXI

Le critique intelligent sait distinguer dans les œuvres d'art les génies originaux; l'inexpert ne voit partout que plagats et reproductions : il confond dans un même mépris toutes les œuvres épiques, y trouvant de la monotonie. Où il y a simplement harmonie, il voit uniformité. Cette monotonie, il pourrait bien la trouver à la mer, remarquant que ce sont toujours les mêmes flots, toujours les mêmes nuées, et toujours les mêmes astres, émergeant des flots, pour s'y replonger, après avoir décrit leur cercle. Qui n'est pas versé dans l'art, peut confondre la Vénus de Cléomène avec telle Vénus moderne. Cependant, un monde les sépare; — et ce monde, c'est une nuance.

CXXXII

Inspiration et création.

Les créations littéraires et artistiques exigent des procédés, mais l'inspiration doit avoir plus d'autorité. Après les poésies paraissent les prosodies; après les œuvres d'art, l'esthétique. Nos instincts doivent jouer leur rôle avec liberté aux heures de l'enfancement, pour que notre âme s'épanouisse comme la prairie aux jours du printemps. L'élaboration intime qui précède la production doit s'accomplir à notre insu, nous offrant dans ses phénomènes le spectacle de la nature. Contemplez le ciel aux derniers jours de février, alors que les lourdes nuées tournoyantes sont dispersées par la lutte des vents contraires; soyez le spectateur attentif du silencieux tumulte des vapeurs

pourchassées à l'aventure sous la voûte basse du ciel; assistez à ces rapides désagréations de formes qui font, par-dessus nos têtes, la plus étrange des féeries : vous n'aurez encore devant les yeux qu'une pâle image de ce qui s'accomplit en l'âme du poète ou de l'artiste, aux heures où le génie la féconde et prépare ses enfantements. Ce qui semble aveugle est mù par la clairvoyance infinie. Ces formes qui se heurtent, s'enchevêtrent; ces tons, qui vus en détail semblent jurer, contemplés dans leur ensemble, manifestent l'harmonie. Tout concourt à l'unité. Ces longues chaînes de nuées disjointes et disparates, qui se suivent à l'horizon comme des troupeaux fatigués rentrant aux étables, ne formeront bientôt plus qu'une masse harmonieuse noyée dans une lumière tempérée. Lutte et division à la première vue, mais harmonie suprême pour qui voit dans leur ensemble la variété des mouvants phénomènes. Voilà comment procède la nature, par une élaboration constante, multiforme, d'apparence trouble, harmonisant simultanément tous ses coins. Voyez l'œuf, le graduel développement du germe dont nulle partie ne se parachève isolément. De l'épanchement et de la confusion sort la forme précise. Les créations s'opèrent universellement et solidairement, chaque atome obéissant à la vie générale. Ce ne sont donc point les détails qui font naître l'ensemble, mais bien l'ensemble qui produit les détails, comme la pensée éternelle, activité centrale, est génératrice des faits. Des étincelles rassemblées ne peuvent reformer le foyer qui les éparpille. Ces vérités aperçues, tournons-nous vers le poète et l'artiste créateurs. Dans la fougue de l'inspiration, ils produisent leurs chefs-d'œuvre, comme d'instinct, éclairés et échauffés par un feu intérieur. De même que l'esprit divin, leur âme est partout à la fois. Émus au sentiment général des choses, ils travaillent d'une main audacieuse, sûrs d'eux-mêmes; car un ardent et vaste amour les possède. Sans nulle préoccupation des détails, ils les font paraître néanmoins, aussi naturellement que les troncs d'arbre produisent les branches, et les rameaux le feuillage. Le bouillonnement intime, né de la lutte de toutes les

sensations éprouvées et de tous les sentiments perçus, se traduit par des formes admirablement équilibrées. C'est que les génies sont à la fois dans la vie éternelle et dans la vie quintessenciée. Leurs idées, obéissant à l'impulsion providentielle qui dirige les astres, se meuvent d'un mouvement intelligent qui ne peut produire qu'harmonie. Remplis d'humilité doivent être des hommes aussi généreusement doués à leur naissance, et auxquels Dieu destine la double immortalité. Que sont-ils, sinon les porte-voix de la vérité infinie?

CXXXIII

Les peintres qui prônent à tout propos le réalisme, et qui, pour appuyer leurs discours, nous montrent un coin de paysage banal reproduit avec une vérité saisissante, nous prouvent qu'ils sont experts en leur métier, mais qu'ils ne se croient point, par cela seul, des génies de premier ordre! Certes, on peut mettre certaine poésie en tout objet que l'on reproduit; cependant une forêt nous semblera toujours plus belle qu'un champ de betteraves. On objecte qu'il doit suffire de se montrer vrai: encore faut-il bien choisir ses modèles. Tout portefaix n'est pas digne de représenter Hercule. L'élévation de l'âme n'est pas un obstacle à la justesse du coup d'œil. C'est d'ailleurs affaire de nature: on cherche ses modèles selon son âme.

CXXXIV

En général, les artistes qui, par manque de persévérance, ont gâché leur vie, sont les plus difficiles lorsqu'ils ont à porter un jugement sur des œuvres d'art. S'ils sont mécontents des autres, c'est qu'ils sentent qu'eux-mêmes ils eussent pu faire mieux s'ils n'avaient été enivrés d'amour-propre. L'artiste de génie est naturellement bienveillant; il s'arrête à contre-cœur aux imperfections des inhabiles, laissant au critique les affligeantes

analyses. C'est en se tournant vers la beauté qu'il veut s'élever, et non par l'abaissement de ses rivaux.

CXXXV

Il faut pouvoir estimer dans l'homme le bel animal : les bas-reliefs du Parthénon ont droit à notre admiration ; mais il ne faut pas être tout entier au côté extérieur de la vie. A travers les formes les plus contrariées, il faut savoir aimer l'âme. Les peintres mystiques du moyen âge ont exprimé la beauté intérieure. On doit leur passer bien des incorrections de dessin. Leurs naïvetés sont chérissables.

CXXXVI

C'est un tort de dire qu'il suffit de produire des effets, et qu'une ébauche vaut un tableau parachevé. En général l'ébauche ouvre le champ à la rêverie, tandis qu'une peinture minutieusement terminée restreint les horizons de la pensée. Le propre des génies est de parachever leurs œuvres en y laissant subsister le caractère fécondant de l'ébauche. Ils ne sont point mesquins, car, bien que précisant les détails, ils savent, par sentiment d'harmonie, les noyer habilement dans l'ensemble. Nous admirons la beauté de la prairie, sans en compter les marguerites ; cependant, elles s'y trouvent, avec chacun de leurs pétales. On doit donc éviter les extrêmes, dans l'art comme en toutes choses. Le temps présent a trop d'impatience. Il s'ensuit qu'en peinture on se contente parfois de faire preuve de tempérament artistique ; on ne travaille plus consciencieusement ; on empâte à l'étourdie. C'est une réaction peut-être volontaire contre les froideurs académiques, la nature reprenant ses droits. Le malheur, c'est qu'on se contente souvent de l'inspiration matérielle, au mépris de celle qui naît de la contemplation de l'idée pure, — car il est une inspiration indépendante de la nature

externe, d'une noblesse supérieure à tous les modèles; témoin les œuvres de Claude Lorrain et du Poussin.

CXXXVII

Le sentiment du sublime dans l'art exclut les expressions de joie aussi bien que celles du chagrin. Il ne peut produire que la sérénité ou la mélancolie.

CXXXVIII

Un grand idéalisme a pour compagne assidue la mélancolie : l'âme céleste s'afflige de se sentir rivée à ce monde fangeux.

CXXXIX

Pour bien écrire, il faut penser noblement. Quand un livre vous élève l'âme, soyez sûr, écrivait la Bruyère, qu'il est fait de main d'ouvrier.

CXL

Beaucoup trouvent tels écrivains surannés, et répètent qu'en littérature, il faut être *de son époque*. Ils croient faire preuve d'indépendance, tandis qu'ils ne font que se mettre à la remorque de certains auteurs dont la postérité ne ratifiera peut-être pas la vogue. C'est une erreur de croire que le temps où l'on vit soit le plus digne d'être copié, et que ce soit toujours un honneur d'être enfant de son siècle. Il faut plutôt viser à créer une œuvre simple et grande, qui puisse plaire en tous les temps aux esprits élevés. Dans toutes les civilisations, il y a des génies corrompus. Au lieu de les applaudir, il faut tâcher de les empêcher de faire époque, car ils montreront, aux regards de l'avenir, tout un

peuple sous un jour faux. Leur gloire singulière trompera la postérité : elle s'imaginera que leur génie exceptionnel résume l'esprit du siècle où ils vécurent.

Si l'on n'aspire qu'à produire un calque de la société présente, on peut, jusqu'à certain point, se passer de l'étude de l'antiquité; mais on ne doit point jeter la pierre à ceux qui, en suivant leur inclination naturelle, se tournent vers les Grecs et vers les Romains. L'âme humaine ne change point. Ce qui fut grand et sublime le sera toujours. C'est donc un principe singulier de dire qu'il faut être de son siècle, qu'il y a des modes littéraires, des courants d'idée auxquels l'écrivain doit se soumettre. Le beau serait variable; il n'y aurait plus d'esthétique! Les œuvres d'Homère, d'Ossian, de Pétrarque, de Chateaubriand, ne seront jamais surannées, pas plus que les statues de Phidias et de Praxitèle. Ce que nous admirons chez les anciens, c'est autant l'élévation de leurs pensées que la sobriété de leur style.

CXLI

Que d'esprits vulgaires qui passent pour avoir des âmes d'artistes, par les airs d'importance qu'ils se donnent! Ils ont le verbe haut dans les questions d'esthétique les plus complexes. On les écoute, parce qu'ils font du bruit. — A les entendre, Platon serait un idéologue, saint Jérôme un énergumène, l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, un phraseur! — O pygmées!

CXLII

Il faut une âme élevée pour apprécier les beautés les plus exquises de l'art littéraire, ces beautés voilées qui révèlent une force latente, et que la pudeur de l'écrivain empêche de montrer toutes nues.

CXLIII

S'il est deux mouvements opposés, c'est celui de contraction et celui de dilatation. Cependant, dans la création artistique, il faut qu'ils s'unissent, et que l'instant où nous condensons soit aussi où nous nous épanouissons. Le haut lyrisme contient la réflexion profonde. Rien n'y flotte et tout y rayonne. La quintessence de vie git là, flamboyante. Le foyer rassemblé en lui-même est petit; mais la chaleur et la lumière occupent une sphère immense.

CXLIV

L'art littéraire doit participer de la piété, avoir le respect du beau, du juste, du vrai. Qui veut se passer du sentiment religieux ne produit qu'un art de second ordre.

CXLV

Après la lecture de quelques pages d'une œuvre de poésie ou de philosophie, on a déjà reconnu si l'auteur est inspiré par la lumière intérieure, ou s'il n'est qu'une mémoire parlante, un porte-science. De même, un simple coup d'œil sur l'esquisse d'un peintre révèle s'il est génie individuel ou esprit plagiaire. Mais l'instinct spirituel, le *mens divini*, il faut en être doué soi-même pour pouvoir le reconnaître dans autrui.

CXLVI

Les sculpteurs grecs semblent avoir atteint la perfection dans leur art. La sagesse et la mesure président à leurs conceptions; ils produisent l'unité dans la variété, nous montrant sculpturalement l'âme humaine, en ce qu'elle a de puissant et de

paisible. La pluralité des dieux de l'Olympe ne les porte point à exprimer ce cruel dualisme des religions orientales, qui éclate dans l'art chrétien. Les artistes d'Athènes ne tentaient pas de mettre deux mondes aux prises. Leurs statues ne vivent pas seulement du front : l'âme est comme répandue par tous les membres. De là une harmonie pleine de sérénité. Quel idéalisme en leur réalisme ! Qu'ils sont loin des artifices de la mode, dont l'art moderne est la victime ! Cela tenait à plusieurs causes : à la clémence du ciel de l'Attique, à la facilité de la vie, à la beauté de la race, qui permettait d'avoir de beaux modèles, aux mœurs nées des institutions sociales, au caractère sacré accordé aux productions artistiques. Les dieux et les déesses ne demeurent point cachés au fond des temples : ils ornent le jardin de l'Académie ; ils dressent leurs beaux contours sur l'Agora, aux regards de la foule, et ils inspirent ainsi les sentiments de la vie journalière. Aux fêtes de Minerve, aux Panathénées, les jeunes filles et les jeunes garçons se disputent le prix de la beauté, et les vainqueurs, couronnés d'olivier, sont menés en procession triomphale jusqu'à l'Acropole, aux applaudissements du peuple enthousiasmé. Un tel enseignement est tout-puissant, et chacun rêve à la gloire d'enfanter un jour par son génie une noble forme. L'art est toujours sérieux, quand il se lie aux institutions ; toujours serein, quand il s'inspire de l'amour de la beauté.

O toi qui aspires à t'élever à la vérité pure sur les ailes de l'amour, tourne-toi vers les formes naturelles que la noblesse de ton âme doit transfigurer ! Tourne-toi aussi vers les chefs-d'œuvre des sculpteurs grecs ! Quelques heures de contemplation devant les créations de leur génie t'en apprendront plus, sur la vie universelle, que la lecture de ces livres de philosophie, laborieusement écrits, loin de la lumière du jour (1)

(1) Voir : *Jours de solitude. Musées de Florence.*

CXLVII

Les peintres consciencieux, — ceux qui ne veulent se produire qu'après de longues années de recueillement, — comment pourrions-nous assez les plaindre? Ne fussent-ils pas des génies de premier ordre, du moins devrions-nous admirer leur génie et leur persévérance. Que d'heures tristes passées entre les hautes cloisons de l'atelier! que d'ardeurs dépensées dans l'ombre, en la seule présence d'objets inanimés, pendant que cheminait avec indifférence, au carrefour voisin, la foule insouciant appelée un jour à les juger! S'ils n'étaient point aussi amoureux de la perfection, ils atteindraient promptement à certaine renommée. Chose triste à penser, des artistes sans génie recueilleront peut-être les lauriers qui leur étaient dus! Ces derniers, par l'étude des procédés artistiques, arrivent rapidement à une habileté merveilleuse; par quelques regards intelligents jetés sur les œuvres d'autrui, ils parviennent à les plagier. C'est toujours la vieille histoire d'Améric et de Colomb.

CXLVIII

L'attrait que nous éprouvons pour les belles formes n'a pas sa seule origine dans les instincts de notre nature; il faut remonter plus haut : au type de perfection, éternel, immuable. Nous en voyons paraître des ombres passagères dans les phénomènes terrestres. Elle existe, cette beauté essentielle dont le sentiment sommeille au cœur de tout homme, et que certaines formes naturelles viennent réveiller. C'est par amour pour elle que l'artiste et le poète parviennent, dans leurs créations, à surpasser la réalité. Vainement objectera-t-on que la beauté de telle statue résulte de l'assemblage de beautés partielles copiées sur divers modèles. L'inspiration n'est pas l'art de choisir et de rassembler; elle est une faculté innée, un sixième sens, au moyen duquel on pénètre au royaume de la beauté pure. Ce désir même de l'artiste

de fondre en un même moule des qualités rencontrées isolément, pour en former un tout harmonieux, prouve la valeur objective de l'idéal.

CXLIX

Flebile nescio quid.

Il n'est pas artiste, il n'est pas poète, celui qui ne voit en la beauté qu'un objet de plaisir fugitif, et ne se pénètre pas d'une indicible souffrance en la contemplant ! C'est la beauté, entrevue dans les formes passagères, qui révèle à l'homme un monde d'immortelles délices, hors de ses atteintes. Sa vue se sent irrésistiblement attirée vers cet idéal dont elle ne pourra jamais se rassasier. Condamné en naissant au supplice de Tantale, il verra les eaux limpides fuir ses lèvres et les fruits savoureux se dérober à sa main. La beauté qui le charme est-elle créature vivante, il voudrait l'arracher aux outrages du temps ; est-elle marbre inaltérable, il voudrait la voir palpiter au souffle de la vie universelle.

CL

L'homme a ses sympathies et ses antipathies naturelles ; son raisonnement ne peut les faire taire complètement. Les formes de certains êtres lui sont répulsives. C'est une erreur de prétendre que l'éducation soit la seule cause de nos sentiments de répulsion. A un oiseau, l'enfant pourra donner un baiser ; à une araignée, jamais. Il est des insectes avec lesquels on se familiarise : le hanneton, la cigale. Néanmoins, il a fallu quelque effort pour s'habituer à les prendre en main. Nous éprouvons de l'horreur pour les hydrophiles, les bousiers, les scolopendres. Nous mangeons l'huître, il est vrai ; mais, si nous y mordons, c'est peu franchement. Par l'exemple d'autrui, nous triomphons plus ou moins de notre instinct. Cet instinct cependant, quand il est général, est pour l'homme d'une vérité presque certaine. Qui

ne regarde avec dégoût la chair visqueuse et le mol remuement des seiches et des poulpes? Nous pourrions analyser nos impressions et tenter d'expliquer la cause de notre répulsion : la trouver dans les caractères de ruse, d'embuscade, d'hypocrisie de certains animaux, dans leur silence, dans l'étrangeté de leurs formes, dans une apparence vague, confuse, embryonnaire, indéchiffrable ou trop compliquée, qui blesse notre sentiment d'unité et d'harmonie. L'écrevisse est affreuse, mais elle ne nous inspire pas l'horreur que nous fait éprouver la vue du crabe : dans la course oblique de ce dernier, nous lisons la fausseté. Cette remarque nous ramène à la métaphysique, au symbolisme des choses, à cet immense hiéroglyphe que nous nommons univers et que la faiblesse de nos sens nous empêche de traduire.

CLI

Tel naturaliste compare un hideux insecte à une fleur charmante. Il s'étonne que nous nous effrayions à la vue du premier. Pourquoi, dit-il, ces longues pattes velues seraient-elles plus vilaines que ces grands pétales? Quelles sont les raisons d'une telle aversion? — Mais nous sommes autre chose que raisonnement! nous possédons l'instinct et le sentiment, infail-libles dans certaine mesure. Pourquoi la fleur ne nous effraye pas comme l'insecte? — Apparemment parce que, endormie dans la sphère végétative, elle demeure passive, ne faisant qu'un avec la terre. L'insecte a une tout autre vie : il est mobile, rêveur, capricieux, destructif, semble libre; nous voyons percer l'intelligence en son corps, parfois d'une extrême petitesse, — grand sujet d'inquiétude pour notre pensée!

CLII

L'homme est le plus beau des animaux, — c'est lui-même qui le dit; et il n'a pas tort, si telle est sa manière de voir. Certes, il

n'ira pas consulter l'animal pour avoir son avis à cet égard. Ne pourrait-on pas dire : l'homme est un affreux animal, — et, faisant paraître sa forme sous un vilain jour, pour l'analyser en ses détails, ne pourrait-il prouver sa laideur et s'inspirer le dégoût de soi-même? — Évidemment! Mais le raisonnement n'est pas un critérium assez sûr pour qu'il faille ici accorder une valeur objective à un sentiment particulier. Où la raison perd ses droits, c'est à l'instinct universel à nous instruire.

CLIII

Montaigne, si admirable par son pittoresque bon sens, ne remonte guère aux causes premières. Il vit en son coin terrestre, dans la pondération. Il a horreur des gouffres, et il chemine à la superficie, par épicurisme. Sa nonchalance naturelle, son amour du repos, le mènent au scepticisme. Pour lui, il n'y a absolument ni beauté ni laideur : c'est affaire d'appréciation personnelle, et les aperçus varient selon les temps et les lieux. Toute la métaphysique lui semble étrangère. C'est par observation et réflexion qu'il procède; jamais *à priori*, par intuition. Il remarque qu'en Orient telle sorte de beauté est estimée, et telle autre en Occident. Sur quelle esthétique se réglera-t-on? La question est captieuse. Toutefois, il est probable que l'appréciation, le goût, seront le plus sains chez les peuples qui jouissent de la civilisation et de la liberté. On peut fausser le goût d'une nation par despotisme, en y introduisant des modes, comme aux Indes, où l'on adore des divinités difformes. D'ailleurs, il est permis de douter qu'une figure admirée à Athènes puisse sembler vilaine à Canton.

CLIV

Aquarium.

Dans le vaste aquarium remuent, parmi les pierres, des êtres informes, seiches, crabes, étoiles de mer, et toute la foule inconnue

des monstres horribles. A travers le cristal du bassin, on les voit errer confusément dans les bancs de coquillages aux formes bizarres. Leur vie est sommeillante, végétative : cerveaux rêveurs, âmes troubles, guidées, semble-t-il, par la main des démons, ils guettent silencieusement leur proie. Les uns, presque diaphanes, s'arrêtent immobiles au milieu du bassin ; d'autres s'évanouissent sous les graviers. Les étoiles de mer, limaces à mille trompes, se collent aux parois de la transparente cloison et soulèvent péniblement leurs franges gluantes. Les actinies, ou anémones de mer, roses, rouges ou blanches, informes champignons, chairs visqueuses au hideux pelage, germent lentement sur les sourds madrépores, où se crispent des araignées, immobiles, froides, mais vivantes ! La serpule agite ses branchies sur les coquilles des modioles et des buccins. Des êtres indescriptibles enveloppent comme d'une chevelure marécageuse les seiches officinales, ventres sans tête, dont les bras sont autant de bouches avides. Les crabes épais s'accroupissent aux angles des rochers, repliant leurs pattes aiguës sur le plastron de leur poitrine. Leur langue s'agite d'un mouvement rapide et convulsif, pendant que leur œil brillant fixe le vide. Ils allongent, tantôt à droite, tantôt à gauche, leur patte fourchue ; leur pince s'entr'ouvre comme pour saisir un être invisible. Parfois, semblables à des spectres, ils s'avancent obliquement, s'arrêtent, écoutent, machinent, puis ouvrent leurs froides tenailles : — appétence confuse, somnolence mystérieuse ! — Les observant, à travers le mur de verre qui les tient captifs, on cherche à découvrir une pensée au fond de leur œil pierreux. Mais leur froid regard songe et se tait... Toute la vermine de la mer qui monte, descend, remonte sans cesse autour d'eux, ils ne la comprennent que par leur estomac, qui les attire vers elle quand vient la sensation de la faim. De là, leurs attitudes, tour à tour inquiètes et satisfaites, leur marche tour à tour cauteleuse et précise. O mer profonde ; pourquoi nourrir ces monstres ? Sont-ce les âmes damnées qui souffrent ainsi en tes profondeurs, sans qu'il leur soit donné une voix pour se plaindre ? Pourquoi cette chair aux rochers et cette vie aux pierres ? Sombre léthargie qui

balance des milliers de créatures entre la vie et la mort, lente gravitation à la lumière, solitude et paralysie dans la fièvre des éléments! C'est en vain que la tempête bouleverse la surface de l'Océan, que les vents rauques soulèvent les lourdes vagues, que résonne le canon de détresse, que les cris des naufragés se mêlent aux mugissements des rafales, le monde sous-marin n'en est pas troublé. S'il était donné de pénétrer en ces régions inexplorées, de percer du regard la vaste obscurité des flots, on verrait quand gronde le tonnerre, les requins et les espadons se mettre en chasse, ardents à la proie; on verrait passer et repasser, derrière les navires en détresse, leur béante silhouette se croisant çà et là aux lueurs de l'orage, pendant que les froids mollusques, étrangers à ce tumulte, continuent de sommeiller, et que l'alcyon perfore l'écaille de l'huître épouvantée. En ces sphères, frontières de deux mondes, dans une sourde attente, s'accomplit l'élaboration fatale de créatures qui se concentrent dans le mutisme. — « Attendons, murmurent les monstres, et dévorons-nous froide-ment, pour que, de vie en vie, nous montions à la lumière! » — Qui le sait? peut-être l'enfer est-il là, comme partout où la créature, vouée aux ténèbres du malheur, marche dans l'avenue de la souffrance, n'aspirant qu'à la mort? Peut-être toutes ces formes étranges, qui remuent dans la nuit de l'Océan, ne sont-elles que les âmes châtiées des mortels qui fermèrent les yeux à l'idéal pour se tourner vers la matière? Leur petit front ne s'étant jamais dilaté à des conceptions nobles, les voilà descendus au dernier échelon de la vie animale, monstres rampants et taciturnes, qui toujours entendent mugir les flots au-dessus d'eux, et jamais ne verront le ciel étoilé et les vertes plaines de la terre. S'il est un châtiment que l'on s'imagine affreux, — celui de se sentir la proie de flammes ardentes et de demeurer la face tournée vers le ciel impitoyable, — il en est un plus terrible : — être rivé à un roc muet, enseveli sous l'Océan sourd, loin du jour, loin du ciel, loin de l'air léger; se sentir horrible à soi-même, se voir mêlé à d'autres êtres également horribles, et ne jamais pouvoir prendre un essor, tant la fatalité a la main lourde et rend la volonté

inerte ! Ah ! dans les flammes de l'enfer chrétien, il y a du moins la souffrance qui se crie, il y a la fièvre de la douleur ; tandis qu'au fond des mers, dans leurs abîmes insondables, il faudrait dévorer son indignité, sans proférer une plainte ; il faudrait, dépérissant chaque jour dans l'effroi, être sans cesse épouvanté par la vue du Laid, qui opprimerait l'âme damnée de toute sa fantastique horreur !..

CLV

Nous devons respecter la nature jusque dans ses moindres créations : elle est pleine du génie de Dieu. Les vieux arbres surtout ont droit à notre respect. Leur rude écorce, où les années inscrivent leur passage, est le journal des saisons ; c'est là que les vents, les pluies et le soleil tracent ces mystérieux hiéroglyphes auxquels les penseurs s'arrêtent et qu'ils se plaisent à interroger. Une fois disparus, ce n'est pas la main débile de l'homme qui les fera renaître. De toutes parts, se lèvent des gens profanes que la fortune rend puissants à mal faire et qui transforment les plus nobles sites pour y empreindre leurs sentiments. Sans nul souci du paysage primitif, ils vont çà et là, taillant les arbres, coupant les haies, canalisant les ruisseaux, badigeonnant les édifices, arrachant les fleurs des vieux murs de pierre ; alors, se promenant en leurs tristes travaux, ils défient la nature de marcher sur leurs traces et s'encouragent à d'autres méfaits. Il règne dans la nature une harmonie qu'il ne nous est pas permis de troubler. On peut l'imiter, mais on n'en reproduira jamais le noble génie. Je le remarque en voyant cet architecte-paysagiste cherchant à changer le caractère d'un site naturellement pittoresque. Il creuse des vallées dans les collines ; il élève des collines dans les vallées ; sur cette côte pierreuse, il dissémine des arbustes délicats ; à l'ombre d'un saule argenté, il fera croupir une mare pour y planter des joncs inconnus. Mais il a beau faire, son artifice se dévoile et enlève toute illusion. Ces grands arbres, que la cognée

a renversés et qui germaient pêle-mêle, étaient dans le bel ordre : l'harmonie naturelle ajoutait à leur beauté. Voyez cet escarpement où poussent de noirs genévriers ; la pente est abrupte, les ronces s'y tordent, et des pointes de roches y percent le gazon chenu. Il semble que la place de ces pierres, de ces arbustes, soit indifférente ; mais ce caprice apparent a sa loi cachée. Ce genévrier devait croître près de cette touffe d'herbe, ce roc devait présenter telle face à la lumière pour laisser l'ombre couvrir telle autre ; cette ronce devait se recourber sur tel arbrisseau. Pourquoi nous plaît le désordre de cette cour de ferme ? — Parce que nous n'y voyons que liberté. Ces murs jaunis par l'ombre, ces pailles qui jonchent le pavement irrégulier près des portes des étables, ces chars et ces fléaux laissés à l'endroit où le travail a cessé, ces bêtes errantes autour des abreuvoirs, ces vieux saules appuyés à la grange et dont l'un sert de banc au berger, ces chiens qui dorment d'avoir longtemps veillé ; tout cet accord tranquille réveille des sentiments de simplicité et de paix ; mais il demeure incompris de ceux qui, abusés par leur amour-propre, n'admirent un tableau champêtre que pour autant qu'ils y aient mis la main. Que de prétentieux artisans, parmi ces architectes-jardiniers que nous voyons chaque jour torturer la terre ! Dès qu'un site leur paraît grave, ils le bouleversent pour l'obliger à la joie, et amener le contentement au cœur inquiet du propriétaire. Lui aussi a la prétention de créer, et sa puissance créatrice réside en son coffre-fort. Il s'imagine que tout argent dépensé embellit ; il se refuse à croire qu'un parc où l'on se ruine en travaux puisse ne pas valoir ce coin de bois inculte, sillonné de sentiers qui suivent les déclivités du sol, et dont les arbres n'ont d'autre parure que celle des années. Que de fois nous avons vu abattre des allées séculaires par cela seul qu'elles fermaient la vue, et cette vue, à laquelle il fallait tant sacrifier, s'ouvrait sur une morte campagne où pas un arbrisseau n'arrêtait le regard !

Il est aisé de tracer des lignes sur le papier, d'y figurer des corbeilles de fleurs, des berceaux, des fontaines, des vallons, des collines, rien n'avertissant que l'on trouble la beauté naturelle du

paysage. La terre inerte s'abandonnera toujours aux obscurs desseins des hommes. Aussi, qui ne s'effrayerait en voyant les plans nouveaux destinés à transformer les antiques domaines? Qui ne prévoit les bouleversements et les mutilations? Il semble que l'artiste s'autorise de sa bonne renommée pour se permettre des dévastations plus grandes. Les roches abruptes seront déplacées, les viviers prendront des formes de violes, les murailles voilées de lierre et hérissées de pâles vipérines seront recrépies de mortier blanc; les larges pommiers, empanachés de gui, céderont leur place à de jeunes greffes, et les poiriers auront leurs branches tordues misérablement. Plus de terrasses, plus de pierrées, plus d'aubépines! Les buissons auront le sort de cette haie de chênes dont les feuilles persistantes coloraient si chaudement le paysage d'hiver : ils seront coupés à la racine pour être livrés aux flammes. Quant aux arbres plébéiens, tels que l'orme, le peuplier, le bouleau, le charme, ils seront aussi abattus par la hache du bûcheron pour être remplacés par des arbustes rares venus de l'Orient et qui ne cesseront de frissonner au vent du nord. Une image peinte de la main d'un décorateur aura fait disparaître un sévère tableau de Ruysdaël!

CLVI

Le temps n'est plus où l'homme attaché à la glèbe considérait en tremblant les murs crénelés des donjons, et où les esprits effrayés se sentaient le jouet des fantômes nocturnes qui hantaient les mystérieux moutiers. Les vestiges de ces époques ne sont que des ruines penchées sous le poids des siècles, et qui, bientôt, plongeront dans l'herbe; mais ils accusent des énergies et des patiences qui nous enseignent les pensées courageuses en nous portant à réagir noblement contre la tyrannie. Les églises ont survécu aux autres monuments, parce que l'esprit profondément pensif qui les éleva ne cesse d'y veiller. Elles semblent avoir gardé l'empreinte de générations désolées. C'est sous leurs sombres voûtes que se sont agenouillées des foules qui, trop affaiblies pour

lutter, recherchaient la mort, c'est-à-dire l'envolement vers des contrées meilleures. Ces vieux et graves édifices sont comme une des formes de l'exaltation des sentiments tristes : leurs pierres semblent cimentées par les soupirs et les larmes de tous les infortunés qui s'y réunirent dans une pieuse confraternité. De tels monuments sont des maîtres à consulter. Ils nous montrent des vérités palpables. Le philosophe, aussi bien que l'historien et le poète, est intéressé à leur durée. Que de pensées et de sentiments inscrits sur les vieux murs d'une cathédrale ! On se laisse enchanter par l'éloquent mutisme de ces fiers édifices aux expressives dentelures, aux molles retombées d'arceaux, aux gerbes de pierres où les colonnes frêles se pressent les unes aux autres et montent en un fiévreux enlacement.

Lorsque l'un de ces sombres témoins des âges qui ne sont plus est abandonné des hommes et croule au silencieux travail du temps, comme nous le trouvons encore digne de respect ! Quel recueillement nous emplit l'âme, quand, après avoir erré dans la solitude, nous voyons apparaître au fond d'un paisible vallon les tours d'un édifice en ruine, dont les murs verdis par les pluies mêlent leur mélancolie à la paix des champs ! Seuls, dévastés, ces fantômes de pierre vivent comme d'une vie surnaturelle, pendant que la nature lentement s'en empare, les enveloppant de verdure pour les faire sourire au voyageur charmé.

Mais qu'ils sont rares les passants qui s'y arrêtent ! Gens du présent et coureurs d'aventures, les hommes n'ont que faire de contempler le passé : le temps qu'ils y consacrent leur semble dérobé à leurs affaires. Il faut avoir l'âme forte et viveuse en elle, pour préférer les beautés recueillies aux grâces enjouées. La plupart, privés d'idéal, recherchent l'éclat extérieur : la conscience de leur faiblesse les porte à fuir les physionomies profondes qui les rappellent au mystère de leur destin.

CLVII

La poésie est une floraison de l'âme qui ne peut être appréciée des esprits froids. Pour eux, chaque trait de génie semble extravagant. Désespérés de ne pouvoir sentir la grandeur morale de telle œuvre, ils s'en prennent malicieusement aux détails du style. Ils comptent les syllabes, annotent les répétitions, découvrent des contradictions, et enfin triomphent de pouvoir railler un grand mot. « Ah! pauvre jouvenceau, qui osez nous dire que cette prairie vous enchante, à nous qui venons d'y découvrir trois orties et un chardon! » — Telle est leur critique. Les poètes ont peu d'appréciateurs, parce que la plupart des cœurs sont sans culture, de nos jours, l'esprit seul étant orné. Sans élévation morale; sans délicatesse sentimentale, on ne comprendra ni Chateaubriand, ni Byron, ni aucun des génies romantiques. Boileau, en revanche, sera toujours à la portée du sens commun. Ses vers plaisent aux bonnes mémoires et aux cœurs froids. Hugo, pour ces mêmes esprits, est une énigme. Ils veulent une œuvre calme, dont les phrases soient tirées au cordeau. Les voyez-vous dans la forêt, arrêtés devant ce chêne séculaire, critiquant tour à tour les cassures de ses branches, la rugosité de l'écorce, et les vilaines mousses salissant le tronc nouveaux! Nous leur disons que Lucrèce, Virgile, Dante, sont de grands génies. Ils nous approuvent. Nous ajoutons qu'Hugo et Lamartine le sont aussi. Ici, ils font opposition, et ils prédisent à ces prétendus grands hommes une chute prochaine. Nos premières affirmations, ils n'ont osé les contredire : la sanction des siècles les obligeait au silence. C'est ainsi qu'ils jugent : par l'opinion d'autrui!.. Mais les petits osent dénigrer, hocher la tête, narguer, rire aux éclats, sourire bassement, s'indigner : les génies restent debout.

CLVIII

Poésie! — Sens divin et prophétique, qui nous révèle les sublimes vérités, sentiments de la double immortalité sensible

et surnaturelle, lyre sacrée résonnante au sanctuaire de l'âme, chaleur fécondante fusionnant les mondes : — tout l'univers, avec ses grandeurs et ses misères, venant emplir un passager de l'espace et l'illuminant aux clartés primordiales et éternelles!

CLIX

Si j'étois du métier, je naturaliserois l'art
autant comme ils artialisent la nature.

MONTAIGNE.

Le réalisme est un fruit de la vie libre qui, en développant l'instinct, nous porte à contempler la nature. Il nous la fait reproduire sous tous ses aspects, en s'appuyant sur ce principe, que la nature est par elle-même éloquente, et que des lignes et des couleurs, offrant des objets dans toute leur crudité, sont expressives comme des reflets du verbe. Mais avant d'être formulées par la main de l'artiste, les images extérieures traversent son âme, et dans ce rapide passage, s'imprègnent de la lueur humaine qui dévoile la perspective spirituelle, par l'union de l'infini et du déterminé. Lorsque cette lueur fait défaut, ce n'est point la nature que l'on doit accuser, mais l'impuissance de l'artiste, qui n'a pas compris la forme qu'il avait sous les yeux. Rien n'est moralement fort comme la sincérité. Une expression est toute-puissante quand elle est le reflet du sentiment naturel, quand elle se montre à nous sous sa forme native, témoignant par là de la vive éclosion de la pensée; imparfaite souvent, irrégulière, pleine d'âpreté, parfois même enfantine, elle garde toujours cet air de vie, cette magie qui atteste le foyer originel. C'est la gloire des réalistes d'avoir compris la force de la sincérité, en tenant compte de l'instinct, popularisant la vie, la montrant partout comme l'étincelle d'un divin foyer. Ils délaissent l'école, pour s'instruire à la nature, et reproduire ses êtres dans leur réalité saisissante; bien que parfois enclins à tomber dans la trivialité, par faiblesse de génie, ils nous ont néanmoins rendu le service de nous ramener à la simplicité alors que, sous l'influence

des derniers siècles, nous aimions à vivre dans le décor. Vivant dans l'intimité de la création, les réalistes se mêlent à tous les êtres, se rendant familières toutes les formes de la nature, et attribuant à chacune d'elles son éloquence propre. En cela ils libéralisent nos âmes, les désenflent de ces humeurs altières qu'elles puisaient dans une religiosité mal entendue, par laquelle l'homme ne s'humilie physiquement que pour se tourner vers le spirituel avec un orgueil démesuré. Les grâces de mauvais aloi, et tout le vieil attirail d'une société qui se meurt asphyxiée par la mode — cette singerie des grands par les petits, — les réalistes en montrent la ridicule et stérile maigreur. Ils ne permettent pas au vêtement d'emprunt d'en imposer au regard de la foule, et ils défendent au talent de primer sur le génie. Ils ne reproduisent que des formes étudiées de leurs propres yeux, ils n'offrent au public que des œuvres prime-sautières. La simplicité, le nerf, la verdeur, sont des qualités proches parentes de la vérité; les faire briller, c'est faire paraître sous son aspect sénile la fausse aristocratie du sentiment. — « L'idéal s'ensevelirait donc en la matière! l'artiste se courberait sur la terre en fermant les yeux au ciel! les instincts seraient déchainés, le goût négligé, la pensée étouffée, la culture spirituelle abandonnée! Vivent l'épaisseur, la force, la rudesse... et nous voici déjà barbares! » — Ah! cela serait vrai pour qui ne verrait pas l'infiniment grand dans l'infiniment petit, pour qui ne voudrait reconnaître l'esprit de Dieu ailleurs qu'en l'homme. Le réalisme serait alors la décadence de l'art; il nous plongerait dans le royaume de la nuit, que nous voulons fuir. Mais il en est autrement, et son œuvre est salutaire. Loin de nous enlever l'idéal, le réalisme le fortifie; loin de nous ternir l'imagination, il la naturalise; loin de nous avilir, il nous ennoblit par notre compassion. La misère, la difformité, la douleur obscure, ne sont point des objets à éviter, mais à rechercher, par une généreuse curiosité. Les êtres les plus infimes de la création deviennent lumineux quand on les considère en toute vérité, à travers son cœur. L'abandon de la nature au principe, de la réalité à la théorie, n'est pas sans nous faire naître certaine

sécheresse à l'endroit des hommes. Imaginons un lac qui réverbérerait le ciel et refuserait de réfléchir les pauvres herbes de ses rives. Il entre un peu d'orgueil en ceux qui veulent être faits d'une pièce, graves et austères. Nous faisons-nous, ou ne sommes-nous pas plutôt des instruments de Dieu, à plusieurs cordes, dont les unes sont basses, les autres chanterelles, et l'harmonie souveraine ne se forme-t-elle pas de ces diverses voix habilement entremêlées? Qu'on regarde le chêne s'élargissant en pleine forêt! L'écorce en est rude; le tronc, où monte le scarabée, sévère; les rameaux, tortus; mais ses feuilles élégantes remuent vaguement à la brise, et pendant qu'à la cime fourchue bataillent les corneilles, à ses premiers rameaux roucoule le ramier. C'est l'image de la vie naturelle, où la réalité, franchement acceptée, doit se montrer sous tous ses aspects. Les imperfections de détails concourent à la beauté de l'ensemble. Rien n'est laid, qui se trouve où Dieu l'a voulu. Beaucoup se sont imaginé que, pour être réaliste, il fallait être vulgaire; ils ont recherché le trivial, de parti pris; ils se sont réjouis d'avoir exprimé l'ignoble avec exactitude. Leurs œuvres sont froides, dormantes, appesanties; elles ont l'épaisseur, la fermeté, sans avoir la profondeur; elles sont terre et se pulvériseront.

Ce qui leur manque, c'est l'*accent vital*. Or cet accent est l'expression des cœurs libres et des pensées fières; c'est le caractère qui marque la forme quand elle jaillit vigoureusement de source. Défions-nous donc de ce faux réalisme qui, croyant nous étaler des monts, nous jette des cailloux. Le caractère héroïque de l'art s'évanouit devant les platitudes normales. Soyons réalistes et populaires, mais soyons grands! Que notre âme transforme en vêtements de pourpre les haillons sordides, pour que l'esprit reluise dans la matière abjecte! Voilà le miracle à faire: non rendre l'idéal vulgaire, mais idéaliser la terre; spiritualiser le monstre sans dénaturer la forme; vivifier par l'art, marier l'esprit à la nature, et obtenir de cette union un enfant robuste. Il n'est pas de laideur plastique qu'un rayon spirituel ne puisse transfigurer. Représentons la pauvreté, la misère, la fange même, mais

pénétrons-les de poésie; rachetons, ennoblissons cette terre, en nous penchant vers elle avec amour, et que l'art rende toute apparence éloquente. Qu'il n'y ait plus d'école, classique ni réaliste; qu'il y ait des âmes libres, les unes vivant pour chanter le ciel, si telle est leur destinée, les autres pour décrire la terre, si tel est leur sort. Les premières auront une élégance innée qui les fera se complaire aux régions sereines, les secondes seront passionnées, terrestres plutôt que célestes. Quelques esprits — et c'est à ceux-ci que nous applaudirions — auront le fond sentimental uni à la forme populaire. Ils sont les plus humains, nous présentant l'existence sous son double aspect, et donnant satisfaction à nos sens et à nos aspirations. Ainsi se concilient les écoles : on aura pris à la vie commune la forme, et au ciel, l'amour.

CLX

Le romantisme s'appuie sur une étude attentive de la nature; le pittoresque de la forme y est l'image du pittoresque de l'âme, qui est pénétrée du sentiment religieux et métaphysique. On pourrait dire que le romantisme naît de la réalité conçue par une âme chevaleresque. Il n'appartient qu'à ceux qui sentent frémir en leur cœur ces mystérieux élans qui donnent l'attrait des pensées aventureuses et jettent l'esprit dans la sphère infinie. L'effroi du temps, un amour sans bornes pour tous les êtres, le vague désir d'un bonheur parfait, l'héroïsme aveugle, tels sont les éléments qui composent le drame douloureux qui s'accomplit en une âme romanesque, — âme pleine de piété, mais qui, flottant sur un cœur trop embrasé, se refuse au sacrifice inévitable, et ne peut être parfaitement chrétienne. Les esprits romanesques, nés pour contempler, se laissent néanmoins séduire par l'action. Une lutte s'établit en eux, entre ces deux vies, dont l'une est réelle, l'autre idéale. Dans leur illusion, ils croient pouvoir réaliser le bonheur ici-bas, avant de l'obtenir ailleurs, et à la fois s'enivrer de la terre et du ciel, — aspirations admirables par les

touchants désespoirs qui leur succèdent. Les anciens ne connurent point le romantisme; le christianisme l'introduisit dans la race latine. L'amour, jusqu'alors dirigé vers les objets terrestres, trouva une fin plus digne lorsque le Christ eut ouvert aux esprits la merveilleuse perspective de l'espérance infinie. Les hommes sentirent vibrer en eux comme une âme nouvelle, pleine d'audacieuses fantaisies, — ceux-là surtout qui habitaient le nord du continent, où une nature variable, exprimée par de sombres paysages, prédispose aux songes sévères. Il n'existait point alors, en Gaule ni en Germanie, d'opulente cité assez puissante pour banaliser les caractères. Au moyen âge, on naissait romanesque. L'enfant, bercé en de touchantes chûnières, ne connaissait de la réalité que ses apparences; ses regards, sans cesse portés vers le côté imaginaire des choses, le tournaient aux merveilles. Adolescent, il grandissait au milieu d'images tristes, marchant parmi les fleurs sauvages et les croix de pierre. Il méditait sur l'amour, à l'orée déserte des forêts, doux et triste comme la bruyère fleurie. Plus tard, s'accroissant dans la virilité, il se faisait guerrier ou moine, souvent fanatiquement : de part et d'autre, défiant la tombe. Les caractères, ainsi tourmentés par les aspirations divines et les malheurs d'une société barbare, acquéraient une trempe surhumaine, lorsqu'ils n'étaient pas trop tôt avilis par le crime ou la misère. Les âmes avaient une générosité fantasque. Parfois, elles éclataient en mouvements sublimes. Aujourd'hui que, par l'effort du progrès, les bruyères sont brûlées, les forêts défrichées, et que sur les pierres tombales des chevaliers retentissent les fléaux des moissonneurs, les esprits romanesques et les œuvres romantiques, à la fois naïves et fières, deviennent de jour en jour plus rares. Le temps approche où les héros d'Ossian feront sourire. Les élans passionnés du romantisme, son style sincère, mystérieux, si charmant pour les esprits délicats, déplaisent à une foule travailleuse dont les minutes sont comptées; peu bercée aux espérances d'outre-tombe, elle sacrifie ses fantaisies sentimentales à un idéal humanitaire promptement réalisable, et demande en toutes choses la clarté et la précision.

CLXI

De même qu'on ne serait point romanesque parce que l'on romantiserait, on ne serait point un penseur parce que l'on philosopherait. *Penser*, c'est *aimer*, c'est concevoir l'amour infini. Qui n'a pas de regard pour contempler la beauté idéale, ne s'introduit pas au sanctuaire de la vérité pure. Il faut au philosophe, aussi bien qu'au poète, l'inspiration. Il ne doit pas lui suffire de raisonner habilement; il faut qu'il nous prouve, par l'élégance, la clarté, la vitalité de son style, qu'il est en commerce avec la divinité. Les prophètes bibliques ne sont d'immortels philosophes que parce qu'ils furent doués d'âmes de poète, car toute véritable philosophie doit être doublée de poésie.

CLXII

C'est parfois pour ne rien dire qu'on écrit maints gros livres sur l'art et la philosophie. Si le lecteur perce de son jugement ces œuvres énormes, il se rappelle le renard de la fable devant le buste. A la longue, avec de la mémoire, de l'habileté, certain bon sens et de la persévérance, qui ne peut devenir enfanteur d'œuvre morte? Une seule page de Pascal renferme plus de véritable vie que tous ces livres de science, écrits d'une plume traînante, pour tuer le temps de ceux qui se plaisent aux paroles imprimées.

CLXIII

Plus un livre est ennuyeux, privé de coloris, plus il semble profond. Les phrases longues, sans nerf, amphigouriques, dégagent des ténèbres que les ignorants considèrent avec respect. Ils trouvent l'œuvre importante, parce qu'ils n'en peuvent soutenir la lecture. Ils l'admirent, pour faire preuve d'intelligence. D'autre part, un livre est-il vivant, lumineux, imaginé, ils se refusent à le croire profond, la profondeur étant pour eux la nuit.

CLXIV

La profusion dans les paroles indique généralement pénurie d'idées. Le penseur, troublé par la germination interne, cueille ses mots; le parleur les ramasse à boisseaux, et vous les verse pêle-mêle. Le premier, tirant tout de son propre fonds, est comme le créateur de sa langue; il est à la fois gâcheur, maçon et architecte: son corps s'épuise à alimenter son front, et l'on pourrait dire que ses pensées se nourrissent de la moelle de ses os. Le parleur, usant du bien d'autrui, peut en être prodigue sans danger; il parle et reparle sans la moindre fatigue, l'âme demeurant inerte pendant que bruissent les paroles.

CLXV

Les écrivains du dernier siècle, en dépouillant la langue française de sa forme pittoresque, ont porté atteinte à la liberté et à la spontanéité des cœurs. Souvent injurieux envers la nature, honteux des créatures qui leur semblaient viles, rougissant des moindres fantaisies de la passion, et viciés par une civilisation de courtisans, beaucoup donnèrent pour revers à leur amour de l'idéal le mépris du réel. Prenant pour sentiments célestes leurs froideurs calculées, ils sacrifiaient la vérité à certaine esthétique. Ils empêchèrent beaucoup d'individualités de se produire, la plupart préférant ne point paraître en public que de s'enchaîner à l'art grec. Bientôt, le vieil arbre, aux rameaux jadis luxuriants, fut élagué, et sa rude écorce bariolée, nettement polie. Le caractère intime du moyen âge s'était effacé devant l'art des symétries. Aujourd'hui, la langue française a refléuri: comme une terre abandonnée, elle retrouve peu à peu son caractère agreste; mais les charmantes naïvetés des temps anciens ne se reproduiront plus sous le regard vigilant de la critique: elles attestaient une civilisation naissante, et la nôtre est trop éloignée des origines barbares.

CLXVI

Certains écrits, étranges de forme, produisent à leur apparition une acclamation universelle. Certes, on y trouve de l'originalité et de l'expression vitale; mais, le plus souvent, l'œuvre, manquant de sincérité, perd en durée ce qu'elle a obtenu en universalité. Le public s'est laissé un instant captiver par une fantasmagorie littéraire.

CLXVII

Le style se colore par l'intuition de la correspondance des gammes. Cette intuition exige un esprit à la fois ouvert à la nature et au monde de la pensée pure. Ceux qui, par faiblesse d'intelligence, ne la possèdent pas, ne peuvent pas plus matérialiser les idées qu'idéaliser la matière. Ils voient les divers ordres de choses vivre isolément, sans union: partant, sans fécondation. Ils sont graves, froids, méthodiques, impuissants à produire de ces fusions lumineuses d'où jaillit la poésie.

CLXVIII

En littérature, il y a les tableaux et les simples gravures. Parmi celles-ci, les écrits historiques et scientifiques, qui doivent offrir des pensées sobres et nues. Dans les œuvres de sentiment, il serait ridicule de blâmer l'affluence d'épithètes. Une toile ne devient tableau que si toutes les lignes du croquis sont noyées dans la couleur. Les poésies, les études de mœurs, ne peuvent être trop colorées. Notre langue n'a d'ailleurs que trop peu d'adjectifs pour dépeindre la robe ondoyante de notre âme.

CLXIX

Aux grands poètes il doit être permis de parfois s'écarter de la forme académique pour s'exprimer vivement, selon leur caprice. Ils peuvent, sans faillir, produire une œuvre bruyante, à la frondescence superbe, aux jets entremêlés comme les sauvageons de la forêt. Leurs allures libres ne peuvent enfanter qu'un divin tumulte. Chez ces génies, la forme matérialisée n'accable point le fond spirituel, le nerf ne détruit point l'harmonie des contours, l'accent précis ne nuit point à la rêverie : la candeur et l'éclat se marient, et le relief donné aux moindres détails n'est pas hostile à la généralisation. Ils peuvent mêler les deux vies, celle qui ruisselle et celle qui fermente : l'amour païen et l'amour chrétien. Les écrivains médiocres au contraire, par la libre floraison de leur instinct peu sûr, par leur expansion irréfléchie, tombent bien vite dans le mauvais goût. Leur pensée, trop chétive, s'étiole sous la foule éclatante des termes ; leur prolixité dans l'expression de pensées secondaires donne prise à la mort, et fait songer à ces grands corps auxquels la nature a prodigué les chairs, et qui sont impuissants à se soutenir. Le verbe ne parvient pas à animer l'abondance des paroles, et l'esprit de l'œuvre meurt étouffé sous la pompe du style.

CLXX

Vérité vivement sentie : fougue dans la pensée, fougue dans l'expression. On ne cherche plus sa forme : c'est elle qui vous cherche, qui vous trouve, qui vous saisit, et vous oblige à exprimer brillamment la flamme intérieure.

CLXXI

Que penser de cet écrivain qui, avant d'entreprendre une œuvre littéraire, se demande en quel style il l'écrira ? — Tout style est beau qui part de l'âme.

CLXXII

Il est une sphère pour les mots, correspondante à la sphère de la pensée.

CLXXIII

Le bon style est celui où le mot et la pensée ne forment qu'une lueur qui semble jaillir toute colorée du fond de notre âme; le mauvais style, celui où la pensée et les termes qui veulent l'exprimer, produisent une dissonance.

CLXXIV

On a jeté du ridicule sur certain style fleuri, et c'est avec raison. Depuis les Grecs, beaucoup d'écrivains se sont plu à reproduire les mêmes fleurs de rhétorique, sans les vivifier par l'observation de la nature. De là, tant de formes maladroitement déparent les œuvres modernes. Il n'appartient plus qu'aux critiques habiles de distinguer l'invention de la copie, tant le talent de contrefaire s'est accru. La foule ne distingue point la phrase ampoulée du pédant de la phrase resplendissante du poète : pour qui n'est pas joaillier le stras est du diamant.

CLXXV

Peu de sujets comportent un style emporté. Dans les questions profondes, ce style semble de la déclamation. Pourquoi tel écrivain, dont la pensée est ardente, nous lasse-t-il aux premières pages? — Parce que son style n'est pas mûri et dépouillé par la méditation. Si l'auteur est prolixe, il y a manque de passion et de réflexion. Dans une œuvre épique, la passion et la majesté peuvent s'allier : l'âme enthousiasmée y montre de calmes

contours; mais le calme n'est qu'apparent. L'aigle planant dans les nues semble immobile à nos yeux : il est toute vie cependant, et ses ailes tressaillent d'un mouvement fébrile. — Voilà l'alliance magique : l'extrême vie dans l'immobilité apparente; l'astre, immobile à nos yeux, roulant sur lui-même d'un mouvement vertigineux; — une prunelle de lion, qui nous semble fixe, et qui pourtant palpite dans un iris flamboyant.

CLXXVI

Expansion! — mot cher aux cœurs simples! Source de misère pour les faibles, et de gloire pour le génie. Chez celui-ci, elle n'est que le fruit de la méditation et du continuel roulement des pensées sur elles-mêmes. Chaque instant de sa vie est un travail d'absorption de la vie environnante; la fougue qu'il déploie en ses œuvres s'est produite de sensations thésaurisées chaque jour dans une contemplation persévérante. Qu'est-ce alors que l'expansion du génie, sinon l'épanouissement d'une réflexion profonde, la fleur du sacrifice?

CLXXVII

Le style fin, délicat, subtil, enjoué, semble naître le plus souvent du scepticisme, et s'allier au mépris de l'humanité.

CLXXVIII

Un style mélodieux peut être un mauvais style; un style irrégulier, et bizarrement interrompu, un bon style. D'ordinaire les grands génies ne cheminent pas: ils bondissent; impatients de verser les flots de vie qui surgissent dans leur sein, ils se passent de transitions. Qu'importe, s'ils ne s'adressent point aux esprits débiles, et ne prétendent entraîner sur leurs pas que ceux qui peuvent les suivre!

CLXXIX

Tout style, pour être véritablement beau, doit avoir une qualité pénétrante. Il faut qu'il ait le tour mordant. Ce tour ne peut se trouver par l'étude : il naît d'une compréhension vive. Cet homme, comment le dépeindre ? ce paysage comment le décrire ? et cette pensée, comment l'exprimer en franc relief ? En pénétrant d'abord vivement l'esprit de cet homme, de ce paysage, de cette pensée, et en reproduisant avec sincérité, sans trop grande préoccupation de la forme.

CLXXX

Que de fois, en lisant des descriptions champêtres écrites par un poète, nous avons songé au plaisir de vivre aux lieux enchanteurs qu'il nous dépeint ! — La désillusion y attend ceux qui ne sont pas poètes.

CLXXXI

Préjugé, de croire que l'imagination exclut le jugement, — pas plus que l'abondance des feuilles et des fleurs n'exclut le tronc et les branches d'un arbre. L'imagination voile, pare la charpente d'un discours : elle ne la détruit pas. Mais il faut comprendre la nature, c'est-à-dire l'aimer, pour saisir la portée des images.

CLXXXII

Il arrive à beaucoup de dire d'une œuvre : La forme en est charmante, mais le fond est vulgaire. — Parole peu juste. Une forme littéraire ne peut être belle si elle n'a germé sur un sentiment profond. Autant vaudrait dire d'un homme : C'est un bel homme, mais sa charpente est vilaine. Dans une œuvre d'art, la

beauté de la forme ne se sépare point de la beauté de la pensée qui l'inspire. On ne crée une belle forme qu'à la lueur d'un idéal. Un style dépourvu de pensée et de sentiment, où il n'y aurait qu'une musique de phrases, ne serait pas même un style.

CLXXXIII

Les images mal employées sont muettes. De là le style mort des inhabiles, quelque fleuri qu'il soit.

— *Style coloré* ne nous dit rien. La qualité des couleurs et leur bon emploi sont tout. L'enseigne d'une auberge et une toile du Titien sont toutes deux coloriées!

CLXXXIV

Certaines combinaisons de mots produisent des clartés spirituelles; telle épithète jointe à tel substantif peut ouvrir à notre esprit des perspectives inattendues, le plonger dans le songe métaphysique. Quelle lumière dans ces paroles d'Hugo, terminant soudainement l'une de ses *Contemplations*:

O l'herbe épaisse où sont les morts!

Le vulgaire ne voit que l'épaisseur de l'herbe, mais l'homme de sentiment, qui est au sens spirituel, est jeté dans une rêverie profonde.

CLXXXV

Il faut de l'idéalisme et du réalisme dans l'art; mais en quel rapport? Cela est difficile à préciser. Entre le raffinement et la vulgarité, il y a un milieu; et encore ce terme *milieu* déplaît-il, appliqué au grand art. Les génies sont extrêmes; cependant dans leur extrémité il est un équilibre.

CLXXXVI

La première condition du génie, dans quelque ordre que ce soit, c'est l'esprit de généralisation. Il faut pouvoir remonter au principe, trouver l'unité dans la variété. Généraliser, c'est montrer l'éternel dans le passager, c'est découvrir la loi au fond des phénomènes, c'est saisir la réalité spirituelle des choses. Sans cet esprit de généralisation, on ne peut être ni poète ni penseur. Il est même douteux que celui qui en est privé puisse être un homme sensé. Dans les beaux-arts, il est étroitement uni à l'inspiration. Je puis généraliser ce paysage par l'expression d'un seul de ses mille détails. Il suffit de bien choisir son objet, de bien pénétrer l'idée primordiale sous le signe apparent. De même pour un portrait. Deux jambes, deux bras, un buste, une bouche, des yeux, un chapeau, peuvent n'exprimer nullement une personnalité. Si je saisis le regard à un moment donné, ou tel trait, ou certain jeu d'ensemble, j'ai tout l'homme : indifférent, le reste !

Exemple, et son renversement.

— Il se peut que la copie d'une figure vivante soit d'une exactitude parfaite, et qu'en la voyant on ne reconnaisse point le modèle. — Il se peut que le portrait n'ait qu'un seul des traits du modèle, et qu'il saisisse par la ressemblance.

Le premier artiste n'a pas su dégager l'accent des détails extérieurs ; le second a pénétré l'âme du modèle.

Aussi, les caricatures les mieux réussies sont celles faites en l'absence de l'original. On oublie les traits, pour ne se souvenir que de l'expression dominante : un rien la détermine.

CLXXXVII

Un grand nombre s'enorgueillissent d'être appelés : *littérateurs*. Ce mot marque le métier. Il est choquant, car il s'applique au travail de la pensée sur elle-même. On devrait plutôt se glorifier d'être appelé charpentier. Cela avertirait du moins qu'on est

ouvrier utile; tandis que rien ne prouve qu'étant littérateur on ne soit personnage nuisible. Quelques-uns ne craignent pas de laisser fondre leur individualité tout entière dans ce titre. Ils se réjouissent que le monde les accueille, si pas cordialement, du moins avec une bienveillante curiosité. Ils savent qu'ils doivent payer leur écot en spirituelles reparties; ils le font sans honte, satisfaits de provoquer dans l'entourage les rires approbateurs. Ménestrels du temps présent, ils oublient vite qu'on leur fait jouer un petit rôle; ils vont même jusqu'à se croire supérieurs à leur auditoire illettré : — ils le sont, en effet, mais non dans la position où ils se placent.

CLXXXVIII

C'est une chose ardue et délicate que de corriger une œuvre littéraire en l'absence de l'auteur, surtout s'il s'agit d'une œuvre d'inspiration. Il est bien rare que l'esprit du correcteur s'identifie avec celui de l'inventeur, et que son âme se trouve élevée au même diapason. La plupart des critiques sont possédés d'un esprit de rigorisme, qui les porte à appeler défauts, dans les écrits d'autrui, ce qui ne consonne pas avec leur propre esprit. Aussi sont-ils plus empressés à raturer qu'à maintenir. Les uns ont des opinions politiques trop arrêtées, ou une doctrine religieuse qui leur fait condamner de prime abord tout ce qui s'en écarte. D'autres ont un idéal esthétique qui les pousse à déprécier les œuvres qui ont le malheur d'être produites avec un art différent du leur. C'est avec bienveillance et prudence que l'on doit retoucher à des écrits auxquels l'auteur n'a pu mettre la dernière main. On ne doit se montrer impitoyable que pour les fautes de langue; et encore, avoir grand soin de ne pas rayer certains idiotismes dont l'originalité n'est peut-être pas sans charme. Maints détails, que souvent l'on voudrait retrancher, ne sont pas indifférents : ils peuvent être le fruit d'une longue observation et, dans leur naïveté apparente, de précieuses trouvailles du cœur. On doit

aussi bien se garder de rien ajouter ou intercaler dans les pages chaleureuses : la plume étrangère s'y reconnaît toujours. Lorsque deux phrases successives semblent sans union, il faut, avant de juger et de condamner, penser que certains esprits procèdent par bonds. Si réellement la liaison est impossible, ce n'est pas une raison pour vouloir marier, par une phrase de transition, deux pensées dont on ne saisit pas l'association immédiate. Mieux vaut alors les laisser telles quelles, et les séparer par un blanc. — J'écris cette remarque pour tant d'infortunés qui, ayant succombé à la peine avant d'avoir pu livrer au public le fruit de leurs veilles, demeurent sans voix pour arrêter les inhabiles qui s'approprient à défigurer leur œuvre.

CLXXXIX

S'il est un écrivain qui doive, entre tous, se montrer consciencieux, c'est le biographe. Le plus souvent, il a à raconter la vie d'un mort, d'un homme qui, quoi qu'on dise de lui, ne pourra se plaindre. C'est surtout lorsque l'auteur disparu, que l'on a à juger, est un romancier ou un poète, que l'on doit être bienveillant en son appréciation, en se disant que, par cela même que le mort était doué d'une imagination vive, il fut aussi enclin, par nature, à commettre de nombreuses fautes. Mais ces fautes, si elles font tache sur les œuvres de l'écrivain, il faut se garder de les mettre en relief, pour leur attribuer une importance qu'elles n'ont point. C'est la vie du mort tout entière, dans son harmonieux ensemble, qu'il faut pouvoir saisir. Certes, la malignité publique y trouvera moins d'intérêt; mais on aura produit une biographie plus humaine, plus proche de la vérité, et qui fera estimer davantage le biographe.

CXC

Nous portons en nous un monde endormi, — monde de formes. Beaucoup meurent sans en avoir eu conscience :

l'imperfection de leurs sens ne leur a pas permis de le connaître; il n'a pu se révéler, manque de culture, de délicatesse d'instinct, ou de circonstances propres à donner une secousse qui eût pu le faire vibrer. A qui de nous n'arrive-t-il pas de se sentir transporté aux accords d'une belle musique? Et que se passe-t-il pour lors en l'âme de l'auditeur? — un remuement étrange, une levée de sentiments jusqu'alors inconnus, — comme un réveil de formes assoupies. Il semble qu'un écheveau se dévide, et que ses fils flottent au vent, dessinant les plus gracieuses arabesques. Mais ces contours mouvants et multipliés ne sont pas de simples formes : ce sont des pensées indécises que notre esprit tente de parachever en les produisant au dehors, selon l'idéal qui les séduit. Sommes-nous sculpteurs, la musique, réveillant ce monde qui sommeille, nous fait concevoir une statue, un groupe; sommes-nous paysagiste, nous imaginons un site, expression de notre amour; sommes-nous poète, penseur, nous nous sentons prêt à écrire sous l'inspiration du verbe. — Mystérieux phénomène qui nous fait bien comprendre qu'il n'y a qu'une harmonie, qu'il n'y a qu'un idéal, qui résume toutes nos aspirations.

CXCI

Rien de plus fréquent que d'entendre qualifier de mortes les œuvres les plus vivantes, et *vice versa*. N'y trouvant pas d'agitation, ni de grandes circonvolutions de style, on les croit sans vie; n'y voyant pas de brillant dans la forme, on les accuse d'être mornes. Où il y a passion sincère et réfléchie, on ne veut voir que monotonie. Ecoutez apprécier l'*Imitation* par certains esprits lettrés. Comme ils jugent mal! Ne lisant pas ce livre avec le regard de l'âme, ils le croient incolore. Certes, il est incolore; mais c'est parce qu'il est la lumière même. Les mots, le style, sont effacés par la pensée divine qui les illumine. On sent que le génie inspiré qui écrit une telle œuvre était au moyeu de la roue, dans la contemplation concentrique des choses. A peine semble-t-il remuer; mais il est l'esprit, principe moteur.

CXCII

Dans quel étonnement nous plongent les puissantes *Pensées* de Pascal ! La profondeur de son génie peut seule faire excuser les audaces de son cœur. La passion dans les mathématiques, un cœur qui nombre, quel prodige ! Merveilleux objet d'admiration que cette promptitude à trancher dans l'âme humaine, que ces syllogismes et ces dilemmes accumulés, pour obliger à prendre parti dans les questions les plus délicates et les plus nuancées ! Accablement de la vie par la vie, anéantissement de tous les désirs terrestres devant la sombre pensée du néant de l'existence ! En admirant le tour altier des raisonnements du sublime penseur, on s'effraye de sa dédaigneuse misanthropie. Divinité et Humanité, tels devraient être les deux grands mots de ralliement. Que l'homme sacrifie parfois de son austérité aux plaisirs frivoles de la vie ; qu'il sache oublier sa vertu pour se mêler aux aveugles ; qu'il leur tende la main au risque de choir de son échelle mystique et d'être entraîné par eux dans la nuit. C'est folie de vouloir jouer l'ange sur la terre. Il est une façon équitable de vivre, aussi éloignée de la dissolution que de l'ascétisme. La commisération nous l'enseigne.

CXCIII

Maints écrivains pourraient, en s'élevant sur les ridicules humains et les dépeignant en un style pittoresque qui leur est naturel, se faire en peu de temps une renommée. Mais le fumier ne forme jamais un beau piédestal. Il vaut mieux s'élever en gravissant un tertre verdoyant. Ce n'est point par des éclaboussures qu'il faut mortifier ses ennemis, mais en se montrant plus noble, plus généreux, plus fier qu'eux, et en demeurant serein devant l'effort de leur impuissante envie.

CXCIV

Il est une fausse originalité à laquelle les inexperts se laissent prendre; elle se produit dans les œuvres d'art aussi bien que dans les actes de la vie journalière. Mû par le seul désir de se distinguer d'autrui, alors qu'on est privé d'individualité, on ne vise qu'à produire de l'effet sur ceux qui jugent superficiellement. Peu soucieux d'interroger sa conscience, on s'affranchit de toute règle d'esthétique aussi bien que de tout devoir social. Cependant, les arts ont leurs règles, trouvées par intuition, il est vrai, et naturellement, par des génies novateurs, mais sanctionnées par l'expérience des siècles. Sous prétexte d'innover, on méprise un peu trop les anciens. Quelques modernes vont même jusqu'à railler le grand style des écrivains des premières années du dix-neuvième siècle : il rappelle trop pour eux la forme antique; il manque de caprice et se montre trop digne en ses mouvements. Mais on n'écrit en un style noble que parce qu'on nourrit de hautes pensées. La marche du penseur n'est pas celle du trafiquant affairé. J'imagine qu'un siècle après l'ère chrétienne, on raillait aussi le style du siècle d'Auguste. Dix-huit cent années ont passé, et nous l'admirons encore. Pourquoi? Parce qu'il fait vibrer ce qu'il y a de grand au fond de nos âmes.

CXCv

Certains croient faire l'éloge d'un écrivain en remarquant qu'il écrit avec facilité. D'autres, au contraire, pensent diminuer son mérite en montrant que ses œuvres ne lui ont point coûté de peine. Ce n'est pas la nature de l'auteur qu'il faut examiner, mais bien le résultat de ses travaux.

CXCVI

Plus d'un publiciste impatient courtise la plèbe pour y soulever des orages et aborder à la terre promise, porté sur la houle populaire. Il n'est pas étonnant que le peuple devienne suffisant et capricieux à la façon des enfants gâtés. Que nous donnions notre attention aux infortunés pour parvenir à les tirer de leur misère, qui pourrait y trouver présomption? Du moins devons-nous agir sans bruit, en leur prodiguant des remèdes plutôt que des applaudissements. Il est utile de méditer sur cette parole de Blaise Pascal : « Je blâme également et ceux qui prennent le parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le divertir; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant. »

CXCVII

Il est un style plein, substantiel, dans lequel les Latins excellerent. Il demande une raison ferme, et le sentiment de la beauté sévère. Il est sobre, concis; les substantifs y abondent, et ne sont jamais accompagnés que d'épithètes nécessaires, rationnellement choisies. Il exige chez l'écrivain certain tempérament; les contrées septentrionales ne le produisent guère, la matière n'y étant point assez condensée.

CXCVIII

Comme la lutte déforme nos traits, notre esprit critique déforme notre style. Mais il ne faut pas craindre de s'enlaidir, si l'on a l'espoir de se rendre utile. Il est des heures où l'on doit savoir cesser de plaire. Certes, il est doux pour le poète d'écrire des pastorales, et de tenir le lecteur sous le charme de son style; mais il est grand pour lui de savoir congédier sa muse, pour se mêler à la foule et lutter pour elle en parlant un langage clair et populaire.

CXCIX

Une pensée, pour être profonde, doit en éveiller beaucoup d'autres. On ne doit jamais être trop explicite dans les choses de l'âme : il faut les faire sentir plutôt que les définir, laissant toujours un coin obscur par lequel l'esprit du lecteur puisse pénétrer au monde invisible et voir s'agrandir le champ de ses propres réflexions. Mais cette faculté de faire *entrevoir* n'appartient qu'à ceux qui joignent à un sentiment embrasé une prudence extrême. La littérature de seconde main n'a pas la puissance de réveiller l'immensité qui est assoupie en nous; elle ne pénètre pas jusqu'aux racines de notre vie; elle est impuissante à nous ouvrir la perspective de l'infini. Le poète, parlant des heureux, et de la fugacité de leurs jours, se sert de ces paroles : *Ils passeront comme une voix chantante... comme le bruit d'un char...* Le génie seul trouve de ces images qui font frémir devant l'énigme de la destinée.

CC

L'extrême civilisation habitue à un langage mol, traînant, incolore, qui permet au caractère de se tenir caché, et ne laisse aucune marque dans l'esprit. Ce qui plaît chez les anciens auteurs gaulois, c'est la simplicité. On y voit l'âme toute nue; on devine qu'elle se montre ingénuement, sans désir d'éblouir. Puis, il y a toujours, au fond, un sincère amour nourri par la vie solitaire. Sur cet amour, diversifié selon les cœurs, s'édifiaient les merveilles cathédrales et les romans de chevalerie. Les hommes de ce temps, difficilement distraits de la pensée unique qui les dominait, demeuraient un peu simplistes; mais qu'ils étaient ingénieux, habiles à exprimer les nuances et à faire sortir de leur asile les sentiments les plus secrets!

CCI

De même que d'une graine livrée à la terre peuvent sortir d'innombrables générations de plantes, ainsi d'un objet externe, tombé sous le regard d'un homme de génie, peuvent naître une foule de pensées qui s'engendreront à l'infini.

CCII

L'expérience, la science, sont nécessaires à l'écrivain. Elles sont utiles au génie, mais ne le forment pas : il lui faut une sorte de divination qui ne repose pas tout entière sur l'observation. Voici deux descriptions pour exprimer le même animal : le lion. On le dépeint au moment où, par une claire nuit, il foule le sable du désert pour venir s'abreuver à une source. La première de ces descriptions est faite par un chasseur qui a vécu dans le Sahara et a pu étudier de près les allures de la bête fauve. La seconde est de la plume d'un poète qui n'a jamais quitté les contrées septentrionales, et n'a vu la bête qu'il dépeint, qu'immobile dans sa cage. Quel est le meilleur tableau, le plus vrai, qui nous montre le roi des animaux dans sa majesté farouche, au milieu de son véritable cadre? — Celui du poète. La lecture de quelques pages d'histoire naturelle, et un coup d'œil jeté un jour sur un lion captif, lui ont suffi pour se le représenter en liberté, avec tous les objets qui l'entourent, dans une harmonie parfaite.

CCIII

Il s'en faut souvent de peu pour que tant d'écrivains, qui ne jettent dans les arts et la littérature qu'un éclat fugitif, produisent une lumière durable. Qu'ils se défient du flux rapide de leurs idées; qu'ils serrent le frein, — car la pente est glissante, — et qu'ils tournent autour du terme avant de s'en servir. Et

puis, qu'ils aient au cœur une pensée foncière; que leur seul objectif ne soit pas l'approbation de la foule; qu'ils se plongent en l'infini, hors de l'accident, devant la vérité immuable.

CCIV

C'est une grande preuve de force que de pouvoir écrire froidement sur des sujets brûlants, — à la façon de Tacite. La froideur n'est qu'apparente : c'est le fer chauffé à blanc. La maturité et la condensation du style font deviner la passion intense qui guidait la main de l'écrivain. On sent que par une volonté puissante, il a ramassé toutes ses forces en soi, qu'il ne parle que par amour de la justice et pour laisser déborder son indignation; — mais elle déborde avec mesure, comme la lave qui découle d'un volcan.

CCV

Faire naître la rêverie, exprimer tout l'infini en ne se servant que de termes concis; avoir la pureté, la transparence, et à la fois la vérité; faire parler, comme par des lèvres d'enfant, un langage philosophique; sembler serein et cependant montrer que la passion couve en soi; être moderne par le fond, et antique par la forme, — tel est, dans l'art littéraire, le but que quelques écrivains voudraient atteindre. Le plus souvent, leurs désirs sont entravés par leur tempérament : trop nerveux, il ne peut s'accorder avec la sévérité du style; trop sanguin, il ne permet guère sa condensation; trop bilieux, il est hostile à son ampleur; trop lymphatique, il est un empêchement à sa clarté : la phrase ondoie dans la vapeur des songes.

CCVI

Telle forme brusque de style, qui paraîtrait blessante appliquée à la plupart des sujets, ne déplaît pas dans la métaphysique. Le penseur est dans l'infini, dans l'étendue mouvante et illimitée; l'allure de son esprit n'y peut jamais sembler trop vive. Ainsi d'un homme nageant dans la mer : on ne songe point à sa brusquerie; quelque violents que soient ses mouvements, ils ne choquent point le regard : ils sont dans l'harmonie générale.

CCVII

On reproche parfois à un écrit de manquer de cadence, alors qu'il reproduit, par la multiplicité et la variété de ses formes, le πολυγλώσσιοι θαλασσης. C'est qu'on ne l'a point considéré d'ensemble. Il a, au contraire, la cadence souveraine. Du choc retentissant de vagues brisées, naît le tumulte harmonieux.

CCVIII

Tous les monuments littéraires véritablement humains et durables se produisent sur le sentiment de la justice infinie. Dès que les imaginations de l'homme se détachent de ce pivot, elles tombent dans l'oubli et n'ont point d'écho au cœur de l'humanité.

CCIX

L'écrivain ne doit point se reprocher son labeur et ses veilles, s'il peut dire de son œuvre : Elle ne nuira point. Peut-être passera-t-elle inaperçue, mais du moins elle ne portera pas les hommes à se haïr et à mépriser l'idéal : feuille tombée au courant des jours, elle pourra s'engloutir en un remous, ou

s'attacher à l'une ou l'autre rive; mais elle ne portera obstacle à aucun flot de la vie sincère.

CCX

Les sciences ne s'adressent qu'aux privilégiés de la pensée, tandis que l'amour, formé d'aspirations infinies, parle aux foules. De là, la puissance des religions. Ce n'est jamais qu'au cœur des hommes que se manifeste l'égalité parfaite. Le monde extérieur est impropre à la produire : il lui est même hostile. Ne sont véritablement égaux que ceux qui partagent les mêmes croyances.

CCXI

Quand on n'est point doué de sentiments profonds, on n'aspire pas à la durée, on n'aperçoit pas de terre promise. A quoi bon l'immortalité? A quoi bon une autre vie, par delà cette existence? Le drame qui se joue au fond des âmes tendres et passionnées, à la pensée du néant, demeure incompris. On ne pénètre pas le sens de cette parole biblique : *Transierunt omnia illa, tanquam umbra et tanquam nuncius precurrens...* — Que l'on courre aux pompes mondaines, qu'on diversifie son esprit, qu'on éparpille ses sentiments, soit! Souvent la nature en décide. L'erreur serait de se croire alors parfaitement vivant. L'apparence peut être joyeuse quand le cœur est mort. On ressemble à ces arbres creux qui se couvrent de feuillage, mais dont la sève ne circule plus que dans une mince écorce.

CCXII

Nous devons pouvoir entretenir en nous quelque grande rêverie qui puisse nous consoler quand la réalité nous aura meurtris. Nourrir une illusion qui élève notre esprit n'est point une œuvre

chimérique, comme la foule affairée se l'imagine. La force intime peut défier les événements; elle est essentielle, tirant sa chaleur d'un divin foyer.

CCXIII

L'aspect fugitif de toutes choses nous frappe. Nous marchons sur l'eau courante. Où nous entraîne le cours si rapide de la vie ? — Nous entendons dire : « Question oiseuse ! Pourquoi s'inquiéter d'un destin inévitable ? Que l'homme vive sa vie ! »

Eh quoi ! frères mortels, ne serait-ce point une preuve de notre amour pour vous que cette crainte excessive de vous voir disparaître à nos yeux.

CCXIV

Les entraves que l'on met à nos actes nous obligent à la méditation.

Jetez des pierres et des fascines dans la rivière : les eaux ralentiront leurs cours, s'amasseront stagnantes derrière la digue. Elles ne ruissellent plus ; mais qu'elles sont devenues profondes !

CCXV

Qui oserait affirmer que la majesté soit hostile à la vie ? Faudrait-il être joyeux et agité pour être vivant ? Prendra-t-on pour un caractère de mort cette tranquillité qui accuse la force consciente ? Les écrits où règne l'enjouement seraient-ils plus vivants que l'épopée du grand Homère, et que les pages lapidaires de Tacite ? C'est par faiblesse de caractère qu'on répugne à considérer les choses sous leur aspect sévère : on n'a point en soi le sentiment grave qui puisse y correspondre. Quel est le poète, quel est le grand artiste, quel est le philosophe qui n'aime à contempler une ruine hautaine ? L'expression de fierté et de

mélancolie captive l'attention, sans pourtant anéantir les sentiments délicats qui se meuvent au fond des grandes âmes : ils y voltigeront toujours, comme les papillons dans la forêt.

CCXVI

Des préludes, avant d'exprimer son opinion, sont oiseux : il faut entrer simplement au sanctuaire de la pensée pure. La vanité seule peut porter l'écrivain à tourner dans les méandres de la périphrase. Un langage qui ne parle ni à l'artiste ni au penseur n'est que de la poudre plus ou moins habilement jetée aux yeux des lecteurs. Que prouve-t-il, sinon que l'écrivain avait assez de mémoire et de talent pour délayer longuement sa pensée ? Ne voyez en ce littérateur qu'un esclave vendu à qui l'applaudira. Qu'il vous rappelle cet homme dont l'unique ambition est d'être vêtu correctement et d'avoir la désinvolture voulue en certain monde qui se paye de manières apprises.

CCXVII

Si l'on écrit, c'est par métier, par désir de se faire un nom, ou par amour de la vérité pure. — On remplit un devoir, on amuse ou l'on enseigne. Le plus souvent, sans qu'on veuille s'en rendre compte, on est à la fois amant de la vérité, ambitieux et homme de métier. On peut aussi écrire par compassion, — pour donner une voix à tant d'êtres auxquels fait défaut le talent de s'exprimer. On sera leur interprète, dût-on en souffrir mille ennuis ! Le poète prête, par amour, sa voix à la nature plongée dans un fatal mutisme.

CCXVIII

Les uns aiment un style reposé, d'autres un style chaleureux, chacun selon la nature de son génie. Tout style ayant sa beauté

propre, on ne doit point se montrer absolu dans la critique. C'est à tort qu'on reproche à tel moraliste la froideur de son style. Le penseur ne vise ni au rôle de poète ni à celui de tribun : il ne veut point émouvoir, mais imprimer ses pensées dans la mémoire de ses lecteurs. Il écrit de sang-froid, en un style lapidaire, mais son âme a dû auparavant se concentrer et s'embraser. Il ne pouvait jeter ses pensées, toutes fumeuses, sur le papier, car cela eût montré qu'il n'était pas dépouillé de passions. Il doit se tenir dans les régions calmes de l'idée pure, pour de là rayonner comme d'un point central. Qu'il lui suffise d'exprimer des pensées substantielles en termes clairs; qu'il ait l'esprit profond, mais limpide. L'ordre, la symétrie, la retenue, doivent toujours se faire sentir en ses paroles. Les esprits superficiels prennent sa réserve consciencieuse pour de la crainte ou de l'indifférence. Ils ne seraient pas fâchés de voir le philosophe prendre les allures du tribun. Certes, en ce siècle, le penseur aurait ainsi un succès facile, au détriment de la sagesse; mais les vérités philosophiques ne sont pas d'une époque : elles sont de tous les temps; elles s'adressent à la raison universelle, et non aux sentiments de telle génération.

CCXIX

Tous les cœurs ne s'émeuvent pas aux mêmes sources. Il est des gens insensibles aux événements les plus cruels, et qui s'attendent à l'audition d'un beau vers. Cette sensibilité d'enthousiasme est un peu commune; elle décèle un esprit cultivé plutôt qu'un bon naturel. Les sentiments qui en éclosent n'ont jamais la durée ni la profondeur des émotions que la simplicité du cœur provoque. Dans une œuvre littéraire, les pages les plus touchantes, et qui ont le plus grand écho dans l'humanité, sont les plus naïves. Quel lecteur ne serait ému en lisant cette lettre écrite par Graziella mourante à celui qu'elle ne reverra plus :

« Le docteur dit que je mourrai avant trois jours. Je veux te

dire adieu avant de perdre mes forces. Oh ! si tu étais là, je vivrais ! mais c'est la volonté de Dieu. Je te parlerai, et toujours, du haut du ciel. Aime mon âme, elle sera avec toi toute ta vie. Je te laisse mes cheveux coupés une nuit pour toi. Consacre-les à Dieu dans une chapelle de ton pays pour que quelque chose de moi soit auprès de toi. »

Quel amour sincère et quelle confiance devant la mort, en ces quelques lignes entrecoupées par des sanglots ! — Bernardin de Saint-Pierre nous donne aussi un exemple de cette émouvante simplicité. C'est lorsque madame de la Tour vient annoncer à Paul le départ de Virginie :

« Au moins, s'écrie-t-il, si je lui avais fait mes adieux, je serais tranquille à présent ! je lui aurais dit : Virginie, si pendant le temps que nous avons vécu ensemble, il m'a échappé quelque parole qui vous ait offensée, avant de me quitter pour jamais, dites-moi que vous la pardonnez. Je lui aurais dit : Puisque je ne suis plus destiné à vous revoir, adieu, ma chère Virginie, adieu ! Vivez loin de moi, contente et heureuse. »

En lisant les adieux de Werther à Charlotte, nous éprouvons une émotion plus troublante. En présence d'une telle passion, notre âme ne peut s'épancher, tant elle est anxieuse, et nous nous sentons flotter entre le chagrin et l'effroi :

« Ah ! je voudrais que vous m'enterrassiez auprès d'un chemin ou dans une vallée solitaire ; que le prêtre et le lévite, en passant près de ma tombe, levassent les mains au ciel en se félicitant, mais que le Samaritain y versât une larme... Donne, Charlotte ! Je prends d'une main ferme la coupe froide et terrible où je vais puiser l'ivresse de la mort ! Tu me la présentes, et je n'hésite pas. Ainsi donc sont accomplis tous les désirs de ma vie. Voilà donc où aboutissaient toutes mes espérances ! toutes ! toutes ! à venir frapper avec cet engourdissement à la porte d'airain de la vie !... Je veux être enterré dans ces habits. Charlotte, tu les as touchés, sanctifiés : j'ai demandé aussi cette faveur à ton père. Mon âme plane sur le cercueil. Que l'on ne fouille pas mes poches. Ce nœud rose que tu portais sur ton sein quand je te vis pour la

première fois au milieu de tes enfants... Oh! embrasse-les mille fois, et raconte-leur l'histoire de leur malheureux ami! Chers enfants, je les vois, ils se pressent autour de moi... »

La dernière lettre d'Amélie à René nous pénètre aussi de tristesse, mais la majesté du génie s'y fait sentir et arrête notre attendrissement. Les malheurs terrestres perdent de leur amertume dès qu'on adresse sa douleur au ciel. C'est le plus souvent avec résignation que les religieux voient disparaître leurs amis, placés qu'ils sont devant un Dieu pour qui l'amour exclusivement terrestre est comme une défaillance. Les larmes ne se répandent pas sur leur visage; elles se transforment en pensées pour s'élever au ciel en vapeurs d'encens :

« Le ciel m'est témoin, mon frère, que je donnerais mille fois ma vie pour vous épargner un moment de peine; mais, infortunée que je suis, je ne puis rien pour votre bonheur. Vous me pardonnerez donc de m'être dérobée de chez vous comme une coupable, je n'aurais pu résister à vos prières, et cependant il fallait partir... Mon Dieu, ayez pitié de moi!.. Je ne sais si vous pourrez lire ces lignes à demi effacées par mes larmes. Après tout, mon ami, un peu plus tôt, un peu plus tard, n'aurait-il pas fallu nous quitter? Q'ai-je besoin de vous entretenir de l'incertitude et du peu de valeur de la vie? Vous rappelez-vous le jeune M... qui fit naufrage à l'île de France? Quand vous reçûtes sa dernière lettre, quelques mois après sa mort, sa dépouille terrestre n'existait même plus, et l'instant où vous commenciez son deuil en Europe était celui où on le finissait aux Indes. Qu'est-ce donc que l'homme dont la mémoire périt si vite? Une partie de ses amis ne peut apprendre sa mort que l'autre n'en soit déjà consolée! Quoi, cher et trop cher René, mon souvenir s'effacera-t-il si promptement de ton cœur? O mon frère, si je m'arrache à vous dans le temps, c'est pour n'être pas séparée de vous dans l'éternité! »

Comme elles tombent de haut, ces paroles qui s'échappent d'une âme chrétienne et passionnée! Comme on y reconnaît la fierté et l'enthousiasme du Breton illustre qui peupla notre

siècle de sentiments profonds! Leur sérénité majestueuse voile leur désespoir et nous apaise devant l'espérance d'outre-tombe.

Pour qu'une fiction remue nos fibres les plus intimes, il faut que la réalité y parle plus que l'idéal, et que l'âme, dépouillée de fierté, s'y montre nue et palpitante. Hugo, lorsqu'il nous fait assister aux derniers moments de Jean Valjean, écrit des pages d'une vérité navrante et qui seront maintes fois trempées de larmes. Marius et Cosette retrouvent le pauvre vieillard, qui s'était dérobé à leur affection. Ils veulent l'emmener, le rendre heureux, lui qui a tant souffert en silence pour ne pas troubler leur joie. Mais il est trop tard! Jean Valjean se meurt!

« Mon Dieu, dit Cosette, vos mains sont encore plus froides! Est-ce que vous êtes malade? Est-ce que vous souffrez?

— Moi? Non, répondit Jean Valjean, je suis très bien; seulement... »

Il s'arrêta.

« Seulement quoi?

— Je vais mourir tout à l'heure. »

Cosette et Marius frissonnèrent.

« Mourir! s'écria Marius.

— Oui, mais ce n'est rien », dit Jean Valjean.

Et le noble cœur du mourant s'épanche alors en paroles précipitées, toutes débordantes de désespoir et de généreuse affection :

« Approche, approchez tous deux. Je vous aime bien. Toi, aussi, tu m'aimes, ma Cosette. Je savais bien que tu avais toujours de l'amitié pour ton vieux bonhomme. Comme tu es gentille de m'avoir mis ce coussin sous les reins! Tu me pleureras un peu, n'est-ce pas? Pas trop. Je ne veux pas que tu aies de vrais chagrins. Il faudra vous amuser beaucoup, mes enfants... Cosette, vois-tu ta petite robe, là, sur le lit? La reconnais-tu? Il n'y a pourtant que dix ans de cela. Comme le temps passe! Nous avons été bien heureux. C'est fini. Mes enfants, ne pleurez pas, je ne vais pas très loin, je vous verrai de

là. Vous n'aurez qu'à regarder quand il fera nuit, vous me verrez sourire. Cosette, te rappelles-tu Montfermeil? Tu étais dans le bois, tu avais bien peur. Te rappelles-tu quand j'ai pris l'anse du seau d'eau? C'est la première fois que j'ai touché ta pauvre petite main. Elle était si froide!.... Je vais donc m'en aller, mes enfants. Aimez-vous bien toujours. Il n'y a guère autre chose que cela dans le monde : s'aimer. Vous penserez quelquefois au pauvre vieux qui est mort ici... »

CCXX

C'est une erreur de penser que l'expérience doive anéantir en nous les sentiments de poésie. Nos illusions, à l'endroit de la vie présente, peuvent s'évanouir sans que cet évanouissement porte atteinte à l'idéal qui brille en nous. Peut-être même nos déceptions multipliées, nées de la vue claire de l'indifférence et de la perfidie des hommes, doivent-elles jeter le principal aliment à notre amour spirituel... O terre ténébreuse, il nous répugne de croire que tu sois notre véritable patrie!

CCXXI

Poussé parfois par un sentiment de sympathie, — plus souvent par la malveillance, — le public aime à scruter la vie des hommes qui se sont illustrés. On pardonne facilement aux poètes, dont les habitudes de vivre ne sont pas généralement à la hauteur de leurs écrits; on les sait de nature impressionnable, partant, sujets à maints caprices; mais on est sans pitié pour les écrivains religieux et les philosophes, car ils ont pris pour tâche d'enseigner la piété et la sagesse. Que d'amères critiques ne soulevèrent pas certains traits de la vie de Sénèque! On voulut faire rejaillir les faiblesses de l'homme sur le génie du penseur, au point d'en tenir toute son œuvre! On l'accusa d'hypocrisie. Ce sont là des reproches nés, chez le critique, d'une morale trop

exigeante. Sénèque avoue que le philosophe qui aurait une existence parfaitement conforme à ses préceptes serait digne d'admiration; il ajoute toutefois que, s'il ne réalise pas toutes ses maximes, on doit déjà lui savoir gré d'avoir pensé noblement et d'avoir voulu exprimer ses pensées. Etre fortement épris de l'idéal de vérité, et s'en voir sans cesse détourné par ses penchants, est d'ailleurs une cause de vif tourment pour les esprits philosophiques. L'homme, de sa nature, est complexe; mille pensées, mille sentiments se pressent en lui, souvent disparates et contradictoires. Il renferme comme plusieurs êtres : les uns sceptiques, railleurs; les autres, humbles et croyants; il ne pourrait les produire tous sans les faire s'entre-détruire. Il doit donc, écoutant sa conscience, se choisir son être. Bien digne d'estime est tout écrivain qui ne produit au jour que ce qu'il a de noble en lui, et bien aveugle est celui qui voudrait y voir de la fausseté!

CCXXII

Nous aimons à entendre discourir les ignorants dont le cœur est expansif, y eût-il dans leurs discours quelques bavardages; mais il faut qu'ils soient jeunes et de figure agréable. Cependant, nous ne voudrions pas être dans la situation modeste de ceux que nous écoutons avec bienveillance : notre amour-propre en souffrirait. Oh! vanité sotte! Comme s'il pouvait exister une qualité plus précieuse que celle qui inspire la sympathie!

CCXXIII

Si l'on a perdu jeunesse et beauté, on ne parvient à se faire écouter qu'en forçant l'attention par la voix et le geste, en se donnant soit un air altier, soit un accent confidentiel. Triste métier que celui de tourner sans cesse l'attention d'autrui sur sa personne, alors qu'elle ne peut plus charmer les yeux!

CCXXIV

Pourquoi m'approcherais-je de toi, vieillard joyeux? Que puis-je tirer du fruit de ta longue vie? — Tu ne fus pas sincère! Ton expérience ne t'a enseigné qu'à voiler les douleurs étrangères, pour te livrer librement à tes plaisirs. Tu prends des attitudes qui accusent ta frivolité. Ceci prouve ton ignorance ou ton hypocrisie; car tu dois avoir vu souffrir et avoir assez souffert toi-même pour ne point m'offrir cette contradiction de la vieillesse et d'un esprit hilarant. Normalement, un enfant naïf et ingénu doit produire, par le travail des ans, la figure d'un vieillard grave et miséricordieux.

CCXXV

La vie mondaine appartient aux indifférents, doués de l'observation superficielle : les sentiments de l'entourage ne font que glisser sur leur cœur. Les natures passionnées sont impropres à se plier aux exigences de la mode : elles sont indépendantes, jugent librement. Elles sont aux âmes, non à la coupe du vêtement et à la parabole du geste. Recherchant la simplicité, et ne trouvant dans le monde qu'artifice, elles descendent parfois l'échelle sociale, comme pour se retremper au populaire; mais arrivées là, elles ne trouvent, hélas! que trivialité. — Elles s'éloignent alors des hommes, pour vivre dans la solitude, parmi les arbres, honnêtes compagnons.

CCXXVI

Combien s'abusent par une trop grande défiance, et ne veulent voir partout qu'orgueil et dédain! Bien que naturellement modestes, ils se haussent en présence des puissants, croyant se grandir à leurs yeux par une distinction calculée. S'ils appréciaient mieux le monde, ils sauraient que l'on n'est jamais estimé

des grands cœurs que pour sa simplicité. A quoi bon ces douloureux efforts, qui ne peuvent plaire qu'aux esprits vains!

CCXXVII

L'harmonie que nous produisons en notre pensée s'exprime extérieurement par l'équilibre de nos mouvements. On a beau faire, sans la noblesse intérieure, on n'aura jamais la véritable distinction dans ses habitudes. La seule étude des formes mondaines est impuissante à voiler une âme sans élévation. La vulgarité native percera toujours par l'un ou l'autre geste.

CCXXVIII

C'est par la frayeur de paraître gauche qu'on acquiert l'air prétentieux. On greffe ainsi le ridicule sur l'ignorance.

CCXXIX

Il faut être bien mal né pour être disgracieux dans ses attitudes, alors qu'on est sincère.

CCXXX

Les arrogants sont serviles. Qu'expriment leurs gestes? Le mépris de la faiblesse et l'estime de la force. Vivant sur l'extérieur, ils dédaignent d'analyser cette faiblesse et cette force. Le lâche se montre audacieux devant le timide, pour redoubler la crainte qu'il inspire : — sa morale va jusque-là.

CCXXXI

Les sciences éloignent de la vérité essentielle par l'orgueilleuse satisfaction qu'elles nous donnent : l'esprit est rempli ; il n'y a plus place pour les impressions naturelles. Quelle prétention, d'oser dire qu'après vingt ans d'études nous posséderons telle science ! Nous ne connaissons jamais rien parfaitement. La circulation universelle est permanente, et notre esprit toujours en mue. Les vagues du temps s'entre-choquent à nos fronts, modifiant sans cesse nos pensées. Le vieillard s'instruit à chaque instant du jour ; lorsqu'il meurt, il commence seulement à entrevoir.

CCXXXII

La politique, la physique, la chimie, l'astronomie, — autant de spécialités pour l'esprit. Les individualités s'y enfoncent plus ou moins loin, selon leur vigueur ; mais elles ne font entendre que des voix isolées. Elles ne touchent qu'à certains points de l'univers. C'est en l'âme du poète que résonne harmonieusement l'immense et éternel concert. Elle est microcosme, point central où se reflète l'esprit cosmique, et d'où il irradie.

CCXXXII

Ils ont une singulière façon de discuter : ils sautillent sur des extrémités. Il est impossible de les rencontrer face à face. Mille faits insignifiants se sont fixés en leur mémoire trop impressionnable. Vous vous sentez accablé par leurs citations incohérentes. Il faut toujours qu'on les ramène à la question première. Leur faiblesse est de regarder ça et là avec trop d'intensité, et de ne savoir se taire sur certains détails sans importance. Ils sont les hommes d'un livre ou d'une idée, au lieu d'être les enfants de leur génie naturel. Ils théorisent sur la

première base venue, ou bien ils répètent avec animation le système de tel théoricien. Si, de votre côté, vous voulez user de citations, ils se rabattent sur l'écrivain dans lequel vous les avez puisées. — C'était un vilain homme! — Vous objectez que vous jugez la pensée en elle-même, abstraction faite de l'auteur; mais ils n'entendent pas de cette oreille : ils vous jettent l'homme au devant de son livre. C'est se donner beau jeu. Ils ne peuvent rien d'autre en effet : jouter avec vous, non pour s'éclairer, mais pour se faire valoir.

CCXXXIV

Avoir les cinq sens également subtils, être plutôt passif qu'actif, voilà ce qui donne la raison générale. Tout se lie, tout est connexe. Pour avoir le jugement sûr, il faut avoir une grande pratique de la vie extérieure, jointe à une extrême prudence. C'est par le dehors que l'on s'introduit au dedans. L'homme, étant plus matière qu'esprit, est naturellement dans le dehors. C'est en s'appuyant fermement sur la nature extérieure qu'il se pousse au dedans. Il est l'aventurier cherchant science et fortune. S'il n'est pas attentif au phénoménal spectacle de la vie externe, que rapportera-t-il au for intérieur? Se dire poète, se dire philosophe, sans pouvoir distinguer la guêpe de l'abeille, l'orme du tremble, semble paroles présomptueuses.

CCXXXV

L'humanité nous offre un navrant spectacle : celui de l'irréflexion avec laquelle tant d'hommes généreux font le sacrifice de leur vie. Que de sang, de larmes, répandus inutilement! Des générations entières sont anéanties en leur germe par la bravoure inconsciente et l'exaltation de quelques-uns. Les cœurs les plus chaleureux ne s'unissent pas toujours, hélas! aux esprits les plus clairvoyants. On devient l'obscur

victime de sa nature passionnée : rien n'est plus digne de notre compassion. Quelle que soit l'injustice de leur cause, on plaint ces hommes sincères et fanatisés qui se ruent aux ténèbres inconnues, par amour de l'idée, et ne recueillent que les malédictions de la foule. — Elle jugera l'acte, non l'intention. — Leur héroïsme peut racheter leur aveugle audace; ne voyons en eux que des infortunés, de pauvres enfants, perdus par l'exubérance de leur cœur.

CCXXXVI

Il semble que l'idéal qui ne fleurit pas sur le génie de la réflexion doive nous mener aux injustices.

CCXXXVII

Considérons de haut toutes choses pour ne pas nous prodiguer vainement! Voyons le flux et le reflux des opinions humaines: soyons dans la pensée infinie, et gardons-nous de nous lancer aveuglément aux aventures. *Sursum corda!* La vie, don du ciel, est chose précieuse; elle ne reparait pas deux fois pour nous ici-bas. Surveillons-la comme un trésor qui nous est confié. Qu'elle soit pour nous un capital sacré. Ne l'aliénons pas, si nous voulons en rendre chaque jour l'intérêt à la divinité.

CCXXXVIII

Comme les rameaux flexibles d'un arbre puisent leur sève au même tronc dont les racines plongent dans la terre obscure, ainsi nous devons, malgré la diversité de nos aspirations, nous rattacher à une base ferme : le sentiment de l'infini, de la justice, de la beauté éternelle. Notre esprit n'est véritablement en vie que lorsqu'il reconnaît sa divine dépendance; toutes nos paroles sont alors vivifiées par la source invisible dont nous tirons l'existence.

Il ne peut plus y avoir contradiction en nous, puisque nous sommes possédés de la grande pensée unificatrice. Cette remarque, nous pouvons l'appliquer à la politique. Ne nous étonnons pas si telle faction qui, par la vigueur de son attaque, s'empara du pouvoir, n'a pu s'y maintenir. La haine de l'autorité pouvait seule unir ces hommes exaltés en leur amour-propre. L'objet de leur animadversion étant renversé, voilà leurs diverses individualités flottant sans appui ! Pour donner cours à leurs instincts de domination, ils sont obligés de se haïr entre eux. Jalousies, soupçons injustes, sanglants caprices, éclatent au jour dès qu'ils se sont hissés sur le pavois. Dérision amère ! Ces tribuns qui osaient nous parler de fraternité universelle ne peuvent même vivre fraternellement entre eux ! Ils nous donnent ce honteux spectacle d'individus de même espèce cherchant par tous moyens à s'entre-détruire. Ils n'ont point de foi commune qui porte leur vue plus haut que la terre ; ils ignorent que le dévouement à l'humanité exige le sacrifice de toute ambition personnelle.

CCXXXIX

On est plus fier de ce qu'on a pillé dans les œuvres d'autrui, que de la science née de ses propres observations. On est l'âne de la fable, chargé de reliques. Si l'on était créateur de ses pensées, on serait plus humble ; on aurait un fonds de philosophie qui apprendrait la vanité de nos sciences. En général, ce n'est pas l'investigateur qui jouit du fruit de ses recherches : elles sont destinées à rehausser les oisifs. Ainsi, il n'appartient guère aux orpailleurs de se couvrir de paillettes d'or.

CCXL

Le désir d'occuper de leur personne l'attention publique est si furieux chez quelques-uns, qu'ils s'ingénient à se rendre étranges.

Bon gré, mal gré, il faut qu'ils s'échappent du commun des mortels. Peut-être ne seraient-ils pas fâchés d'avoir quelque difformité apparente qui les empêchât de demeurer inaperçus. Écoutez donc parler cet homme que vous n'avez jamais voulu distinguer de la foule : il vous dira qu'il est halluciné et somnambule, et que dans les plus épaisses ténèbres, il accomplit des tours d'adresse. Bien plus, il a des pressentiments, des songes prophétiques ! A l'heure de minuit, il dialogue avec son guéridon sur les affaires d'outre-tombe. — Vous voilà bien surpris, vous qui preniez cet homme pour un être privé d'individualité. A l'avenir, défiez-vous : c'est un génie mystérieux qui pourrait bien avoir quelque accointance avec le diable.

CCXLI

Dans l'adolescence, nous nous laissons charmer par l'élégance des formes, nous éprouvons une secrète aversion pour la vulgarité des manières. Plus tard, par réflexion, un revirement s'opère en nous : considérant le fond isolément, nous traitons l'extérieur avec légèreté ; mais nous ne sommes guère plus raisonnables, les formes étant le plus souvent un reflet du fond.

Comment ! on voudrait nous obliger à avoir la même déférence pour tel malappris que pour tel aimable homme, par la raison que le premier serait plus instruit ! Il nous plaira toujours de le traiter comme un bouquin malpropre, — avec prudence.

La beauté et la distinction dans les formes ont une valeur réelle, quand elles partent du naturel. L'apparence est reine et maîtresse du monde, écrivait le philosophe Timon. Il est une fausse distinction, froide et gourmée : elle se reconnaît aisément à la gêne où elle met celui qui la veut produire. On est de bois grossier, mais on veut se dissimuler sous une épaisse couche de vernis. Mieux valait ne pas forcer son naturel en ajoutant une comédie ridicule à sa vulgarité native.

CCXLII

C'est un des caractères de la sottise, de ne pouvoir jamais se tenir en paix, dans un juste milieu. Il faut qu'elle échappe à la surveillance de la sagesse; comme l'ivresse, elle veut se faire remarquer, pour sa propre confusion. Le sot ne quitte les manières prétentieuses que pour prendre des airs vulgaires renforçant encore ses défauts naturels. Sentant bien que l'harmonie intérieure lui manque, il tâche d'y suppléer par des artifices qui puissent le faire paraître avantageusement. La présomption l'aveugle : il ignore que la raison oblige à se défier sans cesse de soi.

CCXLIII

Quoi de pire qu'un homme qui prend partout ses aises! Quoi de plus digne de mépris qu'un tel homme! Il ne se contente pas d'exprimer la satisfaction de soi, il affiche hautement son mépris d'autrui. « Rien ne vaut, fors moi! Jetons bras et jambes à l'aventure; lançons nos paroles inconsidérées à la face de tout venant... » Tel est son discours intérieur. Il y a, de par le monde, des gens nés tout exprès pour mettre cette espèce à l'ordre. Ils sont méthodiques, et ont un regard sans pitié. Par quelques signes de dédain, ils obligent les indiscrets à se morfondre. On assiste parfois à ces sortes d'exécutions, en plaignant à la fois le correcteur et le châtié.

CCXLIV

Par une grâce particulière de l'Esprit, nous pouvons naître bien faits de corps et d'âme; de même, par une fatalité de nature nous pouvons venir au jour difformes et déraisonnables. Il est des esprits rebelles à la raison. Quelle que soit la culture morale, elle sera impuissante à triompher de la conformation cérébrale. Ces esprits obscurs n'ont ni centre ni rayons : ils ne conçoivent

pas plus Dieu, qu'ils ne voient sous son vrai jour le monde externe. On croirait qu'une longue expérience de la vie pourrait les réformer. Illusion ! Chaque impression de leur sens produit en eux une fausse représentation des choses. Il n'y a ni régularité, ni harmonie. Imaginez un kaléidoscope dont plusieurs miroirs seraient brisés : il n'offre qu'un assemblage d'images confuses.

CCXLV

Celui qui a le malheur d'être doué d'un cœur généreux doit bien se garder de le laisser voir : rien, en ce siècle, ne lui donnerait plus de ridicule. Celui qui est doué d'un esprit observateur doit aussi le cacher bien soigneusement : rien n'est plus malséant. Il ne peut être permis de voir la vie telle qu'elle devrait être, ni telle qu'elle est ; on serait accusé de poésie ou de philosophie. Fi donc ! C'est telle que la majorité veut vous la faire voir qu'il faut apprécier l'humanité ! D'ailleurs, *idéal*, *âme humaine*, que cela signifie-t-il ? Qu'y a-t-il sur cette terre, sinon des individus gros ou maigres, forts ou faibles, riches ou pauvres ? — Simple opération numérique à faire !

CCXLVI

Quelques-uns convient à leur table des romanciers, espérant jouer un petit rôle dans leurs écrits ; d'autres les évitent avec soin, craignant qu'ils n'abusent de l'hospitalité en mettant au jour les travers de leur hôte. Les uns et les autres sont trop occupés de leur personnalité. Les premiers ont le tort de faire des accueils intéressés ; les seconds, celui plus grand de classer les hommes par catégories, au lieu de les juger personnellement : car généralement l'individualité triomphe du métier.

CCXLVII

Partant d'un éclat de rire à tout propos, par habitude servile, beaucoup veulent s'introduire sûrement en vos bonnes grâces. Comment croire que cet homme qui rit gaiement à votre approche puisse être votre ennemi ? Regardez-le : il accourt vous annoncer la mort de sa mère, et dès qu'il vous aperçoit, il rit, oubliant l'objet qui l'amène, pour être tout entier au désir de vous plaire. Oui, la joie qu'il manifeste de votre présence est plus vive que le chagrin qu'il ressent de la perte d'une mère qu'il chérissait ! — Le rire ne serait-il pas une des expressions du plaisir ? Hélas ! non. Le rire est parfois le masque de l'ambition et de l'envie. Il est pour le fourbe le plus sûr bouclier. Les armes tombent de vos mains. Vous cessez d'être sur la défensive : à quoi bon, puisque vous avez sous les yeux un homme qui a l'air de vous prier de ne pas prendre son discours au sérieux, et que d'ailleurs il s'efface préalablement devant les paroles que vous lui adresseriez, si toutefois vous veniez à découvrir sa ruse ?

CCXLVIII

Le moraliste étudie le cœur des hommes parce qu'il chérit l'humanité ; il s'irrite contre ses vices et ses travers, parce qu'il a le généreux désir de lui voir réaliser la perfection. Lorsque son amour est extrême, des déceptions réitérées le mènent à la misanthropie. Il est certes plus commode de dire avec la foule : « Laissons les méchants s'agiter dans leur ombre ; vivons dans l'indulgence en tournant la tête vers le monde heureux ! » — Ce n'est là qu'une façon adroite de voiler son égoïsme. Bien peu ressentent les blessures faites à autrui. Méchanceté est un vain mot, tant que soi-même on n'a pas été blessé... Oh ! alors, à la moindre égratignure que l'on reçoit du prochain, l'humanité semble une engeance vraiment scélérate ! Beaucoup se défient du moraliste, redoutant ses critiques ; ceci ne prouve guère en leur faveur. S'ils

se sentaient sincères, comme ils seraient heureux d'être pris pour objet de ses observations! car lui seul sait apprécier, à leur juste valeur, l'honnêteté et les divers mérites.

CCXLIX

Ayons toujours présent à l'esprit ce conseil de Tércence: *Ex animo omnia, ut fert natura, facias!* — Au fond de l'esprit sincère, il y a comme une source intarissable : il y a la foi, qui fait jaillir du rocher l'eau vivifiante. Il communique sans cesse avec l'esprit éternel; il est plus riche qu'il ne le désire; il n'a qu'à choisir dans cette foule de pensées et de sentiments qui lui arrivent à profusion du monde incréé; il se sent comblé. Eût-il mille années à vivre, elles lui suffiraient à peine pour mettre en lumière, c'est-à-dire pour livrer au demi-jour terrestre, tant d'expressions du Verbe. Et qu'a-t-il fait pour cela, ô Dieu, sinon de se laisser aller aux impulsions de son cœur? Quel plus grand sujet d'humilité : se sentir accablé de faveurs imméritées!

CCL

Plus on se sent puissant par le génie, moins on tient à faire briller dans la vie journalière les marques de son individualité : il suffit bien qu'elles s'impriment dans les œuvres qu'on doit laisser après soi. C'est comme dans la nuit que l'on travaille à s'immortaliser. Le génie est comme un œuf qui serait couvé par l'infini : quand la coquille est brisée par l'être intérieur, on s'aperçoit seulement de la vie qu'il recélait.

CCLI

Qui nie la valeur absolue de l'idéal et le règne de la Providence, se nie. On n'est plus que chair fangeuse à rendre aux éléments.

Et Lucrèce? — On doit admirer en lui l'artiste et le savant, en plaignant le philosophe. — Volonté ardente de connaître qui emporta le cœur et le fit sortir du milieu humain où demeura Virgile.

CCLII

Nier la réalité essentielle — Dieu, — nier la sanction infinie, c'est nier la conscience, ce centre où l'éternel esprit s'unit à la nature humaine; c'est nier l'honneur, ce rayon d'idéal qui s'allume au fond des cœurs honnêtes. Si Dieu est un vain mot, à quoi bon le sacrifice intérieur, ignoré des hommes? Dans le seul but de se plaire à soi-même? Quel jeu ridicule! On se dit le plus souvent athée par désir de se distinguer, de se montrer esprit indépendant; on va même jusqu'à insulter l'infini, en sortant de son personnage, et ne s'apercevant pas qu'on se contredit. C'est aux prises avec la misère qu'il faut étudier l'athée. Généralement aveuglé par l'orgueil et se croyant impeccable, il entre en fureur contre l'ordre social.

Que la société s'effondre, mais que lui du moins puisse marauder dans ses ruines, hors des regards de la loi! Quand, un jour, les affres de l'agonie viennent saisir cet homme qui faisait le brave, sa fanfaronnerie tombe, et l'on n'a plus devant les yeux qu'un pauvre pécheur plein de repentir. C'était par frayeur du mystère qu'il professait naguère à la foule son athéisme, comme le poltron qui siffle en traversant la forêt.

CCLIII

L'homme de joie sourit du philosophe; il l'accuse de vivre dans les nuages, de manquer de positivisme. Mais de ces deux hommes, lequel est le plus ébloui, lequel a l'esprit le plus trouble, lequel lâche la proie pour l'ombre, sinon le premier, qui, du haut de son char, roule gaiement à l'abîme à travers la poudre des vanités?

Qu'y a-t-il de plus réel, de plus assuré, que notre éternelle disparition? Les divers objets de ta convoitise, tu n'es pas bien sûr, mortel, de les obtenir; mais que tu échappes à l'embuscade de la mort, cela est impossible. Ne ferme donc pas l'oreille au bruit des cloches. A qui a l'âme bien faite, cette voix du Temps semble harmonieuse.

CCLIV

Le monde est à la diction. Honte à vous, si vous prononcez mal et si vous gardez l'accent de terroir, — ce vilain accent qui est celui des honnêtes gens qui ne veulent point se faire distinguer de leur entourage. — Qu'importe au monde votre pensée? Que veut-il, sinon que l'on s'accorde à son diapason? Mais quand on suit l'impulsion de son génie, on s'inquiète peu si l'on blesse l'ouïe; on est récalcitrant à la mode: un esprit droit ne vit point pour plaire aux mondains. Cependant, j'entends tel pérorateur, amant des distinctions extérieures, prêcher à ses élégants auditeurs les sublimités de la morale chrétienne: l'âme est tout, l'enveloppe vile poussière!... l'inconséquence est flagrante. La prononciation n'est pas plus la pensée que le corps n'est l'âme. Néanmoins, que l'on souhaite à ceux qu'on aime un beau langage, rien n'est plus généreux. On le leur souhaite, non pour jouir de l'agrément de les entendre, mais parce que l'on sait que le beau parler est d'une grande recommandation près de ceux qui estiment avant tout la forme.

CCLV

Une des joies du penseur, c'est d'observer le mépris que professent pour lui les esprits superficiels. Ses remarques l'obligent à reconnaître que le christianisme est une philosophie éternelle, car il enseigne le sacrifice volontaire. Le penseur tire sa gloire de ce qui est pour les cœurs vains une cause d'humiliation. Poussé par un sentiment divin et héroïque, il s'abandonne à ses inspirations,

dévoilant sans crainte son for intérieur, ces pensées ingénues qui font tant sourire la médiocrité. Plus il se voit incompris, plus son âme se fortifie. Il se fait le jouet de sa sincérité en se livrant à son expansion et assistant ainsi à l'orgueilleuse satisfaction de ceux qui l'écoutent et voient du ridicule en sa simplicité. Il y trouve des modèles complaisants que, par sentiment de justice, il sera un jour obligé d'exposer, avec tous leurs travers, au jugement public.

CCLVI

Bien augurer de tous les hommes est un signe de bonté; bien traiter ceux dont on augure mal est un signe de force. L'humanité est respectable en toute créature humaine. On ne doit donc point mépriser absolument un homme, d'abord parce qu'il est notre frère, ensuite parce que sa nature est mêlée de bien et de mal: tout misérable ayant quelque mérite latent.

CCLVII

Le respect envers autrui oblige à rentrer en soi, à s'examiner, à se bien connaître; voilà pourquoi, plus s'affaiblissent les sentiments de respect, plus on se détourne de l'étude de l'homme. On pourrait aussi bien renverser la proposition, et trouver l'origine du sans façon de nos habitudes dans notre ignorance du cœur humain. Nous sommes au monde extérieur à cause de l'extrême facilité que nous avons d'y vivre: nos esprits ne cherchent plus à s'exercer ailleurs.

CCLVIII

Il n'y a guère que des présomptueux et des respectueux. Par effervescence, les premiers accomplissent parfois de nobles actions: une poussée d'orgueil les mène au bien par la certitude où ils sont d'être payés de leur effort. Chez eux l'intention est au-dessus de

l'acte. Ce sont des hommes de superficie, exigeants, atrabilaires, véritables fléaux des gens paisibles. Les seconds au contraire sont des génies essentiellement humains. C'est l'amour qui commande le respect. Au temps présent, sous prétexte d'égalité, on voudrait pouvoir se passer de cette qualité incommode, et transformer la société en une vaste camaraderie où il n'y aurait plus ni jeunes, ni vieux, ni savants, ni ignorants, ni gens polis, ni rustres. Plus de réserve ni de déférences! Chacun, devenu indépendant, s'en irait à sa fantaisie, brusquant ça et là d'un air délibéré. Un tel monde, dépouillé de toute modestie, serait bien vite ramené au sentiment du respect, et forcément, par le triomphe du sabre.

CCLIX

Certaines présences nous déconcertent et nous souillent; certaines autres nous affermissent en nos bons sentiments, et nous purifient. Si l'on cherche la cause de telles impressions, on trouve presque toujours que, dans le premier cas, on a affaire à des esprits sans base, niant la justice éternelle, et dans le second à des âmes chrétiennes, douées de charité et de modestie.

CCLX

Écoutant sa nature expansive, on finit par connaître un grand nombre de gens de tous berceaux et de toutes mines. On a conversé librement avec eux, par instinct de sociabilité; on a même disserté ensemble sur des sujets de commune prédilection, ne voyant en cela qu'un plaisir pris à la volée : celui d'une conversation aimable ou instructive. On se salue, se croyant quittes. Mais point! Pour bien des gens, une heure de conversation oblige à l'amitié. Vos interlocuteurs de rencontre se sont rivés à vous pour toujours! S'ils vous retrouvent, ils s'exaltent en démonstrations affectueuses. Comme par miracle, vous êtes

devenus de vieux amis. Ils vous tutoient, si pas cordialement, du moins bruyamment, et pour l'entourage. — Tout ceci aurait sa valeur si l'on n'y découvrirait un double jeu : ceux qui, nous connaissant à peine, nous accablent de témoignages d'amitié parce que nous sommes plus haut placés qu'eux, sont pleins de morgue envers ceux qui occupent un échelon social inférieur au leur. Ils ont deux faces : l'une charmante, qu'ils tournent vers les puissants ; l'autre hargneuse, qui doit écarter de leurs pas les infortunés dont le voisinage ne peut les rehausser dans l'estime publique.

CCLXI

Certains personnages, blasés avant d'être civilisés, sont les premiers à faire de l'exigence. Ils ont, comme l'araignée, des yeux attentifs pour trouver leur proie, — qui est un défaut du prochain ou de ce qui l'entoure. Sortis de leur comptoir, où ils menaient la vie piteuse, pour se loger en un palais, ils se croient en droit de faire les difficiles, et parfois à haute voix, pour prouver leur indépendance. Comme tu t'abuses, ô homme confiant qui leur ouvres ta porte, et oses les recevoir sans façon ! Une chose les occupe bien plus que ton amabilité : un trou à ton tapis !

CCLXII

Quand le sentiment de l'art ne s'appuie pas sur un esprit juste et clairvoyant, il entraîne les hommes à leur perte. On s'incline alors devant l'élégance des chevaliers d'industrie : on est à des oripeaux agités habilement. Ces artistes tout bouffants, qui se targuent d'être démocrates, se courberont peut-être avec une souplesse extrême devant le premier personnage qui fera sonner son or et ses titres.

CCLXIII

Regardez cette bande de gens reluisant des pieds à la tête, envahir à grand fracas le village paisible : ils semblent entrer en pays conquis. Railleurs, grivois, pimpants, délurés, ils ont le geste désinvolte, et la suffisance se lit sur leurs traits flétris. D'une voix de fausset ils apostrophent les villageoises qui s'en reviennent de la fontaine, sûrs qu'ils se croient de leur effet. Ils s'arrêtent aux haies des jardins, et regardent aux portes entrebaillées, à la façon des bêtes. Voici une auberge, — ô la curieuse enseigne ! Ils font des entrechats devant la porte : — entreront-ils ou n'entreront-ils pas ? — Le caprice qui les mène doit en décider... Ils pénètrent et font de l'importance, narguant l'hôte, l'hôtesse et ses filles. De quelle planète tombent ces personnages, bouffons et égrillards, qui semblent se croire de la race des dieux ? — Quelle est leur espèce et qui les a dressés ? — Incline-toi, rude campagnard, ces hommes sont des citadins. Ils tombent de haut, d'un troisième étage, et leur esprit s'est nourri aux populeux carrefours. Ton village est pour eux une ménagerie ; ils viennent y étudier une variété de l'espèce humaine : celle qui ne sait monter sur des tréteaux. Par bonhomie, et à la fois par curiosité, laisse-toi voir franchement ; lâche-leur de la corde pour qu'ils gambadent à tes yeux : tu jouiras de ta force, en présence de cette bohème, crottée au dedans et dorée au dehors.

CCLXIV

Si chacun demeurait dans la sphère que lui assignent ses aptitudes, ce serait d'un grand avantage pour l'humanité ; on ne se permettrait plus tant d'appréciations ridicules qui faussent le jugement public. Des spécialistes jugent avec audace *de omni re scibili*. Plus ils sont inexperts, plus ils se montrent tranchants. Nous voyons le mathématicien mesurer de son compas l'artiste, le philosophe, le poète. Ceux-ci, du moins, ont, pour la plupart,

le bon sens de dire qu'ils s'entendent peu aux mathématiques, et ils tournent leur critique là où elle peut raisonnablement s'exercer.

CCLXV

Un grand signe de force, c'est la bienveillance pour tout ce qui est sincère. Il n'y a que les impuissants qui soient tout entiers à l'orthographe.

CCLXVI

Nous mêlant aux foules sans parti pris de les étudier, et pour le seul plaisir de nous sentir vivre de leur vie, nous épanouissons notre âme, étalant au jour ses fibres les plus délicates. Elle devient alors réceptive aux moindres impressions des sens, et reçoit à chaque instant des chocs salutaires qui la font vibrer. De ces chocs doivent naître nos pensées sur l'humanité. Si nos jugements ne se produisaient pas sur des impressions naturelles, ils n'auraient pas la même valeur générale; la perception d'un sens ne serait point corroborée ou modifiée par celle des autres, et la pondération, née de la multiplicité de nos sensations, nous manquerait.

CCLXVII

— Gardez-vous d'exprimer telle pensée : vous pourriez blesser tel de vos amis : — Conseil commode, qui ne prouve pas chez celui qui le donne un bien grand amour de la vérité. — Le modèle ne se reconnaîtra pas ou se reconnaîtra. Dans le premier cas, pourquoi se repentir de l'avoir dépeint? Dans le second cas, pourquoi ne pas se réjouir d'avoir placé entre soi et lui une pierre de touche qui permette d'apprécier une fois de plus le caractère qu'on juge? On ne choque que les petits esprits en leur disant la vérité sur eux-mêmes. Puissions-nous nous entendre dire plus

souvent nos vérités ! Nous nous perfectionnerions sans cesse, et ceux qui nous auraient repris auraient diminué nos défauts, et par là augmenté le nombre de nos amis. Il est donc très utile de montrer au prochain ses travers, pour l'obliger à se regarder au miroir de sa conscience. Ce faisant, on est courageux serviteur du vrai.

CCLXVIII

Ceux qui tentent de plaire aux mondains et aux âmes modestes prouvent leur ignorance de la vie. Il faut savoir choisir son monde. On ne sacrifie pas à la fois à Momus et à Minerve.

CCLXIX

Trop vouloir, peu pouvoir, — ainsi se résume la destinée de maints ambitieux qui n'aspiraient à rien moins qu'à se faire un nom. Que de studieux efforts demeurent stériles ! Que de fleurs ne produisent que des fruits secs ! Combien de travailleurs eussent pu fournir une carrière brillante, s'ils eussent été possédés d'une noble ambition ! Mais la vanité mondaine, qui tue tout génie en son germe, les a captivés. C'était pour plaire au vulgaire qu'ils consommaient leurs jours de jeunesse dans la poudre des livres, et par ce mot *vulgaire* il faut aussi entendre les puissants — *vulgum autem tam chlamydatos quam coronatos voco*, — écrivait Sénèque. Ils s'exerçaient à dire de bons mots qui pussent chatouiller agréablement l'ouïe délicate des raffinés. Ils arrachaient des sourires approbateurs aux plus huppés, et se croyaient parfois bien payés de leur labeur par un tel salaire. Néanmoins, au fond, ils en sentent la mince valeur, et intérieurement font de navrants retours sur le rôle auquel ils se sont condamnés. Mécontents de leur position, ils persiflent, font du sarcasme, raillent les modestes et leur décochent des flèches qui, tôt ou tard, retombent sur la poitrine des archers impuissants. Malgré leurs richesses et leurs

titres, ils vieillissent, les pâles amants de la postérité ! L'oubli est prochain. Leur souvenir végétera quelques années encore dans le cerveau des vieillards corrompus qu'ils ont égayés par leurs spirituels propos.

CCLXX

Bien des gens s'enorgueillissent d'une caresse tombant de haut ; si un supérieur les traite sans façon, ils ne se sentent plus de joie. D'où vient l'extrême jubilation de cet homme ? — Un prince lui a frappé amicalement sur l'épaule, en l'appelant : *Mon brave !*

CCLXXI

De nos jours, quelques-uns tentent de jouer le rôle de bons princes. Souvent ils se méprennent, en s'adressant au penseur qui les juge. Ils font les étonnés, si celui-ci semble apercevoir leur jeu, car ils avaient le fol espoir de le voir plier sous leur geste, croyant toujours déguiser leur nature méprisante par un mouvement de familiarité inopportune. Ils font songer à l'autruche, qui se croit inaperçue du chasseur pour avoir enfoncé sa tête dans le sable.

CCLXXII

On ne peut commander l'estime aux petites gens qu'en prenant en leur présence un air fier, des mines prudes ou un ton brusque. Que dis-je ? C'est par ces moyens que l'on commande l'estime au monde entier. Les hommes, en général, n'ont de révérence que pour ceux qui les méprisent et leur font sentir leur mépris par des signes extérieurs. Voulant s'éclairer à une fausse lumière, ils sont plats valets. Ils sacrifient à Saturne au lieu de contempler la Vérité immuable.

CCLXXIII

Le monde ne manque pas de conseillers, mais d'écouteurs. Tel se tient silencieux et immobile pendant que vous lui parlez. Vous croyez qu'il vous écoute? — c'est le mouvement de votre sourcil qui captive son attention!

CCLXXIV

Il en est qui adressent des remerciements à ceux qui leur ont donné des conseils : ils se croient les obligés, et c'est le contraire! Rien ne flatte l'amour-propre d'un homme comme de voir ses conseils bien accueillis : c'est une supériorité que vous lui accordez. Ah! si l'on écoutait tous les excellents conseils de ses amis, de sot qu'on est, je crois qu'on serait bientôt grand homme!

CCLXXV

Quel aveuglement, ou quelle duplicité! Tel vous conseille de dédaigner le luxe, qui y trouve tout son bonheur; tel, de ne pas vous marier, qui convole en secondes noces; tel, de vous mésallier, qui a fait un mariage d'ambition; tel, de ne jamais prendre une arme, qui passe sa vie à chasser; tel, d'être économe, qui dilapide son bien.

CCLXXVI

Pour bien juger d'un homme, il faut le voir tour à tour avec ses inférieurs et en présence de ses supérieurs. Que de gens que nous avons cru humbles étaient des plus hautains! Regardez cet arrogant, qui d'ordinaire a l'air d'un coq sur un fumier : nul n'est plus vil dès qu'il fait la rencontre d'un personnage de quelque importance. Sa mine superbe se décompose subitement : un chien fouetté n'a pas l'air plus piteux.

CCLXXVII

Ouvrez difficilement votre porte aux donneurs de conseils. La suffisance dicte leurs paroles, défaut qui s'allie à l'humeur malveillante et à l'indiscrétion. Ce sont des fâcheux dont le regard de lynx s'introduit chez vous pour compter les lézardes de vos murs... Votre demeure est trop vaste ou trop étroite, trop haute ou trop basse; vous buvez trop ou trop peu... Si vous les écoutez, ils n'auront rien de plus pressé que d'aller dire, par vanterie, qu'ils vous ont sauvé du ridicule. Si vous leur faites la sourde oreille, ils se vengeront de votre dédain, en annonçant partout les confusions qui vous attendent.

CCLXXVIII

Hospitalier! quel esprit clairvoyant voudrait l'être, s'il n'était soutenu par la philosophie! Croyant n'accueillir que des amis, combien d'esprits dénigrants n'introduit-on pas dans la place! Par manque de tact, ils abusent de la liberté que votre bonté leur octroie. Vainement les priez-vous de s'asseoir, pour les tenir sur leur siège, en face de vous: ils vous échappent, pour se promener en vos appartements. En moins d'un demi-jour, ils se font de la maison, s'accourent à votre table, vous versent à boire, rechargent votre feu, furettent à vos cloisons, et sonnent vos serviteurs. Arrive un étranger vous faire visite, ils s'emparent de la conversation, et vont même jusqu'à vous couper la parole à tout propos. Ne se respectant pas, comment estimeraient-ils celui qui les accueille? Leur curiosité seule vous les a amenés. Vous n'existez point personnellement; il n'y a chez vous qu'un spectacle pour leurs yeux: des tentures et des meubles à examiner. Bien heureux devez-vous être qu'ils les aient trouvés jolis, vos objets! Il est toutefois regrettable que vous ne possédiez point leur science, pour apprécier, comme ils savent le faire, la valeur

de votre bien. Eux seuls, semble-il, avaient mérité d'être nés dans le milieu où le sort aveugle vous a placé !

CCLXXIX

Je le vois s'enflammant dans la discussion. Que prétend-il vous prouver ? — Qu'il a raison. — Comment s'y prend-il ? — Il bondit sur des textes, anciens et modernes, désorientant toute réflexion par des citations disparates. Jamais le moindre aperçu général ! Vous montrez-vous démocrate ? — Et 93 !.. Catholique ? — Et Philippe II !.. Protestant ? — Et le fanatique Calvin ! — De telles objections doivent fermer la bouche. Osez encore lui dire qu'il n'a pas trois fois raison ! A moins que vous ne trouviez plus sensé de lui accorder un certificat de bonne mémoire ?

CCLXXX

En voulant se montrer savant, toujours et partout, on prouve sa déraison. On discute, on argumente, on se dépense en paroles, cessant ainsi de paraître un homme, pour ne plus sembler qu'un livre en fièvre qui bavarde. Le *non bis locus* est d'une application fréquente. Pourquoi cet homme s'en revient-il si fier d'une réunion de jeunes gens où il parla trois heures durant de l'astronome Tycho-Brahé et d'une planète incendiée ? Parce qu'il a pris pour attention respectueuse ce silence qui n'était que la marque de l'ennui de l'auditoire. — Les oiseaux gazouillent dans les jeunes taillis, et l'arome des plantes sauvages circule dans l'air tiède ; cependant, au fond de l'allée de tilleuls, deux hommes se chamaillent, et leurs gestes hargneux font envoler les fauvettes de leurs nids. — Les infortunés, enfermés dans la chambre obscure des temps préhistoriques, aveugles au splendide spectacle de l'heure présente, ils s'exaltent au sujet de la salamandre de Cuvier et de la parabole d'une niâchoire fossile.

Que d'esprits lettrés montrent leur étroitesse par cette prétention qu'ils affichent, d'acquérir pour eux et leurs descendants l'omniscience ! Ils ne se rendent aucun compte des forces de la pensée humaine, n'ayant pas commencé leurs travaux scientifiques par l'étude de l'homme. On les plaint, en s'étonnant de leur naïve confiance. On croit voir de pauvres étourdis se jeter à la mer pour la traverser à la nage.

CCLXXXI

Il y a plus d'un pédantisme. Le propriétaire, comme le demi-savant a le sien : il se rengorge en son domaine, et trouve sujet d'orgueil en chaque motte de terre qu'il y a fait remuer : — Voyez ces chemins en méandres, ces canaux, ces quinconces : avant moi, ils n'existaient point. Voyez ce petit aqueduc, tout de pierres ciselées : c'est sur mes plans qu'il fut exécuté. Goûtez de cette eau de source ; elle est délicieuse, et la meilleure des alentours : un simple calcul m'a amené à la découvrir. Vous n'avez pas vu mes corymbifères, qui sont sur cette montagne ? Courons-y, que je vous les montre : ils sont exotiques, et ramenés des Indes par mes ordres. Et de mes cucurbitacées, que dites-vous ? Je vais vous en faire l'histoire... On voudrait échapper à ce despote pour admirer en paix les beautés de son parc : c'est à travers ses yeux que le propriétaire vous oblige à voir la nature. Fort heureusement, on a aperçu, chemin faisant, une brèche au mur d'enclos, devant laquelle on tire sa révérence au maître de céans, pour aller goûter une heure de repos en la forêt voisine.

CCLXXXII

Nous avons un nom devant Dieu et un autre nom devant les hommes. Ce dernier n'est qu'une simple étiquette, sans valeur réelle, et attachée à notre personne pour empêcher que nous soyons confondus avec autrui. C'est de celui-ci cependant que

certains veulent tirer leur seule gloire, sans s'inquiéter du premier, formé de l'ensemble de nos qualités, se nommant de lui-même dans la pensée infinie; car là, fond et forme, essence et expression, sont l'un et l'autre privés de cette distinction imaginée par l'esprit de l'homme. Qu'importe à la plupart leur être spirituel? Sentant combien il est vide, ils ont tout intérêt à le cacher soigneusement. Par mille artifices, ils font reluire leur nom selon le monde: il leur sert de beau masque et les aide à tromper le vulgaire.

CCLXXXIII

Le prestige d'un grand nom s'efface à mesure que s'augmentent les facultés intellectuelles de celui qui le porte.

CCLXXXIV

Notre individualité ne réside, ni dans notre esprit, ni dans notre mémoire, ni dans notre imagination, mais dans notre volonté. Elle seule, pouvant s'arracher aux influences externes, produit nos mérites et nos démérites, et constitue cette entité qui doit nous survivre. Née de la fusion de nos diverses forces sentimentales et réfléchies, elle n'obéit point aux phénomènes: elle est tout notre cœur, toute notre âme.

CCLXXXV

Parfois, il faut un certain temps pour que des figures aperçues s'impriment en notre mémoire. Il peut aussi arriver que le matin, nous nous réveillions en nous remémorant des pages que la veille nous n'avons pu nous fixer dans l'esprit. La mémoire a donc travaillé à notre insu, sans le secours de la volonté? On doit comparer ce travail à celui qui se fait en une eau légère et limpide à laquelle nous aurions mêlé un liquide pesant et obscur. Au

moment du mélange, les eaux ont été remuées : il y a eu confusion et trouble; mais après un temps de repos, le liquide le plus épais sera descendu au fond, et nous le distinguerons clairement à travers la première eau, redevenue transparente. Le même phénomène se produit pour les figures et les paroles dont nous n'espérons pas nous souvenir. Leurs lignes se sont d'abord mêlées à celles que nous avons déjà en notre mémoire, ont produit le chaos; mais il s'est débrouillé, la pensée ayant obéi à la loi physique.

CCLXXXVI

Chez quelques-uns, le premier mouvement est de chercher à contredire, pour tirer leur mérite de la faiblesse de leur interlocuteur. Lors même qu'ils reconnaîtraient la justesse des discours qu'on leur tient, ils se refusent à y acquiescer de prime abord, craignant de perdre leur indépendance par ce seul fait qu'ils abonderaient dans le sens de ceux qui ont pris les premiers la parole. Ils font l'effet de ces voyageurs arrivant à un endroit périlleux, et refusant de suivre le chemin praticable qu'on leur indique, pour la sotte satisfaction de se passer des conseils d'autrui.

CCLXXXVII

Une activité incessante peut empêcher d'apprécier hautement la vie. D'autre part l'oisiveté peut porter de bons fruits. Elle mène aux beaux-arts et à la philosophie par la tranquillité qu'elle procure à l'esprit. De même qu'il est des fleurs qui demandent des eaux dormantes pour s'épanouir, il est des aspirations qui ont besoin d'une paix profonde pour se réaliser.

CCLXXXVIII

Qui ne se tient pas éloigné des partis ne peut guère apprécier la vie dans son éternel ensemble. Tout au plus peut-on alors saisir des vérités inférieures, particulières à certains temps et à certains lieux. Elles permettent des affirmations claires, ne laissant aucun doute dans l'esprit dont les vues sont restreintes. Le plus souvent elles produisent des convictions sujettes à varier au gré des circonstances. Le propre de la philosophie est de se tenir à l'écart de l'opinion présente, non par indifférence, mais pour ne pas y être intéressée, et par là, ne pas altérer le sentiment de la vérité universelle.

CCLXXXIX

C'est dans la métaphysique, hors des métamorphoses, que l'âme doit chercher le roman de la vie, la poésie souveraine. Cette science sort du sens intime, et bien que conjecturale, elle est l'essence même de la nature humaine en communication permanente avec l'esprit infini. Beaucoup de ceux qui s'y sont livrés ont pu s'égarer faute d'être nés doués d'un excellent organisme : les cordes de la harpe qui devait résonner au souffle divin étaient mal tendues. Mais cela n'ôte rien de sa valeur à la métaphysique : elle est le fond même de toutes les religions que nous voyons braver les siècles.

CCXC

Il arrive à certains métaphysiciens de demeurer incompris, parce qu'ils ont jeté leurs pensées aux regards de la foule, dans toute leur fulguration. Ils n'ont pas mis un temps de repos entre l'instant où ils les tirèrent du divin brasier et celui où ils les fixèrent en leurs écrits. Leurs pensées ne se sont point refroidies au jour de la réalité apparente; elles n'ont point pris forme, en

s'accordant à la faiblesse de l'esprit humain; elles sont demeurées étranges, disproportionnées à nous, comme le monde primordial dont elles ont émané.

CCXCI

Trop de vapeur obscurcit, trop de clarté aveugle. Il faut qu'en nos discours, rien ne fume ni n'étincelle. Une petite lumière dormante allumée à la source de toute clarté, et sans cesse abritée d'une main prudente, nous fait cheminer sûrement à travers les encombres terrestres.

CCXCII

Celui qui connaîtrait tous les arbres, toutes les plantes, toutes les mousses des bois et des champs, et qui à cette science joindrait le talent littéraire, ne serait point pour cela capable de nous faire sentir la nature. Il lui faut autre chose : l'amour de toutes ces expressions de la vie universelle; et autre chose encore que cet amour purement objectif : l'embrasement intime, le retour de l'amour sur lui-même, d'où naît le génie créateur.

CCXCIII

Veux-tu apprendre à vivre grandement? Veux-tu lutter et aimer à la fois? Arrête-toi dans la clairière de la forêt, en juin, quand le soleil brille. Regarde et écoute, vois et entends. Quelle complexité dans les formes et dans les bruits! Les branches des jeunes arbres font une mêlée inextricable; cent oiseaux chantent à la fois leur brève chanson; des milliers d'insectes bourdonnent parmi les saules et les tilleuls en fleur; la lumière et l'ombre semblent se déplacer sans cesse sur les rameaux agités : formes et bruits, tout cela produit le même accent de vérité, et se meut dans la même harmonie! Ces branches, qui s'enchevêtrent pour trouver

le rayon du jour, ne vivent point dans l'hostilité : en se combattant, elles germent dans un fraternel amour. Ces chants d'oiseaux, bien que de tonalité et de rythme divers, sont accordés au même diapason. Dans toutes ces voix réunies, aucune ne blesse l'ouïe ; on n'y entend point ces notes discordantes qui éclatent dans les concerts des hommes. Que tous tes mouvements, que toutes tes paroles, ô créature pensante, rappellent cette profonde harmonie représentée par la nature efflorescente ! Tu pourras combattre parmi tes frères et les écarter de tes pas, non par rivalité haineuse, mais par émulation, pour arriver des premiers à la lumière infinie : au fond de tes luttes vivra encore l'universel amour !

CCXCIV.

Aux heures irréfléchies de l'enfance, nous prenons un cruel plaisir à détruire. C'est à la fois par curiosité, désir d'analyser, et pour essayer nos premières forces. Nous écrasons la fourmi laborieuse, nous privons la mouche de ses ailes, nous perçons d'une épingle le papillon, nous frappons d'une gaule la grenouille inoffensive. N'ayant pas fait de retour sur nous-mêmes, nous n'imaginons pas la souffrance chez les autres créatures. Puis, nous sommes orgueilleux et méprisants, par éducation, pour avoir entendu appeler l'homme le roi de la création. Les années, qui apportent les meurtrissures et la réflexion, nous enseignent l'humanité. A mesure que s'augmente notre expérience, notre crainte de nuire à ce qui est vivant s'accroît. La bête hideuse, machinante, elle aussi on la sent respectable, par cela seul qu'elle est douée de vie. Il semble qu'en l'écrasant on effacerait une pensée, un sentiment qui a son rôle dans l'univers. On ne veut plus s'arroger le droit de se faire maître de la destinée des êtres. Il suffit d'écarter de ses pas ceux qui pourraient nuire. Craignant d'en briser quelques touches, on marche avec prudence sur cet immense clavier qu'on nomme la nature. O mort ! tu ne marques que trop de victimes ! Ce doit être bien assez pour l'homme de se sentir impuissant à entraver ton œuvre !

CCXCV

Quand on est privé du génie philosophique qui donne le désir d'étudier les questions sous toutes leurs faces et d'en pénétrer l'essence, on se montre tranchant en ses paroles. Il semble que l'on soit maître infailible en toutes sciences. On jette aux oreilles des gens sa plus fraîche lecture, avec cette chaleur qui pourrait faire croire à des convictions enracinées. Cet homme que vous voyez parlant d'un air capable, c'est un ignorant en train de prouver à un critique illustre que l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* est emphatique! Dans un instant, il fera la leçon à un maître, pour lui apprendre comment on doit juger Mozart. Puis, il abordera la métaphysique, et vous dira que c'est une vaine science; puis, telle religion, pour en remonter au savant théologien. Encore, s'il était permis de lui répondre! mais celui qui prononce des paroles péremptoires, et dont l'outrecuidance étincelle dans les yeux, n'a point pour habitude d'écouter les paroles sensées. Il se croit un esprit universel, pour avoir su s'amasser çà et là quelques bribes du génie d'autrui. Sa pensée vaniteuse ne peut se tenir en son coin, modestement : il faut qu'elle bondisse hors de sa sphère. Tout cela est fort pitoyable assurément, et prouve tout à la fois incuriosité, suffisance, grossièreté de vue et, le dirai-je? défaut de conscience. L'honnête homme s'oblige à la prudence et à l'estime de la pensée d'autrui. Il ne doit produire une affirmation sur un sujet sérieux qu'après avoir longtemps étudié les diverses raisons qui doivent former sa conviction.

CCXCVI

De nos jours, si une activité prodigieuse s'est partout produite, et si la population du globe s'est énormément accrue, les individualités sont devenues plus rares. Routes, canaux, chemins de fer, télégraphes, paquebots, imprimeries, cités opulentes, ont multiplié les rapports entre les hommes, mêlant leurs diverses pensées

et les faisant vivre les uns des autres. Le talent d'assimilation a effacé ces génies qui, nés quelques siècles plus tôt, eussent pu développer leur originalité native. D'un enfant on veut faire un homme en peu d'années. Qu'il embarrasse ses grands parents par la promptitude de ses réparties, on osera lui en faire publiquement un mérite! On lui enseigne le bel esprit, le calcul, la comédie, l'audace. On veut l'orner d'une science prématurée, étant soi-même pressé de vivre. On ne le laisse pas un instant à lui-même de crainte qu'il ne s'instruise ingénument par l'observation de la nature : on le bourre de phrases creuses et de réflexions impertinentes, puis, quand on l'a rendu un peu effrayant pour les honnêtes gens, on le lance à travers la société où il trouvera une proie facile. C'est d'ailleurs le fruit ordinaire d'une civilisation touchant à sa décadence : à quoi bon s'orner de richesses morales, si elles ne mènent qu'à être dupé? A quoi bon l'individualité, si la contrefaçon est admirée? A quoi bon tirer de son propre fonds une science méprisée des habiles? — Ainsi chacun, réfléchissant, se mène aux comédies et aux plagiats. Il importe peu à l'ambitieux qu'on lui arrache après sa mort, ou alors que son siège est fait, le faux plumet dont il s'est paré. Il s'est longtemps pavané, a fait son chemin : cela lui suffit.

CCXCVII

Ce n'est point nous-mêmes que les hommes étudient, c'est ce dont nous nous sommes emplis la mémoire. Qu'ils sachent ne juger que les âmes, leur côté héroïque, spontané! Qu'ils ne craignent pas d'estimer l'ignorance, réhabilitée par la modestie, au-dessus de la science corrompue par l'orgueil!

CCXCVIII

Le monde de la pensée pure est ignoré : on vit dans les sciences matérielles, parfaitement aveugle à la vie essentielle. Ceux

qu'a pénétrés l'enseignement religieux sont les seuls experts en psychologie. Tels personnages qui passent pour esprits sérieux, sont incapables de saisir le sens des pensées de Pascal. Que dis-je ! Ils doivent se tenir le front devant la moindre pensée de Laroche foucauld. Le premier les trouble par sa profondeur ; le second, par sa finesse.

CCXCIX

La société présente est si vaine, qu'elle tient en mépris les philosophes. L'agioteur enrichi se sent humilié d'avoir un fils qui, pensant à autre chose qu'à se chamarrer de l'or paternel, se livre à l'étude de l'homme. Les gens fortunés ne manquent pas d'applaudir à une telle façon de voir, car ils sont parvenus par leur industrie à dépasser autrui, ils ne veulent point voir, d'un autre côté, leur petit mérite dépassé par des qualités spirituelles qu'ils sont incapables d'acquérir. Ils ont donc tout intérêt à jeter du discrédit sur la science de l'âme. D'autre part, ils ne sont point sans ignorer que les penseurs sont clairvoyants ; ils ne pourraient faire de l'éclat à leurs yeux, sans afficher leurs tares. C'est aux seuls regards du public illettré qu'ils voudraient resplendir dans leur fausse auréole.

CCC

Verba volant...

Ceux qui professent le mépris pour les belles-lettres ne le font guère que par vulgarité de nature ou impuissance d'écrire. Ils ont beau se rengorger en leur dédain, en affirmant, avec une apparente satisfaction, leur éloignement volontaire pour l'écritoire, les habitudes de leur vie leur donnent un démenti ; — car ce sont le plus souvent des orgueilleux ne manquant aucune occasion d'imposer leurs pensées à autrui. Mais *verba volant et scripta manent* ! Ils devraient le savoir, et aussi que les gens de plume seront toujours leurs maîtres. Parfois, on les entend dire qu'il y a trop

d'écrivains de par le monde. Une telle réflexion accuse une bien pauvre individualité ! On n'a donc rien à dire aux hommes ? On n'a pas de pensée à soi ? On n'éprouve nul désir d'enfanter et de rendre durable le fruit de ses méditations ? .. Écrire n'est pas seulement tracer des lignes sur le papier : c'est penser, aimer, pour faire à la foule une distribution de ses pensées et de ses sentiments. Quand on se croit grand esprit et qu'on a du loisir, ne pas tenter d'acquérir le talent de répandre ses opinions prouve manque de conviction, incurie, et indifférence pour l'humanité.

CCCI

Lorsqu'on n'observe que superficiellement les choses, on trouve à tout instant des ressemblances parfaites. Les caractères distinctifs échappent à la vue, dans l'ordre spirituel aussi bien que dans l'ordre physique. — Tel accusera Virgile d'avoir plagié Homère, parce qu'il aura remarqué dans l'*Énéide* certains sentiments du poète grec. Croyant montrer sa perspicacité, il ne prouve que son ignorance du jeu normal de la vie.

CCCII

Il est une esthétique dont on ne peut se départir, si l'on aspire à produire des œuvres d'une beauté universelle. Les Athéniens l'ont trouvée, alors qu'ils étaient à l'apogée de leur civilisation. On peut s'élever au sommet des arts par des procédés nouveaux, mais on ne fera pas mieux que les anciens, parce que leur esthétique, c'est l'équilibre infini qui la leur avait enseignée; elle est d'inspiration.

Quelques-uns semblent craindre que la contemplation assidue des modèles de l'antiquité ne mène à l'oubli de la vie moderne ; mais c'est l'étude même des expressions de la vie présente, dans sa saine expansion, qui nous ramène à l'admiration des antiques. Certes, il serait oiseux de refaire aujourd'hui les statues de

Phidias; nous trouverons d'autres mouvements, nés de l'époque actuelle; mais les lois qui doivent présider à leur production ne sont pas plus modifiables que les lois de la nature.

CCCIII

Où la passion manque, nul génie, nulle fusion intime qui permette de produire des aperçus généraux. C'est aux régions chaudes du globe que l'homme eut son berceau, c'est du limon brûlant qu'il fut formé. Ainsi, c'est de l'incandescence de l'âme que le génie doit prendre son essor et obtenir sa force créatrice. Les hommes de génie sont sous le charme de l'esprit divin, devenu pour eux ange familier et inspirateur. Ils sont dans un état exceptionnel de clairvoyance, qui leur donne des conceptions vives et soudaines de l'éternelle réalité. De là, leurs écarts apparents et la hardiesse de leurs paroles. Ils donnent fréquemment à la médiocrité, qui se croit infaillible, des occasions de sourire de leurs inattentions — comme s'ils devaient être tout entiers à des propos futiles, quand la grande voix de l'univers fait retentir son grave écho en leur cœur! Parfois ils sont accusés de mobilité et de légèreté en leurs capricieux enfantements, parce qu'ils refusent de se laisser mener en laisse par la coutume. On ne sait point reconnaître en eux l'expression de la nature généreuse et libre. On ne considère point le monde, pour se dire que, sous les phénomènes variables de chaque jour, vivent les éternelles lois cosmiques. Cette naïveté, qui est le propre des génies, est tenue pour faiblesse. Qu'ils se montrent joyeux, aussitôt on les dépouille de leur gravité intérieure! On ferme les yeux sur cet univers qui a formé les génies à son image. L'Océan cesse-t-il d'être amer et profond parce qu'une folle écume argente la crête de ses flots? La forêt est-elle moins majestueuse parce que le roitelet y chante son gai refrain? Le chêne devient-il un arbrisseau parce que ses rudes rameaux se cachent sous des feuilles légères et portent de petits fruits? Et ces étoiles qui, par les nuits

sereines de l'été, émaillent le ciel, ne sont-elles autre chose que des points blancs créés pour réjouir les yeux? Font-elles oublier l'immense abîme latent?

O grands cœurs d'enfants, ô génies! souvent on vous voit vous courbant pour plaire à ceux qui jamais ne vous comprendront! Ridicule posture! — Souvent, vous vous faites petits comme eux, croyant qu'ils vous sauront gré de votre générosité et vous pardonneront votre élévation. — Illusion! Il est une espèce, ennemie-née des hautes pensées, et dont vous ne pourrez vous approcher sous peine d'éclaboussures. Marchez donc droitement votre chemin, sans tenter de parler aux sourds. C'est à ceux qui estiment le noble but de vos efforts, de se détacher du ramas des malveillants, pour vous faire cortège.

CCCIV

Avoir appris, dès ses jeunes années, à s'exprimer correctement, à aimer l'étude, être doué de mémoire et de raison, ambitionner les louanges des hommes, donnent la facilité de produire de gros livres qui se font lire. Insensiblement on est devenu écrivain, et l'on ne manque point de talent. Mais qu'il y a loin de là à être un génie! Qu'a-t-on pu enfanter, sinon des œuvres sans saveur, fruits de l'éducation et de certaine aptitude? Néanmoins, on en est très fier, et l'on se croit en droit de l'être; car généralement on plaît au public, étant demeuré dans un cercle où rien ne peut heurter le sens commun.

CCCV

L'homme de génie excite, par ses œuvres, l'amour ou la haine. Sa passion, qu'il montre ouvertement, éveille les passions d'autrui. Ses allures indépendantes produisent des chocs qui allument le feu de l'enthousiasme chez les cœurs sincères, et ne

font qu'irriter les envieux. Ces derniers comprennent singulièrement l'esprit d'égalité : Tire-toi de mon chemin, génie, je vaudrais autant que toi !

CCCVI

Les génies sont plus nombreux qu'on ne le croit. Il en est pour ainsi dire autant qu'il y a d'âmes embrasées. Mais beaucoup, par trop grande fièvre, ne peuvent faire briller au jour leur flamme intérieure. Leurs sens dégagent trop de vapeurs, et ils passent pour idiots ou extravagants. Les talents neutres les raillent. Seuls, les maîtres génies, qui ont pu s'épurer par la méditation, savent deviner ces forces obscures.

CCCVII

Une grande estime pour la vérité et une grande justesse de vues sont ce qu'on craint d'outrier sa pensée par des expressions qui la dépassent. Le goût naturel y porte. Cependant le meilleur moyen de s'ancrer dans la mémoire des lecteurs est de se servir de mots voyants et expressifs. Cela ne se commande point et se produit par une force naturelle. Les termes vivement colorés plaisent, lorsqu'ils sont les témoignages de la passion sincère. Ils sont alors la vie. Toujours faut-il qu'un grand art préside à leur emploi.

CCCVIII

Les pays prospères pour l'agriculteur, le commerçant, l'industriel, sont les plus pauvres aux yeux de l'artiste, du peintre, du poète ; car ce qui enrichit l'âme de ces derniers, c'est à la fois l'aspect pittoresque des choses et leur caractère de sauvagerie. Ils préféreront toujours la vue d'une vaste bruyère à celle d'une grande terre labourée. Une colline buissonneuse, où çà et là se tord un vieil arbuste, flattera davantage leurs regards que la plus

riche pépinière. Leur opinion, dégagée de toute préoccupation vénale, sera toujours en accord avec le sentiment de l'idéal. Elle vivra tant qu'il y aura sur la terre des cœurs fiers et indépendants. C'est par amour de la nature libre, que les artistes et les poètes aiment à contempler les pays incultes.

CCCIX

Il est aisé à la plupart d'apprécier un monument et de dire s'il est distingué ou vulgaire; car il y a dans les lignes simplicité, régularité, correction. Bien difficile est d'apprécier un paysage, car d'ordinaire il y a une grande complication de lignes. Un pays peut être pittoresque, et avoir l'expression commune et déplaisante aux regards de l'artiste. Il en est du paysage naturel comme de la physionomie humaine: un seul trait disgracieux peut en détruire le charme. Par contre, certain détail, très apparent, peut lui donner un accent de beauté.

La plupart des parcs modernes ont un air de grâce recherchée et de banalité qui détruit toute fraîcheur et toute inspiration en l'âme du promeneur. La prétention et la suffisance de l'esprit de l'inventeur y percent. Il semble qu'on se promène en un pâle décor qui endort les sens et l'imagination.

CCCX

Ce qui est purement naturel, et ne peut s'acheter avec de la monnaie, a toujours plus grande valeur que ce qu'on peut acquérir. Ainsi, dans l'humanité: la jeunesse, le cœur, l'esprit, la grâce. Il est d'un homme vain de s'enfler de la valeur d'un objet qu'il a payé.

CCCXI

La majesté effraye le plus grand nombre : on goûte aussi peu l'ombre des vieux arbres que la solennité des poèmes épiques.

CCCXII

Un arbre s'agitant à notre croisée nous impressionne plus vivement qu'une forêt vue dans le lointain. Il est plus intéressant, plus instructif, plus inspirateur. C'est une image naturelle qui nous montre la vie dans son perpétuel frissonnement. Chaque jour y apporte un changement qui éveille en nous des pensées nouvelles. Nous le voyons tour à tour bourgeonner, verdier, jaunir, éparpiller son feuillage. Plus les objets s'éloignent de nos regards, plus ils semblent s'immobiliser. Notre vue se lasse du manque de variété, comme notre esprit, lorsqu'il cesse d'observer les événements pour vivre dans les généralisations.

CCCXIII

Maintes gens se croient dans un beau site dès qu'ils se sont juchés sur une montagne. Il leur suffit de pouvoir dire que leur vue s'étend à trois lieues à la ronde. Ils cherchent; pour y bâtir leur demeure, un plateau dépouillé d'arbres; s'il s'en trouve, ils les font abattre, pour que l'endroit soit bien chauve. On n'y trouve ni source, ni étang, ni cours d'eau; mais ils sont sur la hauteur! Leur habitation sera vue sur les quatre faces, et de très loin. — Pendant l'été, c'est le soleil ardent qui dévore l'herbe et dessèche le sol; en automne, ce sont les pluies, qui fouettent misérablement les pans de mur; durant l'hiver, c'est la bise qui, ne rencontrant point d'obstacles, hurle vilainement aux fenêtres. Aux beaux jours du printemps, c'est le silence : les oiseaux fuient un tel site; s'ils chantent, c'est au bord des prés verdoyants, ou sous les rameaux des arbres.

CCCXIV

Calme au dehors, ému au dedans : le philosophe devrait pouvoir le dire de son style. En le montrant agité, il l'éloigne de la beauté antique, et lui-même s'écarte de la vérité immuable. Il doit produire simplement le fruit de ses réflexions, sans laisser deviner le travail de la maturation, comme une pendule qui indique d'une marche mesurée l'heure sur le cadran, sans montrer la rapidité de son mouvement intérieur.

CCCXV

Enveloppez d'une draperie légère la statue de Vénus, exposez-la à la brise, vous pourrez voir se former, dans l'étoffe remuée, des plis dignes d'être reproduits par le ciseau des plus grands sculpteurs; mais ils ne seront qu'accidentels. La beauté éternelle n'envoie que des ombres fugitives sur cette forme qui flotte aux caprices de la vie terrestre. Combien de rides et de torsions disgracieuses ne viendront pas défigurer la statue, et seront en désharmonie avec son attitude! Entre mille mouvements, il n'y en aura qu'un à choisir et vraiment digne d'être représenté.

CCCXVI

Contemple les monuments de la Nubie et de l'Égypte! Vois les sphinx couchés en leur effrayant mutisme, à demi ensevelis dans le sable, immobiles, placides, recueillis, pleins de majesté et de mystère. Ils semblent braver les siècles avec indifférence, être sûrs de leur durée, et se montrer à toi comme un aspect de l'éternité! Qu'ils t'emplissent de hautes et sereines pensées, et que ton âme demeure, à leur exemple, insensible aux flots des heures!

CCCXVII

L'instruction produit plus de sots que l'ignorance, parce qu'elle donne plus souvent la vanité que la science.

CCCXVIII

On ne croit pas à la profondeur d'esprit d'un homme nerveux. Pour le vulgaire, c'est la tranquillité dans les gestes qui exprime la gravité de la pensée. Cependant, on ne peut guère être un génie sans une grande force nerveuse, pleine de caprices, et qui se trahit par des mouvements extérieurs qui heurtent souvent le formalisme. Aussi la vue d'un homme de génie diminue-t-elle généralement l'estime qu'on a de ses écrits. S'il tient à garder son prestige aux yeux de la foule, il ferait bien, je crois, son œuvre terminée, de s'aller cacher.

CCCXIX

Les gens d'esprit nul, ne doutant de rien, sont ceux qui prennent les attitudes les plus imposantes et se font le mieux écouter.

CCCXX

La familiarité n'engendre le mépris qu'entre esprits mal faits. Entre âmes bien nées, elle accroit au contraire l'estime et l'affection.

CCCXXI

Peu d'hommes observent sincèrement, sans malignité ni vues intéressées, rien que pour s'instruire, et par seul amour de la vérité. Chez la plupart, la sensibilité manque. On n'a aucun

sentiment de la vie générale. Comment pourrait-on penser, puisqu'on est privé de cœur ! On ne saisit point, dans sa plus haute acception, la signification de ce mot : *penser*. La pensée ne semble autre chose qu'une trouvaille de l'esprit de calcul, au bout de laquelle est un brevet. Vivant dans le monde des machines, on ne comprend pas Épicète ; mais on dirait fort bien : Il y a d'excellentes pensées en cet engrenage.

CCCXXII

Bien des pensées demeurent incomprises parce qu'elles ont la complexité métaphysique. Elles mêlent plusieurs vues en une seule perspective.

CCCXXIII

Si la pensée est une, les pensées sont de divers ordres et concernent le monde abstrait, l'esprit humain ou le monde des phénomènes extérieurs. On comprend vulgairement sous le nom de *pensées* les divinations de l'âme aussi bien que les simples observations. Tantôt on est génie intuitif, tantôt on procède par comparaison. Dans le premier cas, on est doué d'une grâce particulière qui fait reconnaître de prime abord les lois éternelles. Dans le second, on remonte des détails à l'ensemble, faisant sortir l'abstraction de la contemplation des phénomènes. Sentiments, remarques, comparaisons, entrent comme autant d'éléments dans une pensée pure : elle est comme une flamme unissant chaleur, clarté, mouvement.

CCCXXIV

Dans une maison sans cheminée, on ne fait point de feu, sous peine d'y être asphyxié ; de même dans une âme qui n'a point

d'aspiration infinie, une passion ne peut s'allumer sans que l'esprit n'en périclite étouffé.

CCCXXV

Une sorte d'endosmose spirituelle est nécessaire à la santé morale. Elle se produit par l'aspiration et par la réflexion.

CCCXXVI

En voyant l'agitation fiévreuse de certains esprits qui se sont enfermés dans une doctrine sévère, on songe à ces mouches mises sous cloche, et qui ne cessent de se heurter la tête aux parois.

CCCXXVII

Certains moralistes ont une manière fine et embrouillée de produire les pensées les plus banales, qui les fait passer pour de grands esprits, par la difficulté qu'ils donnent à se faire comprendre. Par contre, les penseurs qui vont sincèrement au but, et se servent d'un style sobre et loyal, sont accusés de banalité. Ce qu'ils expriment, il semble qu'on l'ait toujours pensé, tant la vérité y éclate. Loin d'être banales, leurs paroles sont pourtant essentielles. Sortant, comme les proverbes bibliques, du fond même de l'âme humaine, elles ont un caractère d'universalité et sont impérissables.

CCCXXVIII

Il semble à bien des écrivains que si l'on écrit des pensées morales, il faille s'y montrer spirituel. Rien cependant ne s'accorde moins avec la morale que le bel esprit. C'est la simplicité, la clarté, l'honnêteté, que le moraliste doit faire briller en son style.

Ce n'est point son habileté littéraire qu'il doit montrer, mais le sentiment d'humanité qui dicte chacune de ses paroles. Nous préférons Marc-Aurèle, Sénèque et Épictète, à Laroche foucauld, Champfort et Rivarol.

CCCXXIX

Ce caractère terne qui paraît en tant d'écrits vient de ce que leurs auteurs n'ont pas puisé leurs inspirations à la véritable source : la nature. Singulier procédé littéraire, de s'emplir la mémoire de nombreuses lectures, avant de prendre la plume ! Que fait alors l'écrivain, sinon se nourrir d'aliments déjà digérés ? Quelle force peut-il se donner par là ? C'est par des impressions générales sur l'humanité, la vie universelle, que l'esprit s'électrise insensiblement et parvient à faire jaillir de ces étincelles lumineuses qui accusent le foyer originel. L'ensemble doit être conçu avant la production des détails. Naturellement, les formes déterminées succèdent au chaos. Les livres ne peuvent nous donner que des notions séparées sur la réalité infinie. Dans le mystérieux spectacle de la nature réside cette magie que le sentiment seul saisit, et dont l'esprit est fécondé.

CCCXXX

On voit tel écrivain publier des livres qui prêchent une morale sévère, et lorsqu'on étudie son œuvre, on s'aperçoit qu'elle n'est qu'une suite de compilations, qu'il ose livrer au public comme étant le fruit de son génie. Il n'a point indiqué les sources où il a puisé ses réflexions, ce qui lui mérite l'accusation de plagiat, c'est-à-dire de vol ; et quel vol ! celui du bien le plus précieux : de la pensée d'autrui ! Parfois, il cite le nom des auteurs, mais alors il tronque les textes, pour en dénaturer le sens, — ce qui est acte de faussaire. Voilà donc un apôtre de la vertu, qui manque aux premiers devoirs de l'honnête homme et dont on devra se garer,

car toutes les improbités se tiennent ! Appellera-t-on plagiat les réminiscences involontaires et ces pensées identiques qui peuvent naître en plusieurs esprits à la fois ? — C'est à la critique intelligente de discerner. Rien ne se crée de rien, et le plus puissant penseur est, lui aussi, assimilateur ; il diffère du plagiaire par son individualité vivement accusée. Au lieu d'intercaler, de parti pris, en ses pages, les réflexions d'autrui, il les fonde à son insu en son âme, pour les rouler pêle-mêle avec les flots de son génie.

CCCXXXI

Les demi-savants inspirent souvent la pitié par la sotte vanité dont ils se grisent. Voyez ces illustres spécialistes au front pâli par les veilles : ils se croient au centre de la question alors qu'ils ne l'ont pas même côtoyée. Ils sont là, sur des points écartés de la réalité essentielle, n'ayant d'attention que pour certains phénomènes qu'ils analysent minutieusement, sans même se douter de leur connexion, et s'imaginant qu'ils ont dépouillé de ses voiles la vérité absolue. Ils font l'effet de gens qui croiraient connaître la mer parce qu'ils auraient étudié quelques gouttes de ses eaux. A les voir cheminer à travers la foule, roidis et crispés par le sentiment de leur supériorité, on se demande si l'on a devant soi des savants ou des maniaques. La nature, l'humanité, ils ne les voient plus que d'un œil atone ; et cet œil, dorénavant, ils le veulent tenir fermé : n'a-t-il pas tout scruté ? A quoi bon l'ouvrir encore, puisque leur théorie est publiquement affirmée ? Ah ! qu'il leur serait avantageux de prendre une petite leçon de modestie en méditant ces paroles de Newton : « Je ne sais ce que le monde pensera de moi ; mais, pour mon compte, je me regarde comme un enfant qui joue sur le rivage, qui s'amuse çà et là à ramasser un caillou poli ou une jolie coquille, tandis que le grand océan de la vérité est là devant lui et n'a point encore été découvert. »

CCCXXXII

Le moraliste doit parfois se condamner au silence. Poussera-t-il la naïveté jusqu'à hausser la voix pour se faire entendre de gens qui se croient plus experts que lui ? Qu'il laisse les esprits vains discourir péremptoirement en sa présence ! Vouloir les reprendre serait les exalter en leurs opinions fausses. Ne sait-il point d'ailleurs que leurs paroles légères passeront comme un frisson dans l'herbe ? Qu'il se taise donc, par prudence autant que par pitié ! qu'il attende l'heure de solitude et de liberté, où son génie puisse s'exercer sans entraves et imprimer ses marques au cœur même de l'humanité... Qu'il se rappelle cette parole de Diderot : Les pensées détachées sont autant de clous d'airain qui s'enfoncent dans l'âme, et qu'on n'en arrache pas.

CCCXXXIII

Voulant jeter un défi aux penseurs, beaucoup s'écrient : A quoi bon la philosophie ? Le fait seul peut nous intéresser. Nous n'estimons que les choses visibles, palpables ; car, Dieu merci, nous ne sommes point encore dans le royaume des Ombres !

Ils pourraient aussi bien dire : Nous aimons les arbres et les plantes, mais nous méprisons les graines.

Ces graines cependant, cachées aux regards du vulgaire, ce sont les idées qui germent au front de l'humanité, idées d'où éclosent tous ses actes, et qui mènent à la perte ou au salut des sociétés.

CCCXXXIV

Le public ne méprise les lettres que par faiblesse spirituelle et impuissance d'écrire. Les lettres ont toute importance. Jésus se serait éteint dans sa divinité, loin du jugement et de l'amour des hommes, s'il n'y avait eu des écrivains pour le transmettre aux

âges futurs. Mais les apôtres eurent assez d'humanité pour ne pas enfermer dans leur cœur le céleste trésor. Ils écrivirent la vie du maître et répandirent parmi les hommes son œuvre, devenue impérissable par leur témoignage.

CCCXXXV

Il ne faut pas chercher le sens littéral dans les boutades qui échappent aux poètes et aux philosophes. Il faut, pour les apprécier équitablement, s'identifier avec eux, se placer dans les circonstances où elles leur échappèrent. O écrivain misanthrope, combien on a médité de toi ! On t'a cru plein de froideur et de mépris envers l'humanité, alors que tu étais pour elle tout amour ! On t'a cru insensible, alors que tous tes discours n'étaient dictés que par une sensibilité extrême ! Que tu es loin de l'indifférence, pour laquelle cependant on n'a pas une parole de blâme ! Que tu es loin de cette haine aveugle qui est le fruit de l'amour-propre en révolte ! C'est par affection pour les hommes que tu t'indignes, ne recevant d'autre salaire que leur hostilité ! Ce qui prouve bien ton amour pour l'humanité, c'est qu'elle est l'objet de tes constantes méditations. Ces jours de jeunesse, que tu pourrais dépenser dans les plaisirs, se consomment à faire passer devant toi, en esprit, tes frères mortels, pour te réjouir de leurs vertus ; gémir sur leur faiblesse et leurs travers, et gourmander leurs fautes, comme un père de famille qui, chargé de nombreux enfants, ne se lasse de veiller attentivement à chacun d'eux.

CCCXXXVI

Les hommes, en général, n'ont aucun amour pour la vérité : ils ont le goût des plaisirs. Ils vilipendent les esprits qui, s'inspirant de la justice éternelle, osent leur dire leurs vérités. Ils se mettent la main sur les yeux, croyant ainsi échapper au regard perspicace de ceux qui jugent avec des vues indépendantes. Ils se

fâchent, si on leur parle de leur néant, et de leur disparition, si prochaine! Dites-leur qu'ils sont de la famille des dieux et seront partout adorés, pour qu'ils soient vos amis. Quand ils se croient héroïques, ils ne sont qu'étourdis. Ils sont mendiants d'adulations. S'ils accordent des mérites au moraliste, ils le fuient. Le regard pensif est importun à qui ourdit sa trame dans les ténèbres ou gambade sur des tréteaux. Ils trouvent hideuse et répulsive la pensée de la mort, parce qu'ils sont tout entiers au masque funèbre et ricanant qui restera d'eux. Mais mourir, n'est-ce pas toujours vivre, en d'autres sphères. Caresser la pensée de sa disparition, n'est-ce pas caresser le sentiment de la vie imperdable? Ils se tiennent comme sur un petit point de l'univers, ceux qui n'osent rouler en leur pensée les mystérieux phénomènes du temps destructeur! Où résident à la fois le positivisme et la poésie profonde, sinon en cette contemplation? En vain veut-on faire flamboyer sa courte vie : elle n'est que vapeur flottante. Il faut la considérer dans son ensemble, mêlée à la vie universelle, infinie. On ne redoute plus alors cette chose si naturelle : la métamorphose.

CCCXXXVII

C'est une merveille de voir la satisfaction personnelle de gens les moins faits pour en avoir. On la leur pardonnerait encore, s'il s'agissait de mérites occultes, qu'ils peuvent se forger à leur fantaisie; mais dans les choses extérieures, qui éclatent à tous les yeux, ils se trompent aussi de parti pris. Qui ne se croit bien élevé? Chacun trouve toujours en ses souvenirs un plus mal-appris que soi, sur les fautes duquel il se rehausse, par comparaison. En général, dans les classes inférieures, l'orgueil de l'instruction, quand il n'est pas corrigé par le sentiment religieux, nuit à l'éducation. On est fier des richesses de sa mémoire, et l'on en fait parade à tout propos. On espère acquérir ainsi la réputation de savant : on n'obtient que l'épithète de fâcheux.

CCCXXXVIII

A qui est modeste, on doit passer bien des fautes contre l'usage. On n'est jamais impoli que par trop haute opinion de soi. Entre une gaucherie et une inconvenance, il y a toute la différence de l'ignorance à la sottise. De celui qui se trompe sincèrement et de celui qui rit de l'erreur commise involontairement, le plus mal-appris est le moqueur.

CCCXXXIX

Hors les correspondances intéressées, on n'écrit plus guère. Il n'y a plus d'intimité. L'industrie a déromantisé la vie, et l'on s'habitue à prendre pour futilité les témoignages d'affection. Dès qu'il faut parler sincèrement et cordialement, on se trouve sans paroles. La vie du cœur a décliné, pour faire place aux raisonnements arides; car c'est du cœur, comme d'une source intarissable, que sort cette abondance de paroles qui oblige les amis éloignés à correspondre par de longs et fréquents messages.

CCCXL

Beaucoup sont fiers d'avoir un chimiste distingué dans leur famille; bien peu se trouvent flattés d'y avoir un poète ou un philosophe. La chimie est science pratique, semble-t-il, tandis que la poésie et la philosophie s'exercent dans le monde imaginaire. On méprise ainsi l'idéal. On estime les sciences secondaires, d'ordre matériel, au-dessus de la beauté et de la vérité infinie.

CCCXLI

Maints esprits orgueilleux, qui se sentent déclassés par leur naissance, se rabaissent encore de parti pris, par des manières

triviales et des discours inconvenants. Ils semblent dire : Admirez notre indépendance, et comme nous bravons l'humilité de notre condition, en pataugeant bravement dans la fange ! — Démoniaque plaisir.

CCCXLII

L'homme, de tout temps inspiré par le désir de paraître, a pris des attitudes dictées par l'hypocrisie. Mais il est peu d'époques où le masque ait été en si grande estime qu'en la nôtre. A peine le provincial a-t-il goûté de la grande ville, qu'il se gourme et se rend méconnaissable. Lui, naguère si libre en ses allures, le voici qui marche comme sur des épines, sous l'œil impitoyable de la vanité, et évitant de trahir son naturel par un mouvement spontané ! On le voit cheminer péniblement, à la façon d'un automate, se grimer et, par duplicité, se donner le regard fixe, espérant que nul n'y pourra lire. Il se croit plus estimable pour s'être rendu personnage de cire. Aux siècles passés, l'humanité, étant moins sceptique, laissait du moins percer dans ses attitudes certaine naïveté tendre ou farouche. On n'avait point le cœur creusé et aplati par mille ruses commerciales : on nourrissait en son âme quelque grand sentiment qui allumait dans la prunelle un feu sombre ou serein.

CCCXLIII

Le monde est tout entier à la mise ; c'est par elle qu'il prétend apprécier les âmes. Ainsi, le tailleur défait toute cette égalité que prêchent les philanthropes. Lui seul règne véritablement, prenant pour ses mannequins ces grands personnages que l'on voit s'avancer d'un air prétentieux parce qu'ils se sentent enveloppés d'une étoffe bien taillée. Quel que soit son sérieux, le mondain n'aura point le courage de s'enquérir des qualités d'un homme qui porterait un vêtement déchiré ; car il lui semble que, par les trous d'un habit, tous les mérites humains doivent s'échapper.

CCCXLIV

Les esprits impuissants aiment à s'abriter publiquement sous une bannière voyante. Ne pouvant reluire personnellement, ils se jettent ardemment en un parti, une coterie ou un groupe, s'attribuant avec effronterie les applaudissements qui ne s'adressent qu'à une idée représentée par une force numérique. L'impuissance est dédaigneuse : aussi les voit-on pleins de mépris pour ceux qui marchent sous une autre bannière que la leur. Tout entiers aux étiquettes que les individus s'appliquent, ils ne s'enquièreut guère de leur sincérité et du plus ou moins de valeur de leur doctrine. Cela demanderait réflexion, et ils en sont incapables. Si l'on vient à parler de leurs adversaires, ils ont plutôt fait d'esquisser sur leurs lèvres un sourire moqueur.

CCCXLV

Le monde accuse de charlatanisme les savants qui parlent beaucoup sur ce qui fait l'objet de leur science. Il devrait leur en savoir gré, car tout au plus pêchent-ils par excès de confiance. Les charlatans modernes sont silencieux. Par leur silence calculé, ils exploitent les crédules. Au lieu du bonnet pointu dont les docteurs s'affublaient au dernier siècle, ils ont pris un air à la fois rogue et mystérieux. Remarquez ce médecin en renom, qui sait compter si parcimonieusement les minutes qu'il vous donne : à peine daignera-t-il répondre à vos questions ! Il se croit trop supérieur à vous pour daigner raisonner en votre présence. Qui sait d'ailleurs si, sa langue se déliant, il ne vous dévoilerait pas la nullité de sa science et l'insanité de son jugement ? Cependant, ayant mis votre santé en ses mains, vous avez bien le droit, semble-t-il, de vous éclairer sur la nature des remèdes que sa fantaisie va vous administrer ! Bien qu'atteint par la maladie, vous n'avez cessé d'être un homme, et de vouloir penser librement ! Serait-ce donc parce que vous lui donnez la possibilité de vous

précipiter sans témoins dans la tombe, qu'il se croirait en droit de vous traiter en chair inerte? Il eût mieux fait d'être vétérinaire. Que dirions-nous d'un homme d'affaires qui, sans consulter celui qui l'emploie, disposerait en maître d'une propriété qui ne lui appartient point? Tel qui parle sans cesse de progrès social, et refuse d'écouter les enseignements d'un ministre de la religion, se tient respectueusement coi devant un médecin qui lui parle cavalièrement pour lui donner, non des conseils, mais des ordres. D'illustres praticiens furent brusques, dit-on. Ce fut un travers de leur génie. Hélas! c'est par là seulement que maints disciples d'Esculape tentent de leur ressembler; de même que ces valets de grands seigneurs, qui, des habitudes de leurs maîtres, ne copient que les plus basses. O monde! si poli, si souple, et à l'égard des faibles si susceptible, tu te laisseras mener jusqu'à la fin des siècles par les façons bourruées ou magistrales des silencieux charlatans qui auront l'astucieuse audace de t'intimider !

CCCXLVI

Si l'on veut vivre dans la sérénité, il faut pouvoir tenir son amour-propre en repos, se montrer conciliant, et s'accommoder aux humeurs d'autrui. Qui vise sans cesse à jouer un rôle court aux meurtrissures. A quoi bon faire sentir à ceux qui s'enivrent en leurs vains discours, qu'ils sont fats, illogiques, suffisants? Qu'on leur laisse donc prendre le plaisir de comédie, le seul dont ils puissent jouir! Bientôt, ils vont se retrouver dans la solitude avec leur esprit superficiel, en proie à un ennui incurable.

CCCXLVII

Pour bien juger de l'estime qu'une personne a de vous, il ne faut pas seulement la voir en tête-à-tête : il faut l'observer à l'arrivée d'un tiers. Que de fois ne verrez-vous pas un visiteur qui ne

cessait de vous approuver, donner subitement un démenti à toutes ses approbations, s'il survient un personnage d'opinions contraires aux vôtres, auquel il a tout intérêt de plaire !

CCCXLVIII

Les petites âmes trouvent partout singularité et sujet de moquerie. Elles ne sont pas fâchées de faire sourire aux dépens de ceux qu'elles voudraient abaisser à leur niveau. Leurs étonnements n'ont pas la naïveté qu'on leur attribue : au fond, il y a un ferment d'envie.

CCCXLIX

L'admiration est chose rare. On croit faire acte de faiblesse en s'y livrant. C'est qu'on a remarqué qu'en blâmant les défauts d'une œuvre, on se donnait l'air plus savant qu'en reconnaissant ses qualités.

CCCL

Les frais d'amabilité que l'on fait envers certains, loin de vous élever à leurs yeux, semblent leur prouver votre infériorité. D'ordinaire, c'est en n'allant point au-devant de leur approbation, qu'on obtient leur déférence.

CCCLI

Un esprit sans justesse ne peut jamais établir l'harmonie autour de lui. Il est partout déplacé. Avec le peuple, il semble fier ; avec les gens du monde, mal-appris. Tantôt il est pompeusement vêtu dans un milieu qui ne demandait que la simplicité ; et l'on en rit. Tantôt il s'entoure de meubles de prix, qui font ressortir le négligé de sa personne. Pendant qu'il fait admirer ses œuvres d'art

à ses visiteurs, ceux-ci ont les yeux attachés sur lui, point de mire de sa maison — et il perd toutes les peines qu'il s'est données pour paraître s'entendre en élégance.

CCCLII

L'hypocrisie, ce vice des âmes basses, sait se montrer sous mille aspects. Agissant avec préméditation souvent, et grande crainte de se trahir, elle est habile à choisir ses masques, selon les circonstances. Un grand discernement lui enseigne ceux qu'il faut prendre : air de compassion, de bonhomie, de mystère, de dévotion, d'incrédulité, de gaieté, de chagrin, et éclats de rire que rien ne justifie, — armures diverses, formant un arsenal complet, depuis l'épingle jusqu'à la massue... Mais je m'arrête et détourne ma pensée de ce triste tableau, hélas ! trop souvent proche de nous !

CCCLIII

Révéler une faute de son prochain, que nul ne doit savoir, en l'accompagnant de commentaires bienveillants comme pour l'atténuer, est le propre de l'hypocrisie ; aussi bien que pousser autrui à raconter une histoire que l'on connaît, en feignant l'ignorance, pour le seul plaisir d'apprécier la véracité du narrateur, et par malveillant désir de rectifier ses paroles.

CCCLIV

Combien de sourires moqueurs que l'on croit avoir voilés, et qui ne le sont pas ! C'est qu'il faut une extrême habileté pour donner le change à la perspicacité de notre amour-propre.

CCCLV

Naviguer à travers des écueils cachés à fleur d'eau est plus facile que de converser avec certains gens. Ils ont vécu dans un milieu vénal et sont pleins d'arrière-pensées que ne trahit point la placidité de leurs traits.

CCCLVI

L'homme impoli appelle hypocrisie la déférence. Il croit montrer seulement de la franchise en prouvant à ses interlocuteurs qu'ils raisonnent mal. Sous prétexte d'amour de la vérité, il contrecarre hardiment les sentiments des autres alors qu'il pourrait, sans transiger avec sa conscience, abonder en leur sens. — Car tout discours est mêlé de paroles à admettre et de paroles à réfuter, et l'on peut tout aussi bien approuver celles qui plaisent que critiquer celles qui déplaisent. Quelques-uns ont le talent de faire dégénérer en personnalités les propos les plus inoffensifs. Ils y greffent des questions irritantes dans lesquelles ils se sont exercés à triompher, non par le jugement, mais par des tours d'esprit. S'ils se jettent en une conversation, il semble que ce soit avec ce cri de guerre : Au plus fort ! — au lieu d'y entrer avec cette noble devise : Au meilleur !

CCCLVII

Que de réputations de bonté facilement usurpées ! Tel homme fortuné qui passe à juste titre pour bon fils, mari fidèle, excellent père, n'a jamais réfléchi un instant à l'humanité misérable. Jamais il n'a hasardé un regard de compassion par delà le mur de son parc. Eh quoi ! sa famille serait-elle le monde entier ! et son cœur serait-il si petit qu'il ne pût y enfermer que cinq ou six créatures ! Cet homme aime son sang : on n'y peut voir que de l'égoïsme naturel. Qu'il soit humain, on est en droit de le nier.

CCCLVIII

Les hommes estiment si peu les qualités de l'âme, qu'ils se lassent du commerce des cœurs honnêtes qui ne sont pas doués d'assez d'esprit pour leur donner de l'agrément à les entendre. La bonté leur semble exhaler l'ennui. Ils cherchent de préférence la société de gens spirituels qui puissent tenir leur attention en éveil par des railleries, — fussent-ils fourbes, insolents et lâches.

CCCLIX

Rien n'est plus rare que la noblesse d'âme; rien n'est plus commun que certain esprit de dénigrement. Les gens de demi-instruction abondent et courent les auberges. Pour la plupart ils sont rongés par l'envie, et possédés du démon de la malice. L'esprit semble être pour eux l'art d'être méchant impunément, et de découvrir les âmes ingénues qui puissent servir de but à leurs sarcasmes. Considérez, pour vous fortifier en votre mépris, cette misérable engeance, semblable à un essaim de mouches malfaisantes, environnant l'homme simple de cœur, pour le cribler de piqures venimeuses. Lui, calme et débonnaire, ne s'en trouble point, et regarde d'un regard de pitié ces petits insectes en fièvre qui s'épuisent vainement à le faire sortir de son impassibilité sereine.

CCCLX

La bonne éducation aiguise les sentiments, leur donne une délicatesse extrême qui les tient toujours en éveil, par le désir de ne point froisser autrui et de lui plaire. L'homme délicat éprouvera une souffrance indicible s'il se trouve en présence d'un homme mal élevé auquel il doit quelque déférence : souffrance d'autant plus grande qu'il aura lui-même plus de cœur; car alors

il craindra, par pitié, de laisser apercevoir le tourment qu'il éprouve, et il devra pousser l'abnégation jusqu'à s'effacer devant un être vulgaire, incapable de le comprendre.

CCCLXI

Aujourd'hui que l'esprit de cupidité est répandu par le monde, c'est le sujet familier des conversations, que l'évaluation des fortunes particulières; on les suit dans leurs variations, avec une attention qui, de prime abord, pourrait paraître paternelle. Les plus pauvres hères semblent, en leurs discours, mâcher de l'or. Le plus souvent, c'est la convoitise qui porte à s'occuper du gain ou des pertes d'autrui. Bien peu le font par estime pour ceux qui s'élèvent ou par compassion pour ceux qui tombent : le *moi* jaloux et insatiable est toujours vivant au fond des cœurs. Est-il cependant un sujet de conversation plus scabreux ? Quelques-uns, tantôt ravalent la fortune d'autrui, pour flatter les cupides auxquels ils s'adressent ; tantôt l'exagèrent, pour réveiller leur envie, et avoir le plaisir de les mortifier.

CCCLXII

Sous les airs de douceur et d'élégance, se cachent souvent des âmes insensibles. Une attention constante sur nous-mêmes nous détourne de la contemplation de l'humanité, seul objet vraiment digne de notre étude.

CCCLXIII

Le manque de liberté chez l'enfant, la répression trop sévère de ses premières inclinations le prive de tout accent de générosité, et l'oblige à consumer sa vie dans les arrière-pensées.

CCCLXIV

Que la cupidité s'allie souvent à la fausse dévotion, il ne faut point s'en étonner. Les faux dévots ont un désir extrême d'acquiescer, ainsi que les cupides. Les uns et les autres, ils sont thésauriseurs, aimant Dieu non parce que Dieu est toute beauté et toute justice, mais parce qu'il est la force éternelle, et grand distributeur de récompenses. Comme leur petit égoïsme les aveugle ! Le regard divin pénètre au fond de leur âme calculatrice, et la dépouille de tous les mérites qu'elle s'attribue.

CCCLXV

Il est difficile d'apprendre l'estime pour les sentiments d'autrui à qui n'est pas né avec un noble cœur. On s'en va ricanant çà et là à travers le monde, avec un raisonnement effronté, effarouchant les âmes modestes et faisant injure à l'idéal par chacune de ses paroles.

CCCLXVI

Vous ne toucherez point un papillon sans faire tomber la poudre qui colore ses ailes; vous n'analyserez point l'amour sans en faire évanouir le charme.

CCCLXVII

C'est avec le cœur plutôt qu'avec le jugement qu'on doit écouter les âmes croyantes et convaincues. Il serait cruel de vouloir les reprendre. Leur passion et leur sincérité seront toujours plus puissantes que la froide logique.

CCCLXVIII

Le bon goût naît de la délicatesse du sentiment; il vient de l'éducation, et aussi de naissance. Si l'on a passé son enfance dans un milieu vulgaire, on ne peut en être doué, à moins qu'on ne soit de nature privilégiée. D'autre part, on peut être né en un milieu aristocratique et en être complètement privé.

CCCLXIX

Quelques-uns se croient nobles pour s'être couverts d'un vernis d'aristocratie. D'autres se croient démocrates pour avoir bravé les usages.

CCCLXX

Tel jette à la tête des gens bien élevés l'épithète d'aristocrate. Il s'imagine qu'on le dédaigne parce qu'il est d'humble condition. Il s'abuse. Ce n'est point par condition qu'il est bas, mais personnellement.

CCCLXXI

Refroidissez cet exalté, ce sera un génie; chauffez ce timide, ce sera un grand esprit. Nous péchons toujours par le trop ou le trop peu.

CCCLXXII

Les hommes les plus superficiels sont généralement ceux qui accentuent le plus vivement leurs paroles, et n'offrent aux regards de la pensée que des couleurs voyantes. Bien qu'ils soient très écoutés de la médiocrité, ils sont pour le penseur ce qu'est pour

l'artiste l'enseigne d'un décorateur près de la toile d'un maître. Il est amusant de les voir trancher dans l'histoire, la diviser en périodes, selon ce qu'ils ont lu en certains livres où la réalité est sacrifiée au système. Quant à la nature humaine, la source même de nos pensées, elle est mise de côté. Il semblerait que les grands génies, — qui sont de tous les temps, — ne soient que le fruit de leur siècle! D'abord, nuit noire! puis, pénombre! puis, lumière tempérée! puis, éclatant soleil de l'avenir! Pour eux, la théorie doit tout régir; il n'y a point de génies inspirés: il n'y a que des époques.

CCCLXXIII

Quelle intelligence! s'écrie l'ignorant. C'est qu'il vient d'entendre un étudiant lui faire en trois minutes l'histoire du genre humain. Il s'imagine que le jeune savant a tiré son discours de son propre fonds; il ne sait point qu'il récite les dernières pages d'une revue scientifique.

CCCLXXIV

Être né dans une humble condition, avoir de la vanité mêlée d'envie, et se trouver obligé de vivre avec de riches ambitieux pour jouer près d'eux un rôle secondaire, est la pire des conditions sociales. Le cœur s'aigrit, se déprave, l'esprit s'envenime, et l'on se venge de ses humiliations de tous les jours en médissant des supérieurs dont on ne dépend point.

CCCLXXV

On teint de son éducation et de ses propres sentiments les discours d'autrui. Le charretier prête au prince des propos bourrus; le trafiquant met dans la bouche du guerrier des paroles malicieuses.

CCCLXXVI

Il est des gens qui font sourire lorsqu'ils tutoient et donnent la main. Il semble qu'ils ne sont pas nés pour cela; qu'ils feraient mieux de demeurer imperturbables, loin des affections, et comme ensevelis en leur flegme.

CCCLXXVII

Pour le médisant, c'est un double plaisir de raconter une scène de grossièreté, parce que, d'un même coup, il blesse deux personnes : l'insulteur, en montrant son manque de savoir-vivre, et l'insulté, en faisant connaître le peu de respect qu'il inspire.

CCCLXXVIII

C'est une ambition servile que de vouloir connaître ce qui se passe chez les gens avec lesquels on n'est point en relation, et de chercher à en alimenter ses entretiens. Cette curiosité, qu'accompagne le commérage, est vice de valet. Ceux que vous tenez à distance, et qui n'ont jamais franchi le seuil de votre demeure, seront les premiers à vouloir vous dépeindre dans votre vie intime. Ils semblent avoir passé leurs jours derrière vos tapisseries, pour recueillir vos moindres gestes et chacune de vos paroles. Ils ont assisté à vos levers, à vos couchers, — et ces propos intimes, que vous échangeâtes avec des êtres qui vous sont chers, ils les rediront, les commenteront, et publiquement! Aux regards des esprits sensés, tout cela tombe de soi-même, et le sentiment vil qui dicte de telles imaginations est bientôt deviné, mais la majorité des hommes est composée d'esprits curieux disposés à donner créance à ce qui ridiculise autrui. Résignez-vous : les jugements que la malignité aura portés sur vous seront les premiers à se répandre.

CCCLXXIX

L'esprit mondain se nourrit d'anecdotes. Si, de parti pris, il ne s'écartait du monde de la pensée pure, il se verrait obligé de rectifier le cours de ses pensers. En dépit de ses amulettes et de ses cocardes, il est, avant tout, matériel. Seule, la hiérarchie sociale l'occupe. La vraie et éternelle hiérarchie, — celle des sentiments, — lui est étrangère. Il n'est nullement chrétien. Cependant, l'appeler *païen* serait lui accorder un mérite qu'il ne possède point : les païens savaient s'éprendre de la belle nature.

CCCLXXX

Les esprits pratiques sont communément sans hautes visées sociales et ne brillent point par la générosité. Les aspirations humanitaires n'appartiennent guère qu'à ceux qui à un cœur ardent unissent un esprit épris d'idéal. Ils stimulent au progrès, mais ils sont impropres à diriger les sociétés, étant souvent trop passionnés pour le bien, et transigeant difficilement avec les circonstances. Le côté chevaleresque de leur esprit leur fait fonder de trop belles espérances sur l'humanité. On doit donc se consoler de ne point leur voir toute autorité, et ne point se plaindre de la platitude du siècle : l'héroïsme et le fanatisme sont frères.

CCCLXXXI

Par sentiment d'humanité l'on doit à chaque moment faire taire ses goûts, supporter tour à tour, et avec patience, la suffisance et la rusticité. On obtient ainsi des mérites, et la science s'en accroît.

CCCLXXXII

Le servile appelle orgueil la fierté de caractère; l'orgueilleux appelle servilité le désir de plaire.

CCCLXXXIII

On fouille dans la terre pour y découvrir des richesses; on dédaigne de fouiller dans les âmes pour y trouver des vertus. Quelque déplaisant que semble, à première vue, un inconnu, il ne faut pas se lasser d'y chercher des mérites cachés.

CCCLXXXIV

Qu'est-ce qui décide de la conduite de notre vie? Le miroir souvent. On s'y examine, puis on s'étudie à former son caractère sur son image.

CCCLXXXV

Plus un homme est ignorant, plus il vous trouve de ridicules.

CCCLXXXVI

Il faut savoir n'être déplacé nulle part. Un grand amour, uni à la sincérité et à la modestie, enseigne cette science qui est véritablement la plus humaine, et mène à la connaissance de soi-même et de l'humanité.

CCCLXXXVII

Admirons les formes aristocratiques quand elles naissent de la délicatesse de l'âme; ne méprisons point les formes vulgaires quand, au fond, nous voyons percer un cœur loyal.

CCCLXXXVIII

Ce siècle ne fournit plus l'étoffe dont se font les grands hommes; mais la société présente est pleine de petits hommes réussis. C'est que les esprits seuls sont cultivés et que les plus nobles sentiments, qui ne mènent point à la fortune, sont considérés comme dangereux. Pour faire un grand homme, il faut une grande âme. Quelle vérité en cette pensée de Vauvenargues : Les grandes pensées viennent du cœur.

CCCLXXXIX

La vivacité dans les affections de famille est peut-être une cause d'indifférence envers l'humanité. Souvent elle dégénère en une sorte d'égoïsme, et finit par éclater en rivalités jalouses. Beaucoup, par trop épris des leurs, ne craignent point d'aller à l'encontre de toute justice, en lésant la société en ses intérêts. Leur enfant a toujours raison sur celui du voisin.

CCCXC

L'amour instinctif des pères pour leurs enfants les porte parfois à méconnaître les droits de la liberté individuelle. On en voit qui tiennent leurs fils en lisière par delà la maturité de leurs ans, et les empêchent ainsi d'exercer leurs forces pour fournir à leur tour leur carrière. Ils oublient que la nature commande aux jeunes

oiseaux qui peuvent déployer leurs ailes, de prendre leur essor. Certes, il est de ces séparations doublement affligeantes. Quelle situation pénible pour un pauvre artisan, de voir un fils qu'il a fait instruire à la sueur de son visage, sortir un jour de la chaumière paternelle, pour monter en une sphère sociale où lui, vieillard inculte, ne pourra jamais pénétrer ! Mais une telle situation, il devait la prévoir. Ce sacrifice qu'il a fait en donnant l'instruction à son enfant, il doit savoir le continuer.

CCCXCI

Lorsque le raisonnement a pris trop d'empire sur nous, qu'il nous tient dans ses rets, notre pensée cesse d'être aventureuse, et nous devenons impuissants à créer.

CCCXCII

La raison, faculté moyenne, chemine d'un pas mesuré ; mais le sentiment, faculté presque divine, voltige et plane dans l'immensité sur les ailes de l'amour. Le poète lyrique, en ses heures d'inspiration, touche aux cieux : il n'est plus qu'une harpe éolienne qui résonne à l'harmonie infinie.

CCCXCIII

Si les gens du commun se moquent des poètes, c'est d'abord parce qu'ils ne les comprennent point, et ensuite parce qu'ils savent que les poètes dédaigneraient de descendre jusqu'à eux pour leur nuire : ils peuvent donc s'en moquer à leur aise !

CCCXCIV

Les cœurs généreux, qui prennent l'humanité pour unique objet de leur amour, s'apprêtent de longs jours de désespoir, s'ils ne sont pas soutenus par la religion. Souvent, ils finissent par la révolte et la haine, en voyant leurs nobles désirs méconnus par ceux-là mêmes qui devaient être le plus intéressés à leur réalisation. Loin de recueillir l'approbation des foules, ils en sont parfois honnis; car les hommes jugeant sur l'extérieur, les airs de douceur les charmeront toujours davantage que l'expression d'un sombre chagrin. Le peuple ne s'enquiert point du chemin douloureux que telles âmes ont pu faire avant d'arriver au point où il les voit. Il y a aveuglement de part et d'autre : chez les premiers, il est produit par une sorte d'impatience de cœur, née de la passion; chez le second, par l'indifférence, fruit de la paresse, qui se contente de considérer le premier aspect des choses. On ne se révolte guère contre les événements, que faute d'avoir fait la part des fatalités. Mille faits déconcertent la pensée qui rêve le progrès social. Si, dans l'histoire, certains accidents semblent les conséquences logiques d'actes antécédents, il en est bien plus dont on ne peut donner l'explication. Nous ne sommes jamais que sur certains rameaux de l'arbre de la science, et nous ne pouvons découvrir tout son embranchement.

CCCXCV

J'entends parler de la démocratie matérialiste : j'aimerais mieux qu'on parlât de fraternité religieuse. Qu'on aime l'humanité, si souffrante, si tourmentée, je l'admire; mais qu'on la prenne pour seul objet de son affection, je n'y puis voir que faiblesse de vue. L'humanité n'est pas la divinité : elle est trouble, enivrée par les sens, pétrie de fange, bouleversée par les éléments; elle n'est que floraison éphémère dans la succession des siècles. Bien fol est qui s'y appuie de tout son poids! Les nations présomptueuses qui

n'ont pas élevé leur regard au-dessus des phénomènes de la vie présente sont destinées à mourir les premières. Après avoir voulu dominer par la force des armes les peuples modestes et croyants, elles seront garrottées, et rongeront dans l'impuissance les anneaux de leurs chaînes. Si un accident les délie, elles ne pourront se tenir debout; et, pour comble d'humiliation, elles brouteront un jour l'herbe des champs comme l'orgueilleux roi de Babylone. C'est en présence du principe inaltérable de la charité infinie, que l'homme doit se placer, plein de mépris pour la cohue des intérêts particuliers. Il y a plus d'un égoïsme : il y a celui de famille, celui de parti, celui de patrie, et même l'égoïsme d'humanité, en tant qu'on la considère comme indépendante de sa céleste origine. Comment peux-tu croire, généreux cœur, que cet orateur qui ose nier Dieu, n'est pas au fond un absolutiste? Comment oses-tu espérer que sa passion ne l'égare point? S'il se sacrifie pour être applaudi des hommes, accorderas-tu de la valeur à son sacrifice? Ne te diras-tu pas qu'il ensemence les flots? Ecouteras-tu ses paroles éclatantes, si tu sais qu'elles résonnent sur l'instinct obscur et variable? Ne dois-tu pas craindre, en ne faisant point appel à ta réflexion, de devenir la dupe d'un téméraire? Ceux qui, doués d'un esprit ambitieux et vénal, vivent mêlés à la foule pour s'y faire une place, s'apercevant qu'ils n'y peuvent réussir qu'en transigeant avec leur conscience, ne tardent pas à hurler et ruser avec les bêtes de rapine. Dès lors, l'idéal doit s'évanouir pour eux, et ils sont obligés d'apaiser leurs remords en se faisant une doctrine qui puisse leur laisser toute liberté dans le monde précaire auquel ils se sont livrés.

CCCXCVI

Indépendance : mot superbe dont s'empare l'orgueil humain et qui ne cesse de faire des dupes sur cette terre. Quoi de plus grand, semble-t-il, que d'être indépendant des hommes, de la nature et du destin? Notre présomption nous empêche de

reconnaître que toute notre indépendance ne peut être qu'un esclavage moindre. Nous nous croyons libres, pour avoir, par de douloureux efforts, agrandi notre cercle d'action en ajoutant quelques anneaux à nos chaînes. Tour à tour subissant l'influence de l'âge, des lieux, des saisons, de la famille, de la société, et fatalement entraînés dans le rouage du temps impitoyable, nous ne sommes que des créatures contingentes sans cesse déformées par la métamorphose. Indépendant, ô mortel ! tu ne peux l'être que par ta soumission aux lois divines et sociales, et par une inspiration qui fasse planer ton âme au-dessus des phénomènes passagers ; tu ne peux l'être qu'en te plaçant toi-même dans le cercle de la liberté divine, qui est l'amour infini. Dès que, guidé par l'orgueil, tu t'en éloignes, tu tombes dans les régions de l'esclavage, et tu te trouves seul contre la puissance souveraine. C'est par la résignation que tu peux te sentir libre, en épanchant ton âme dans le grand courant vital. Alors tu reconnaitras la justesse de cette parole de Marc-Aurèle : Que le pouvoir de l'homme est grand, puisqu'il peut obéir au devoir et se résigner au malheur !

CCCXCVII

Toi qui parles si éloquemment de politique, ne songeant à rien moins qu'à régénérer le monde par l'athéisme, as-tu déjà fait des retours sur toi-même, as-tu déjà étudié l'homme ? Non sans doute ; le monde externe te suffit, et comme tu le dis, il est déjà assez vaste pour ton activité. Cependant, sache-le, l'étude de la nature humaine doit servir de base à tes opinions politiques ; car la vie est une ; tu ne peux rien exprimer de juste qui ne s'appuie sur la double expérience interne et externe. Je t'entends dire que le temps est venu où l'on doit extirper du cœur des hommes ce sentiment religieux qui mène au triomphe du despotisme. Eh quoi ! tu ignores donc que, si l'homme est animal raisonneur, il est aussi animal religieux ! Ton esprit n'est donc pas assez perspicace pour découvrir les aspirations de cette créature misérable

qui ne cessera de s'agiter, en quête d'un bonheur parfait, introuvable sur cette terre? En parcourant l'histoire, tu n'as donc pas remarqué ce penchant secret et irrésistible qui pousse les hommes à rendre un culte à cette perfection invisible qu'ils nomment Dieu? Tu n'as pas senti au fond de toi-même la conscience corroborer l'enseignement que t'offre l'histoire! Persévère, si tu l'oses, dans ton désir de faire triompher ta doctrine antireligieuse, les esprits sensés n'auront qu'à te plaindre, en voyant que tu te condamnes au sort de l'infortuné Sisyphe — à moins toutefois que, grâce à un secret jusqu'aujourd'hui ignoré des mortels, tu ne te sentes assez puissant pour modifier l'essence même de la nature humaine.

CCCXCVIII

J'ai des principes, et il faut qu'ils triomphent! Plutôt mourir que de transiger avec mon opinion! — Tels propos semblent dévoiler une intelligence un peu obtuse. Bien qu'on parle ici de mourir pour ses opinions, il est plus probable qu'on ferait périr pour elles l'humanité entière. Et quoi! il faudrait donc que chaque citoyen qui aurait une nature passionnée pût accommoder la société à ses opinions! Mais l'humanité n'est pas argile inerte: elle est libre, toute pleine de volontés, et travaillée par des inspirations diverses. Certains croient avoir fait preuve d'indépendance, qui n'ont prouvé que leur manque de réflexion. Trouverions-nous sensés ces deux hommes dont l'un dirait: Le vêtement de toile est le meilleur, — et l'autre: La flanelle seule convient aux hommes? Ne dirions-nous pas à tous deux qu'il y a plus d'une saison dans l'année? Que penserions-nous d'un médecin qui, sans étudier la nature de la maladie, prescrirait quand même des toniques? Et d'un navigateur qui voudrait traverser l'Océan par le plus court chemin, sans s'enquérir des écueils?—Et d'un agriculteur qui sèmerait l'herbe sur le sable, et le sapin sur la terre limoneuse?

CCCXCIX

Toute science profonde part de l'âme; l'amour du Créateur doit en former la base. En niant la divinité, on s'avance en une science souterraine; et l'on déchausse les racines de l'arbre de la vraie science. Cet arbre languit, meurt et se dessèche sous le travail de l'analyse; il doit tirer sa sève de l'humilité chrétienne qui appelle le Verbe inspirateur et fécondant. Cet homme a-t-il l'esprit orné? — interrogation mondaine. Que ne demandez-vous plutôt s'il nourrit en lui des pensées élevées qui lui permettraient, en quelque endroit qu'il se trouvât, de les affirmer publiquement? Car le but de la science éternelle doit être d'ennobler les caractères. Les esprits cultivés et brillants nous intéressent, nous captivent; cependant nous ne pouvons estimer que les esprits modestes. On ne chérit guère les hommes qu'en tant qu'on les sait animés du souffle de Dieu. D'autres sortes d'affections peuvent être ardentes; mais ces ardeurs s'évanouissent avec les années, par l'œuvre dissolvante de l'expérience.

CCCC

Qu'ai-je fait pour mériter de naître, pour mériter de vivre? — Telles sont les questions que tout mortel devrait sans cesse se poser pour remercier son Créateur d'un bienfait inespéré.

CCCCI

Pour avoir fait l'entendu dans les sciences, en s'entourant d'une jeunesse inexperte, on se croit de l'importance. On s' imagine trôner sur une cime altière dès que, par le chemin tournoyant de l'analyse, on est sorti de la région des ténèbres pour pénétrer dans la zone où s'exercent les esprits rationnels. Certes, voilà un bon pas. Mais il en est un second dont l'entreprise est

autrement longue : c'est celui qui nous met dans le royaume de la charité et du céleste amour des âmes. Que les raisonnements sont vains ! Que les œuvres où ne règnent que la mémoire et le jugement sont froides ! On se sent transporté aux contrées polaires, dans un océan de glace plein de bizarreries, sous un ciel changeant toujours, varié par des mirages et de fugitives aurores. On s'étonne pour bien peu de temps, et l'on cherche à s'éloigner de ses parages stériles et de gagner les terres qui se couvrent de moissons, en se redisant cette profonde parole du livre éternel :

« Quand je posséderais toute la science des hommes, si je n'ai pas la charité, je ne suis que comme un airain sonnante ou une timbale retentissante. »

CCCCII

Es-tu chagrin, tourmenté par les hommes et les choses, jette hardiment ta pensée dans l'espace et dans l'éternité ; contemple l'univers immense, et considère le point imperceptible que tu y formes avec tout ce qui t'entoure. Écoute la cloche : elle t'annonce que le temps infatigable roule toutes choses en son linceul, et que bientôt toi-même tu seras roulé dans l'oubli et l'éternel mutisme. Hâte-toi donc de ramener la paix en toi au spectacle de la vie générale et par le sentiment du peu que tu es.

CCCCIII

Le malheur terrestre n'est pas à redouter s'il devient un enseignement. C'est en tombant du faite d'un édifice que le martinet aux ailes démesurées prend son vol dans l'espace. Ainsi certains génies ont besoin d'une chute pour s'élever aux régions éthérées.

CCCCIV

Il y a deux génies dans l'homme : Pensée, Amour.
O pensée, amour, je vous sépare, et vous n'êtes qu'un !
Toi, amour, tu sais penser ! et toi, pensée, tu sais aimer !

CCCCV

Nous aimons la franchise et nous aimons la prudence.
Nous aimons la clarté et nous aimons la pénombre.
Dissiper les ténèbres, et à la fois voiler la clarté vive, telle est
notre double aspiration.

CCCCVI

Le penseur que l'amour de la vérité enflamme, et qui sent toute la puissance de la sincérité, marche droitement à son but ; il se remémore cette ardente parole : *Noverim me, noverim te !* Par élan d'amour, il perce l'obscurité, et dépouille de ses voiles la vérité à laquelle il aspire. Mais, sans l'aide de Dieu, il ne peut rien. Il faut qu'il ait confiance, qu'il croie en cette voix qui résonne au centre de son cœur, et lui dit : Si tu es altéré de vérité, plonge sans crainte dans le ténébreux abîme, tu y trouveras le breuvage salutaire. Ton amour pour moi sera ta sauvegarde, comme l'affection de Dante pour le poète de Mantoue fut son talisman pour parcourir les cercles infernaux et acquérir la science de la justice divine.

CCCCVII

Le métaphysicien que ne soutient point l'aspiration divine sent chaque jour s'alourdir le fardeau de ses connaissances. Chaque pas nouveau qu'il fait dans l'ombre qui l'environne, il

l'entend résonner plus sourdement. Autour de lui s'amoncellent les ténèbres, et lui-même il fuit la clarté pour demander à la nuit silencieuse, aux nuées, le secret de son être. Déjà il cherche la souffrance, la laideur, le mal, demandant aux exceptions bâtarde ce que lui refuse la sublime loi. Il va, plaignant le monstre, le quadrupède taciturne, le ver qui ronge, l'insecte qui calcule, le vent qui gémit. Mais la nature, par ses formes étranges et ses bruits indistincts, déconcerte sa pensée aventureuse; — et arrive l'heure fatale, qui met fin aux conjectures !

CCCCVIII

Il faut rechercher le mystère, non point pour s'en faire une auréole, mais pour y répandre sa lumière s'il s'agit d'obscurités sur lesquelles le raisonnement a des droits, et pour l'adorer en silence s'il dépasse la portée de l'entendement. Il en est, de ces hommes de science et de piété ! Ce sont les plus braves, les plus humbles. Ils accomplissent ici-bas une vie libre, laborieuse; ils sont dans la droiture, la transparence. S'ils se sentent forts par leur sincérité, ils osent néanmoins reconnaître leur impuissance à soulever le voile pesant qui dérobe à leur vue les premières origines. Ils aiment les sciences pratiques et humaines. Parfois aussi ils se plaisent à jeter la sonde aux abîmes de la pensée; mais ils ne tentent point de fonder un système, voulant laisser à la métaphysique son caractère conjectural.

CCCCIX

Il vaut mieux se taire que d'affirmer des doctrines qui n'offrent point toute certitude. Les amants de la science ont aussi leur aveuglement. Ils sont enclins à fonder leurs théories sur des faits *exceptionnels*. C'est le plus souvent par vanité et ambition. Quelques-uns fouillent la terre avec l'espoir qu'une découverte mettra leur esprit en lumière. Ils sont à leur sentiment et à leur

réputation, avant d'être à la vérité. La passion s'en mêlant, il faut peu de jours pour que ce qui était purement conjectural se revête à leurs yeux de tous les caractères de la certitude. Le savant Cuvier s'est trompé maintes fois. Beaucoup d'autres se tromperont après lui. D'autre part, le public s'engoue aisément des conceptions neuves et hardies. Ainsi de cette découverte, que l'homme ne serait qu'un singe modifié. C'est une conjecture. Croire que le temps viendra où la race humaine sera, vis-à-vis d'une race plus parfaite, ce que sont les singes devant nous, c'est nourrir une opinion qui peut être trompeuse. Notre imperfection constatée, nous devons d'autant plus nous défier de notre science. Aujourd'hui, nous méprisons l'intelligence des singes. Nous les mettons en cage comme des fous furieux. La race future qui, dit-on, nous succédera pour nous dominer, agira de même envers nous : elle sourira des discours et des raisonnements humains ! Voici pourtant l'espérance d'avenir que doivent nourrir, pour être conséquents, ces amis du progrès qui mettent toute leur confiance dans les phénomènes terrestres : cette humanité si présomptueuse aujourd'hui, réduite un jour à l'abaissement, et méprisée par une race de créatures physiquement et spirituellement supérieures.

CCCCX

Pour ne pas être forcé en ses derniers retranchements, tel paléontologue dit qu'il se borne à constater des faits. Mais il embrasse en sa vue toute la création, il veut en pénétrer les ressorts et s'échappe ainsi du cercle de la spécialité. Si l'on admet que la création n'est pas terminée, que cette terre et ses êtres sont en travail de métamorphose progressive, il faut se dire que l'humanité perdra le rang qu'elle occupe, à moins que l'on ne montre clairement les raisons pour lesquelles il n'en sera pas ainsi. Ecartons de nos cœurs ce triste espoir ! Les créatures humaines souffrent assez déjà de la conscience de leur condition misérable, pour qu'on doive imaginer pour elles des inquiétudes

mille fois plus terribles. Les êtres qui viendraient se placer au-dessus d'elles seraient eux-mêmes profondément malheureux; car, avec une science plus grande, le désir irréalisable de connaître davantage leur rongerait le flanc, en renouvelant pour eux le supplice de Prométhée, qui n'est aujourd'hui le lot que des génies exceptionnels. *Qui scrutator est majestatis opprimetur a gloria.*

CCCCXI

L'homme ne retirera pas d'utilité de savoir qu'il descend de bêtes affreuses. Il sait d'ailleurs, par la lecture de la Genèse, qu'il parut sur la terre après tous les autres animaux. Qui croit que l'on puisse ennoblir l'homme en lui mettant sous les yeux le témoignage de sa bestialité originaire? Comme si, en même temps que son infirmité, on ne devait pas lui faire sentir sa grandeur; cette âme qui s'envole de la terre pour s'élever au monde immatériel? Le théoricien peut professer sa doctrine, les âmes simples ne s'en troubleront point, car ses paroles ne sont pas du monde de la pensée pure. Il faut toutefois reconnaître que cette recherche de l'origine de l'homme est d'un puissant attrait pour beaucoup d'esprits. Quel ténébreux roman que celui de ces vies transmigrantes se perfectionnant par des métamorphoses; que cette pensée humaine venant couronner le sourd et immense travail de la nature mûrissante! Il serait d'un esprit frivole de ne pas tenir compte des efforts audacieux de la science. Cependant, il est permis d'émettre d'autres genèses que celle du perfectionnement par hérédité continue. Il est probable que tous les êtres de l'univers furent distincts, jouissant d'une vie simultanée dans le chaos primordial, et que chacun parut à son jour d'éclosion dans tout son parachèvement. Des espèces ont péri, mais des créatures, dont nous ne pouvons prévoir la forme, pourront paraître quand l'heure aura sonné pour elles d'éclore à la lumière. Il y aurait d'innombrables types dans le sein d'une même divinité. La création

serait accomplie, mais toutes ses expressions ne seraient pas encore manifestées... Rien que conjectures !

CCCCXII

La chronologie que l'on établit en s'appuyant sur la géologie serait certaine s'il n'y avait point d'imprévu dans le mouvement de la vie universelle.

CCCCXIII

L'âme de l'homme est consciencieuse; elle se replie sur elle-même. Cela fait pressentir que l'homme est au faite de la création terrestre et qu'il ne peut se continuer que hors de ce monde.

CCCCXVI

Tel prétendu savant ose prétendre qu'il y aurait lieu de se réjouir plutôt que de s'affliger si la paléontologie faisait prévoir que la race humaine sera un jour remplacée par une race supérieure. Qu'il entend mal le progrès et qu'il juge de bas ! Loin d'être encourageante, la vue de cette perspective abaisserait les esprits et alanguirait les volontés. Il faut que l'homme ait toute confiance en sa nature divine et se sente constitué pour entrer dès à présent en communication directe avec l'absolu. Quel scepticisme le rongerait, s'il se disait que son âme n'est pas accordée à la raison éternelle et que, victime d'un mauvais organisme, il doit attendre de la métamorphose matérielle la découverte des premiers principes !

CCCCXV

Quand on joint l'habileté à la persévérance et que l'on sait courtiser les plus puissants que soi, on est presque toujours sûr

de la vogue. Aussi beaucoup se mettent à sa poursuite, avec grande espérance de l'obtenir. Pour la gloire, c'est le quitte ou double. La vie peut se consumer en efforts stériles. Puis, on n'en jouit point de son vivant, et le désir de l'atteindre, distrayant des intrigues, ne mène guère qu'à l'hôpital. Les hommes, en général, ne sont point d'assez forte trempe pour ne point vouloir rayonner de leur vivant. Il faut une impulsion naturelle et divine pour tenter les glorieuses entreprises.

CCCCXVI

L'amour de la gloire enfante les vertus sociales; la vénalité n'y pénètre point, et les vils intérêts n'y ont point part. L'amour chrétien mène à des biens d'une autre nature; il enseigne les vertus cachées et, par estime du sacrifice, se place au-dessus de l'opinion des hommes; car ce n'est pas à cette fumée qu'on nomme la gloire terrestre, qu'il veut atteindre. Le premier attribue à l'humanité une valeur divine et se satisfait de son admiration. Le second lui retire cette importance et cherche sa récompense en la seule approbation de Dieu. La raison pratique voudrait conseiller l'union de ces deux amours, mais ils se heurtent sous plus d'un point. Le premier demande d'ailleurs une confiance en la nature humaine, qui blesse le sentiment d'humilité du second.

CCCCXVII

Un même courant entraîne les mêmes qualités, qu'elles soient particulières ou générales. Par une loi de la vie, ce qui est individuel tend toujours à devenir universel. Une grande défiance de nous-même nous inspire la défiance envers la foule, et fait que la foule se défie de nous. Tombant en tel courant spirituel, nous y faisons choir les autres.

CCCCXVIII

Être humain, c'est-à-dire se mettre en l'âme des autres pour ressentir ce qu'ils éprouvent et les juger avec commisération, du fond de sa conscience; tenir compte de la nature humaine, si faible en elle-même et si affaiblie par mille accidents; être ardent à donner la récompense, et prudent à infliger le châtement; ne pas se laisser emporter par l'orgueil, au point de se placer hors la foule pour la juger souverainement; ne pas se croire toute raison parce qu'on aurait prononcé des paroles sensées, ni tout amour parce qu'on se serait abandonné à ses bons instincts; songer qu'on est soi-même un amas indéchiffrable de vertus et de vices, si étroitement liés les uns aux autres, par une loi secrète, que les vertus tendent à dégénérer en vices et les vices à se transformer en vertus; se dire que dans la pitié réside la vraie piété; ne pas être tout entier à la lettre; nuancer son jugement à une âme tempérante; faire, dans tout crime, la part de la fatalité; ne pas s'emporter sous l'impression de mots tels que : monstre, forçat, renégat...; plaindre le condamné, en admettant le châtement du coupable; savoir que, dans l'âme humaine, la nuit n'est jamais complète, et que le criminel égaré pourrait, lui aussi, l'occasion se présentant, faire preuve de dévouement et d'humanité; fermer l'oreille aux propos de ces hommes violents qui se satisfont de l'obscur justice extérieure; enfin, ne pas être plus insensible que le bourreau, qui s'attriste en voyant tomber le couperet meurtrier.

CCCCXIX

Un homme prêche la compassion : aussitôt, une cohorte inexorable et vigilante, de crier à la réhabilitation du crime! — Les cœurs faibles se laissent prendre aux paroles qui attisent les passions haineuses, quelques-uns par sentiment de vertu, la plupart par paresse : hurler étant plus facile que méditer. Il s'est

montré plus d'un fourbe prêchant la tolérance pour faire excuser ses mauvais penchants et sa propre ignominie. Personnellement, il ne méritait que le mépris, mais ses bonnes paroles n'en sont point pour cela méprisables.

CCCCXX

Les hommes qui n'ont point cultivé leur raison et qui sont doués d'une âme passionnée, deviennent naturellement fanatiques; ils s'emportent en leurs opinions au point d'éteindre en eux tout sentiment de pitié, oubliant cette divine parole : Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. Ce n'est pas seulement la fatalité de leur naissance, leur éducation, le temps où ils vivent, qu'il faut accuser, mais eux-mêmes; car ils ont dédaigné cette prudence dictée par la sensibilité; ils ont nourri de parti pris leurs sentiments d'orgueil, croyant leurs opinions infaillibles. On a cherché des excuses au fanatisme dans les mœurs de certaines époques, au lieu de n'y voir que circonstance atténuante; on a dit : Chacun est de son siècle! — comme si le cœur n'était pas de tous les temps! — Aux jours néfastes de l'histoire, alors que, sous prétexte de plaire à un Dieu de charité et d'amour, on livrait au bûcher des infortunés dont le seul crime n'était le plus souvent que des paroles de démence, en ces jours de ténèbres et de sang, il y avait, comme aujourd'hui, des esprits indignés et des cœurs frémissants au spectacle des atrocités commises par ceux qui prétendaient tenir du Ciel leur autorité.

CCCCXXI

Il est devenu banal de s'élever contre le fanatisme. Il semble qu'on y perde ses peines et qu'il doive toujours vivre au fond des cœurs, n'attendant que les occasions propices pour se réveiller. Voyez cet homme que vous voulez par le raisonnement ramener

à la modération : tout entier au sentiment de haine dont il s'enivre, il ne vous écoute point. S'il écoutait vos raisons, il cesserait par cela même d'être fanatique.

CCCCXXII

Ce sont, hélas ! les fanatiques qui s'indignent le plus hautement contre le fanatisme, qu'il soit politique ou religieux ; car ce sont ceux qui ont le plus à souffrir de l'empêchement que l'on apporte à leur absolutisme.

CCCCXXIII

En cherchant le mobile des discours et des actes d'autrui, on se prépare bien des désillusions ! Les opinions d'un homme dépendent parfois d'un défaut physique qui lui attire le ridicule ; plus souvent, d'une ambition qu'il n'a pu assouvir. Tel sombre sectaire et tel fougueux démagogue, qui sont parvenus à des pôles opposés, peuvent y avoir été poussés par un même sentiment de haine. L'un et l'autre, abreuvés d'humiliations, fruits amers d'un orgueil injustifiable, ont tâché d'humilier les puissants qui leur faisaient ombrage. Le premier les effraye en leur parlant de la mort menaçante et sans pitié qui, des grands et des petits, ne fera qu'une même poussière ; le second leur montre le peuple révolté, qui bientôt jettera bas l'échafaudage de leur insolente fortune.

CCCCXXIV

Nul de nous ne serait fanatique s'il considérait à quel fil tenu se balancent ses opinions, s'il se rendait compte du degré de certitude qu'il peut acquérir dans les questions de métaphysique ; s'il savait combien sa pensée, soumise aux influences physiques, est sujette aux variations ! Qui nous dit que ce qui nous

convainc à l'heure où nous parlons péremptoirement, ne nous inspirera pas une autre opinion, alors que nous serons instruits par une plus longue expérience? L'homme doit donc laisser remuer un doute léger au fond de ses affirmations. Ce doute, sortant de ce coin d'ombre qui demeure au fond de toute âme, quelque éclairée qu'elle soit, ne lui enlève point la foi; il est la simple reconnaissance de la faiblesse de l'esprit : — Seigneur, j'espère, je crois en toi; mais je suis créature imparfaite, et n'aurai jamais qu'une certitude humaine, car toi seul possèdes la vérité absolue.

CCCCXXV

Les hommes s'éprennent de telle religion, comme l'amant de la créature qui le fascine. Dites-leur que cette doctrine, objet de leurs plus nobles pensées, est irrationnelle, ils riront de vous; et ils n'auront pas tort, car c'est par une grâce spéciale qu'ils voient la lumière où vous ne trouvez qu'obscurité. Le professeur de dessin serait ridicule s'il espérait, par un discours sur l'esthétique, désabuser un amant sur la beauté qui le charme : il est entre les êtres, comme entre la pensée humaine et l'esprit infini, des harmonies secrètes qui ont leur raison cachée.

CCCCXXVI

Celui qui parle sentencieusement semble occupé à voiler le vide de son esprit, en attachant l'auditoire aux intonations de son discours pour qu'il ne songe point à en analyser le fond. Il ressemble à un vieillard attifant un mannequin. Pour peser ainsi sur son auditoire par des paroles lentes et préemptoires, il faut avoir grande suffisance et grand mépris d'autrui. Néanmoins, beaucoup se sentent flattés qu'on leur parle d'un ton solennel, comme certains qui se sentiraient honorés qu'un empereur mit majestueusement le pied sur eux.

CCCCXXVII

Il en est qui se hâtent dans la conversation, par modestie, pour ne ravir à l'auditoire que le plus court moment d'attention. — Naturellement, ne s'imposant point, ils ne sont point écoutés.

CCCCXXVIII

La scène du monde!.. Quelle vérité d'expression! — Qu'il n'aspire à rien et se tienne caché dans les coulisses, celui qui ne sait jouer son rôle en bon comédien!

CCCCXXIX

Quand le sentiment de la vérité nous emporte, nous n'alignons pas nos mots dans nos discours. La symétrie des phrases est naturellement rompue. Le génie instinctif n'est pas artisan de son métier. — Ainsi le torrent : enpli par cent ravines qui dégorgent à la fois les eaux pluviales, il roule pêle-mêle les blocs de pierre au bas de la montagne, puis se repose, attendant un nouvel orage. — Il n'est ni maçon, ni gâcheur; il livre les matériaux dont on élèvera des édifices.

CCCCXXX

Tel livre de philosophie abonde en contradictions, mais il est difficile de les saisir, tant le style en est diffus. Les nombreuses contradictions se neutralisent, et l'on dédaigne de les relever. La personnalité de l'auteur n'étant nulle part affirmée, on sent que l'on n'a devant soi qu'un fantôme qui s'évanouit devant la critique. L'œuvre indigeste, où l'émotion ne paraît jamais, est comme un fouillis d'idées enchevêtrées qui n'ont point leur base dans le

cœur de l'écrivain, mais qui sont plutôt un assemblage de réminiscences juxtaposées; le philosophe souffle de la poussière avec chacune de ses paroles, et s'il éblouit le lecteur, c'est en l'aveuglant par des menus raisonnements et des arguments captieux. On songe alors à ces gens qui, au bas de leurs écrits, apposent une signature qu'ils rendent à dessein illisible : on ne pourrait dire si elle est bien ou mal orthographiée. Ils en sont fiers néanmoins, car ils se croient assez importants pour qu'on les découvre en leur cachette.

CCCCXXXI

Providence — mot souverainement philosophique embrassant la sphère apparente et le centre invisible. Le terme fatalité ne s'applique qu'à la matière et à ses phénomènes. La grandeur de l'homme est de reconnaître que toutes les fatalités sont providentielles. Le cœur nous dit que Dieu nous mène à ses desseins; et que la fatalité ne régit que les accidents. Si tel savant nous fait observer que tel crime commis ou telle bonne œuvre accomplie est affaire de nature, et que notre tempérament et notre humeur momentanée nous ont incliné à produire ce mal ou ce bien, nous pouvons affirmer qu'il ne possède qu'une science de second ordre. Il faut remonter plus haut : à ce qui nous donne ce tempérament et cette humeur. C'est la cause créatrice, et par cela même aimante et tendant d'elle-même au bien, au beau, au juste, à l'équité éternelle.

CCCCXXXII

Quand je regarde un écureuil en cage, tournant toujours pour grimper et descendre, je me dis : Voilà le faux savant.

CCCCXXXIII

On ne nie la Providence que par amour-propre. Soit seul, semble-t-il, on est libre, tandis que Dieu est esclave, esclave de sa divinité. Ainsi, par outrecuidance, enferme-t-on Dieu dans le cercle humain.

CCCCXXXIV

O dérision ! Les savants décrient les temps anciens, et ils en conservent les abus, ridiculisant ce qui faisait leur gloire : le sentiment chevaleresque. Ils se rangent du côté de l'astucieux valet Sancho Pança. Ils prêchent l'instruction ; et quelle est-elle ? Celle des Byzantins, à l'idéal près. Ils se croient ingénieux et inspirés : ils ne sont que pédants et malicieux. Cette merveilleuse analyse que saint Thomas exerçait sur l'âme, on ne l'applique plus aujourd'hui qu'à la matière. On guérit le furoncle et l'on donne tout soin à l'animal. On se jette hors des principes éternels, pour vivre dans les faits. La conscience, on ne la comprend plus, mais on analyse les phénomènes compliqués de la digestion. Avec des étincelles éparses, on croit pouvoir allumer un feu intérieur. — Le centre vital est perdu de vue.

CCCCXXXV

Entrez en cette école, vous n'y trouverez que science stérile. Qu'apprend avec tant d'efforts cette petite villageoise qui, demain, sera vachère ? — La suite des ducs de Lotharingie ! Combien d'écoliers n'ont que deux mois par année pour acquérir le sens commun : le temps de leurs vacances !

CCCCXXXVI

Dès qu'un homme se montre débonnaire, on se lâche en sa présence. Cet abandon de soi prouve que l'on méprise ce qu'on n'est point obligé de redouter. Il y entre aussi de la vanité : nous nous croyons volontiers supérieurs à ceux qui se montrent indulgents à notre égard.

CCCCXXXVII

Les superficiels ne distinguent pas la fausse bonhomie de la pitié indulgente. Le sot fredonne et siffle en présence du penseur. Celui-ci repait sa curiosité et accroit sa science en laissant s'ébattre sous son regard ce complaisant modèle.

CCCCXXXVIII

Il y a peu de natures heureuses, peu d'esprits qui, en suivant leur pente, glissent à la vérité. Les hommes, en général, ont besoin d'être matés par la souffrance et les infortunes pour aller droitement le chemin de la justice.

CCCCXXXIX

Ne te crois jamais malheureux, toi qui, vivant dans le for intérieur, sais alimenter par ta rêverie les hautes pensées; tu ne peux éprouver que de divins tourments. Considère tous ces passants, ombres errantes à la poursuite d'un oripeau, et pénétrant au fond de leur esprit tortueux, vois les viles inquiétudes qui les rongent, et cet ennui irrémédiable dont ils sont jour par jour consumés. Que ce pitoyable spectacle t'encourage à te tenir ferme en ta voie solitaire, loin de la cohue des ambitions serviles.

CCCCXL

Le désir de se distinguer par son esprit, lorsqu'il n'est pas accompagné de la puissance créatrice, mène à la singularité stérile. Si nous nous sentons de l'originalité, notre devoir n'est pas de nous écarter de la voie large du gros bon sens, mais d'y marcher avec fermeté, de façon à y imprimer profondément nos pas. Qui veut gouverner le monde doit se soumettre à la raison. *Si vis omnia tibi subjicere, te subijce rationi.*

CCCCXLI

Les âmes enthousiastes se plongent dans la solitude, tandis que les esprits exaltés vont s'étaler partout, cherchant à se faire valoir : ainsi font les gens ivres.

CCCCXLII

Nous devons passer bien des fautes aux esprits ardents. Qu'ils troublent parfois, par la liberté de leurs mouvements, notre esthétique, nous ne devons point nous en étonner. Ils ne sont point nés pour nous; c'est nous qui sommes nés pour les comprendre. Comment pourraient-ils nous déplaire, si leurs paroles et leurs gestes ne sont que des élans visibles d'une âme généreuse? Nous pouvons nous montrer plus difficiles à l'égard des esprits suffisants, enflés de leur science. La mémoire y a tout fait, et la nature sincère n'y est pour rien. Ne nous étonnons point si, malgré leurs savants discours, ils sont malpropres, vulgaires, répulsifs, car ils vivent sans miroir, n'étant pas doués d'une âme réfléchissante. Aveugles à la vie réelle, et n'exerçant le plus souvent leur activité que dans la poudre du passé, ils ne distinguent point par où ils blessent la nature. Le contentement de fatuité qui les emplit et qui pèse comme un plomb sur leur âme, ne leur

permet aucune élévation sentimentale. Ils se nourrissent de calculs — froide pitance! — croyant avoir tout appris, ils se montrent dans la vie journalière les plus ignorants des êtres. S'ils tombent à la rivière, ils n'ont pas de mains pour s'en ravoir; s'ils sont en chasse, le gibier passe derrière eux; s'ils chevauchent, les voilà à califourchon sur la haie; s'ils veulent courir, ils s'essouffent; s'ils marchent, ils trébuchent; s'ils pérorent, ils font bailler; s'ils parlent d'amour, ils font sourire; et si, par caprice, ils se mêlent au monde, ils deviennent ridicules par la trop bonne opinion qu'ils ont de ce paquet intérieur qu'ils nomment leur science, — et d'autant plus grotesques que leurs manières prétentieuses sont préméditées.

CCCCXLIII

Qui ne cherche point, dans sa jeunesse, à être aimé, finit un jour par se déplaire à soi-même.

CCCCXLIV

Ceux qui recherchent avec ardeur les plaisirs extérieurs sont des gens qui s'efforcent de sortir de la nuit où leur esprit obscur les plonge. Ils prouvent leur faiblesse plutôt que leur force. Voyez ce moribond qui, durant les jours de sa jeunesse, vécut heureux dans sa maison de pierres; le voici qui s'effraye de leur couleur morose, et qui prend de ses mains débiles une brosse pour badigeonner en blanc sa façade.

CCCCXLV

Trouver une grande paix dans une passion extrême, tel est le comble de la félicité. On y arrive par un complet détachement de soi, par des sacrifices journaliers au sentiment de la beauté idéale. Aux heures sercines de la vingtième année, quelle âme de poète n'en a éprouvé l'ineffable douceur?

CCCCXLVI

Les âmes ardentes et recueillies n'aiment ardemment qu'une fois, et leur amour hâtif a déjà trouvé son objet aux années de l'adolescence. L'excellence de ce premier amour, qui a pu se développer dans un cortège de divines rêveries, et dont le charme a fini par se rompre, leur fera toujours sentir l'imperfection de tous ceux qui lui succéderont. Une secrète appréhension ternira les illusions nouvelles qui voudraient se former.

CCCCXLVII

De ce que nos besoins décident de nos amitiés, il ne faut pas conclure que l'amitié naisse de l'égoïsme; cela ne serait que subtil.

CCCCXLVIII

C'est être grand que de considérer de sang-froid sa petitesse et de se sentir le frère du puceron; c'est être savant que de reconnaître son ignorance, eût-on passé une longue vie dans l'étude. C'est à leur modestie que les génies se reconnaissent.

CCCCXLIX

Généralement, la science qui nous mène à la fortune et aux honneurs est une fausse science.

CCCCL

Nous devons nous défier de notre premier jugement sur les personnes. Le milieu où nous vivons, nos divers désirs, nos illusions, les déceptions éprouvées, les chagrins qui ont pu assombrir

notre âme, nous influencent à notre insu. Souvent, le visage d'autrui est le miroir où vont se refléter nos propres sentiments. Le poète croit remarquer chez d'obscurs passants des génies incompris; l'usurier ne distingue autour de lui que des dupes ou des calculateurs astucieux; l'amant voit briller la flamme de l'amour dans l'œil le plus indifférent; le sceptique appelle masque d'hypocrisie l'expression de la foi sincère; l'ambitieux prend pour un signe d'impuissance l'air de modestie; ceux qui souffrent en espérant trouvent de la compassion au fond de tout regard qu'ils analysent; ceux qui sont découragés pour avoir trop longtemps souffert de la dureté des hommes, ne voient partout que des physionomies égoïstes. Le riche se trompe sur l'ouvrier, qu'il trouve impoli en ses allures, alors qu'elles n'expriment que l'indifférence pour les usages; de même, le peuple lit le dédain sur la figure de l'homme haut placé, parce qu'il la voit impassible et froide; et cette froideur ne dénote parfois qu'une faiblesse de tempérament, ou le travail intérieur d'un esprit pondérateur qui lutte contre son imagination, en cherchant l'équilibre rationnel. De là, ce caractère d'insensibilité et de dédain qui met en défaut l'observation du vulgaire.

CCCCI

Les bons physionomistes sont aussi rares que les peintres de génie, les médecins perspicaces et les grands poètes. Ils doivent joindre à une observation subtile, l'intuition. Si la seconde est innée, la première ne s'acquiert que par une longue expérience. Il faut avoir vécu, c'est-à-dire aimé, connu, souffert, compris. Sous les contours expressifs de la physionomie, on lit alors l'âme qui, par instant, vient apparaître, et l'on peut en mesurer la profondeur. Mais pour que la compréhension soit sûre, le sentiment de la vie doit être violent. Les moindres traits du visage doivent faire impression sur le physionomiste expert : d'une seule vue il les apprécie en détail et d'ensemble, pour en tirer la moyenne.

CCCCLII

Certaines gens sont incapables de recevoir de l'éducation, par vulgarité d'instincts. Dans quelque situation qu'on les place, ils froissent les sentiments délicats et manquent aux usages. Chaque jour les couvre de nouveaux ridicules. Parfois, ils s'en aperçoivent, mais ils manquent alors de perspicacité pour reconnaître en quoi ils ont péché.

CCCCLIII

C'est lorsqu'il se trouve à table, devant la nourriture, que l'homme révèle le mieux son naturel. C'est là qu'il montre s'il est le maître ou l'esclave de ses instincts brutaux.

CCCCLIV

S'il est naturel que l'on prenne toujours le parti des siens, cela est souvent injuste. Il ne faut pas confondre les notions, et faire intervenir le naturel là où il s'agit du spirituel. On ne doit point blesser la raison éternelle, sous prétexte de devoir de patriote, de parent ou d'ami.

CCCCLV

Les contrées se peuplent et ne donnent plus le champ aux caprices des imaginations. Plus il y a de monde sur une route, plus la police doit être exigeante. Dans les landes stériles du moyen âge, il était permis de faire des chevauchées sans crainte de contravention. Mais les hommes se sont multipliés; où il n'y avait que des lieux déserts, des milliers de créatures ont paru qui font respecter leurs droits.

CCCCLVI

Plus un homme agit et parle, plus on trouve à reprendre dans ses actes et ses paroles. Ce n'est pas une raison pour qu'on se tienne immobile et muet. Le taciturne ne dit guère de sottises, ce qui ne veut point dire qu'il n'est pas un sot.

CCCCLVII

S'irriter contre les violents, c'est montrer qu'on les prend pour modèles.

CCCCLVIII

« Que disent de moi ceux-ci ou ceux-là?.. » — Leur opinion te préoccupe? mais toi-même, comment te trouves-tu à tes propres yeux? Peut-être n'as-tu jamais songé à étudier ce personnage que tu livres si bénévolement au jugement public.

CCCCLIX

Il est des gens qui, à la honte de l'humanité, nourrissent leur vanité du mépris qu'ils provoquent par leur servilisme, prenant pour sentiment affectueux la familiarité avilissante.

CCCCLX

Qu'il faut peu à celui qui a le sentiment vrai de la vie, pour goûter des heures de joie profonde! — la vue d'une tête candide; le seul spectacle d'un paysage pastoral.

CCCCLXI

Pour qui aime la beauté, que de déceptions amenées par l'observation des créatures ! Dans la foule humaine, que de physionomies dures, malicieuses, fausses, stupides, grimaçantes ! Soudain, un visage sincère apparaît — félicité indicible, de pouvoir le contempler !

CCCCLXII

Contempler ce qui est beau, sincère, palpitant au souffle de la vie sentimentale, quelle œuvre plus divine ? L'espérance d'un bonheur d'outre-tombe ne peut imaginer au delà. Beaucoup parcourent le monde pour y chercher des distractions qui ne sont que des plaisirs mêlés d'ennuis. La félicité était près d'eux ; ils ne l'ont point aperçue, faute de sentiment.

CCCCLXIII

Avoir les regards très exercés sur les détails extérieurs des choses, prouve jusqu'à certain point le manque de fierté. Qui a l'âme élevée voit d'ensemble.

CCCCLXIV

Les lieux communs sont la vaine pâture des petits esprits.

CCCCLXV

Il y a des mondains qui se débarrassent de toute attention aux sentiments d'autrui, de même qu'il y a des savants qui se mettent au-dessus des usages du monde ; c'est un mépris qui permet aux

uns et aux autres de se fortifier dans leur spécialité. On préférerait les voir moins experts en leur partie, et doués à la fois de science et de sensibilité.

CCCCLXVI

Le bonheur se trouve dans la vie naturelle, chez ceux qui ne s'entêtent pas en leurs opinions et les laissent se modifier au jeu normal de la vie sensible.

CCCCLXVII

Il semble que celui qui s'acharne en la discussion manque de cœur ou de jugement. Voici deux hommes aux prises, pour se prouver l'un à l'autre la supériorité de leur religion. Ils s'échauffent jusqu'à l'irritation, montrant bien que l'amour-propre est leur maître, et qu'il les jette à la première occasion hors de leur doctrine. Qu'ils aient d'abord la bienveillance réciproque, et que, sur ce fondement, ils établissent leurs principes de philosophie religieuse.

CCCCLXVIII

Il n'est de véritable fraternité qu'entre infortunés. Plus on gravit l'échelle sociale, plus on voit s'accroître l'égoïsme, chacun se sentant indépendant d'autrui.

CCCCLXIX

Il y a des gens qui ne font l'aumône et n'adorent Dieu que par calcul : pour acquérir la gloire éternelle. Il semble qu'après chacune de leurs bonnes actions, Dieu leur doive des remerciements.

CCCCLXX

Le fanatique appelle persécution tout ce qui contrarie son absolutisme.

CCCCLXXI

Les faux religieux sont ennemis-nés des sentiments de liberté et de fraternité. Ils se disent détachés des biens terrestres, mais ils sont les mortels les plus ardents au lucre. Ils sont industriels et cupides, et la compassion n'est que sur leurs lèvres. Leur seule visée est le pouvoir social. S'ils se montrent humbles, c'est par impuissance d'atteindre à leur but : la domination.

CCCCLXXII

Ma franchise me fait un devoir... — A quoi bon ce fard et cette glu sur ton discours? Crains-tu que je me défie? Me crois-tu déjà sur mes gardes? — Je pourrais l'être en remarquant l'immodestie de ton préambule.

CCCCLXXIII

La raison nous enseigne à nous soumettre aux lois de l'univers; le cœur nous conseille d'avoir confiance en une providence sensible à tous nos sentiments intimes. La raison et le cœur s'accordent pour nous apprendre la résignation.

CCCCLXXIV

L'arrogance est sortie de ses retranchements; elle est enivrée, nue et sans armes; elle se livre d'elle-même à l'ennemi. Mais la modestie est imprenable, retirée qu'elle est au for intérieur.

CCCCLXXV

Quelques esprits trouvent leur principal aliment dans le sentiment pur; la plupart, dans le calcul ou les spéculations. Il faudrait pouvoir montrer que les hommes, dès qu'ils sont sincères, sont dans la même région, cherchant à leur insu à atteindre au même but par des voies différentes.

CCCCLXXVI

Notre curiosité, habilement diversifiée, doit varier le plus possible les aliments de notre imagination. L'esprit humain est omnivore.

CCCCLXXVII

La pauvreté unit, l'opulence disperse. Les misérables se tendent les mains sans se connaître; les fortunés s'analysent avec défiance, même entre frères.

CCCCLXXVIII

Il ne faut pas trop dédaigner la sottise humaine: ce serait marque d'inhumanité. Il faut tenter de la pétrir de ses mains, d'une pression intelligente et amoureuse, comme le sculpteur, l'argile.

CCCCLXXIX

Quand tel homme entre en raison, son front se contracte douloureusement; on sent que le bon sens ne lui est pas naturel et qu'il doit lutter contre l'imperfection de ses organes. Il semble

qu'il fasse effort pour se tirer du péril, et qu'il se cramponne à une épave, dans les flots entrechoqués de ses sentiments discordants.

CCCCLXXX

Il est plus doux d'obéir que de commander. La conscience est plus satisfaite, la responsabilité étant moins grande.

CCCCLXXXI

Il est d'un esprit droit et d'une saine philosophie d'admettre la hiérarchie sociale. La société est un édifice, une pyramide, large à sa base et étroite à son sommet. Sa forme même assure sa durée. Renverser pêle-mêle toutes ces pierres superposées par le lent travail des siècles, pour les juxtaposer sur le sol, serait barbare et enfantin. L'ignorance s'incline instinctivement devant la hiérarchie sociale; la demi-science, inspirée par l'envie, la ridiculise et parfois l'injurie. Mais la vraie science apprend qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César. Que l'on montre Jésus crucifié, aux esprits vains qui trouveraient du servilisme en cette parole fière et profonde!

CCCCLXXXII

Il est une raison selon Dieu et une raison selon le monde. Saint Jacques est inspiré lorsqu'il s'écrie : La sagesse de ce monde est destructive de toute vie, et mère de la cupidité.

CCCCLXXXIII

Nul n'est d'humeur plus versatile que le hâbleur. Il ne crie si haut ses opinions que par sentiment de leur peu de valeur,

n'ayant en lui aucun fond où elles puissent s'enraciner. Il se contente de l'effet momentané qu'elles produisent. Il n'est ni admirateur, ni enthousiaste. L'envie et la colère le travaillent. Après avoir excité son entourage à la révolte contre l'autorité, il le trahit un beau jour, sans motif apparent, pour recommencer son jeu de phrases en sens inverse.

CCCCLXXXIV

Ressort des opinions politiques chez le grand nombre : — Ce démocrate m'a trouvé du génie : c'est la démocratie qui sauvera le monde. Ce prince m'a comblé de politesses : le gouvernement aristocratique est la perle des gouvernements.

CCCCLXXXV

Être profond, mais clair en ses paroles, tel doit être le but du penseur. Ces qualités sont fruit de réflexion et de sincérité. Pendant que l'intelligence creuse, il faut que l'amour embrase.

CCCCLXXXVI

Comme ils s'embourbent, ô poète, ceux qui te disent aveuglé dans les nues; comme ils se dépêtrent difficilement de la vase où leur naturel vulgaire les plonge! Qu'ils sont éloignés de la paix sereine où tes jours s'écoulent! Le démon des convoitises les possède; ils serpentent et se traînent; tandis que toi, porté sur les ailes de l'amour, tu contemples de haut les accès de leur fiévreuse ignorance.

CCCCLXXXVII

Les petits esprits sont malveillants parce qu'ils attachent trop d'importance à des puérilités. Ce que l'on prend chez eux pour

méchanceté, ingratitude, n'est souvent qu'imbécillité. Garde-toi d'écrire le panégyrique de cet homme, car s'il échappe à ta plume une faute de style, sois sûr qu'il en tiendra plus compte que de ton discours élogieux. A ses yeux tu ne seras plus que le piètre écrivain qui ne connaît point sa langue.

CCCCLXXXVIII

L'âme humaine est comme un résumé de l'univers et contient des vies innombrables; tous les instincts animaux y sont réunis. Selon la nature de l'individu, tels penchants naturels s'y développent à l'exclusion des autres. Chez l'un prédominent les instincts de carnassier; chez l'autre, ceux de l'herbivore. Chez le plus grand nombre s'accuse le naturel des bêtes d'embuscade. L'âme expansive est guettée par les esprits silencieux et calculateurs, comme le papillon, par les araignées immobiles aux angles de leurs toiles.

CCCCLXXXIX

L'observation est du domaine de chacun. Ce qui échappe généralement à la critique, c'est le sentiment des lois éternelles auxquelles doivent se rattacher les phénomènes observés. Ce sentiment ne se donne point: il est de race.

CDXC

Il faut pouvoir se mettre à distance des réalités, pour pouvoir les apprécier dans leur essence. Nous devons les contempler à vol d'oiseau, pour en saisir l'aspect général. L'amour de l'idéal, pondéré par l'observation réfléchie, nous élève au-dessus des phénomènes contingents, et nous place à la distance nécessaire pour produire équitablement nos jugements.

CDXCI

Les admirateurs sont à ceux qui s'agitent à la superficie des choses. Chacun demande à être diverti par les frivolités d'autrui. Il semble que porter son attention vers la réalité infinie, ce soit effacer sa personnalité ambitieuse sous les rayons de la vérité essentielle. Dieu seul existerait! — Parole choquante pour les amours-propres.

CDXCII

Trop préciser les détails en une œuvre, c'est lui enlever ses germes féconds. Quelle vérité profonde en cette parole de Goethe : Il ne faut point moudre ses pensées; on n'ensemence point avec de la farine.

CDXCIII

Nous nous montrons sans pitié pour la vieillesse, prouvant par là que nous sommes plus impitoyables que les enfants de Lacédémone. Nous ne voulons voir que ses rides; nous dévoilons ainsi notre manque de virilité. Virils, nous serions généreux; nous aimerions et respecterions d'autant plus la vieillesse que nous nous sentirions plus forts. Ce vieillard, dont tu te détournes, fut jadis un enfant, un adolescent. Les stigmates que le temps imprima sur son front, sont les aveugles blessures de la fatalité. L'enfant et l'adolescent ne sont point morts en lui : la matière en métamorphose les a couverts d'un masque sous lequel tu dois pouvoir retrouver les sentiments d'une jeunesse éloignée.

CDXCIV

Notre vie, dans son cours régulier, n'est qu'une longue perspective en losange. Les lignes de la figure géométrique s'écartent

jusqu'à l'âge mûr, puis se resserrent insensiblement jusqu'à l'agonie, qui est au bout, et nous étrangle.

CDXCV

Le plongeur ne descend point sous les ondes épaisses de la mer, et ne peut s'y maintenir, s'il ne se met d'abord un fardeau sur les épaules. De même le penseur ne peut pénétrer la pensée éternelle, s'il n'attache à son désir un sentiment grave : celui de la puissance de Dieu et de sa propre fragilité.

CDXCVI

L'archer invisible nous frappe sans cesse et silencieusement de flèches nouvelles. Mais écoutons ! les heures retentissent au clocher, marquant nos blessures. C'est votre appel que nous croyons entendre, ô chers morts impatients ! Quelques jours encore, et nous serons réunis à vous, dans la paix infinie.

CDXCVII

Décembre.

L'été n'est plus : voici les longues soirées de décembre. Seul dans une aile écartée du corps de logis, loin de toute âme vivante, je regarde le feu dans le vieilâtre. Une nuit épaisse couvre la campagne et les bois. Je n'entends que les plaintes du vent, et par instant, un cri grinçant annonçant le passage de la fresaie. Il y dans l'air comme une multitude de voix avertissantes qui viennent mourir à ma croisée. Mes amis du monde, qui me croient dans l'ennui, comme ils s'abusent ! Que je me sens calme, satisfait, heureux de ma liberté intérieure ! Comme cette pensée de la fragilité humaine et de la brièveté de mes jours m'emplit de résignation ! J'écoute avec attention les moindres rumeurs du

dehors, — bruits amis ! — qui à tant d'autres semblent inquiétants et funèbres. Ces bruits, soupirs ou gémissements, ne sont-ils pas naturels ! Cela suffit pour qu'ils ne m'effrayent point. L'univers expansif entre en communion avec mes sentiments les plus secrets. Le concert nocturne des vents hivernaux sort de son sein mystérieux pour pénétrer au mien. Si les gémissements de ces voix entremêlées qui se déchaînaient à travers les rameaux dépouillés des grands arbres ne sont que des murmures de la vérité universelle, pourquoi m'inquiéterais-je ?

CDXCVIII

Quand on se retourne vers sa vie passée, et qu'on s'observe, engagé en cette longue avenue qui commence à un berceau pour finir à un sépulcre, on ne peut s'imaginer que c'est le même être qui se montre d'abord somnolent, puis joyeux et étourdi, puis aimant et rêveur, puis enfin attristé et plein de réflexions graves. Et véritablement, ce n'est plus le même être. Nos sentiments, aussi bien que notre chair, ont subi la loi de la métamorphose. Notre identité n'est qu'une fiction de notre esprit, qui désire voir par delà les jours terrestres. Ici-bas, nous ne sommes nous-mêmes que dans l'acte instantané de la conscience. Cet enfant, cet adolescent, que nous appelons encore de notre nom, ce sont des créatures étrangères, d'où notre personnalité présente est sortie. Nous sommes déjà loin d'elles. D'ailleurs, elles ne sont plus qu'inutiles dépouilles ; notre attention doit s'en détourner. La nature enseigne-t-elle au papillon à voltiger autour des débris de la chrysalide ? Ces âges de notre vie, que nous regrettons, existent toujours cependant, mais chez ceux qui parurent au jour après nous. En eux, nous devons chérir notre enfance et notre adolescence disparues, car c'est notre passé qui est ressuscité avec leurs vies.

CDXCIX

S'il n'y avait sur le globe qu'un petit nombre de créatures humaines, nous les voudrions connaître, et il n'est pas d'obstacle que nous ne tenterions de franchir pour pouvoir communiquer avec elles avant leur disparition. Mais la terre est couverte de créatures innombrables semblables à nous; la certitude où nous sommes de ne les jamais rencontrer toutes, nous détourne de la vaine entreprise de les rechercher. Nous savons qu'à chacun de nos pas l'une d'elles s'éclipse pour l'éternité des siècles. Mis en présence de l'Océan, qui songe à examiner chacune de ses vagues? Le sentiment de notre impuissance nous porte à considérer d'ensemble la masse écumante des flots, toujours mouvants et toujours renouvelés. De même, lorsque nous songeons à l'humanité : notre faiblesse naturelle nous oblige à embrasser d'une seule vue la multitude de ses membres, et, ne pouvant les chérir tous individuellement, à nous réfugier dans l'amour universel. Notre idéalisme devient alors notre consolation. Nous ne vous rencontrerons jamais au passage de nos existences éphémères, ô frères des contrées inconnues; mais, élevant en même temps que nous vos cœurs à Dieu, peut-être, dans cette aspiration commune, nos âmes se confondront-elles?

D

Non bis pueri sumus, sed semper. — Celui qui méditera cette douce parole de Lactance ne pourra plus s'emporter en ses haines. Il sentira naître en soi une grande compassion pour cette humanité irréfléchie, victime de ses sens, et toujours flottante au gré de ses instincts, malgré son désir de repos. Il ne s'irritera plus de ces variations d'opinion pour lesquelles l'esprit inflexible professe un si juste mépris : il y verra le fruit de la vie spontanée et expansive. Le sectaire se laissera-t-il encore aller à son fanatisme, s'il vient à reconnaître que ces mortels, qu'il accuse de

scélératesse, ne sont que des enfants étourdis? Ne permettra-t-il pas à leur pensée de s'ébattre librement, sauf à la reprendre avec bienveillance lorsqu'il croira qu'il blesse la vérité universelle? S'il s'élevait au pouvoir, voudrait-il, faisant taire toute pitié, user de moyens coercitifs pour obliger les créatures impressionnables, jouets de la vie extérieure, à mentir à leur propre cœur? Pourrait-il faire autre chose que de les plaindre, en tâchant, par la persuasion, de les tirer des ténèbres où il les croit tombées?

DI

La force prime le droit. — Parole que le vaincu ne manque jamais de lancer à la face du vainqueur. Parfois le proverbe a raison. Néanmoins, il n'est pas d'une vérité universelle. Le plus souvent, la force a pour compagnie la justice. Et n'y eût-il que de rares exemples du triomphe du bien, toujours faudrait-il les faire briller, plutôt que de répéter, comme en manière d'excuse pour ses propres actes : La force prime le droit! — Car imaginons même que la force prime toujours le droit : le sentiment de révolte que la constatation d'un tel état nous ferait éprouver, devrait suffire pour nous affirmer la valeur du droit méconnu.

DII

Les protestations de la conscience humaine contre les abus de la force doivent un peu consoler les malheurs qui sont la conséquence de toute tyrannie. Du fond de son âme meurtrie et indignée, la victime sent vivre l'espoir qu'il n'en sera pas toujours ainsi : dans son indignation même il y a le germe d'une justice future.

DIII

Bon nombre, qui ne se sont jamais aventurés dans les déduits du cœur humain, se mettent en l'opinion que la doctrine matérialiste naît de l'égoïsme ou y mène inévitablement. Mais ils s'abusent; le cœur surpasse en puissance toutes les doctrines scientifiques. Remémorez tous ces actes de dévouement dont vous avez été les témoins : misérables secourus, femmes et enfants arrachés des flammes ou à la fureur des flots, blessés recueillis, innocents vengés... peut-être serez-vous fort étonnés d'apprendre que les sauveurs professaient le matérialisme.

DIV

Un trop grand idéalisme peut conduire, par un retour inattendu, au mépris du spiritualisme, à cause des déceptions dont il accable l'âme qui s'y voue aveuglément. Puisque l'ingrate chimère s'enfuit à tire d'aile, on te chérira, ô terre égalitaire, au sein de laquelle, amis et ennemis, nous allons nous ensevelir pour l'éternité.

DV

Les cœurs désespérés qui ont cessé de croire à l'immortalité des âmes se tournent parfois avec une tendresse extrême vers l'humanité; ils oublient leur personnalité éphémère pour se fondre en la solidarité humaine.

DVI

Je hais l'indifférence autant que le fanatisme. Hélas ! haïr l'indifférence, c'est encore du fanatisme.

DVII

Dieu lui a-t-il pardonné ses fautes? Est-il au ciel ou en enfer?.. Naïveté orgueilleuse! Ne t'inquiète pas, ô survivant; l'esprit éternel ne répondra point à ton interrogation indiscrète. Il sait les mérites et les démérites de la créature chère que tu voudrais juger. Repose-toi en sa justice infaillible, et contente-toi de prier humblement pour l'ami qui n'est plus.

DVIII

Une créature chère nous est ravie par la mort inexorable. Rempli de douleur et d'étonnement, nous nous penchons à son chevet et nous contemplons ce corps immobile et glacé, déjà livré au silencieux travail de la destruction. A la gravité sculpturale répandue d'abord sur les traits de la pauvre victime, nous voyons succéder l'expression de la sérénité et de l'indifférence, puis celle de la bonté enfantine que lui donne la nature dévorante pour rentrer en prise de corps.

DIX

Le visage placide d'un mort, dans sa première métamorphose, fait penser que la mort est un bien. C'est à la fois la distension et l'universalisation : la sortie de l'égoïsme.

DX

Quel est le poète qui ne veuille échapper aux étreintes de la raison pratique? Mais, tôt ou tard, l'amour-propre ramène le rêveur dans les bras de fer de la réalité. C'est la condition cruelle de la manifestation de ses songes.

DXI

Il y a pour l'âme deux objectifs : le monde et Dieu.

Si elle est tout entière au premier, elle s'altère bientôt dans les vains tourments, s'affaiblit dans les mélancolies et périlite jusqu'à l'heure de son éclipse.

DXII

Extrême ignorance de la justice humaine, voyant routinièrement crime où il n'y a souvent que maladie mentale ! Dans la monstruosité même du crime on devrait parfois trouver circonstance atténuante.

DXIII

La paresse et l'ignorance humaines s'accroissent mieux de constater les crimes et d'appliquer le châtiment, que de les prévenir.

DXIV

Lorsqu'on remarque le charnel et cupide orgueil de tant d'esprits frondeurs, on serait porté à se jeter dans la contemplation pure. Mais quand on observe la misère pleine d'effroi qui règne dans les contrées dépourvues d'esprits libéraux, on chérit ce sentiment de liberté qui palpite au-dessus des hiérarchies extérieures. N'oublions pas toutefois que les extrêmes se rejoignent et que, l'occasion survenant, les révoltés peuvent se montrer serviles, et les simples, arrogants.

DXV

Les objets de nos futiles désirs sont les amorces qui nous leurrent sur notre destin. Bien que nous soyons toujours en fuite, nous accuserions volontiers d'immobilité le flot qui nous emporte. C'est par ignorance que nous regardons vers l'avenir avec tant d'impatience. Il ne nous amènera que trop tôt, et souvent à l'improviste, le coup de grâce. Le torrent des jours n'est-il pas déjà assez rapide? Il y a plus de sagesse à s'inquiéter de cette fuite rapide qu'à accuser la lenteur de la métamorphose.

DXVI

Qui ambulat simpliciter, salvus erit. Parole admirable que le monde semble avoir prise en aversion. Chacun se complique pour abuser de la simplicité d'autrui.

DXVII

Tous les événements sont rationnels, et naturels les phénomènes qui nous semblent anormaux. L'enchaînement des causes qui les ont produits échappe à notre sagacité. Il y a une génération spirituelle, aussi bien que naturelle, dont nous ne connaissons qu'imparfaitement les lois, et qui ne cesse de se manifester dans le monde apparent.

DXVIII

Nous sommes à la fois libres et captifs. La liberté de l'homme est celle du passager dans un navire balancé sur les flots incertains... *Et tanquam navis quæ pertransit fluctuantem aquam.*

DXIX

Pourquoi nous plaindre si nous ne pouvons réaliser tous nos désirs honnêtes? Un seul acte de bonne volonté renferme tous les actes de volonté semblable; en une seule belle pensée vit le monde entier des belles pensées.

DXX

L'esprit pensif occupe à la fois le centre et la circonférence des choses.

DXXI

La lutte du caprice et de la règle est nécessaire à la vie de l'esprit. Il faut que la voix de la nature se fasse toujours entendre pour que nous puissions résister aux idées tyranniques. De cet équilibre se produit l'état compréhensif.

DXXII

Les génies sont enflammés de deux nobles amours : celui des beautés naturelles et celui de la justice abstraite. Ces deux amours sont exigeants et luttent sans repos au fond des cœurs honnêtes. L'âme, sans cesse captivée par des images passagères de beauté, veut s'alanguir en leur contemplation, mais le jugement rigide vient la jeter hors de ses chers désirs et l'obliger à l'action humanitaire.

DXXIII

Par l'étroit sentier des sciences naturelles, on arrive à reconnaître la solidarité et l'unité dans la création, — sentier étroit et

malaisé que le savant doit suivre avec prudence et persévérance et qui le mène à l'auguste contemplation de la vérité fondamentale. Mais cette solidarité et cette unité, le génie du métaphysicien les trouve par une intuition rapide. La science souveraine, la nature elle-même, émissaire de Dieu, l'a déposée dans l'âme impressionnable de l'homme. Le savant naturaliste et le philosophe inspiré se donnent la main en la reconnaissance d'une même vérité. C'est le même soleil qu'ils voient resplendir : le premier, pour avoir percé la terre et être arrivé à la lumière des antipodes; le second, pour avoir simplement levé les regards au ciel.

DXXIV

Le bonheur où nous vivons nous est parfois un sujet d'alarme. Après les contentements, il faut les mécomptes. Cela est voulu par l'ondoisement de la vie universelle. Privilégié, on se sent d'autant plus menacé. Mais ce sentiment qui nous le fait remarquer est signe d'humilité, et par là même nous éloigne du péril et perpétue notre harmonique équilibre.

DXXV

Quand je m'analyse, je suis frappé de ma double dépendance : de la nature et de l'esprit éternel. Mon cœur me dit que si je ne demande rien, il ne me sera rien accordé. Je m'adresse à la nature, par l'observation, et à Dieu, par l'invocation.

DXXVI

On veut durcir et ciseler l'ombre flottante. Tel qui croit avoir fondé un système n'a fait que construire une petite prison pour la pensée humaine. L'univers inspirateur est sans cesse remué et

diversifié par les courants vitaux, branchage de l'éternel arbre de vie. La morale humaine possède ses grandes maximes précises, mais la métaphysique ne s'accommode pas de cette précision ; elle doit savoir s'envelopper du voile de la poésie pour pénétrer au fond de tous les cœurs ; car c'est l'univers lui-même qu'elle doit représenter à l'esprit, dans sa métamorphose continue, vaste foyer créateur, plein de fumées et de rapides clartés. Qui écouterait celui qui voudrait dépeindre explicitement, par des paroles, les bruits et les nuances de l'Océan ? Qu'il nous parle plutôt de la mer mugissante et multicolore. Le sentiment général ainsi affirmé ouvrira des perspectives aux sciences particulières ; à celles-ci de tirer leur enseignement de la poésie des choses, mais à l'âme philosophique de jeter les larges et solides assises de la vérité.

DXXVII

Les calculs les plus ingénieux ne nous mèneront jamais aux régions les plus élevées de la pensée. La philosophie ne s'obtient que par *volonté pure*. L'idée doit précéder l'expérimentation. C'est en philosophie surtout qu'il faut être de haut vol. Cette élévation empêche-t-elle la perception claire des moindres détails de la vie naturelle ? Loin de là : elle avive la soif de connaître. L'aigle, par un désir ardent, s'élève dans l'espace, porté sur ses ailes vigoureuses ; pendant qu'il plane en des hauteurs incalculables, le feu de sa volonté terrible brille en sa prunelle et attire à lui l'image de la couleuvre qui rampe au fond des abîmes.

DXXVIII

Un peu plus de richesse et de brillant extérieur, qu'importe ! Rassemblez mille plaisirs, vous n'aurez pas encore l'ombre du bonheur.

DXXIX

S'il est une tranquillité d'esprit, fruit de la raison, il est une paix de l'âme, — et combien plus profonde! — qui est le fruit des sentiments intimes et héroïques.

DXXX

Nous n'avons jamais pour amis que ceux qui nous comprennent.

DXXXI

Quelle légèreté de dire que la pauvreté soit favorable aux arts par l'activité à laquelle elle oblige les hommes de génie! S'il est vrai que les talents s'endorment dans l'oisiveté qu'apporte la fortune, il est vrai aussi qu'ils ne peuvent guère éclore sans la liberté que procure certaine aisance. Lorsque Théocrite s'écrie : *Ἄ πενία, Διόφαντε, μόνα τὰς τέχνας ἐγείρει* — O Diophante, la pauvreté est l'aiguillon des arts — il faut songer que le poète syracusain écrit sous le ciel méridional, où l'homme, de sa nature, vit de peu. Mais, dans les contrées du Nord, la pauvreté tue le génie en son germe, ou le plonge dans l'esclavage, l'obligeant à sacrifier son idéal à un succès rapide, et sa gloire à la vogue.

DXXXII

L'esprit actif se heurte chaque jour à quelque obstacle matériel qui le détourne de son véritable but. Ce chemin du bonheur, que tous nous voudrions suivre sans jamais en dévier, nous ne pouvons en opérer la reconnaissance qu'en nous élevant par un fier élan de l'âme. Les vains détails de la vie cessent alors d'offusquer notre vue. Ce chemin, si large pour la simplicité, —

et si étroit pour la curiosité, il est tracé à travers une forêt inextricable, aux nombreux carrefours : nous devons le contempler à vol d'oiseau avant de nous y aventurer.

DXXXIII

Ceux qui ne pressentent rien hors du cercle étroit où s'agitent leurs pensées banales ne peuvent s'imaginer qu'un mortel auquel la fortune a toujours souri puisse ne pas être parfaitement satisfait. Ils trouvent inexplicable toute mélancolie que ne motive point un événement terrestre. Il ignorent que l'on ne peut aimer profondément sans être inquiet du sentiment de l'infini. Comme des fétus sur un torrent, l'universel courant emporte capricieusement les multitudes humaines. Où nous entraîne ce cours inéluctable? — Sur cette pensée inattendue, la mélancolie germe et nous enveloppe de ses ombres caressantes.

DXXXIV

De même qu'on aime à contempler l'Océan aux flots mouvants et renouvelés, on aime à considérer l'humanité, aux créatures fugitives vivant simultanément en une perpétuelle métamorphose. Tous les âges de la vie, toutes les saisons de l'année, sont là confondus : spectacle à la fois naturel et plein de surprises, qui rive à l'observatoire poètes, artistes, penseurs.

DXXXV

Quoi de plus propre à confondre la pensée : — des créatures mondaines, errant, orgueilleusement attifées, au bord de l'Océan tumultueux, au bourdonnement de ces mouches éphémères qui forment un orchestre humain!

DXXXVI

Qu'il est heureux ou insensible celui qui, parvenu à l'âge mûr, vise encore à se montrer spirituel !

DXXXVII

Si, chez les génies, l'esprit vieillit vite, le cœur demeure toujours jeune. C'est par la vitalité même du cœur que l'esprit, sans cesse fécondé, peut créer des pensées qui produisent un écho immortel dans l'humanité.

DXXXVIII

La foule se divise par le sens qu'elle donne aux mots : vie et mort. La plupart ne veulent point reconnaître que le détachement que l'on éprouve pour toutes choses passagères naît de l'amour intense de la vie.

DXXXIX

On se promène en son jardin ; on admire la fleur, on la cueille d'une main distraite... Qu'ils sont rares, ceux qui songent à la plante mutilée, à ses racines laborieuses, à la sève qui découle de sa blessure !

DXL

Les gens habiles et actifs ne manquent point. On s'en aperçoit en remarquant les variations du mouvement politique. Ce qui fait défaut dans les nations, ce sont les penseurs, c'est-à-dire les esprits profonds et réformateurs. Enseignés par leur cœur, ils

savent mille choses que les autres ignorent. Ainsi : que la guerre est action impie et insensée; qu'un peuple sans instruction est livré en proie à la cupidité des particuliers et à l'amour-propre des rois; qu'il est une façon d'instruire, au moyen de formules arides, qui abrutit l'enfance en l'accablant de dégoût pour une science aride; que la pénalité, bien qu'ayant diminué de rigueur, n'est pas encore proportionnée aux méfaits; qu'on appelle crimes de simples égarements, produits d'un dérangement mental; que par une incarcération prolongée on empire l'âme des malheureux coupables, qui, bien plus que les hommes sains de corps et d'esprit, ont besoin de soleil et de grand air pour se guérir de leurs tristes penchants.

DXLI

En général les hommes politiques veulent écarter de leurs brisées les philosophes et les poètes, les croyant incapables à aider à la prospérité d'un Etat. Cependant, toutes les réformes sociales sont venues de la mise en pratique des idées humanitaires des philosophes et des poètes, car ils forment le cœur même des sociétés.

DXLII

Un homme qui n'a pour tout brillant que sa fortune, et qui en tire gloire, nous fait l'effet d'un nain perché sur une boule de neige. Pendant qu'il s'y prélassé, le soleil de la vérité fond son fragile piédestal.

DXLIII

Ce n'est pas sans une sourde irritation que tel trafiquant voit la fortune favoriser les amants de l'idéal. Il les accuse alors de cupidité; car il les voudrait voir pauvretoux, pour les mépriser à son aise.

DXLIV

Qui ne cesse de s'intéresser au monde vénal, se prive du sentiment vrai de la nature et s'écarte de l'immortalité. A sa mort, tous les actes de sa vie tomberont en poudre. Ses enfants disperseront ces biens extérieurs qu'il aura acquis à la fatigue de ses membres. La somme des grands sentiments qui agitent nos âmes est le seul patrimoine précieux que l'on puisse laisser à la génération prochaine. Il n'est rien de plus hostile au sentiment religieux et humain que la cupidité. Et cependant, que d'hommes osent se dire religieux en ne songeant qu'à thésauriser, sous prétexte de mettre en relief leur descendance ! Ils enveloppent du même dédain les esprits démocratiques et les poètes, qui estiment la pauvreté unie à la liberté plus agréable à Dieu que la richesse fondée sur l'intrigue : ils se croient élevés et durables quand leurs pieds s'enfoncent insensiblement dans la vase.

DXLV

Il ne suffit pas de contempler les formes naturelles pour avoir la compréhension de la nature : il faut aimer l'univers comme l'intermédiaire de l'esprit divin à notre propre esprit ; alors les images qu'il nous offre nous obligent à généraliser, en éveillant en nous le sentiment de l'unité. Ne soyons pas trop impressionnables aux phénomènes extérieurs ; si nous le sommes, que les objets qui nous frappent ne pénétrent pas isolément au fond de l'âme : qu'ils y arrivent mêlés, et comme confondus à la chaleur de nos sentiments. Il faut que le mystérieux spectacle de la vie nous fasse sentir notre extrême petitesse et notre fragilité : — dans l'espace, grains de poudre ; dans le temps, êtres éphémères. Il faut qu'un instinct de liberté et de curiosité nous tourne vers le côté énigmatique des choses, et nous fasse jeter un regard courageux sur le gouffre d'obscurité où nous allons bientôt sombrer ; mais il faut aussi nous sentir craintifs, d'une crainte

religieuse, devant le dévorant centre vital d'où irradiant les apparences qui pénètrent au cœur de l'humanité.

DXLVI

Méditer sans cesse, avec humilité et amour, sur le cours silencieux de ce fleuve de la vie qui emporte les générations aux mystérieux rivages, allume en l'âme une lumière pure, qui donne une sorte de divination aux esprits les plus simples, et leur accorde une expérience que toutes les sciences ensemble sont impuissantes à donner : c'est cette méditation qui fait la souveraine grandeur des paroles bibliques. Ce livre, arboré de la bannière de la mort, est le véritable livre de vie.

DXLVII

Le ton de suffisance qui règne en la société moderne prouve que les qualités foncières nous abandonnent et que la profondeur d'âme n'est plus estimée. Les prétendus savants veulent laisser la modestie du côté des ignorants. Il semble qu'à leurs yeux tout soit parfaitement clair. Ils ont une solution pour tous les problèmes, même celui de la métamorphose. Par quelques séries de raisonnements, ils croient arriver au fin bout de tout. Ce qui les heurte, c'est d'entendre dire que ce qui passe leur raison n'est pas contraire à la raison. Ils ripostent si on leur dit que l'esprit humain ne peut se passer d'adorer quelques mystères, et qu'il trouve sa plus grande félicité à les contempler sans tenter de les éclaircir. Ainsi sont-ils bâtis : maisons fermées, sans échappées de vue sur l'horizon, et dont l'unique croisée s'ouvre sur les murs d'une rue.

DXLVIII

L'amour du merveilleux est si bien de l'essence de l'esprit humain, que nous voyons parfois les plus grands sceptiques ajouter foi à de ridicules mirages de l'imagination. Il n'est pas rare de rencontrer des gens qui se moquent des sorciers et des sorcières, croire aux réponses des tables tournantes. L'air serait peuplé d'esprits plus ou moins baroques, qui, à l'appel du premier venu, viendraient révéler les secrets d'outre-monde! Que les superstitions nées du spiritualisme chrétien sont rationnelles, près de celle-ci! Elles ont, du moins, une moralité.

DXLIX

La croyance aux tables tournantes est le produit d'une époque de matérialisme, où l'esprit cherche à se diversifier dans les éléments. Elle est comme le fruit d'une maladie spirituelle qui produit la désagrégation. Dieu ne règne plus : on est dans la fantaisie des sens, ballotté par la cohue d'esprits sans règle et vagabonds.

DL

Entre ne point s'occuper de Dieu — seul être qui existe véritablement — parce que, comme tant d'infortunés, on est accablé par un labeur journalier qui prend tous les instants, et attaquer la croyance en Dieu, dans le seul but d'anéantir le sentiment de l'infini qui vit au cœur des hommes, il y a toute la différence de l'ignorance à la présomption. Le sceptique se fait ici affirmatif : il est sûr du néant. Il serait donc infaillible dans la question la plus profonde, la plus obscure!

Entre nier l'immortalité de l'âme et nier Dieu il y a un abîme. Mais comme, en ce siècle, on n'y va pas de main morte, on met toutes les pensées spiritualistes dans le même paquet, et on le

jette à la mer : — l'âme est invisible, donc l'âme n'est point; donc Dieu n'est point. O déformation cérébrale, on ose ainsi déduire! Et pour devise on prend : Tout ou Rien. On ne croira plus qu'à l'existence de ce qui se dépeindra dans la rétine, soit naturellement soit par le télescope ou le microscope!

DLI

La conscience n'est pas le fruit de l'expérience; elle n'est point calculatrice comme certains le prétendent. Elle naît d'une pondération subite, instinctive : elle se produit sur le sentiment de la justice infinie.

DLII

Ceux qui nient Dieu peuvent être des gens de bonne foi; mais assurément, étant à ce point emportés par la passion de leur esprit, ils accusent courte vue philosophique et épaisseur de sens. Le mot Dieu éveille en leur esprit l'image d'une créature qui se tient immobile et ennuyée au centre de l'univers, ou bien ils se représentent la divinité comme un grave personnage qui tire les fils de leurs volontés. On conçoit qu'une telle conception heurte la raison. Voulant chasser de leurs yeux ces grossières images, on leur dit que Dieu est *pur esprit*; mais ils ne peuvent comprendre davantage. Ils se rabattent alors sur les lobes de leur cerveau, admettant ou rejetant la Providence, selon que ces lobes contiennent plus ou moins de pulpe religieuse. Dieu, disent-ils, est une création de la pensée humaine; il est idée purement subjective. Et ils ajoutent, par ignorance ou subtilité : Imaginons un oiseau qui adorerait un oiseau éternel! — Ce disant, ils se croient bien au-dessus du modeste vulgaire, et bien avancés en la science! Mais il est nécessaire qu'ils fassent un pas de plus s'ils veulent arriver au bord de l'abîme de la vérité. Quel penseur a jamais prétendu que l'esprit divin n'est que l'esprit de l'homme,

éternel et omnipotent? Quel esprit sérieux ne sait qu'écrire le mot: Dieu, c'est écrire le mot: Mystère? Quel cœur sincère ne se récrierait en voyant l'audace de ce savant qui, ne pouvant expliquer Dieu, le nie? L'âme de l'homme, en communion permanente avec la nature, se sentant contingente, et jamais troublée par la suffisance, reconnaît une providence divine. L'esprit isolé, égaré par l'amour-propre, est récalcitrant aux vérités de sentiment. « La peste de l'homme, a dit Montaigne, c'est l'opinion de sçavoir. »

DLIII

Chez bon nombre, le mot Dieu ne sert qu'à masquer les vilenies. Ils invoquent à tout instant la divinité, croyant mettre leurs injustices à l'abri des regards, derrière cette splendeur. Dès qu'ils ont menti à leur conscience, ils prennent le Ciel à témoin de leur bonne foi. A la vue d'un tel manège, les cœurs sincères se révoltent avec raison. Quelques-uns, emportés par leur indignation, se jettent dans l'athéisme. Ils agissent ainsi par faux entendement; car ce n'est point parce qu'on invoquerait Dieu qu'on serait fourbe, mais c'est parce qu'on est fourbe qu'on invoque Dieu en des circonstances où l'on devrait tout faire pour se tirer de sa présence.

DLIV

Si, dans l'âme humaine, les bons sentiments l'emportaient toujours sur les mauvaises pensées, on n'aurait jamais rien à craindre de l'idéalisme. Mais l'homme naît avec un ferment de méchanceté, c'est-à-dire d'égoïsme. Il lui faut l'enseignement religieux, ou bien les meurtrissures journalières que l'expérience ne manque jamais d'infliger, pour qu'il apprenne le sacrifice. Le plus souvent il appelle idéalisme l'exaltation de son amour-propre: une sorte de déification personnelle qui le mène à l'extravagance, aux injustices et parfois aux cruautés.

DLV

Les esprits qui se contentent de la connaissance des vérités moyennes pèsent par leur banalité aux esprits plus ardents qui tentent de remonter aux causes premières et voudraient reposer leur vol sur les plus hautes cimes. Ils les tourmentent même par leur placidité. Ces derniers, à leur tour, sont accusés de folie pour vouloir porter leurs regards au delà de l'horizon habituel. Les uns et les autres ne peuvent se mettre d'accord. Leur horizon n'occupe pas la même zone. L'erreur des premiers est de croire qu'il n'y a que nuit hors du cercle où ils se tiennent ; c'est de parler en général des limites de l'intelligence humaine. Le tort des seconds, c'est de s'étonner que des myopes ne voient point comme des presbytes.

DLVI

Trompé par son calme extérieur, on accuse de froideur le philosophe. Quelle vie cependant il recèle dans sa tranquillité ! Son esprit est embrasé, aussi bien que le sentiment chez le poète lyrique. Quelle volonté ardente, quel coup d'aile ne faut-il pas pour s'arracher aux phénomènes apparents et planer au monde de l'abstraction.

DLVII

Lorsque deux penseurs d'opinions différentes viennent à disserter ensemble, chacun doit se dire que, malgré toute sa science, il lui reste beaucoup à apprendre. C'est son côté faible, plutôt que sa force, qu'il doit montrer à son adversaire, pour profiter de ses objections et, par là, augmenter sa propre science.

DLVIII

Victimes pour la plupart de notre première éducation, nous nous dépouillons avec difficulté des opinions dont nous sommes imbus. Nous demeurons sourds aux paroles qui contrarient nos habitudes. Il faut cependant, à de certaines heures, savoir mettre de côté sa manière de voir, et laisser le doute pénétrer en soi, pour ouvrir ainsi son esprit aux réflexions d'autrui. Ce n'est qu'après les avoir accueillies, et mûrement examinées, que l'on peut savoir si l'on a quelque raison de s'entêter en sa croyance.

DLIX

Confiant en sa nature, que l'on imagine toujours excellente et parfaitement accordée au diapason de la vérité primordiale, on est prompt à prononcer sur les questions les plus abstraites et de pure métaphysique. Se prenant pour miroir, on estime que le paysage de la vie universelle est clairement réfléchi en son âme, et que ce qu'il exprime, c'est le vrai éternel. Comme on sent vivre en soi les premiers principes, on s'y précipite avec ardeur, pour saisir d'emblée la vérité. Ce procédé, qui naît de la passion de connaître rapidement, et aussi d'une sorte de fierté d'âme, a sa grandeur, mais il peut mener au dédain des sciences particulières. La jouissance que l'on éprouve à se sentir instinctivement porté sur un sommet d'où les horizons s'étendent indéfiniment autour de soi, fait que l'on répugne à descendre aux détails et que l'on néglige l'observation d'innombrables phénomènes, étude par laquelle pourraient se fortifier les aperçus généraux. Ainsi, on sort de la raison pratique par trop grande élévation philosophique. Cependant on n'en a pas moins d'utilité, car le défaut commun des hommes est de se laisser entraîner dans l'obscur labyrinthe des curiosités étroites et de s'égarer dans les spécialités. Il est bon que des génies généralisateurs les ramènent aux vues d'ensemble, dont ils sont sans cesse écartés par la vivacité de leurs désirs.

S'il faut des parties agissantes pour former un tout vivant, c'est à ce tout que doivent à leur tour s'alimenter les parties. Du sentiment de l'ensemble naît la justesse des aperçus particuliers. De même que la philosophie doit s'aider des sciences pratiques, ces dernières doivent tirer leur direction de la philosophie. La science est semblable au corps humain qui a un centre nutritif et un foyer moteur de la volonté. Les extrémités et les centres agissent réciproquement les uns sur les autres, par une palpitation perpétuelle.

La vie se disperse et se ramène sur elle-même au milieu de son cercle, pour de nouveau se disperser. Il y a tour à tour divergence et convergence. De la condensation naissent les actes, et du retour des actes, la concentration. Si la variété sort de l'unité, l'unité est comme le fruit de la répercussion intime des variétés.

DLX

Que je vive dans l'espérance! — Eh quoi! que vas-tu espérer? Arrêteras-tu ta vue aux limites de cette courte vie? Je pénètre en toi : tu es insatiable de bonheur; tu aimes de vivre éternellement, et c'est un instinct spirituel qui te dicte cet ardent amour. Tu as beau vouloir chercher ton repos et asseoir ta fortune ici-bas, tu ne le peux. Lancé dans la vie, tu te sens en marche, et tu dois prévoir que cette marche n'aura de fin qu'en Dieu. Le temps seul te sépare de lui. Mais il te semble que, par une loi spirituelle supérieure à la raison pratique, tu ne graviras que par la douleur et le sacrifice. La Providence te comblera des biens que ta modestie se refuse à prendre. Si tu t'élèves, ce sera par humilité. Quand tu te scrutes, tu sens remuer en toi la somme des sentiments chrétiens. Ton cœur seul a des ailes. Le désir mondain de t'approprier la science divine en pénétrant, par des calculs, l'énigme de la création, et la prétention de connaître les intentions du Créateur, t'enfouissent en ta chair orgueilleuse. Tu dois t'incliner dans ton impuissance pour que l'amour-propre ne te bute point à un mur de ténèbres. Il faut que tu te remémores la profonde parole : *Scitur melius nesciendo*.

DLXI

Si l'homme a le goût de la liberté, il a aussi en lui l'instinct de l'obéissance. C'est la raison éternelle qui lui conseille d'obéir. Plus il aime, plus il recherche le joug auquel il puisse s'assujettir en l'honorant. Il s'arrache ainsi à un autre joug, bien plus cruel : celui du caprice. Nul n'est plus humble et plus soumis que l'amant en présence de l'objet de son adoration. Quoi de plus noble que l'obéissance née de l'amour divin ? Que d'infortunés gémissent du poids d'une liberté qu'ils ne peuvent utiliser en se créant des devoirs ! Ce qui devait enfanter leur bonheur ne leur suscite qu'inquiétudes. La conscience de leur dispersion morale cause leur misère.

DLXII

On passe de l'amour du Beau à l'amour du Vrai et à l'amour du Juste ; plus rarement de l'amour du Juste et du Vrai à l'amour du Beau. Bien qu'en leur essence ces amours n'en forment qu'un seul, ils prennent dans le monde extérieur des directions diverses, et correspondent à l'esthétique, à la philosophie et à la politique. L'amour du Beau est le plus varié en son expression, qui est changeante, comme la nature ; l'amour du Vrai est flottant en ses imaginations, comme l'esprit humain ; l'amour du Juste, serré entre les faits, est précis comme une loi, et le même pour tous.

DLXIII

Sentir vivement la nature en ses moindres détails, et trouver les expressions conformes à ses sentiments, tel est le secret de l'art pour le romantique ; chérir un type de beauté et de vérité universelles, et ne l'exprimer que par des paroles nobles et consciencieuses, tel est le secret de l'art pour le classique. De

part et d'autre, il faut des qualités innées, soit la sensation pure née de la perfection de l'organisme, soit le sentiment de l'idéal, don de Dieu.

DLXIV

Il n'est point de grand artiste qui ne soit doué d'un esprit philosophique. Produisant des œuvres destinées à vivre en tous les temps, l'artiste de génie a dû non seulement étudier la réalité sous tous ses aspects, mais saisir toutes les corrélations de la nature et de l'esprit. On peut augurer que, dans la vie pratique, il est humain et juste; car, chez lui, l'inspiration doit avoir la raison pour compagne.

DLXV

Nous pouvons juger de l'esprit d'un homme à la façon dont il s'y prend pour dépeindre autrui. Le portrait qu'il nous en fera sera notre pierre de touche pour l'apprécier lui-même. Que la plupart aient des yeux pour ne point voir, cela éclate quand on leur demande de dépeindre en quelques mots une personne qu'ils ont vue. Le plus grand embarras s'exprime sur leurs traits. Ils ne savent par quel bout produire le personnage dont ils doivent vous faire le portrait. N'observant jamais, ils disent de lui : qu'il a la figure insignifiante. Quelques-uns : qu'il porte les cheveux longs; d'autres : que sa barbe est noire. Ils ne sont frappés que de certains détails extérieurs. Vous devez les presser de questions, et arracher trait par trait, de leur mémoire, l'image que vous leur demandez. Aucun n'est à l'âme, à la physionomie, — hormis les poètes et les artistes.

DLXVI

Le philosophe convainct par des arguments; le poète persuade par des images de beauté. Il est dur de prêcher la raison aux

hommes, alors qu'on se sent poète; il est dur de se donner la mission de combattre l'erreur, et de se mettre ainsi aux prises avec le dragon, alors que l'on voudrait s'élever sur des ailes légères vers la beauté pure. L'esprit critique ne nous donne pour amis que les mécontents.

DLXVII

Les gens entêtés ne se laissent convaincre que par surprise. Ils demandent à être caressés d'une main et fustigés de l'autre : on ne les mène que par d'habiles détours. Dès qu'on leur présente la vérité sans masque, ils regimbent.

DLXVIII

Ceux qui sont vaniteux et privés de tout esprit aiment à jouer dans le monde le rôle de sensitives, fussent-ils physiquement des colosses. Ils se montrent susceptibles sur tous les points, pour qu'on évite de leur parler, ce qui les obligerait à dévoiler leur nullité; ils forment ainsi autour d'eux un cercle infranchissable. Le vulgaire, ne sachant comment aborder ces natures fausement exquises, les considère de loin, avec un sot respect. Il les croit d'une race supérieure, parce qu'ils se montrent sous un aspect friable, et comme devant tomber en poudre à la première parole de franchise.

DLXIX

Presque toujours, hélas! nous avons à nous repentir d'avoir épousé les querelles de nos amis. Excité par leurs discours, nous nous indignons avec eux de l'injure qu'on leur a pu faire. Mais les ennemis, qui semblaient ne jamais devoir se pardonner, un beau jour se réconcilient, et nous nous apercevons trop tard qu'on nous a fait jouer un rôle ridicule. C'était le beau rôle de conciliateur qu'il fallait savoir prendre.

DLXX

L'homme n'est jamais grand que par élévation d'âme et sentiment chrétien : faible alors aux yeux du monde, il est cependant véritablement héroïque. Du fond de leurs âmes généreuses, les dupés peuvent considérer avec mépris les dupeurs.

DLXXI

En exprimant nos pensées, il nous est permis de chercher l'acquiescement d'autrui, mais jamais son rire approbateur; car ce rire indiquerait que nos pensées sont malignes : qu'elles flattent les mauvais instincts de la nature humaine.

DLXXII

Les esprits vulgaires abondent en rires déplacés. Les plus grandes paroles excitent leur hilarité. Ils veulent ainsi témoigner qu'elles leur plaisent. Ils ressemblent aux idiots, qui éclatent de rire quand on leur met une vive lumière sous les yeux, ou qu'on leur présente un mets friand.

DLXXIII

Les ambitieux ont des rires fins et ironiques, par lesquels ils veulent narguer les allures franches et populaires. Ils croient par là afficher quelque supériorité. Mais l'esprit intelligent qui les observe a vite découvert, sous leur face grimaçante, la maladie morale qui les ronge : l'impuissance, mêlée du désir de nuire.

DLXXIV

L'ambition mondaine est insatiable : plus elle acquiert d'honneurs, plus elle est ingénieuse à imaginer des intrigues, à ourdir des perfidies et à se forger des sujets d'envie. A quoi songe ce prince à la mine tourmentée? — A un autre prince, dont la noblesse est d'un siècle antérieure à la sienne.

DLXXV

La fin justifie les moyens : — telle est la maxime que certains modernes mettent en pratique lorsqu'ils s'immiscent, sous prétexte d'humanité, et par violence, en des affaires où ils n'ont rien à voir. Néanmoins, ils ne cessent de conspuer le précepte, l'attribuant à leurs ennemis, pour les discréditer dans l'opinion, sans s'apercevoir de la naïveté de leur propre inconséquence.

DLXXVI

Je me défie autant de ceux qui exaltent le raisonnement que de ceux qui exaltent le sentiment. La science de l'âme est de pure intuition. A quoi eût servi à Marc-Aurèle d'être versé en nos sciences?

DLXXVII

En psychologie et en poésie, il n'est point de progrès, parce que ce sont des sciences d'inspiration.

DLXXVIII

Les esprits les plus violents sont toujours les premiers à engager l'écrivain à se montrer débonnaire. Qu'il demeure obscurément blotti dans sa peau d'agneau, semblent-ils dire, et que jamais il ne montre sa vigueur aux regards de ses ennemis. Qu'il se tienne hors de toute action sociale, laissant impassiblement déchirer sa toison par ceux qui le jalourent. — Entre temps, ces conseillers ne manquent jamais une occasion de dire que tel écrivain est excellent de cœur mais puéril d'esprit, car c'est bien le moins qu'il aient sur lui la supériorité du jugement, puisqu'ils se sentent humiliés par l'élévation de son âme. Leur approbation n'est donc que caresse méprisante.

DLXXIX

Il faut savoir se tenir assez éloigné des intrigues pour ne point y tremper, mais assez près pour en distinguer le labyrinthe, et le dessiner, afin d'instruire les crédules.

DLXXX

Qui est doué d'un esprit enthousiaste et d'une âme confiante, éprouvée, à l'endroit de l'humanité, des désillusions qui l'obligent bientôt à s'en détourner, et à se livrer avec ardeur à l'étude du cœur humain. Il connaîtrait tous les hommes, que sa science n'en serait pas accrue. Le peintre n'a sur sa palette, qu'un petit nombre de couleurs; et cela lui suffit, car son génie lui apprend à les fondre entre elles de manière à produire toutes les nuances imaginables.

DLXXXI

Le silence exprime tantôt le mépris, tantôt la crainte, tantôt la sérénité intérieure. Habituel chez certaines personnes, il est la marque d'une résignation mêlée d'une douce tristesse. Il nous rappelle alors cette mélancolique parole de Dante : « Lorsqu'ils me demandaient quel était cet amour qui m'avait tant fait souffrir, je les regardais en souriant et je ne leur disais rien. »

DLXXXII

Ceux qui ont l'âme sensible parlent peu quand la fortune leur sourit : ils n'élèvent la voix que lorsqu'ils sont fouettés par l'adversité. Ils sont semblables aux arbres de la forêt : silencieux tant que dure l'été, et qui, aux jours d'octobre, soupirent et se lamentent.

DLXXXIII

Quelques-uns sont silencieux par calcul intéressé : tantôt pour couvrir par le mutisme une bassesse innée que leur expansion trahirait, tantôt pour obliger autrui à rompre le silence et à devenir communicatif; l'attention qu'ils lui portent devient un piège.

DLXXXIV

On s'imagine à tort que la vanité n'existe point dans les classes inférieures de la société. C'est une erreur. Dès qu'elles échappent à la stupidité grossière, elles se voient assaillies de vaniteux désirs. En général les hommes estiment au-dessus de leur valeur ce dont ils ne sont pas dans l'habitude de jouir. Une longue possession de la fortune et de ses privilèges mène les hommes à la simplicité et à certain détachement.

DLXXXV

Autrefois, dit-on, vous pouviez suivre impunément vos meilleurs penchants, en vous montrant indulgent, serviable, expansif, sûr qu'on n'abuserait pas de votre bonté bienveillante pour vous manquer d'égards. On observe qu'aujourd'hui vous devez vous garer des gens qui ne sont point de votre monde, la vie appartenant aux audacieux et aux intrigants. Votre expansion cordiale ne serait qu'objet de ridicule, à moins qu'on n'en profitât pour vous exploiter; et encore, on exploitera votre confiance en ricanant de votre simplicité, qu'on nommera duperie.

DLXXXVI

Les gens qui sont sûrs que leur supériorité ne sera pas méconnue, sont naturellement bienveillants. Ils sentent qu'ils ne peuvent déchoir, quelle que soit l'accointance momentanée. Comme dit Montaigne : on est humble, de gloire. L'arrogance chez le puissant prouve une certaine défiance de soi.

DLXXXVII

Si l'on arrachait les instincts de ruse et de convoitise des entrailles de l'homme, sans doute on pourrait le civiliser par le raisonnement; mais il faudrait toutefois qu'on lui inculquât le sentiment de l'idéal, car tous les raisonnements dont on lui ornerait le front ne lui serviraient qu'à ruser davantage, et plus sûrement.

DLXXXVIII

Plus l'amour de la perfection se fortifie en nous, plus vite nous apercevons les vices qui déparent la nature humaine, et plus douloureusement nous en sommes impressionnés.

DLXXXIX

Ceux qui gouvernent avec une pensée d'équité se suscitent une foule d'ennemis qui les accusent de fourberie, par cela seul qu'ils n'écoutent pas les conseils de la violence. Toutefois, tant qu'ils gouvernent, ils n'ont pas trop à souffrir de ces haines intéressées de gens subalternes, impuissants à leur nuire, et, d'autre part, les déférences extérieures dont on les comble sans cesse les trompent à leur insu sur la valeur de tels témoignages; ils s'y arrêtent volontiers, oubliant alors les mécontents qui s'agitent dans l'ombre. Mais si un jour ces mêmes gouvernants sont débarrassés du fardeau du pouvoir, ils aperçoivent l'humanité sous un autre aspect. Le manège de l'ambition cessant de s'exercer sous leurs yeux, et la solitude s'élargissant autour d'eux de plus en plus, ils voient bien mieux qu'autrefois la bassesse des hommes, et leur imagination l'exagère, car ils ne reçoivent plus de ces marques de respect qui les aveuglaient jadis sur le mobile de leurs administrés. Lorsqu'ils tenaient l'autorité, amis et ennemis politiques s'entendaient dans la reconnaissance de leur pouvoir. Maintenant que les voilà dépouillés de toute force légale, ils sont abandonnés des individus aussi bien que de ces partis extrêmes avec aucun desquels ils ne voulaient pactiser. Un doute cruel s'empare d'eux. Ils se demandent s'ils n'ont pas fait fausse voie. S'ils devaient tant faire pour cette humanité servile, superbe, oublieuse; si cette tension spirituelle, dans laquelle ils vécurent par devoir, était bien utile, puisque, à peine sont-ils disparus de la scène, tout leur édifice semble s'écrouler... Mais ce jugement lui-même, inspiré par une vive désillusion, est erroné. Ils doivent chasser de leur cœur tout regret des actes accomplis avec bonne intention; ils doivent goûter en paix le repos qu'ils se sont acquis. N'eussent-ils enseigné que la prudence, leur œuvre est salutaire. Alors qu'ils gouvernaient, ils jugeaient les hommes d'un endroit trop élevé; rentrés dans la foule, ils les jugent d'un endroit trop bas, relativement au premier qu'ils s'obstinent à ne

point vouloir perdre de vue. Quand on est dans une lumière vive, on distingue mal ce qui s'agite dans l'obscurité, et quand on est dans l'obscurité, on s'aveugle en voulant tenir sa vue fixée sur une lumière vive. Lorsqu'on a toujours vécu dans une lumière tempérée, loin du prestige du pouvoir et de ces transitions soudaines de fortune, on est dans un meilleur milieu pour apprécier l'humanité.

DXC

Les gouvernants qui, durant une longue carrière, ont pratiqué les hommes, ont pu remarquer que celui qui ne ruse pas devient la dupe des habiles. Cette perfidie des hommes, la dévoileront-ils à leurs enfants pour qu'ils se mettent sur la défensive, ou bien leur laisseront-ils nourrir de nobles rêves sur la fraternité universelle, au risque de les voir un jour devenir les victimes des ambitieux? — Ils les placeront dans la voie de la vérité en les avertissant des embûches humaines et en leur inspirant la commisération pour la faible humanité, considérée d'un point de vue divin.

DXCI

Les pauvres travaillent pour se nourrir; ceux qui ont amassé commencent à se sentir remués par le levain de l'ambition; mais la plupart s'arrêtent en chemin. Comblés des jouissances de la fortune, ils perdent tout idéal et deviennent indifférents aux honneurs; le passé ni la postérité ne les inquiètent plus, et ils s'endorment à l'ombre de ce mancenillier: le bien-être. Là se termine leur mouvement d'ascension hiérarchique.

DXCII

S'il y a peu de gens propres à atteindre aux honneurs, c'est que la plupart n'ont pas assez d'idéal pour voir au delà du

pécule, et que les honneurs exigent presque toujours des sacrifices pécuniaires.

DXXIII

L'esprit de famille n'existe guère chez les bourgeois, généralement après au gain. Ils n'ont que l'envie de famille. C'est que l'amour de l'argent, étant un désir matériel, divise et disperse. Beaucoup s'en font accroire et se refusent à reconnaître que, par cela même qu'ils sont cupides, ils sont matérialistes, et rien que des fantômes errant dans le royaume de la mort.

DXCIV

Si nous n'étions qu'au seul spectacle de la nature, nous sentant si chétifs et si infirmes, nous nous prendrions vite en mépris. Il faut que le spectacle de l'humanité nous relève à nos yeux. Jetons donc un regard attentif sur cette humanité mystérieuse, sur son passé et sur sa première origine, sur son avenir et sur sa fin dernière. Extérieurement, ces créatures innombrables ne forment qu'un fourmillement d'insectes sur un globe monstrueux; spirituellement, elles sont des pensées d'infini circulant autour de nous. Chaque homme est une histoire et a ses archives; sa propre généalogie est une genèse.

DXCV

Nous n'accomplissons rien de grand et d'héroïque si nous sommes trop préoccupés du passé. C'est souvent par impuissance de créer que l'on réfugie sa pensée aux siècles qui ne sont plus. Que le mortel ne tire pas sans nécessité ses pères du tombeau; qu'il ne s'enivre point à leur seule gloire; il a une destinée à remplir: qu'il s'efforce de devenir lui-même aïeul mémorable.

DXCVI

Beaucoup, au lieu d'exprimer ingénument leur opinion sur la société, la taisent ou la déguisent, craignant que le public ne voie leur situation déteindre sur leurs discours. Mais il faut pouvoir sortir de ces craintes puérides et trouver dans le monde de la pensée pure le seul mobile de ses jugements sur l'humanité.

DXCVII

L'homme part avec une intention et se voit trompé par ses actes. Tel archéologue, de sa nature républicain et ennemi des hiérarchies, ne peut exhumer le passé sans redorer les anciens blasons, et rétablir dans son premier lustre l'aristocratie qu'il eût voulu faire oublier. Tel naturaliste, se disant démocrate, vient affirmer, par ses travaux, la puissante influence de la race sur le moral. Ainsi la science moderne, qui semble peu sympathique à la chevalerie, la tire fatalement de l'oubli et lui fait jeter un nouvel éclat.

DXCVIII

Tel prêche l'égalité sociale et compare les républiques aux monarchies, pour décrier ces dernières. Mais que vois-je briller sur sa poitrine? — Un ruban, signe de la faveur d'un roi. Quelle ingratitude en cette inconséquence!

DXCIX

L'humanité n'arrivera à la fraternité que par la résignation et le recueillement, alors qu'insensible aux décors, elle vivra comme au temps de la primitive Eglise, dans l'amour de la pensée pure.

DC

Les travestissements indiquent la barbarie ou la décadence. On ne parle aux yeux pour communiquer sa pensée, que par impossibilité d'être apprécié directement par les esprits. A mesure que l'instruction progressera dans les foules, les pompes du cérémonial perdront de leur empire. Le regard de l'esprit ne sera plus mené par les yeux du corps.

DCI

Bonté et beauté : il n'y a que cela de bien réel dans la vie présente, et qui doive mériter l'attention des hommes.

DCII

Plus d'un vieillard, défiguré par les années, tente de se relever par des mines superbes et impertinentes. Si l'extrême aménité est commandée, c'est surtout dans la vieillesse. Quelle insensibilité en ce cœur qu'un demi-siècle n'a pu instruire !

DCIII

De même que les méchantes gens, les sots sont toujours sur le qui-vive.

DCIV

Une demi-raison mène aux manifestations d'indépendance, à la rébellion. Un profond amour nous incline au respect et à la soumission. Il n'y a qu'une liberté dont le champ soit sans bornes : elle est intérieure.

DCV

Il y a certaine grandeur à nourrir journellement en soi le mépris de la vulgarité et des familiarités indiscrètes. Les gens vulgaires sont antichrétiens, — ambitieux, présomptueux, méprisants. La vulgarité est l'antithèse de la simplicité et de la profondeur d'âme; elle se montre pleine de mépris pour les formes réservées, les allures prudentes et toutes les distinctions de l'âme.

DCVI

C'est travail de Sisyphe de vouloir, par des arguments, convaincre les gens emportés. Nous devons avoir assez d'empire sur nous-mêmes pour les écouter de haut, quelle que soit l'extravagance de leurs paroles; notre dédain nous rehausse. Laissons toute cette fermentation stérile retomber sur elle-même et s'évanouir.

DCVII

L'humanité se mène difficilement; le progrès que l'on rêve trouve à chaque moment un obstacle imprévu. Qui observe attentivement la vie, et le cercle qu'elle fait décrire aux civilisations, sait faire la part de la fatalité. L'essence de la nature humaine ne change pas. Le bien et le mal s'y trouvent toujours mêlés, pour se montrer et se cacher tour à tour à nos regards. Quand nous disons : Tel siècle... nous devrions n'entendre parler que de l'état de la civilisation en tel pays. On prône le caractère humain du dix-neuvième siècle, sans songer aux peuples barbares qui couvrent les deux tiers du globe. — Il faudrait faire le dénombrement et tirer la moyenne.

DCVIII

Un tempérament bouillant, joint à une grande efflorescence d'esprit, fait dévier du chemin de la justice plus d'un homme de génie. La foule des petites âmes, ne voyant que la chute, lance l'outrage à ceux qui, emportés par la passion, trébuchent dans le tumulte des événements. Par un jugement inhumain, elle trouve aggravation alors qu'il faudrait chercher circonstance atténuante.

DCIX

Ceux qui se montrent sans pitié envers les coupables prouvent qu'ils n'ont jamais lu en leur propre conscience. Leur humeur impitoyable, où perce le mécontentement, fruit d'un manque d'idéal, contraste avec la sagesse éternelle : *Parcis omnibus : quoniam tua sunt, Domine, qui amas animas!* — Vous êtes indulgent envers tous, parce que tout est à vous, ô Seigneur, qui aimez les âmes.

DCX

La nature humaine est changeante. Quand on a la témérité de juger publiquement un mort, c'est toutes les années de sa vie qu'il faut rassembler. Dire que tel esprit religieux fut sceptique, parce que, en certains jours, il eut des défaillances, est un jugement superficiel et malveillant. Plus on s'élève au-dessus de la vulgarité et plus la marche est précipitée, plus on s'expose à des moments de désespoir. La tentative seule doit rester une gloire.

DCXI

Un vieillard qui n'a point passé par tous les âges de sa vie est faux et puéril en sa conversation; la résignation, cette vertu née

du triomphe de l'idéal sur les instincts, lui manque. Enfant, il doit avoir connu l'expansion; adolescent, la mélancolie, et dans sa virilité, l'indignation contre l'injustice.

DCXII

Quand un homme n'a pas nourri les sentiments de tendresse et de modestie dans son adolescence, il vit dans le faux tout le reste de sa vie.

DCXIII

Les hommes ont l'instinct, l'imagination, l'esprit et certaine raison pratique. Ce qui manque au plus grand nombre, c'est ce sentiment né de l'union de l'amour infini et de la réflexion : la conscience.

DCXIV

Le sentiment de la beauté parfaite mène au culte des plus fugitifs sentiments de l'âme et à la crainte de déplaire, bien plus qu'au désir de captiver. Il faut savoir douter de soi pour ne pas éveiller chez les esprits vulgaires un sentiment mauvais : l'envie. Il faut s'effacer dans la générosité spirituelle. O nature ! tu récompenses amplement de ce sacrifice léger, par la source de plaisirs purs que tu ouvres au fond des cœurs remplis d'humilité !

DCXV

Le plus souvent, on ne nous aime que parce qu'on a quelque raison de nous plaindre.

DCXVI

La gaieté est toujours plus mensongère que la tristesse, parce qu'elle est plus en désharmonie avec la réalité terrestre : le bonheur est un privilège.

DCXVII

Il faut avoir souffert soi-même pour éprouver de la joie à s'occuper des souffrants.

DCXVIII

Il vaut mieux pour l'humanité que les intelligences soient endormies, qu'éveillées trop malignement.

DCXIX

La politesse est à l'amabilité ce que le jugement est au sentiment.

DCXX

Quelques-uns se croient estimables pour savoir se tenir impassibles. Cette pose hiératique leur semble commandée par certain idéal. Qu'on s'immobilise par l'effet d'une contemplation divine, c'est une anomalie pleine de grandeur; mais qu'on le fasse pour tenir en respect la foule ignorante, quel misérable jeu!

DCXXI

Maintes gens passent leur vie à la ville, et dans le meilleur monde, sans acquérir la moindre urbanité. Leur rencontre est

blessante : ils vous examinent de près, et ils vous disent de prime abord quelle mine ils vous trouvent. Bientôt, comme des Iroquois, ils mettront la main sur votre visage pour tâter votre peau.

DCXXII

Être impressionnable et observateur, tel est tout le secret de la science du cœur humain.

DCXXIII

Demeurer inattentif à l'œuvre du temps destructeur, en s'oubliant, pour concourir au bonheur d'autrui, c'est faire acte de religion naturelle et divine ; mais les hommes aspirent à briller, soit ici-bas, soit par delà cette vie, en cherchant à se hisser, par ambition antichrétienne, au plus haut de la terre ou du ciel. Qu'ils sont loin de la pensée de la sainte qui eût souffert la damnation pour la plus grande gloire de Dieu ! Tel est cependant le véritable caractère de l'amour divin : désirer souffrir éternellement pour rendre hommage à la pitié éternelle.

DCXXIV

Lorsque l'égoïste vient à se montrer sensible, il dépasse toute mesure, le modèle de la sensibilité n'étant pas en lui.

DCXXV

L'avarice naît de l'orgueil, comme la prodigalité de la vanité.

DCXXVI

Les hommes s'attroupent pour le divertissement, comme les loups pour la curée; leur plaisir est une proie qui demande ses victimes.

DCXXVII

Le monde, esclave des préjugés, a horreur des expressions de liberté. Il faut tenir sa tête dans le carcan, et se mettre volontairement au pilori de la curiosité envieuse.

DCXXVIII

L'expansion et la familiarité déplacée ne s'allient guère. Celle-ci naît de vulgarité, et fréquemment se rencontre chez les cœurs froids. L'expansion témoigne souvent d'une âme aimante, et qui enseigne, par cela même, les devoirs d'estime que les hommes s'entre-doivent.

DCXXIX

Les mésalliances sont utiles à l'enfantement des génies; elles mettent aux prises des sociétés différentes et tiennent en alerte le cœur et l'esprit.

DCXXX

Pour la médiocrité, les poètes ne seront jamais que de pauvres cœurs malades. Donneuse de conseils, elle enverrait volontiers à la charrue ces âmes passionnées au fond desquelles s'allume le génie créateur. Néanmoins, elle feint d'admirer Job, Ézéchiel, Isaïe... Sans doute, elle ne les a point lus, puisqu'elle s'imagine qu'ils pratiquaient la religion du pot-au-feu.

DCXXXI

Les préjugés contre la philosophie mènent aux plus étranges contradictions. Tel religieux accuserait de frivolité tel philosophe qui lui exprimerait les pensées idéalistes de Jésus. — Qu'on me dissipe cette poésie nuageuse ! — ne manquerait-il pas de s'écrier.

DCXXXII

Toute science se perd par outrecuidance, et toute ignorance se rachète par modestie.

DCXXXIII

Le sentiment de la justice et de la vérité humaines manque à bon nombre de dévots, non par préméditation et méchanceté de nature, mais par sentimentalisme et faiblesse de caractère. La crainte de se montrer inflexibles devant les individus et de leur déplaire, les empêche de s'élever à l'abstraction : ils se laissent emporter par leurs sympathies et leurs antipathies.

DCXXXIV

Dans cette courte existence où chacun se mène par la convoitise, les affections désintéressées sont si rares, que nous devrions nous ancrer sur celles qui nous sont offertes. En présence d'un ami véritable, soyons attentif à nos paroles, évitons de lui déplaire quand une nécessité impérieuse ne l'exige point. Disons-nous que la rencontre du lendemain est incertaine, que peut-être il va nous quitter pour toujours, et que l'ennui que nous lui avons causé deviendra alors irréparable.

DCXXXV

On arrive par une contemplation, fruit de l'expérience, à la pénétration du monde externe et du monde interne. On garde alors vivantes en soi, et simultanément, les impressions des divers âges de l'existence. Inspiré par le cours naturel de sa vie, l'homme verrait tour à tour trop objectivement ou trop subjectivement, si, par un effort de volonté et d'amour, il ne s'élevait à une contemplation réfléchie.

DCXXXVI

L'enfance est tout entière portée au dehors; limpide, elle reflète le monde extérieur; naïve, elle interroge les regards d'autrui. Ne jouissant pas encore de la vie complexe, elle est avide d'impressions naturelles. L'adolescence est ramenée au dedans. Absorbée par le sourd travail qui s'accomplit en elle, on la voit silencieuse et attentive aux merveilles intérieures. Dans ces deux âges, l'esprit et le cœur ont acquis toute leur vitalité, et le dialogue des deux natures est alors possible. La virilité retourne au monde externe. Le front et la poitrine ont dégagé leur brume. L'esprit, plus robuste, plus coloré que dans l'enfance, et rendu personnel par la traversée de l'adolescence, perçoit de haut, et clairement. La vieillesse se réfugie au monde interne, par habitude, bien qu'à certain point de vue elle puisse se comparer à l'enfance. Elle reparcourt volontiers les chemins parcourus, pour analyser les cicatrices de la vie.

DCXXXVII

Il est des âmes qui se dépouillent de tous leurs sentiments quand elles ont subi l'adversité. Elles deviennent indifférentes au passé et à l'avenir. D'autres, au contraire, semblent plus respectables quand le malheur les a frappées : elles rappellent les chênes,

qui, aux jours de l'hiver, élèvent du milieu des arbustes dépouillés leurs cimes couronnées d'un sombre feuillage.

DCXXXVIII

L'homme a souvent besoin de se troubler le regard pour ignorer les perfidies et pour ne point se refroidir en son élan charitable; il doit parfois se tromper de parti pris sur le compte des autres hommes. Il ne vit noblement que par éblouissement, en allumant sa pensée au foyer de l'idéal. Si son esprit observateur lui enseigne la défiance, il doit rentrer en son cœur, qui lui conseillera le dévouement obscur.

DCXXXIX

Aimer, connaître, souffrir, ainsi se résume l'existence pour bien des êtres : — connaître, parce qu'on a aimé; souffrir, parce qu'on a connu. Alors, la créature, blessée par le destin, se retourne avec douleur et amour vers le temps, déjà éloigné, où elle entrait dans une vie florissante d'espoirs, les bras ouverts à tous les bonheurs de la terre. Un désir invincible la porte à refouler les premiers sentiers où elle imprima ses pas. Elle est là, cheminant seule et pensive, cherchant comme un objet qu'elle aurait perdu. Quel est-il, cet objet, sinon tout son bonheur : l'innocence, la divine cécité?

DCXL

Ceux qui prennent des airs irréligieux pour paraître indépendants sont ceux-là mêmes qui sont les plus soumis lorsque l'intérêt de leur corps est en jeu. Tel vieillard, atrabilaire et hautain, se livre bénévolement à tel docteur imberbe, attendant respectueusement ses ordres, le regard fixé sur l'aiguille du cadran qui

indiquera la minute précise où la potion salutaire devra être ingurgitée. Il semble un enfant craintif demandant une lisière. Il ferait croire que la santé de son corps lui est plus précieuse que le salut de son âme. Il se défie des livres saints, recueil de vérités appuyées de la sanction des siècles, et il est crédule et tremblant en présence d'un étudiant qui se croit guérisseur pour avoir logé en sa mémoire la matière de trois examens !

DCXLI

Nul n'est dans une situation plus favorable que le médecin pour apprécier la pusillanimité et la stupidité humaines.

DCXLII

Dans la conversation, les esprits sceptiques mettent mal à l'aise les âmes croyantes, sur quelque objet que roule l'entretien. Ces dernières naturellement expertes dans les choses de sentiment, sont sans cesse choquées de la crudité de pensées et de termes de ces esprits qui, par manque de profondeur d'âme, dédaignent le côté mystérieux de la vie, et leur mettent à tout propos devant les yeux l'insolente clarté d'une logique étroite dont la base n'est pas dans le cœur humain.

DCXLIII

Les esprits pratiques n'étant guère occupés du sentiment du passé, ni de celui d'un avenir lointain, mais toujours fixés au moment présent, ont, en présence des esprits religieux, la parole assurée, rapide, déconcertante. Loin de chercher dans leurs discours ce qui pourrait les rapprocher d'eux, ils n'y veulent trouver que ce qui peut les en distinguer. Ils se donnent ainsi un air capable qui les fait admirer du vulgaire.

DCXLIV

Nous sommes toujours affaiblis par nos expansions : elles nous livrent désarmés à l'attention curieuse de l'auditoire. Les petits esprits, partout en majorité, se repaissent de notre prodigalité de sentiments; mais, plus vils que les mendiants auxquels nous faisons l'aumône, ils nous méprisent à cause de notre abandon confiant. Il est naturel à l'homme d'estimer qui le méprise.

DCXLV

Entrez dans une forge : l'énergie humaine vous apparaît dans sa brutale ardeur. Les poulies, les roues, les engrenages, tout le sombre attirail des machines qui transforment la vile matière se meut dans un accord parfait. A ce spectacle, vous vous écriez : Que le génie humain est industriel et puissant ! Mais déjà vous avez hâte de vous éloigner de ce lieu de torture et d'oppression, où les hommes viennent sacrifier au métal leur pensée et leur sang. Même impression en l'âme du religieux mis en une assemblée de logiciens : il admire leur talent, mais c'est pour aussitôt les fuir.

DCXLVI

Les esprits obscurs se mènent par la menace; les grands cœurs, par la persuasion. Il est des caractères indomptables, au-dessus de toute crainte, dont on ne peut rien obtenir par commandement, et tout par affectueux procès : ce sont les plus nobles.

DCXLVII

La vie mondaine voile nos vertus et nos vices en affaiblissant notre caractère. La vie solitaire exagère nos qualités et nos défauts en développant notre individualité. Comparez l'arbre grêle

d'une pépinière à l'arbre qui étale librement ses rameaux dans une plaine déserte. D'une part, l'élégance banale; de l'autre, l'expression violente de la vitalité.

DCXLVIII

Nous pouvons juger de haut l'humanité lorsqu'il s'agit de ses qualités abstraites, que nous voyons dans l'éloignement. Mais pour bien apprécier les hommes, il ne faut jamais vouloir se tenir loin d'eux sous prétexte d'élévation morale, et parce qu'on ne serait point entaché de leurs vices. Nous devons nous laisser entraîner dans le courant humain, si nous voulons produire avec précision des aperçus particuliers, et en ceci imiter l'astronome qui, rapprochant de lui l'image de la lune par une lentille très puissante, devrait imprimer à son télescope le mouvement de rotation de l'astre pour en distinguer les détails.

DCXLIX

On se trompe en s'imaginant que les génies poétiques ou philosophiques qui illustrèrent leur siècle professaient un mépris injuste pour les gens d'affaires. En général, ce sont ces derniers, quelque nuls qu'ils soient, qui raillent et injurient les grands hommes dont le désintéressement fait honte à leur propre vénalité.

DCL

Philosophiquement, il semble qu'il n'y ait de grandeur véritable que dans le christianisme et dans le stoïcisme. Les autres philosophies sont doctrines de tête et non de caractère. N'étant point foncières, elles varient avec le mouvement scientifique.

DCLI

Désirer mourir, c'est parfois désirer vivre plus ardemment. On s'éblouit pour voir avec plus d'intensité.

DCLII

Arrivée à certain degré d'exacerbation, la douleur devient joie indicible. Elle donne à l'homme le plus grand enivrement auquel il puisse aspirer sur cette terre : il devient martyr.

DCLIII

Celui qui n'espère pas en une justice d'outre-tombe devrait se montrer charitable envers le prochain, ne jamais le froisser par ses paroles, et tâcher de lui rendre agréables les moments de son unique vie, car rien ne pourra plus réparer les tristesses et les ennuis qu'il lui aura causés.

DCLIV

Plus de désillusions que de surprises heureuses, plus de larmes que de rires, plus de soupirs que de chansons, plus de tourments que de joies, plus de douleurs que de jouissances, plus d'inquiétudes que de satisfactions, plus d'infortunes que de succès, le malheur régnant en souverain et ayant pour victimes la multitude des êtres créés, tel est l'aspect de ce monde aux regards de la science extérieure. Antagonisme et hostilité partout : au sein de l'homme, entre races diverses et entre individus de même race. Le philosophe qui ne voudrait mettre en lumière que ce côté fatal de la vie ferait œuvre décourageante et funeste à l'humanité. La religion, si clairvoyante pour saisir les imperfections de ce

monde, a trouvé cependant le moyen de nous y faire vivre dans la paix en unissant à la science l'amour et la résignation.

DCLV

La science du naturaliste nous montre que nous sommes à un degré de l'échelle animale et nous prouve la petite distance qui nous sépare de telle race d'animaux. Mais ce degré peut être un infini. — Vous voici au fond souterrain; vous montez des marches nombreuses, et vous arrivez au seuil. Jusqu'alors vous étiez plongé dans l'obscurité, mais une porte s'ouvre subitement, le seuil est franchi, et vous voilà en pleine lumière. — Vous êtes devenu un homme; que vous importent les degrés de l'échelle animale? les rapports sont détruits, vous êtes entré en un autre monde : vous voyez le jour.

DCLVI

Nous croyons à l'immortalité des âmes. Si nous n'y croyions point, nous ne nous affligerions pas en songeant à notre fatal destin. Nous nous endormirions en paix dans la nuit éternelle, puisque Dieu l'aurait voulu ainsi.

DCLVII

O mon frère, si je n'étais destiné par l'âge à disparaître le premier, je te verrais mourir; j'entendrais, le lendemain de ta mort, les propos futiles et injustes de ceux qui s'entretiendront de toi en croyant t'avoir connu. Mais cela durera bien peu ! Le silence se fera sur ta mémoire. Tu t'enfonceras dans une paix de plus en plus solennelle; la marée montante des jours t'éloignera rapidement de cette génération émigrante, objet de tes affections et de tes inquiétudes, et sur laquelle tu espères asseoir ton amour.

Sache donc, dès aujourd'hui, ne pas attacher ton bonheur à l'approbation de créatures changeantes que le limon va reprendre; regarde au-dessus d'elles: ce que tu accompliras alors leur sera véritablement utile.

DCLVIII

L'humanité est partagée: — les uns disent, et n'ont point la volonté d'accomplir; les autres accomplissent, et n'ont point le talent de dire.

DCLIX

En général, les matérialistes placent l'instruction au-dessus de l'éducation; tandis que les esprits religieux estiment l'éducation, quand elle est le fruit de la science des sentiments d'autrui et de leur propre cœur, au-dessus de toutes les sciences.

DCLX

Peu d'hommes sont satisfaits de leur sort. Beaucoup sont pleins d'eux-mêmes, emportés par le désir de primer. Leurs hautes visées ne sont pas d'ordinaire en rapport avec leurs mérites. Ils s'en prennent à l'ordre social, qui ne leur permet pas de briller dans le cadre dont ils se croient dignes, — et à la Providence, qu'ils osent accuser de n'avoir pas présidé équitablement à leur naissance. Ces hommes forment le ferment de haine et de révolte qui tourmente les sociétés et les empêche de progresser sûrement vers la justice.

DCLXI

Savoir se mettre habilement en scène n'est point donné aux esprits créateurs. Ils ne se défient pas assez des regards malveillants

et exigeants du monde : ils l'imaginent à leur image, animé de sentiments d'indulgence. Il leur suffit bien d'ailleurs de se sentir en présence de la vérité éternelle qui transparait en leur conscience.

DCLXII

C'est en famille surtout, en présence des siens, que le penseur doit faire taire son amour-propre; car, plus que partout, il y serait déplacé. On se refuse à croire au génie d'un homme que l'on a connu enfant, et dont on a remarqué les étourderies et les faiblesses. Jamais on ne le verra dans son véritable prestige. Il semble que son génie eût dû apparaître subitement, comme Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter : « *Minuit præsentia famam* » écrivait Claudien.

DCLXIII

On n'aime jamais un homme pour ses seules qualités intellectuelles. Tout au plus peuvent-elles lui faire accorder notre estime, sentiment froid. Lorsque nous nous souvenons d'un absent, ce n'est pas tant de son esprit que de son extérieur, de ses gestes, de sa voix, des expressions de son sentiment intime. Un mouvement de bienveillance, un accent d'affection, une parole de tendresse, demeurent mieux gravés dans notre mémoire que les plus savants discours. Il faut donc veiller à son propre cœur, et ne pas négliger son maintien, sa mise, ses procédés; car, aux regards du public, dans les habitudes réside la personne essentielle. On pourrait dire que *se souvenir* d'un absent, c'est le *revoir*.

DCLXIV

La variété des esprits et des âmes est infinie; il n'est pas un de nos plus fugitifs sentiments et pas une de nos pensées les

plus aventureuses, qui ne soient pour quelques-uns l'aspiration constante de toute la vie. Il y aurait des existences qui se consumeraient sur tel désir étrange et irréalisable? — Certes. Quelque anormale que soit une espérance, elle a ses amants. Combien d'infortunés la recherche de l'absolu n'a-t-elle pas menés à une fin tragique! Cette recherche, entreprise par les esprits ardents et téméraires, a pour but, tantôt la connaissance de la vérité essentielle, tantôt la contemplation de la beauté parfaite. Dans le premier cas, le chercheur se précipite aux obscurs problèmes de la métaphysique, et veut dérober à l'esprit créateur son divin flambeau; dans le second, il s'emporte en un grand songe d'amour que parfois il croit réalisable ici-bas. Aussi, l'amour de la beauté absolue, lorsqu'il ne tente pas de s'exprimer en une création artistique, ou qu'il ne se fonde pas dans le sentiment religieux, engendre-t-il une affection de l'âme, affection étrange en ses manifestations, et qui mène celui qui l'éprouve au plus profond désespoir.

DCLXV

Immortale jecur tondens.

Le sentier poudroie, les cigales chantent, les buissons retentissent...

Où vas-tu, voyageur, seul ainsi, aux plus beaux jours de ta vie, par les plaines et les monts inconnus? — Le voyageur ne le sait. Entrainé par la passion, il s'éloigne de sa paisible contrée, des parents et des vieux amis. La vie le trouble, son cœur déborde d'émotions; son imagination, tourmentée par d'innombrables désirs, le pousse aux aventures. Ainsi qu'une paille chassée par le vent, il va, sans souci du chemin qu'il prendra et du but qu'il atteindra. Déjà les toits de sa demeure s'effacent, et avec eux les cimes des hauts peupliers qui l'environnent. A peine se retourne-t-il pour leur adresser un regard d'adieu. Il découvre sans étonnement les horizons nouveaux. Le sang et l'esprit mêlent en lui leurs voix confuses, et il s'étourdit à la vaste rumeur d'un chaos.

O esprit, tu ne peux maîtriser ses instincts! et toi, ô terre, tu ne peux combler son âme! Les arbres, les plaines, les créatures, les joyeuses rivières, les monts sourcilleux, le monde entier, il voudrait le voir, le chérir, le posséder, hélas! pour le garder en lui, le connaître et s'y reposer. Les objets aperçus tombent en son âme comme en un gouffre, et ne peuvent éteindre son ardeur inquiète.

— Quel univers comblerait son âme? — C'est la saison des plaisirs, l'heure où l'on cherche l'ombre des arbres. Des fleurs rouges et bleues emplissent les blés; le grillon crie, on ne sait où, sous la pierre, et l'herbe fume sous le soleil dévorant; mais le pas lassé du marcheur retentit encore sur le chemin raboteux. Ah! que n'est-il dans la vallée, au bord du ruisseau qui murmure sous les racines des saules! Quelle paix et quelle fraîcheur il y goûterait!

— La plaine crépitante a fui, et il s'est étendu sur l'herbe de la vallée. L'eau coule au pied des grands peupliers, en bourdonnant comme une abeille; de petits enfants et le chien du berger jouent ensemble à la lisière de la forêt, pendant que la bergeronnette chante son doux refrain, posée sur la barrière de bois... Charme de courte durée! charme que la fièvre de désirs qui ronge le voyageur doit bientôt anéantir! Jours d'hiver et jours d'été, il trainera son malheur, par les tristes et par les riants paysages. L'automne, qui succède aux beaux jours, le voit encore cheminant à l'aventure. Il s'avance au loin par les champs, plein d'amour, altéré de beauté, et cependant avide d'images sombres! Voyez-le marchant dans le crépuscule du soir et dessinant dans la nature morne comme une silhouette sinistre. Le mystérieux croissant de la lune apparaît au-dessus des buissons de la colline; les joncs du marécage se roidissent sous le givre; le vent de la nuit, par intervalles, agite les branches. Des oiseaux inconnus, tapis près des tertres, partent en rasant le sol: — sont-ce des oiseaux? Qu'est-ce, là-bas, que ce noir fantôme qui chemine à grands pas? — C'est un genévrier qui se courbe sous le vent. Et cette tête agitée qui se montre au bord du chemin creux? — C'est un roc éboulé, à la face blanche, sur lequel joue l'ombre d'une bardane. Le ciel et la terre, marqués de taches vertes, portent comme les grandes

meurtrissures d'une lutte; ils se décomposent en teintes morbides. Les flaques d'eau disséminées font à la fange des chemins des yeux horribles. La rainette des minières, cette cigale nocturne, coasse vivement, avec un bruit de scie. Dans le lointain, un chien de garde aboie au colporteur attardé... Partout des bruits et nulle part des paroles : le silence dans le bruit, comble d'horreur! Où iras-tu, voyageur? Oseras-tu t'arrêter sur la vaste bruyère où les oiseaux, au passage de l'orfraie, tremblent dans les buissons? — Le voyageur inquiet, environné de collines inconnues, se voit prisonnier dans un cadre funèbre. Sa solitude s'accroît de l'étendue indéfinie qu'il découvre; son regard ne trouve que l'impassibilité où il cherche le secours. Plutôt la nuit que la clarté douteuse de la lune sur une campagne déserte! Le voilà descendant la ravine oblique qui s'enfonce dans la forêt; le voilà disparaissant sous les arbres immobiles et n'entendant que les battements d'ailes des gros oiseaux que sa marche épouvante. Il traverse les taillis, se déchirant aux branches qui, comme une multitude de bras, veulent le garrotter; il se sent environné de formes spectrales, et il croit distinguer des ombres qui se poursuivent et se font des signes. De singuliers bruissements sortent des bas feuillages. Sont-ce les bêtes de rapine — renards, fouines, belettes? — Est-ce un lièvre terrifié? N'est-ce que toi, grive, qui changes de branche? Serait-ce vous, fantômes des grands parents? — Une clairière apparaît, avec ses vieux chênes groupés comme des juges inexorables... Le voyageur s'arrête. Il écoute... Plus rien que l'ondoyant frisson des bois, le bruit de quelque feuille tombante, et le grincement de deux arbres balancés qui se froissent. — Que ne peut-il tomber sur l'herbe flétrie, s'ensevelir sous les rocs humides, pour étancher, par l'oubli, sa soif de vie! Mais le jour blafard du matin qui se lève dans le froid brouillard le trouve encore errant. Marche et souffre! lui crie la voix des passions. Puisque la froidure hivernale et l'auguste solitude des forêts ne peuvent éteindre ton ardeur, mêle-toi aux foules affairées!.. Maintenant revoyez-le, cheminant dans la grande cité, longeant les palais massifs à travers le monde alerte et indifférent. Le même souci l'enfièvre et le

consume. Il regrette presque cette sombre nature qui l'épouvantait aux nuits d'hiver. Là du moins, il trouvait, dans l'horreur, la sincérité. De carrefour en carrefour, il roule ses passions. Les beautés qui le coudoient, pour aussitôt s'évanouir à ses yeux, ne font que raviver son désespoir. Parfois, assis sous un vieil arbre où piaillent les moineaux, il regarde d'heureux enfants se livrer à leurs jeux en remuant le sable des allées. Il voudrait s'y mêler pour un instant; il songe qu'il y a dix années, il était, comme eux, innocent, et joyeux de jouer avec le sable. Rieur et tapageur, noyé dans la folle sève de l'enfance, il était heureux alors! D'autres heures sont arrivées. La passion couvait en lui : desservie par des instincts violents, elle a fait de son cœur une proie. Il ne se rafraîchira plus à la sérénité de ces matinées d'avril où l'alouette monte en chantant de la terre odorante; il ne comprendra plus le charme de serrer dans ses mains une main innocente! La curiosité insatiable le possède, et avec elle, le chagrin sans bornes. Que devenir? Terminer ainsi sa vie, anéantir d'un seul trait son avenir, mourir plein de jours, en emportant dans la nuit son amoureux fardeau.

Tu ne le peux, ô voyageur! La vie qui circule à flots pressés en tes veines et que tu voudrais répandre à l'aventure, elle est au monde, elle est à Dieu. La fièvre de tes sens porte le tumulte en ton âme. Des désirs innombrables, vers éclos de ta mort spirituelle, t'assiègent et te créent des ennemis, terribles par leur multitude. Ils s'éveillent, ils remuent, ils se lèvent, ils t'enveloppent, parce que ta faible volonté t'abandonne inerte à leurs morsures. Rentre donc en toi, ô voyageur, et rassemblant tes forces pour fixer le but auquel tu dois tendre, maîtrise tes sens et traîne ton corps, désormais docile, à la remorque de ta plus vivante aspiration. Tu veux aimer l'idéal et tu veux jouir! tu veux connaître et tu t'aveugles! Ah! infortuné, quelle chimère est la tienne! Crois-tu pouvoir combler, par la possession d'images extérieures, le gouffre que tu sens béant en toi? Ce gouffre est l'abîme spirituel que le devoir seul peut combler. Tu auras beau chercher, le fallacieux bonheur que tu envies s'éclipsera chaque

soir. Les monts, les arbres, les beaux regards, les rivières passeront devant tes yeux comme des ombres qui t'accableront du regret de leur fuite. Mesurant l'étendue de la terre et la petitesse de ton corps, la longueur des siècles et la brièveté de ta vie, daigne comparer tes forces et tes ambitions. Le temps te demeure pour que ton âme, longtemps troublée aux fièvres de la vie, reprenne sa première pureté. Désormais, plutôt que de te livrer à des marches stériles, règle des mouvements qui t'exténuent; plutôt que de jeter, par tes imaginations, un aliment à tes ivresses, abats par l'observance des lois de ta conscience cette fièvre qui te consume. Victoire impossible, dis-tu. Regarde donc la multitude, et apprends à vivre par la vue du bonheur d'autrui. Où le trouveras-tu ? Dans la paix, le recueillement, le travail journalier et l'obscurité parmi les tiens. Tu ne t'affligeras plus alors sur le rapide écoulement de tes jours : il suffit que tu croies en la justice éternelle.

DCLXVI

Si le son des cloches tourmente les consciences inquiètes, il charme au contraire les esprits religieux qui se nourrissent de pensées élevées; car, à travers les métamorphoses, ces derniers distinguent la divinité immuable. Quelle mélodie touchante en ces lentes sonneries que l'on entend retentir tantôt dans les solitudes champêtres, tantôt dans les fiévreuses cités ! La mort pouvait-elle emprunter une voix plus douce pour nous rappeler à la réalité profonde et nous animer de l'espérance consolatrice du poète de Vaucluse : *Volo con l'ali dei pensieri al cielo...*

DCLXVII

Spirituellement, nous ne voyons que les événements qui ne sont plus et demeurent immobilisés en notre mémoire. Nous ne possédons en esprit que les choses à jamais écoulées. Nul vivant

ne peut plus rien y changer, et les marques, heureuses ou malheureuses, que nous y avons imprimées, vivront toujours dans l'éternité des temps. Le présent n'existe point : il n'est que l'écoulement de l'avenir dans le passé. Et cet avenir, c'est un océan de ténèbres, océan silencieux dont les vagues affluent sans cesse à nos regards obscurcis. Le mortel n'en peut mesurer la profondeur ni pressentir avec certitude ce qu'il recèle. L'esprit aventureux y jette une sonde qu'il retire brisée. L'homme est ainsi placé entre un gouffre transparent, où se sont écoulés pêle-mêle les joies et les chagrins de sa vie, et une nuit infinie qui le presse, et l'oblige à regarder en arrière, vers cet abîme où son existence tout entière sera bientôt engloutie.

DCLXVIII

Contre vent et marée, le philosophe doit tracer son sillage en l'âme fluctuante de l'humanité. Dès que l'homme naît à l'idéal, mille ennemis surgissent autour de lui. Les parents et les frères le considèrent d'un regard soupçonneux. Il sent s'élever une barrière entre ses aspirations et leurs désirs : il ne se trouve plus lié que par la chair. Il a brisé ses chaînes terrestres et s'élève d'un franc vol aux régions de la pensée pure, saisissant dans son sens spirituel cette parole de l'Évangile : « En vérité, je vous le dis, il n'y en a pas un qui ait quitté sa maison, ou ses parents, ou ses frères, ou ses enfants, pour l'amour du royaume de Dieu, qui ne reçoive beaucoup plus en ce temps-ci, et au siècle à venir, la vie éternelle. »

DCLXIX

Les mortels sont sujets à l'enivrement : la fatuité et l'amour-propre les grisent; ils veulent braver la nature vivante en se roidissant sur des points. Ils sont amants d'idées fixes et se croient héroïques alors qu'ils ne sont qu'inhumains. Mais la sincérité se

forme de mille caprices. Contemplons le jeu des brises printanières sur la surface d'un étang; elles vont, viennent, tournoient, s'entre-chassent, se dispersent, avec la légèreté de l'hirondelle. Elles marquent leur vol gracieux sur la surface polie des eaux en les moirant sous leur pression légère et les couvrant de petites lames étincelantes. On les voit accourir, se poursuivre, s'atteindre, se mêler et se fuir par des courbes charmantes; c'est le frissonnement varié des eaux, qui nous fait apercevoir ces luttes et ces jeux aériens. On songe aux mille sentiments qui s'entremêlent au sein de l'homme inspiré par la nature. Qu'ils l'émeuvent librement! de leurs luttes ne pourra jamais se produire qu'un harmonieux tumulte.

DCLXX

Les écrivains ternes, privés d'individualité et dépourvus de ce génie du cœur, qui est l'émotion, ne voient jamais sans déplaisir les productions littéraires que la passion accentue. Ils trouvent exagération de sentiment chez un auteur dès que son œuvre resplendit par la véhémence ou se distingue par la mélancolie, et ils veulent établir leur niveau moral sur toutes les intelligences, criant à l'incartade dès qu'on le rompt. Ne voyant partout que question d'école, ils ne sont jamais au côté foncier d'une œuvre de style. Inspiré par le profond amour qui crée ton génie, tu es triste, poète, parfois désespéré. Désormais, si tu veux leur plaire, sois calme, mesuré, méthodique, satisfait, et imagine-toi que depuis la chute du romantisme la tristesse humaine a fait son temps. — O aveuglement, de ne point reconnaître que nous vivons en un monde de souffrances, et que la tristesse, comme l'a remarqué Bossuet, est le fond de toute vie qui pense!

DCLXXI

On reproche aux philosophes religieux la sévérité de leurs discours. — Qui doit parler de loin, et comme du fond d'un abîme, ne peut avoir la voix bien joyeuse !

DCLXXII

L'esprit se recueille davantage à mesure que l'amour prend plus d'empire sur lui.

DCLXXIII

Il est une gaieté bruyante qui semble injurieuse au sentiment de l'idéal et de la divinité. On se moque d'une disproportion aperçue, au lieu de s'en affliger; ou bien l'on se livre, sans retour sur soi-même, à l'expansion aveugle de l'instinct.

DCLXXIV

Les génies philosophiques ne brillent guère dans la conversation, par le consciencieux désir qu'ils ont de considérer les objets sous toutes les faces et de ne pas se prononcer à la légère. A la fois par fierté et par pitié, ils préfèrent se taire que de lasser l'attention d'un auditoire frivole. Pour se montrer dans toute leur éloquence, ils doivent se sentir entourés d'esprits larges, compréhensifs, et par cela même bienveillants, qui leur permettent de fuir le terre à terre de la banalité en se livrant avec confiance aux grands problèmes qui les occupent et les échauffent. Les barques légères effleurent sans difficulté le rivage, mais au vaisseau de haut bord il faut la profondeur de l'abîme pour qu'il vogue librement.

DCLXXV

In pulverum...

Passant, qui chemines avec nonchalance au doux soleil du printemps, sur la prairie en fleurs, vois ces affreux débris humains que l'on retire du sol et qui demeurèrent enfouis durant tant d'années... Mais tu t'écarteras par un mouvement d'horreur, comme pour dire : Ceci ne me concerne point. C'est toi-même, ô infortuné déjà marqué pour le trépas, que je veux te montrer en ces débris informes, toi-même dans un avenir bien court ! Reste donc, et médite longuement en présence de ces ossements épars que la vie tenait jadis réunis et animait de sa douce flamme. Ces membres fangeux s'impressionnaient aussi, jadis, à l'influence des saisons, et éprouvaient tes sensations d'aujourd'hui. Dans ce squelette battait un cœur généreux, rempli d'espérances heureuses ; au fond de ces ténébreux orbites que le limon emplît, s'allumait un regard admirateur des beautés terrestres ; sous ce crâne brisé germaient des pensées enthousiastes qui semblaient devoir être victorieuses de l'implacable destin ; sur cette bouche ricanante et immobilisée à jamais, erraient des sourires affectueux et libres. Mais la vie providentielle, qui rampe et bondit en silence, vint avec son glaive et trancha le nœud qui tenait rassemblée cette multitude de fibres qui formaient la créature vivante. La terre jusqu'alors nourricière se fit dévorante, et par sa voracité dispersa dans l'inertie des éléments qui constituaient un être libre. Contemple sans frémir, si tu l'oses, l'œuvre épouvantable ! La voilà désormais, cette créature affectueuse et dévouée, la voilà plongée en d'impénétrables ténèbres et engloutie dans les abîmes de l'éternel silence. Plus de regard, plus de mouvement, plus de silence pour redire tant d'émotions éteintes !.. Plus rien que des ossements friables qui s'émiettent dans le sol et se sont déjà revêtus de sa couleur terreuse. Interroge ces débris, attends, écoute, tâche de pénétrer la sombre énigme, et tu te sentiras écrasé sous l'insondable mutisme de la matière... Je m'arrête, car

déjà tu m'as compris ; tu t'aperçois que ce ne sont que les débris d'une étroite prison dont un esprit s'est délivré, que je t'ai fait voir ; qu'une apparence trompeuse, proie inévitable des éléments, qu'un lourd vêtement de mort porté peu de jours par une âme prisonnière. Réfugie-toi donc au cœur de ton cœur ; tu y entendras la consolante prophétie de la fin des temps : *Ero mors tua, ô mors !*

DCLXXVI

Les derniers seront les premiers : parole divine et éternelle. Il faut entendre par derniers ceux qui le sont volontairement ou avec résignation. C'est sur la base chrétienne qu'il faut établir les philosophies : elle est immuable, comme l'essence même de notre nature. Nul n'arrive au Père que par le sacrifice. Hors l'esprit chrétien, il n'est pas de sentiment véritablement humain. Cet esprit fut celui de tous les philosophes aimés des hommes qui précédèrent Jésus. Il renferme toute poésie et toute métaphysique. En lui seul les cœurs viennent se fondre. Poétique, il apprécie la fugacité de toutes choses, montrant le *nescio quid flebile* jusque dans les beautés qui nous charment. Philosophique, il enseigne la résignation, cet héroïsme interne. Il durera jusqu'à la consommation des siècles. Nul génie ne pourra contre lui. En vain parlera-t-on de progrès ; ce progrès ne peut se produire que dans les sciences pratiques, extérieures, matérielles. Depuis Isaïe, Homère, saint Augustin, Dante, le cœur des hommes n'a point progressé. Ce qui fut moralement beau, il y a des milliers d'années, l'est encore aujourd'hui. Vainement, pour se distinguer de la foule, affichera-t-on une doctrine antichrétienne. L'amour-propre seul entraîne à de tels écarts. Quelle valeur peut avoir une philosophie qui ne s'adresse qu'aux esprits raisonnants ? De même que le fond de toute lumière est la chaleur, la base de toute science psychologique est l'amour divin.

DCLXXVII

Quand la mort fauche un homme en sa jeunesse, beaucoup se hâtent de dire que le défunt a tout fait pour ne point vivre : il était intempérant, dissolu, sans prudence... Telle est l'oraison funèbre habituelle. Elle se dit d'ailleurs naturellement, sans pensée de mépris, et avec le sous-entendu, que soi-même on ne méritera jamais de tels reproches. Le mort est couché dans la nuit impénétrable, sourd et sans riposte : on peut en parler librement, sans crainte de démenti !

DCLXXVIII

Volabo et requiescam. Cette espérance qui accompagne sans cesse le penseur religieux, ne manque pas de charme. — Vous vous consumerez encore dans les soins inutiles, ô infortunés, livrés à toutes les vicissitudes d'une existence incertaine, et lui, il sera déjà couché dans la profondeur des jours évanouis ! — On ne cherche le mouvement que pour arriver à l'immobilité, expression de l'idéal. Le calme séduit plus que l'agitation. Si la mer tumultueuse inquiète la pensée, le pré paisible inspire la sécurité.

DCLXXIX

Il est grand, le nombre des génies qui n'ont point atteint à la renommée, parce que le talent, fruit d'un patient labeur, n'est pas venu en aide à leur inspiration. Ils ont vécu en de vagues rêveries, dont ils ne pouvaient saisir les contours flottants. Indifférents aux honneurs, ils ont méprisé un succès qui ne s'obtient que par des sacrifices constants, et ils ont pu renfermer en leur cœur leurs plus fiers désirs de gloire. Un amour infini les a troublés délicieusement, et ils n'ont cherché d'autre bonheur que de vivre penchés vers le foyer de leur âme. Heureux de la conscience

de leur sincérité et du sentiment du beau, ils sont demeurés abrités en leur obscurité comme sous une aile protectrice. D'autres ont été fauchés par le temps au moment où ils allaient pouvoir le braver. Malheureuses ces intelligences qui, malgré leur ferme désir de se perpétuer ici-bas, n'ont pu laisser en ce monde une trace de leur passage et ont emporté dans la tombe les sentiments qu'elles nous destinaient ! — Et plus malheureux nous-mêmes, de n'avoir pu les recueillir ! Les cœurs trop pleins ont de ces fins prématurées, comme les épis mûrs avant la saison et qui tombent sous le poids de leurs graines. Nous pouvons leur appliquer cette parole fatidique :

Nitens lux, horrenda procella, tenebris aternis involuta.

DCLXXX

La Renommée qui séduit les poètes, enclins à chercher les secrets de la nature et de leur cœur, les mène parfois à leur propre renoncement. La Gloire est pâle : elle s'élève drapée du linceul de celui qui lui dévoua ses jours. Elle est pure, hautaine, excellente, mais, hélas ! c'est de loin que les mortels la contemplent ! On admire les penseurs, sans les chérir : le respect éloigne la tendresse, et la grandeur tue l'intimité. Vous avez aimé, ô illustres écrivains, vous avez souffert, vous vous êtes élevés, mais c'est en échappant à l'affection des simples, c'est en perdant jusqu'à ces humaines faiblesses qui naguère vous rendaient chers à tous ! Vous ne grandissiez que sur les déceptions de votre cœur. À mesure que vos pensées s'approfondissaient, vous voyiez s'anéantir vos espérances ; et les sentiments de votre jeunesse s'évaporaient comme la rosée sous un soleil ardent. Vous vous faisiez marbres, ô grands hommes, pour éterniser des sentiments fugitifs ; et, réfugiés en votre âme, vous étiez admirés, et pourtant méconnus ! On méconnaissait la fièvre de votre jeunesse si noblement recueillie, votre gloire intérieure et le sombre envolement de vos plus douces chimères.

Admire et vénère, passant, les hommes de gloire, mais pleure sur leur sacrifice! Agenouillé devant leur mausolée et évoquant leurs ombres, rappelle-toi tous les soupirs contenus, tous les plaisirs refusés, toutes les ardeurs dévorées, toutes les sourdes angoisses, toutes les désespérances qui troublèrent ces grands cœurs qui ont cessé de battre. Songe à cet amer contentement, triomphal en sa mélancolie, qui lentement s'empara d'eux à mesure qu'ils dévoilaient aux profanes les trésors de leur génie. Rappelle-toi qu'enfants, eux aussi, ils foulèrent joyeusement les prés en fleurs; qu'adolescents, ils connurent les langueurs de la passion, alors qu'ils vivaient dans l'ivresse du poète et sentaient briller en eux la flamme qu'ils élevèrent comme un fanal au-dessus des flots de la multitude. En admirant leur génie, c'est leur vie intime, méconnue, tout humaine, que tu dois te retracer, en aimant fraternellement ces demi-dieux qui n'ont été que célébrés!

DCLXXXI

Vicit iter durum pietas.

Une grande infortune nous rend pieux, en nous donnant le sentiment de notre fragilité. L'homme malheureux, dont le cœur est comblé de chagrins, a recours à l'Être invisible, qui est toute justice, toute compassion, tout amour. Il prie... Il ne redoute plus alors les perfidies des hommes et les accidents de la vie. Ne s'affligeant plus de la perte irréparable de ses jours, il sait attendre la mort d'un cœur ferme. Les événements dont il a souffert ne sont que les effets de la volonté divine, toujours équitable. Voudrait-il réagir contre des instruments passifs? Ne cessera-t-il pas une révolte inhumaine? La prière défie tous les malheurs terrestres : elle élève l'âme en des régions calmes, loin des rumeurs et des orages de la vie. Par elle, rien de ce qui fut le charme honnête de l'existence ne peut se perdre; par elle s'effacent les distances de temps et de lieux, sources de tant de larmes. C'est par la prière que les existences se relient, que le passé et l'avenir

s'unissent en un seul embrassement. Les absents et les morts se retrouvent en l'âme de ceux qui prient. Que de prières s'élèvent vers le même Dieu de tous les points du globe ! Sans prévoir l'accueil qui sera fait à ses supplications, chacun est heureux de prier parce qu'il écoute alors le plus noble instinct que la nature ait mis en lui. Ce bonheur seul suffirait pour affirmer la valeur de la prière. Les années de la jeunesse, consacrées au plaisir, ne sont pas celles de la ferveur religieuse : les fortunés ne mendient point. C'est lorsque les joies le délaissent et que son œil s'ouvre aux misères de ce monde, que l'homme se tourne vers le maître de toute félicité. Aux rayons de sa pieuse espérance, ses larmes tarissent, son désespoir s'apaise. Par son renoncement, il n'a rien perdu : il n'a fait que l'échange du monde visible, devenu misérable, contre un monde spirituel, éternellement heureux.

DCLXXXII

La vérité, bien qu'immobile en soi, ne cesse de s'agiter à nos regards. Elle a son foyer hors du temps, mais elle irradie en rayons pâles, dans le monde des métamorphoses. Ces rayons traversent la nature, pour venir se refléter en son front. Combien d'obscurcissements, combien d'éclipses ne subissent-ils pas dans ce difficile trajet ! La créature périssante tente vainement de saisir l'essence de la parole éternelle : celle-ci échappe à son investigation. Elle ne possède que des aperçus. L'homme étant lui-même un monde, et comme un résumé de la création, c'est en sa conscience qu'il doit chercher la vérité. C'est par intuition qu'il arrive à connaître quelques-unes des vérités suprêmes de la métaphysique. Cependant, s'il ne voulait vivre qu'en soi, il arriverait à un idéalisme voisin de la démence : il faut donc que les phénomènes de la vie apparente viennent confirmer ses aperçus. Cette expérimentation externe est nécessaire. Quoi de plus vrai que la réalité visible ? Bien que nous ne puissions apprécier sa valeur relativement au monde essentiel, nous pouvons espérer qu'elle

n'est pas une chimère, et nous pouvons affirmer que si elle est un mirage, il ne nous trompera pas, car l'humanité tout entière, ayant la même vision, serait trompée. Quelle joie pour le penseur que de s'apercevoir qu'il avait bien vu, les yeux fermés, et de voir ses trouvailles spirituelles corroborées par ses observations de la nature ! Les sciences particulières nous écartent parfois du monde essentiel : nous nous égarons en un seul rayon, nous amincissant pour nous y tenir et remonter vers un détail de la vérité qui, examiné de trop près, nous aveugle. C'est son propre cœur que le philosophe doit premièrement étudier. Qu'il se tienne attentivement en ce centre où il pourra recevoir mille rayons à la fois ; il sera là à une distance convenable qui lui permettra de contempler d'ensemble la vérité primordiale, foyer incandescent où les présomptueux aventuriers de la pensée se brûlent les yeux.

DCLXXXIII

Quid multa?

Lorsque, pressés par le temps qui nous entraîne, debout et frissonnant sur le sonnet où le désir de connaître nous a portés, nous jetons le regard sur le chemin que nous avons suivi, nous nous sentons pris du vertige du vide qui nous environne. Pour avoir voulu nous élever au-dessus de la région commune, nous voyons le bel astre de la vie se lever et se coucher sous nos pieds. Le spectacle que nous découvrons valait-il tant d'efforts ? A mesure que nous montions, n'avons-nous pas senti le froid de l'isolement nous transir davantage ? Et notre propre douleur, ne l'avons-nous pas vue s'accroître de toutes celles qu'il nous a fallu contempler ? Silencieux spectateurs de l'agitation ténébreuse des vivants, nous avons entendu monter sourdement à nous, dans une atmosphère raréfiée, leurs soupirs et leurs murmures. Nous nous érigeons en interprètes, alors qu'il fallait humblement nous perdre dans la multitude infirme, proie certaine de la Mort infatigable ! Nous exprimions hautement nos pensées sans savoir si

elles seraient écoutées! Oh! misérable jeu! Que ne laissons-nous parler les grandes voix des génies que l'humanité enveloppe encore de son amour! A quoi bon, après tant d'autres, chercher ces énigmes qui échappent à la courte vue de l'esprit, et ne se révèlent qu'aux âmes adoratrices! Hélas! on est l'esclave de la vie trouble qui ne cesse de fermenter en soi. C'est par amour pour elle qu'on cherche à s'ancrer sur de la cendre, en s'affirmant aux regards de ses semblables. On craint de disparaître avant d'avoir pu recueillir ces mille souffles qui semblent sortir du monde essentiel, et dont on veut, pour l'enseignement d'autrui, former ses paroles. On redoute d'être surpris à l'improviste par l'éternelle moissonneuse avant d'avoir pu mettre en lumière toutes les expressions de sa pensée, comme si chaque jour n'apportait pas un nouvel enseignement! Il n'y a nulle fin à nos propos et à nos écritures. Si la nature, après le temps de la germination, a ses saisons de repos, il n'en est point de même pour le front de l'homme, ni pour son cœur, car il s'y fait une levée continue de sentiments. Quel est celui, quelque longue que soit sa vie, qui ne doive se résigner à périr plein de paroles? A qui est-il donné de parachever sa tâche ici-bas? Qu'il se rassure donc, le mortel qui marche en sa voie avec bonne intention, et qu'il se console si les jours lui manquent pour réaliser ses aspirations : il a le sort commun. S'il n'a pu que jeter une graine sur cette terre, qu'il se dise qu'elle doit germer et fleurir dans l'avenir à un souffle providentiel.

DCLXXXIV

Immemor homo.

Illusion douce et chère, de croire que nous serons longtemps pleurés! Le jour approche où nos parents, premiers témoins de nos joies et de nos chagrins, ne seront plus; et bientôt nos jeunes amis, compagnons de nos jeux, auront oublié. Dans un siècle, qui songera à retrouver des empreintes effacées? Qui se dira, en

parcourant tel chemin : C'est ici qu'il promenait ses rêves de bonheur avec l'espoir que son souvenir demeurerait toujours vivant? — O mémoire de ceux qui l'ont connu, fragile mausolée, vous aussi vous deviez vous évanouir! Le dernier écho de sa vie était destiné à s'éteindre dans le mutisme de l'oubli. Ses paroles ont couru, emportées par les brises, et son nom, que parfois il grava dans l'écorce d'un arbre, grandit durant bien peu d'années : le bûcheron arriva un jour avec sa cognée, et abattit sans pitié ce souvenir d'une existence obscure. — L'attrait de la vie présente est pour tous d'une puissance irrésistible; ainsi l'a voulu la nature, notre mère. Près de la fleur qui se flétrit, le bouton à peine éclos s'élève, confiant sur sa tige. Il est dans les créatures comme une aspiration aveugle qui leur fait chérir la vie plus que l'individu. Sur le champ de bataille, le guerrier s'élance éperdument à la victoire, oublieux du jeune compagnon d'armes qui périt à ses côtés. L'action ardente emporte tous les êtres, les poussant pêle-mêle à l'abîme insondable. C'est à vous, ô morts! de ne point accabler les vivants du fardeau de votre cher souvenir. Vous fûtes, et alors on vous aima. Vous n'êtes plus, et les bras se refusent à étreindre de l'ombre. Vous ne serez plus que poésie! Confondus dans la poussière des générations passées, vous ne vivrez plus qu'au cœur de ceux qui chérissent les créatures par amour de la divinité.

DCLXXXV

Les génies austères sont enclins à accuser de matérialisme les esprits qui, épris de la nature, se complaisent dans la contemplation d'objets périssables. Ils les confondent avec ces caractères nonchalants qui, toujours oisifs, cherchent à vivre de sensations. Mais celui qui contemple la terre avec un noble amour s'exalte à ce qui devait l'avilir. Par son instinct libre, il se retrempe à la fraîcheur native, et loin d'ensevelir son idéal, il le fortifie en le naturalisant. Avant de se perdre aux nombres, il se penche vers cette terre que pressent à chaque instant ses pas : son âme peut

s'élever avec son regard qui s'abaisse. Que de graines ne s'épanouiraient pas en fleurs si elles n'avaient été plongées dans un plantureux limon ! Que de joies qui seraient à jamais perdues pour l'homme si, vivant en sa fierté comme un fantôme sur l'arête vive d'un roc, il ne descendait aux réalités de la vie ! Il ne peut vivre en hostilité avec ses instincts, ni nourrir l'espoir de contempler l'azur à travers sa tombe ; et il serait un ingrat si, d'un esprit bien paré, il regardait avec dédain cette nature où l'instinct le rive et où il puise ses plus touchantes inspirations.

Les adorations s'élèvent du cœur observateur qui sait contempler Dieu dans la création en s'ouvrant au souffle fécondant de la nature.

Des pensées innombrables émanent du ciel, des terres et des océans : douces et graves paroles du Verbe qui font chérir la vie.

Du milieu des bruits indistincts peuplant l'atmosphère, du fond des champs et des bois, dans l'espace invisible, une voix n'a cessé de murmurer. Elle a vibré dans le sein de l'homme, dès le jour où Dieu, se penchant sur le limon, l'anima de sa flamme.

Elle a dit :

Chair et verbe sommes-nous, chair et verbe devons-nous vivre ? Au sang qui circule en nos artères s'abreuvent les idées comme des colombes au ruisseau. Si nous le laissons tarir, nous éloignons trop tôt les oiseaux voyageurs qui doivent porter notre vie en d'autres mondes.

Elle a dit :

Ne fuyez pas la terre ! Que la cime verdoyante de l'arbre songe à sa racine ! Qu'elle remercie la noire et souterraine ouvrière de son rude labeur !

Elle a dit :

Aimez votre nid, mes oiseaux, et les pailles de votre nid, et les landes où croissaient ces pailles ; mais aimez aussi le soleil par qui toutes choses germent et fleurissent. Par ce double amour, soyez un des solides anneaux de la chaîne infinie des êtres !

Et nous, fruit de la double vie, ne nous écrierons-nous pas :

O nature ! mobile apparence, qui nous révèle l'infini, nous

nous inclinons devant tes métamorphoses. Espace visible de l'immensité, tu nous fais pressentir les régions spirituelles encore obscures à nos yeux, et sous chacun de tes phénomènes, nous voyons luire l'idée qui ne peut périr ! La multiplicité de tes créations, la diversité de tes formes, tes croissances et tes décroissances insensibles, et ce flux régulier du temps producteur et destructeur, accusent le merveilleux génie qui t'anime. Avec la crainte de périr, tu nous donnes l'espérance de renaître. De toi, nous n'acquérons que sincérité, prudence, amour. Ta contemplation fait croître en nous le désir de perpétuer, propager notre vie, et de nous élever aux régions de l'inaltérable, après avoir rempli notre tâche ici-bas. Penchés vers toi et attentifs à tes formes, nous tenterons de recueillir les pensées que tu viens exprimer à nos regards. Nous accomplirons en toi une part de notre destinée, nous résignant à tes lois et tâchant de nous rapprocher chaque jour de la divinité dont tu t'es échappée, et que nous entrevoyons dans notre grand songe d'avenir.

DCLXXXVI

Βίος ἀγγελικός ἐν τῷ σώματι.

Il est une félicité de contemplation dans laquelle ont vécu quelques solitaires, et qu'a même tenté d'atteindre une secte de philosophes. Elle est un phénomène de l'enthousiasme de la pensée chez des créatures embrasées de l'amour divin. Le plus souvent elle est indépendante de la volonté, et à peine pouvons-nous l'imaginer, tant elle surpasse les facultés humaines. Contempler, pour un être livré à cet immense amour, c'est admirer et chérir un objet qui le captive, c'est l'élargir, l'approfondir en son âme; l'animer de sa propre vie, s'y plonger, s'y confondre, et perdre le sentiment de ce qui l'en distingue. Le contemplatif, ravi en esprit, goûte cette félicité que nous n'entrevoyons qu'en nos rêves, et qui renferme la douceur, la force, la tranquillité et la pureté. — La douceur : la pénombre des temps à venir mêlés

aux temps écoulés; un sentiment recueilli, d'une volupté inexprimable. — La force : le regard fixé sur un point de l'espace, insensible aux formes avoisinantes. — La tranquillité : la paix d'une conscience sereine, le bonheur de sentir se prolonger son affection dans l'infini, par le recueillement. — La pureté : l'oubli du corps qui se spiritualise à la flamme du sentiment. Le cœur se fortifie en son innocence. Dans une sécurité inconsciente, il s'emplit de sentiments religieux, lentement, gravement, comme d'une eau fraîche sourdant de la roche vive. Ne se laissant pas entraîner par son penchant spirituel, pour s'évader de la nature en s'inclinant devant une vision abstraite, le contemplatif est frappé à la fois des images qui l'environnent et des profondeurs où il se meut. Il arrête tour à tour son regard sur le ciel et sur la terre, voulant percer le mystère par la seule puissance de l'amour; il l'arrête fixement, fondant ses mouvements dans l'immobilité et ses émotions dans un sentiment unique d'adoration muette. Il voit dans chaque détail l'ensemble; dans la forme, l'essence éternelle, et il sort du temps en percevant ses effets. Toute la nature lui enseigne l'amour, ses joies et ses tristesses, sa rêverie et son mystère. Il contemple les nues, tantôt pressées et fuyantes, tantôt mollement remuées par des courants invisibles. Les oiseaux de proie traversant l'éther ne font qu'y marquer un instant leur silhouette arquée; ils s'évanouissent comme des accidents sur la profondeur du ciel : la créature fugitive s'efface sur le fond durable, et l'harmonie universelle absorbe la note isolée. L'imagination ne trouve-t-elle pas toujours à s'exercer sous cette voûte du ciel qui n'a d'autre borne que celle qu'on veut bien y mettre par son indifférence? De sa vie, enflée par la flamme intérieure, le contemplatif ne peut-il emplir cet espace sans mesure, et grandir à la fois en hauteur, en profondeur et en largeur? En hauteur : par l'aspiration céleste, le détachement des affections périssables; en profondeur : par le dédain de l'inconstance, le désir de pénétrer au foyer de l'immuable; en largeur : par la confiance, le sentiment de la miséricorde, en se penchant, rempli de sentiments secourables, vers la pauvre humanité, triste orpheline.

D'autre part, s'il abaisse les regards sur le sol où il chemine, il voit, à chacun de ses pas, s'offrir un objet à ses contemplations; son œil donne au fini les proportions de l'infini, transformant en pensées les réalités qui viennent s'y peindre. Il croit comprendre l'esprit des formes, et autour de lui s'évanouit la matière et ses meurtrissants contours, pour ne plus lui sembler qu'une transparence spirituelle. Comme transporté dans un monde féerique, il oublie les heures qui mesurent aux créatures leurs métamorphoses; il jouit à la fois des images extérieures et des clartés primordiales : malgré le bruit de ses artères, il sent palpiter en lui l'éternité. Merveilleux miroir que cet homme qui contemple, dans lequel se reflètent le passager et l'éternel, le changeant et l'immuable, sans que l'un puisse effacer l'autre. Immobile d'attitude, il est enivré de la sève originelle; paraissant le plus mort, il est le plus vivant des êtres, vivant de la vie sublimisée. Nulle part ne s'arrêtant aux angles du fini et pénétré d'une chaleur profonde, il ne voit en l'univers qu'une amoureuse alliance. Les couleurs tranchées se nuancent, la séparation, la distinction, la division, s'oublie; extérieur et intérieur se confondent; l'unité règne, et la vie devient une flamme ardente et nuancée, où le cœur plonge dans le divin amour et frémit de la volupté spirituelle.

Comme une barque dormante au sein des mers, loin des falaises et des brisants, et qui tremble paisible sur la profondeur de l'abîme, l'âme échappée à la réalité par la contemplation s'immobilise dans la sécurité et plane entre les deux profondeurs, céleste et terrestre. Pendant que le corps et l'esprit, alanguis par un sentiment d'amour, se tiennent passifs et comme attentifs à des merveilles inconnues, une grande ouverture d'âme se produit, par laquelle la création tout entière, avec son double caractère de déterminé et d'indéfini, pénètre; attraction réciproque du connu et de l'inconnu, mariage mystique où le monde visible et l'invisible espace viennent, comme deux glaces opposées, réverbérer leurs formes en une perspective infinie. L'esprit contemplatif se découvre sans crainte devant l'inconnu; il s'y aventure, en compagnie de son cœur, devenu compréhensif; — quel plus fidèle

gardien! — et il se perd en ces régions où le raisonnement n'a pas accès, l'œil fermé sur l'écoulement des choses mortelles. La vie sourde, profonde, sans mesure, il l'éprouve, en s'abimant dans sa bonté et sacrifiant sa science au ravissement qui l'enlève. L'objet qu'il contemple s'élargit sous son regard, devient démesuré, résume tout l'Etre; et cette immensité qu'il rêve diminue jusqu'à se condenser dans le point contemplé : il a grandi son cœur jusqu'à engloutir l'univers et posséder Dieu.

Bien que la contemplation puisse s'adresser à deux classes d'objets : les visibles et les invisibles, ses caractères sont les mêmes. Les uns, non encore assombris par la spéculation, contemplent l'image extérieure, et par elle, comme par une porte d'ivoire, pénètrent au royaume spirituel; d'autres fixent une forme intérieure et se courbent avec amour devant la beauté abstraite. Les premiers, en contemplant l'objet matériel, le font éclore en forme spirituelle sous le feu créateur de leur prunelle, et l'absorbant en l'idéal intime; les seconds adorent un idéal en le rapportant aux images extérieures qui en sont elles-mêmes éclairées. Tous sont emportés par le même amour : celui de l'unité. Ils agissent par un double mouvement : — d'expansion, en coulant leur âme dans la nature; — de concentration, en recueillant les innombrables effluves de cette même nature. Ils s'emplissent ainsi de la création, se dilatant et se repliant, s'exaltant et s'humiliant, s'appuyant sur la terre comme sur un banc d'oraison pour atteindre au ciel, et la spiritualisant par les rayons d'une vie intime. L'âme par une respiration spirituelle, tour à tour s'épanouit et se contracte, s'ouvre et se ferme, reçoit et prend, et par là épure les sens et se naturalise.

La contemplation, souvent instinctive, succède parfois à la réflexion, et s'encourage des déceptions de la vie. Lorsqu'un homme, possédé de la double passion de *connaître* et d'*aimer*, reconnaît sa faiblesse devant l'ardeur de ses désirs, il se plaint à s'abstraire du corps et à se perdre dans l'immortel. Après avoir mis tour à tour son esprit et son corps au service de ses aspirations, il reconnaît l'inanité de leurs marches et contre-marches.

L'esprit, soit qu'il compare et argumente, soit qu'il aborde au monde des causes, trouve partout sa borne et s'arrête hésitant devant quelque problème inattendu. Le corps, agité de désirs immodérés, tantôt se soule aux voluptés, tantôt s'épuise à franchir les distances; mais quelque robuste qu'il se croie, il ne tarde pas à se sentir accablé sous son propre poids. De part et d'autre, l'aspiration n'est pas réalisée. L'homme se trouble de la disproportion qui se produit entre la réalité et ses appétits; haletant après la félicité, il se tourmente de ne goûter que des joies imparfaites. Il cherche la béatitude, le repos jamais interrompu, l'amour qui s'universalise en une puissante langueur; il veut étreindre l'éternel objet de ses désirs, l'ensevelir dans son affection, avec gravité, hauteur, recueillement, se dépouillant de sa chair putrescible et fixant d'un œil clair l'idéal qui le captive. Mais que de bruit et de ténèbres l'environnent! que d'accidents viennent le distraire de sa sublime entreprise! Heureux mille fois si, s'arrachant aux événements, il peut sacrifier ses ambitions à l'enthousiasme qu'il sent éclore en lui. Son esprit est descendu en son cœur pour en doubler la force, et toute son âme luit en son regard tranquille dont chaque rayon devient prière. D'un coup d'aile, le voilà porté par-dessus les controverses et les déchirements. Seul désormais, affranchi de sa liberté relative, il se berce en l'amour divin, se sentant vivre dans toute la création.

Le contemplatif voit partout l'unité s'accomplir. Au dedans de lui, il la voit s'opérer par la fusion de sa chair, de son cœur et de son esprit : — des instincts, des aspirations et des pensées. Pendant que son cœur chauffe son esprit, celui-ci, plongeant en son cœur, marie l'humilité à l'élévation en un corps où se réalise l'unité des sens, qui, tous, se résument en un seul : *la vue*, c'est-à-dire la lumière. Au dehors, il assiste à la même réalisation de l'unité, s'accomplissant dans l'espace et dans le temps. Dans l'espace : la fleur reflétée par le lac mêle ses pétales aux rayons de l'étoile. Dans le temps : la minute qui voit tomber de l'arbre la feuille mourante ne diffère pas de l'instant qui voit rouler l'astre sur lui-même : — réverbération instinctive dans la nature comme

dans l'âme, affection réciproque des extrêmes cherchant à s'évanouir l'un dans l'autre. *Tout dans tout*, telle est la formule contemplative. La nuance est sentiment; la couleur, pensée; la ligne a sa couleur, sa note; la couleur, sa forme et son esprit. De même, par l'intuition de la correspondance des cercles, les choses qui semblent contradictoires viennent se confirmer. Tout est immobile, et tout se meut! tout s'évapore, et tout se perpétue! tout se fuit, et tout se cherche! tout nous échappe, et tout nous revient! tout meurt, et tout est vivant! — phénomène qui n'est que vision naturelle pour qui possède l'amour contemplatif. L'homme devient un prisme ardent exprimant toutes les perspectives du temps et de l'espace. Naître et mourir ne sont plus pour lui qu'un même verbe, verbe d'amour, qui fait à ses yeux paraître et disparaître les êtres en une œuvre d'épuration.

Cependant, à côté de ces contemplations religieuses qui réalisent une destinée tout entière et qui nous rappellent les ascètes, songeurs des vastes horizons, il y a des contemplations passagères, plus fréquentes à mesure qu'on aime davantage. Quel est l'homme, si dévoré qu'il soit par l'action, qui n'ait contemplé à de certaines heures de sa vie! Vieillesse, virilité, jeunesse, enfance, ont leurs contemplations; les unes amoureusement naïves, les autres solennelles dans leur sincérité. Moins difficile serait d'exprimer toutes les teintes de l'Océan, que tous les sentiments d'adoration qui se peignent en l'âme humaine. Combien ne diffèrent-ils pas d'intensité! Tel regard est une contemplation, telle contemplation une somnolence. Il y a l'extase de celui qui contemple intérieurement, dans le ravissement céleste; le songe devant une vérité qui se profile vaguement au-dessus des mouvants phénomènes; le rêve devant un souvenir cher, devant une expression de beauté, aussi bien que l'attention béate devant une forme banale. Le philosophe contemple un objet abstrait, extérieurement ténébreux : la Vérité; l'artiste contemple le divin mariage de la nuit avec le jour, les caresses que se prodiguent les lumières et les ombres. Tout homme contemple la nature. Les animaux aussi semblent parfois se pénétrer de l'esprit des choses. Dans

une attitude pensive, ils fixent des images en consonance avec leurs instincts. Le héron taciturne, debout dans la fange, songe parmi les joncs tremblants : il contemple l'humide étendue. La colombe, posée au premier rameau de l'orme, rêve sous l'azur du ciel de mai : elle contemple le mol embrassement des branches entre-croisées. L'aigle, perché sur un roc sanglant, réfléchit les abîmes en sa prunelle claire : il contemple l'horreur et jouit de la fauve harmonie. Le ciel contemple la terre, et la nature entière ne cesse de se réverbérer. Par le jeu de l'ombre et de la lumière, de l'immobilité et du mouvement, elle paraît à l'œil qui contemple, comme une conscience extérieure, imagée, expressive pour le cœur, et inexprimable par la parole.

Pour la plupart, nous n'avons que de rares moments de repos contemplatif. L'enfance et la vieillesse, c'est-à-dire les deux âges de la vie où l'âme se complait dans une simplicité produite par l'innocence ou la lassitude, sont des époques de la vie qui nous portent à la contemplation. La nature nous y mène aussi bien que l'expérience. L'enfant s'étonne à la vue d'un monde nouveau pour lui ; ignorant tout et voulant tout connaître à la fois, balancé entre deux sentiments, celui de sa faiblesse et celui de la puissance du monde, il s'arrête charmé, dans un équilibre pensif, interrogeant et aimant, désireux et craintif, l'âme dilatée par sa nature candide. Qui n'a vu le petit pâtre immobile sur la rive du ruisseau, tantôt regardant à ses pieds l'eau fuir à travers les joncs, tantôt le regard tourné vers la colline déserte sur laquelle les églantiers et les ronces forment leurs groupes épars ? Du lever au coucher du soleil, à quelques jets de pierre de son troupeau, non loin de la lisière de la forêt, il laisse son cœur déborder sur toutes les images champêtres qui l'environnent. Le vieillard, instruit par la ruine de ses passions, se sent porté à mépriser les analyses et à retrouver sa simplicité perdue. Blessé par les courants contraires qui ont traversé son esprit pendant une vie de lutttes et de mécomptes, il fait appel à son cœur pour lui voiler les tourments qu'il a jadis éprouvés. La réflexion, qui l'a tant fait souffrir, il la repousse pour se complaire en la seule

vue des formes extérieures que sa mélancolie creuse et spiritualise. Voyez-le quand, aux rayons d'un pâle soleil d'avril, assis à l'ombre des arbres qu'il a plantés, oublieux de ses infirmités, il regarde vaguement germer la terre et se mouvoir les nues, l'œil agrandi par sa confiance en Dieu. Ce qu'il éprouve, il ne pourrait le définir : une sérénité, une clémence, et aussi le sentiment de la divine harmonie, qui lui fait contempler, impassible, l'écoulement de ses jours. Contemplation bénie, hommage du chétif au Tout-Puissant, instinctive reconnaissance de notre immortalité ! Par sa force pleine de mansuétude, elle étouffe la rébellion des esprits ; par sa naïveté, elle confond la superbe des raisonneurs et conquiert l'admiration des âmes adoratrices. Dépourvus, il est vrai, de la vitalité de ces transports qui transfigurent parfois les hommes en génies célestes, la contemplation de l'enfant et celle du vieillard ont néanmoins toute la candeur de l'enthousiasme viril, — et la candeur, c'est la grande force angélique, créatrice des œuvres stables. Puéril et sénil sont des termes en discrédit, qui ne seront réhabilités que le jour où le monde sera assez grand pour applaudir à la victoire de la sincérité sur la subtilité et de la douceur sur la force.

Il est des âmes solitaires et sacrées dont la vie n'est qu'une longue contemplation. Elles s'exaltent dans l'affection simple pour s'élancer hors du temps et planer aux régions sereines de l'amour pur. L'esprit divin ne se dirige-t-il pas vers ces créatures éprises d'un merveilleux amour ? Son souffle doux et puissant, qui ne veut point être contrarié par une indépendance le plus souvent aveugle, ne recherche-t-il pas les cœurs désoccupés de vains désirs, pour y élire domicile et y faire vibrer des paroles célestes ? Ne pénètre-t-il pas au fond des âmes innocentes ou purifiées par de touchants désespoirs, en ces âmes qui n'ont rien commis ou beaucoup racheté ? Ces existences pieuses, sevrées de tous les plaisirs de la vie, n'inondent-elles pas de leurs clartés le monde des travailleurs ? Dieu approuve-t-il de tels sacrifices qui dépassent les forces de l'homme et enlèvent à l'humanité des facultés précieuses ? Sans doute il chérit ces cœurs ardents et fascinés par la

beauté et la grandeur de son œuvre; sans doute il laisse tomber des rayons d'amour et de compassion sur tous ceux qui se plongent dans le religieux recueillement, nous voulons dire dans la bonté. Il faut être bon pour jouir de sa propre expansion en présence de cet univers énorme qui doit absorber l'éphémère; il faut être sûr de sa probité pour ouvrir son cœur avec confiance devant la souveraine justice. Ce sont de nobles heures que celles où l'esprit, après avoir expulsé de soi les vaines sciences, s'abandonne à l'amour en se confiant à l'inspiration infinie. Seuls de rares élus peuvent les goûter durant tout le cours de leur vie; rarement accordées aux profanes, elles sont inconnues des natures mauvaises. Comment le méchant pourrait-il les désirer et s'y complaire, lui qui ne s'encourage à vivre qu'en exploitant l'ignorance des foules? Rentrer en son for intérieur serait se trouver face à face avec lui-même; invoquer la lumière d'outre-monde serait étaler au jour céleste sa difformité. Le pervers évite de porter les regards sur les gouffres infinis; il s'effraye d'une contemplation solitaire; il cherche le choc et le bruit pour s'étourdir, et ne trouve sa sécurité qu'en se jetant dans la multitude.

Aussi, en ce monde plein de tumulte, où chacun flotte au gré de ses convoitises, toute âme contemplative est-elle remarquable. Par sa force spirituelle, elle influe sur ceux-là mêmes qui lui sont hostiles; elle les humilie devant leurs perfidies, en leur montrant l'existence dans sa plus touchante simplicité. Il faut y voir l'honnêteté, l'innocence, la permanence d'un amour qui naît de l'excellence du cœur. La contemplation vient affirmer la liberté individuelle. En nous enseignant l'élévation morale et la bravoure solitaire, elle fait appel à notre divine origine. Flambeau dont la blanche lueur s'allume aux astres et fait pâlir la flamme rougeâtre des passions, l'esprit contemplatif est un vivant témoignage de l'amour infini, perpétuel, universel.

Nous qui, pour la plupart, emportés par l'action, vivons comme dans la fuite, pourquoi craindrions-nous de voir nous apparaître ces grandes âmes pensives, qui seront toujours, hélas! incomprises de la majorité vulgaire?

Leur renoncement au monde ne mettra jamais d'entrave aux progrès de l'humanité, et le danger que nous nous enivrions d'idéal est loin de nous. L'humanité même nous enseigne à respecter ces âmes ravies en leurs transports d'amour, et qui demeureront toujours oubliées dans les siècles.

Château d'Acoz. Décembre 1867.

TABLE DES MATIÈRES

Dieu, nature, humanité (dans la première édition (1873), cette pensée figurait à la page 302), I. — Nature inspiratrice, II. — *Spiritus ubi vult spirat*, III. — Triple source de science, IV. — Premiers principes, V. — Raisonners et penseurs, VI. — Perfection, VII. — Inspiration, VIII. — *Vehut umbræ*, IX. — Indifférence de l'homme, X. — Sources de la philosophie, XI. — Insatiabilité des désirs, XII. — Nature, alphabet des grandes lettres d'ombre, XIII. — *Natura nos ad utrumque genuit*, XIV. — Réalité : illusion, XV. — Effroi de la réalité, XVI. — *Mortuorum amor*, XVII. — *Scilicet melius nesciendo*, XVIII. — *Stant dura et inexorabilia*, XIX. — Théâtre, XX. — Renommée, XXI. — Le temps, XXII. — Regard circulaire, XXIII. — Silence instructeur, XXIV. — Chair et esprit, XXV. — Loi unique, XXVI. — Enivresments spirituels, XXVII. — Cauchemar, XXVIII. — Germination de la pensée, XXIX. — Qu'est-ce que la vérité? XXX. — Physiognomonie, XXXI. — Idées innées, XXXII, XXXIII, XL. — Atavisme, XXXIV. — Unification, XXXV. — Prise de forme, XXXVI. — Unité, XXXVII. — Conscience, XXXVIII. — L'intention, XXXIX. — La vie flue du centre, XL. — Anatomie, XLI. — Ame captive, XLII. — Définitions nécessaires, XLIV. — Allégories, XLV. — Bonté, XLVI. — Se tenir passif, XLVII, XLVIII. — Expérimentation, XLIX. — Univers porte-voix, L. — Amour-propre, LI. — Résignation, LII. — Sens intime, LIII. — Poésie religieuse, LIV. — Philosophie spontanée, LV. — Esprit ignorant, LVI. — Courants magnétiques, LVII. — L'école, LVIII. — Les systèmes, LIX. — Sciences naturelles, LX. — Psychologues, LXI. — Songe métaphysique, LXII. — Sensibilité et stoïcisme, LXIII, LXIV. — Amitié, LXV. — Amour, LXVI. — Amour platonique, LXVII. — Constance, LXVIII. — Passion, LXIX, LXX. — Possession, LXXI. — *Ahl miseri! quos hic Deus graviter urget*, LXXII. — *Tu potes insanos animi compescere luctus*,

LXXIII. — *Incola ego sum in terra*, LXXIV. — Simplicité, LXXV. — Frivolité, LXXVI. — Bonté, LXXVII. — Spectacle de l'humanité, LXXVIII. — *Fronti nulla fides*, LXXIX. — Liberté, LXXX. — Vanité, LXXXI. — Perversité, LXXXII. — Sentiment de la gloire, LXXXIII. — Envie, LXXXIV. — Susceptibilité, LXXXV. — Médisance, LXXXVI. — Solennité, LXXXVII. — Orgueil, LXXXVIII. — Jésuitisme LXXXIX. — Apparences trompeuses xc. — Distinction, xci. — Cercles antichrétiens, xcii. — Bonne société, xciii, xciv. — Mal-appris, xcv. — Prendre ses aises, xcvi. — Mondanité, xcvi. — Trop parler, xcvi. — Contradicteurs, xcix. — Réfléchir répugne, c. — On discute sur des extrémités, ci. — Prolixité, cii. — *Non procedes amplius*, ciii. — *Quanto simplicius quanto est humanius, illud*, civ. — Contempler, agir, cv. — Indifférence affectée, cvi. — Esprits positifs, cvii. — Le moi haïssable, cviii. — Dans les nuages, cix. — Pax, cx. — Raison impitoyable, cx. — Esprits froids et analytiques, cxii. — Écoutez-vous les uns les autres, cxiii. — Artiste, homme de lettres, cxiv. — Largeur d'esprit, cxv. — Subtilité d'esprit, cxvi. — Élévation d'âme, cxvii. — Amour, père des arts, cxviii. — Souffrance créatrice, cxix. — Symbolisme de la nature, cxx. — L'automne, cxxi. — *Esthétique*, cxxii et suivantes. — Art et philosophie, cxxii. — Aimer son art, cxxiii. — De la passion et de l'action naît l'art, cxxiv. — Facilité d'exécution, cxxv. — Injuste mépris pour les poètes, cxxvi. — Génies sans nuances, cxxvii. — Beauté naturelle, cxxviii. — Réalisme, cxxix. — Sentiment de la vie, cxxx. — Une nuance décide, cxxxi. — Inspiration et création, cxxxii. — Choix de modèles, cxxxiii. — Artistes malveillants, cxxxiv. — Peintres mystiques, cxxxv. — Ébauches, cxxxvi. — Du sublime, cxxxvii. — Mélancolie, cxxxviii. — Penser noblement, cxxxix. — Être de son époque, cxli. — Critiques pygmées, cxli. — Beautés voilées, cxlii. — Contraction et dilatation, cxliii. — Religion dans l'art, cxliv. — *Mens divinator*, cxlv. — Sculpteurs grecs, cxlvi. — Les sincères et les habiles, cxlvii. — Beauté essentielle, cxlviii. — *Flebile nescio quid*, cxlix. — Antipathies instinctives, cli. — Insectes, cli. — Forme humaine, clii. — Montaigne, clii. — Aquarium, clii. — Respect envers la nature, cli. — Ruines, cli. — Poésie incomprise, clii, clii. — Réalisme, cli. — Romantisme, cli. — Penser, cli. — Œuvres mortes, clii. — Livres ennuyeux, clii. — Parleurs clii. — Écrivains, cli. — Fantasmagorie littéraire, cli. — Correspondance des gammes, cli. — Épithètes, cli. — Floraison de la pensée, cli. — Fougue dans le style, cli. — Tout style est beau qui part de l'âme, cli. — Sphère pour les mots, cli. — Bon style, cli. — Style fleuri, cli. — Immobilité apparente, cli. — Expansion, cli. — Style enjoué, cli. — Transitions inutiles, cli. — Style pénétrant, cli. — L'écrivain transfigure, cli. — Imagination et jugement, cli. — Forme et fond, cli. — Style coloré, cli. — Rêverie éveillée par le terme, cli. — Idéalisme et réalisme équilibrés, cli. — Expression dominante, cli. — Littérateurs, cli. — Correcteurs, cli. — Biographes, cli. — Un monde endormi en nous, cli. — Imitation de Jésus-Christ, cli. — Pascal, cli. — Ridicules humains, cli. — Fausse

originalité, cxciv. — Facilité d'écrire, cxcv. — Agir sans bruit, cxovi. — Style plein, cxcvii. — Cesser de plaire, cxcviii. — Faire entrevoir, cxci. — Moyen âge, cc. — Génie, cci. — Divination, ccii. — Pensée foncière, cciii. — Tacite, cciv. — Grand art littéraire, ccv. — Formes brusques, ccvi. — Cadence souveraine, ccvii. — Justice infinie, ccviii. — Moralité des œuvres, ccix. — Puissance des religions, ccx. — Fausse vie, ccxi. — Nourrir l'illusion, ccxii. — Fugacité, ccxiii. — Méditation, ccxiv. — Majesté et mouvement, ccxv. — Périphrases, ccxvi. — Écrivains, ccxvii. — Philosophes et tribuns, ccxviii. — Lectures émouvantes, ccxix. — Expérience et poésie, ccxx. — Sénèque, ccxxi. — Ignorants expansifs, ccxxii. — Il appartient aux beaux d'être écoutés, ccxxiii. — Vieillards joyeux, ccxxiv. — Vie mondaine, ccxxv. — Se surfaire, ccxxvi. — Vulgarité native, ccxxvii. — Air prétentieux, ccxxviii. — Sincérité, ccxxix. — Arrogance servile, ccxxx. — Chaque jour enseigne, ccxxxi. — Ame du poète, ccxxxii. — Discussion, ccxxxiii. — Raison générale, ccxxxiv. — Exubérance du cœur, ccxxxv. — Idéalisme, ccxxxvi. — Prudence, ccxxxvii. — Divine dépendance, ccxxxviii. — L'âne de la fable, ccxxxix. — Soif de renommée, cxxli. — Valeur de la distinction, cxxli. — Sottise et ivresse, cxxlii. — Châtiment du mal-appris, cxxliii. — Esprits mal faits, cxxliv. — Expression de l'envie, cxxlv. — Romanciers, cxxlvi. — Du rire, cxxlvii. — Moralistes, cxxlviii. — *Ex animo omnia*, cxxlix. — Modestie des génies, ccli. — Lucrèce et Virgile, ccli. — Athéisme, cclii. — Homme de joie, ccliii. — Diction, ccliv. — Joie du penseur, cclv. — Bien augurer des hommes, cclvi. — Sans façon, cclvii. — Présomptueux, cclviii. — Présences répulsives, cclix. — Le double jeu, cclx. — Les exigeants, cclxi. — Versatilité, cclxii. — Citadins, cclxiii. — Outrecuidance, cclxiv. — Orthographe, cclxv. — Psychologie, cclxvi. — Portraits, cclxvii. — Momus et Minerve, cclxviii. — Ambitions, cclxix. — Mon brave, cclxx. — Les bons princes, cclxxi. — Nous estimons ceux qui nous méprisent, cclxxii. — Écouteurs, cclxxiii. — Donneurs de conseils, cclxxiv. — Mauvais prêcheurs, cclxxv. — Doubles faces, cclxxvi. — Donneurs de conseils, cclxxvii. — Hospitalité, cclxxviii. — Sottes preuves, cclxxix. — Orgueil des savants, cclxxx. — Pédantisme, cclxxxi. — Des noms, cclxxxii. — Prestige du nom, cclxxxiii. — Notre individualité, cclxxxiv. — Mémoire, cclxxxv. — Esprits récalcitrants, cclxxxvi. — Oisiveté, cclxxxvii. — Les partis, cclxxxviii. — Métaphysique, cclxxxix. — Métaphysiciens, ccxc. — Ni fumée ni étincelles, ccxci. — Embrasement intime, ccxcii. — Harmonie de la forêt, ccxciii. — Respect des vies, ccxciv. — Verbe tranchant, ccxcv. — Éducation moderne, ccxcvi. — Science et ignorance, ccxcvii. — Les experts en psychologie, ccxcviii. — La société présente, ccxcix. — *Verba volant*, ccc. — Observateurs superficiels, ccci. — L'antiquité, cccli. — Incandescence créatrice, ccclii. — Génies, cccliv, ccclv, ccclvi. — Termes expressifs, ccclvii. — Contrées pauvres, ccclviii. — Parcs modernes, ccclix. — Objets payés, ccclx. — La majesté effraye, cccli. — L'éloignement immobilise, ccclii. — Des sites, cccliii. — Style du philosophe, ccclxiv. — Choisir un mouvement entre mille, ccclxv. — Les sphinx, ccclxvi. — Instruction, ccclxvii. — Force nerveuse,

cccxviii. — Attitudes imposantes cccxix. — Familiarité, cccxx. — Penser, cccxxi. — Complexité métaphysique, cccxxii. — Pensée pure, cccxxiii. — Aspirations, cccxxiv. — Endosmose, cccxxv. — Mouches sous cloche, cccxxvi. — Style royal, cccxxvii. — Le bel esprit, cccxxviii. — Style terne, cccxxix. — Plagiaires et faussaires, cccxxx. — Demi-science, cccxxxi. — Silence obligé, cccxxxii. — Mépris envers les philosophes, cccxxxiii. — Importance des lettres, cccxxxiv. — Misanthropie, cccxxxv. — Amour de la vérité, cccxxxvi. — Orgueil des savants, cccxxxvii. — Les modestes, cccxxxviii. — Plus d'intimité, cccxxxix. — Sciences secondaires, cccxl. — Orgueil à l'envers, cccxli. — Masques, cccxlii. — Vêtement, cccxliii. — On s'éclaire d'autrui, cccxliv. — Charlatanisme silencieux, cccxlv. — Être conciliant, cccxlvi. — Jugement, cccxlvii. — Faux étonnement, cccxlviii. — L'admiration, cccxlix. — Frais d'amabilité, cccli. — Esprit sans justesse, cccli. — Hypocrisie, cccli, cccliii. — Sourires moqueurs, cccliv. — Arrière-pensées, ccclv. — Les impolis, ccclvi. — Égoïsme, ccclvii. — Esprit et bonté, ccclviii. — Esprit de dénigrement, ccclix. — Bonne éducation, ccclx. — Cupidité, ccclxi. — Fausse douceur, ccclxii. — Répression, ccclxiii. — Cupidité et dévotion, ccclxiv. — Effronterie, ccclxv. — L'amour ne s'analyse pas, ccclxvi. — Ames croyantes, ccclxvii. — Le bon goût, ccclxviii. — Fausse démocratie, cccxix. — Bassesse, ccclxx. — Trop ou trop peu, ccclxxi. — Suffisance, ccclxxii. — Science empruntée, ccclxxiii. — Fausse situation, ccclxxiv. — On prête ses discours à autrui, ccclxxv. — Testament ridicule, ccclxxvi. — Le médisant, ccclxxvii. — Curiosité de valet, ccclxxviii. — Hiérarchie des sentiments, ccclxxix. — Esprits pratiques, ccclxxx. — Patience commandée, ccclxxxi. — Servilisme, ccclxxxii. — On fouille la terre, non les âmes, ccclxxxiii. — Le miroir, ccclxxxiv. — Ignorance, ccclxxxv. — Savoir vivre, ccclxxxvi. — Voir le fond, ccclxxxvii. — Vauvenargues, ccclxxxviii. — Injustice, ccclxxxix. — Le père se sacrifie, cccxc. — Trop raisonner, cccxci. — Raison et sentiment, cccxcii. — Moquerie, cccxciii. — Apôtres du progrès, cccxciv. — Démocratie matérialiste, cccxcv. — Indépendance, cccxcvi. — Homme, animal religieux, cccxcvii. — Triomphe de ses principes, cccxcviii. — Science profonde, cccxcix. — Accent de reconnaissance, cccc. — Royaume de la charité, cccci. Écoutez la cloche, cccci. — Tomber pour s'élever, cccci. — Pensée, amour, cccci. — Clarté, pénombre, cccci. — *Noverim me, noverim te*, cccci. — Conjectures vaines, ccccvii. — Recherche du mystère, ccccviii. — Le singe et l'homme, ccccxix. — Successeur de l'homme, ccccx, ccccx. — Chronologie, ccccxii. — Homme, dernier échelon, ccccxiii, ccccxiv. — La vogue, ccccxv. — Vertus cachées, ccccxvi. — Un même courant, ccccxvii. — Être humain, c'est..., ccccxviii. — Compassion insultée, ccccxix. — Fanatisme, ccccx, ccccx. — Opinions intéressées, ccccxiii. — Religion, ccccxv. — Paroles sentencieuses, ccccxvii. — Modestie, ccccxvii. — Scène du monde, ccccxviii. — Génie instinctif, ccccxix. — Style diffus, ccccxix. — Providence, ccccxxi. — Faux savant, ccccxxi. — Providence, ccccxxi. — Hors des principes éternels, ccccxxiv. — Instruction singulière,

cccxxxv. — Bonté méprisée, cccxxxvi. — Fausse bonhomie, cccxxxvii. —
 Utilité du bonheur, cccxxxviii. — For intérieur, cccxxxix. — Originalité,
 cccxli. — Exaltation, cccxli. — Les incapables, cccxlii. — Être aimé,
 cccxliii. — Nuit intérieure, cccxiv. — Paix dans la passion, cccxlv. —
 Amour hâtif, cccxlv. — Amitié, cccxlvii. — Modestie, cccxlviii. —
 Fortune, cccxlix. — Premier jugement, ccccl. — Physionomistes, ccccli. —
 Éducation, cccclii. — A table, ccccliii. — Injustes, ccccliv. — Population,
 cccclv. — Taciturnes, cccclvi. — Violents, cccclvii. — Préoccupation vaine,
 cccclviii. — Familiarité avilissante, cccclix. — Joie, félicité, cccclx, cccclxi.
 — Contemplation, cccclxii. — Regards exercés, cccclxiii. — Lieux communs,
 cccclxiv. — Mépris, cccclxv. — Bonheur, cccclxvi. — Discussion, cccclxvii.
 — Égoïsme, cccclxviii. — Charité calculée, cccclxix. — Fanatique, cccclxx.
 — Faux religieux, cccclxxi. — Ma franchise, cccclxxii. — Résignation,
 cccclxxiii. — Arrogants, cccclxxiv. — Sincérité, cccclxxv. — Esprit
 omnivore, cccclxxvi. — Pauvreté, opulence, cccclxxvii. — Sottise humaine,
 cccclxxviii. — Bon sens, cccclxxix. — Obéir, cccclxxx. — Hiérarchie,
 cccclxxxi. — Sagesse du monde, cccclxxxii. — Hâbleurs, cccclxxxiii. —
 Ressort des opinions, cccclxxxiv. — Profondeur et clarté, cccclxxxv. —
 Esprits vulgaires, cccclxxxvi. — Imbécilité, cccclxxxvii. — Microcosme,
 cccclxxxviii. — Sentiment inné, cccclxxxix. — Jugement équitable, cdxo. —
 Amour-propre, cdxoi. — Préciser, cdxii. — Respecter la vieillesse, cdxiii.
 — Image de la vie, cdxiv. — Penseur et plongeur, cdxv. — L'archer invisible,
 cdxvi. — Décembre, cdxvii. — Identité, cdxviii. — Multitude des êtres,
 cdxix. — *Non bis pueri sed semper*, d. — La force et le droit, di. — Protestations,
 dii. — Le cœur supérieur aux doctrines, diii. — Révolte, div. — Désespoir,
 dv. — Fanatisme, dvi. — Justice infaillible, dvii. — Mort, dviii. — Réalité,
 dx. — Deux objectifs, dxi. — Crime, dxii. — Paresse, dxiii. — Esprits libéraux,
 dxiv. — Avenir, dxv. — *Ambula simpliciter*, dxvi. — Génération spirituelle,
 dxvii. — Libres et captifs, dxviii. — Tout dans tout, dxix. — Esprit pensif, dxx.
 — État compréhensif, dxxi. — Beauté et justice, dxxii. — Solidarité et unité
 dxxiii. — Humilité, dxxiv. — Double dépendance, dxxv. — Système, dxxvi. —
 Volonté pure, dxxvii. — Plaisirs et bonheur, dxxviii. — Paix intime, dxxix. —
 Mes amis, dxxx. — Pauvreté, dxxxi. — Esprit actif, dxxxii. — Mélancolie,
 dxxxiii. — Créatures fugitives, dxxxiv. — Êtres éphémères, dxxxv. — Bel esprit,
 dxxxvi. — Jeunesse du cœur, dxxxvii. — Vie, mort, dxxxviii. — Fleur cueillie,
 dxxxix. — Esprits progressistes, dxl. — Réformes, dxli. — Fortune, dxlii. —
 Trafiquant, dxliii. — Cupidité, dxliv. — Spectacle de l'univers, dxlv. — Fuite
 de toutes choses, dxlvi. — Raison orgueilleuse, dxlvii. — Amour du merveil-
 leux, dxlviii. — Tables tournantes, dxlix. — Scepticisme, dl. — Conscience,
 dli. — Négation de Dieu, dlii. — Prendre Dieu à témoin, dliii. — Idéalisme,
 dliv. — Vérités de moyen ordre, dlv. — Abstraction, dlvi. — Opinions diffé-
 rentes, dlvii. — Savoir douter, dlviii. — La vie se disperse et se ramène sur
 elle-même, dlxi. — Espérance, dlx. — Instinct d'obéissance, dlxi. — Le beau,
 le vrai, le juste, dlxii. — Romantique et classique, dlxiii. — Artiste de génie,
 dlxiv. — Pierre de touche, dlxv. — Esprit critique, dlxvi. — Gens entêtés,

DLXVII. — Susceptibilité, DLXVIII. — Querelles, DLXIX. — Sentiment chrétien, DLXX. — Du rire, DLXXI, DLXXII, DLXXIII. — Ambition, DLXXIV. — Fin et moyen, DLXXV. — Raisonnement, DLXXVI. — Progrès, DLXXVII. — Conseils, DLXXVIII. — Intrigues, DLXXIX. — Moralistes, DLXXX. — Silence expressif, DLXXXI. — Fortune, DLXXXII. — Expansion, DLXXXIII et DLXXXIV. — Simplicité, DLXXXV. — Bienveillance, DLXXXVI. — Ruse, DLXXXVII. — Perfection, DLXXXVIII. — Gouvernants, DLXXXIX, DXC. — Bien-être, DXCI. — Honneurs, DXCII. — Esprit de famille, DXCIII. — Humanité, DXCIV. — Passé, DXCV. — Société, DXCVI. — Contradiction, DXCVII. — Fraternité, DXCVIII et DXCIX. — Travestissements, DC. — Bonté, beauté, DCI. — Vieillesse, DCII. — Sottise, DCIII. — Demi-raison, DCIV. — Vulgarité, DCV. — Les emportés, DCVI. — Progrès, DCVII. — Esprits efflorescents, DCVIII. — Pitié, DCIX. — Jugement posthume, DCX. — Vieillard, DCXI. — Tendresse, DCXII. — Conscience, DCXIII. — S'effacer, DCXIV. — Compassion, DCXV. — Gaïeté, DCXVI. — Souffrants, DCXVII. — Malice, DCXVIII. — Politesse, DCXIX. — Impossibilité, DCXX. — Rusticité, DCXXI. — Moraliste, DCXXII. — Dévouement, DCXXIII. — Égoïstes, DCXXIV. — Avarice, DCXXV. — Divertissement, DCXXVI. — Mondanité, DCXXVII. — Familiarité, DCXXVIII. — Mésalliances, DCXXIX. — Médiocrité, DCXXX. — Préjugés, DCXXXI. — Outrecuidance et modestie, DCXXXII. — Dévots, DCXXXIII. — Amitié, DCXXXIV. — Contemplation réfléchie, DCXXXV. — Ages de la vie, DCXXXVI. — Adversité, DCXXXVII. — Éblouissement, DCXXXVIII. — Aimer, connaître, souffrir, DCXXXIX. — Extrême confiance, DCXL. — Pusillanimité, DCXLI. — Scepticisme, DCXLII. — Air capable, DCXLIII. — Expansion, DCXLIV. — Logiciens, DCXLV. — Menace et persuasion, DCXLVI. — Vie solitaire, DCXLVII. — Moralistes, DCXLVIII. — Gens d'affaires, DCXLIX. — Christianisme, DCL. — Désirer mourir, DCLI. — Douleur, DCLII. — Charité, DCLIII. — Spectacle du monde, DCLIV. — Echelle des êtres, DCLV. — Immortalité, DCLVI. — Tu mourras, DCLVII. — Dire et faire, DCLVIII. — Instruction, DCLIX. — Révolte, DCLX. — Esprits créateurs, DCLXI. — *Minuit præsentia famam*, DCLXII. — Souvenir de la personne, DCLXIII. — Amour de l'absolu, DCLXIV. — *Immortale jecur tendens*, DCLXV. — Les cloches, DCLXVI. — Passé et avenir, DCLXVII. — Philosophie incompris, DCLXVIII. — Complexité des sentiments, DCLXIX. — Écrivains méthodiques, DCLXX. — Sévérité, DCLXXI. — Recueillement, DCLXXII. — Gaïeté, DCLXXIII. — Génies philosophiques, DCLXXIV. — *In pulverem*, DCLXXV. — Christianisme, DCLXXVI. — Reproches aux morts, DCLXXVII. — *Volabo et requiescam*, DCLXXVIII. — *Nilens lux, horrenda procella, tenebris æternis involuta*, DCLXXIX. — La Renommée, DCLXXX. — *Vicit iter durum pietas*, DCLXXXI. — La vérité, DCLXXXII. — *Quid multa?* DCLXXXIII. — *Immemor homo*, DCLXXXIV. — Contempler Dieu dans la création, DCLXXXV. — Βίος ἀρετῆκός ἐν τῷ σώματι, DCLXXXVI.











